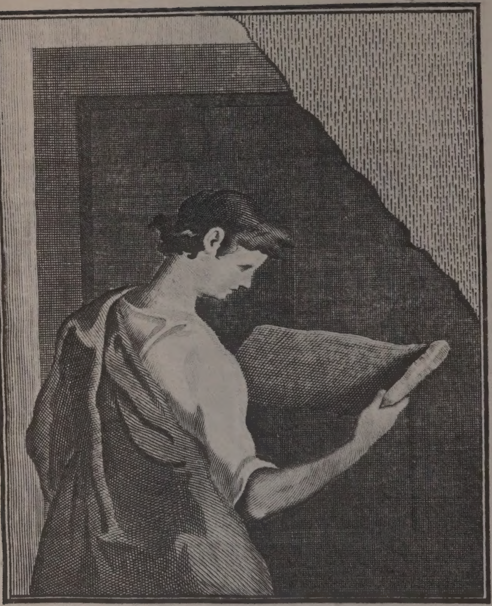

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Octobre 1749. I. Vol.

14

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Octobre 1749. I. Vol.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	11.	v.
1725.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Octobre 1749. I. Vol.

ARTICLE CVII.

DELLA ISTORIA ECLESIASTICA descritta da F. Giuseppe Agostino Orsi dell' Ordine de' Predicatori &c. Tomo secondo &c. Histoire Ecclésiastique du P. Orsi de l'Ordre des FF. Prêcheurs &c. Suite du Tome II. A Rome, & se trouve à Paris chez Cavelier rue Saint Jacques, au Lys d'Or.

S'Il y a des difficultés dans l'Histoire de la primitive Eglise;

il faut convenir néanmoins que certains traits, certains événements de ces tems-là mettent aſſez à l'aiſe un Hiſtorien : nous produiſons en preuve la belle relation des Martyrs de Lyon. Le R. P. Orſi ſaiſit ce morceau dans ſon Ouvrage, & il n'a, comme tant d'autres Ecrivains qui l'ont précédé, qu'à traduire dans ſa langue les Actes de ces admirables combats. Ainſi en ouvrant M. de Tillemont à la page 7. de ſon 3ᵉ Tome, nous trouvons le récit ſuivant : » La haine du peuple, du » Gouverneur & de ſes bourreaux » éclata particulierement contre » le Diacre Sancte, qui étoit de » Vienne ; contre Mature, qui » bien qu'il n'eût été baptiſé que » depuis peu, étoit néanmoins un » généreux Athléte de J. C. con- » tre Attale originaire de Perga- » me en Aſie, que l'on avoit tou- » jours conſidéré comme la co- » lonne & l'appui des Chrétiens

» des Gaules ; & enfin contre une
» fille nommée Blandine, dont
» l'illustre exemple a fait voir clai-
» rement, que les personnes qui
» paroissent quelquefois les plus
» viles & les plus méprisables de-
» vant les hommes par la bassesse
» de leur condition, sont souvent
» très-dignes d'estime devant Dieu
» par la grandeur du véritable
» amour qu'elles lui portent &c.

Et le P. Orsi dit sur le même sujet T. 2. p. 216. *Il furore del Volgo, del Presidente, e de suoi Ministri prese principalmente di mira uno per nome* Santo *Diacono della Chiesa di Vienna ; e* Maturo *poc' anzi battezzato, e nondimeno generosissimo Atleta di Gesù Cristo, ed* Attalo, *nativo di Pergamo, e che fu sempre la colonna e il sostegno della nostra Chiesa di Lione ; e finalmente* Blandina, *nella quale si compiacque Cristo di dimostrare, che persone, le quali talora sembrano*

vili, deformi e diſpregevoli nel coſpetto de gli uomini, ſono in grandiſſimo onore appreſſo dio per la eccellenza della ſua carità &c. Il faut lire toute la ſuite de cette Relation qui eſt très-étenduë ; & les Actes du Martyre de S. Epipode, de S. Simphorien & de pluſieurs autres ſont également repréſentés dans l'Ouvrage Italien qui nous occupe.

L'Article de S. Irénée & le plan général de ſa doctrine forment auſſi un grand morceau, qui termine le quatriéme livre du P. Orſi. Nous voyons encore avec ſatisfaction que nos Auteurs & nos éditions ont été utiles à l'Hiſtorien. Le S. Irénée de Dom Maſſuet guide ſa plume dans toute l'Analyſe des ſentimens de ce S. Docteur. On trouve ici de ſuite, comme dans l'édition du docte Benedictin, les notes de l'égliſe, unité, ſainteté, catholicité, apoſtolicité ; on trouve les caracteres de la prééminence

du Siége Apoſtolique, l'autorité des traditions, les prérogatives de la Sainte Vierge Mere de Dieu &c. & le portrait même de S. Irenée n'eſt pas oublié. D. Maſſuet le traite ainſi : *Ubique ſuſpiciunt* (Il parle des anciens & des modernes) *hominem ingenio præſtanti atque eruditione perfectâ, Scripturarum ſacrarum ſcientiâ ac venerandæ traditionis notitiâ nulli ſecundum : virum*, ut ait Epiphanius, *omnino Spiritus ſancti donis inſtructiſſimum ac cæleſtibus ornamentis, ut ita dixerim, ad certamen perunctum, qui ſinceræ fidei ac ſcientiæ præſidiis omnia hæreticorum proſtravit, evertitque mendacia : uno verbo, virum Apoſtolicum, Apoſtolorum ſpiritu, fide & caritate plenum, qui quos ex ipſis fontibus hauſerat puros ſacræ doctrinæ latices, puros in ſcriptis effudit.* Notre Hiſtoire Italienne ne s'écarte pas de ce modèle : » Tutti hanno ſempre ammi-

» rato, e tuttavia ammirano ne i
» ſuoi ſcritti un uomo pieno della
» ſcienza delle divine ſcritture, e
» dotato d'un eccellente e perſpi-
» caciſſimo ingegno; un uomo
» veramente Apoſtolico, e pieno
» della fede, dello ſpirito, e della
» carità degli Apoſtoli, di cui ſi
» valſe la Provvidenza per tra-
» mandar ſino a noi le pure acque
» della celeſte dottrina, che avea
» bevute quaſi nelle loro prime
» ſorgenti; un uomo finalmente
» à maraviglia corredato de i do-
» ni dello Spirito Santo, e co' ce-
» leſti ornamenti della grazia qua-
» ſi unto e preparato al combatti-
» mento, e cui felicemente riuſcì
» co i lumi della fede e della
» ſcienza, di diſſipare le tenebre,
» e di trionfare di tutti gli sforzi
» dell' ereſia. »

Saint Irenée appaiſa, comme on ſçait, le différend du Pape Victor avec les Aſiatiques pour la célébration de la Pâque. Le P.

Orſi raconte tout ce point d'Hiſtoire, comme on le trouve dans les Annales de l'Egliſe ; mais il s'applique particulierement à juſtifier le Décret du Pontife, & l'excommunication qu'il porta contre ceux qui demeureroient attachés à la pratique des Juifs. La paix ſe fit néanmoins, la cenſure n'eut point de lieu, & les Egliſes d'Aſie demeurerent en poſſeſſion de leur Rit ; mais à quelle condition ? Notre Hiſtorien l'explique d'après M. Schelſtrate, qu'il ne nomme pourtant pas ; il croit que les Aſiatiques ceſſerent de regarder leur uſage comme quelque choſe de commandé dans l'Evangile : c'étoit là, ſelon nos deux Auteurs, le point capital qui offenſoit le Pape Victor ; dès qu'il eut été abandonné par ces Egliſes, on ne fit plus difficulté de les laiſſer en repos. Cependant il eſt bon d'appuyer ceci de quelques preuves. M. Schelſtrate ne s'eſt pas trop pi-

qué d'en chercher. Le P. Orsi procéde mieux que lui : il fait ce raisonnement qu'on trouvera du moins subtil. Il est certain qu'au tems de Constantin les Eglises d'Asie ne célebroient plus la Pâque le 14. de la Lune, mais le Dimanche après le 14. suivant l'usage de Rome & des Eglises d'Occident. il est certain que vers le milieu du troisième siècle, lorsque Saint Anatolius écrivoit, ces Eglises n'avoient pas encore changé leur usage. Ce fut donc entre ce Saint Evêque & le tems de Constantin que le changement se fit, 70. ou 80. ans peut-être après la dispute du Pape Victor. Or pour que des Eglises nombreuses passent d'un Rit de conséquence à un autre, il faut qu'elles se soient accoutumées de longue main à ne plus tant affectionner leur 1re. pratique ; & dans le cas en question, il falloit que depuis longtems les Asiatiques eussent commencé à regarder la

célébration de leur Pâque comme un point de pure diſcipline, & non comme une choſe fondée dans l'Evangile : mais comment en ſeront-ils venus-là, ſinon en vertu ou à l'occaſion de l'accord paſſé entre le Pape Victor & eux, ou plutôt entre ce Pape & leurs prédéceſſeurs ? Voilà tout le raiſonnement dont nous n'avons point trouvé le tiſſu ailleurs.

Mais pour ce qui regarde la ſuite de ce Livre V. du P. Orſi, les faits tant célébrés dans les autres hiſtoires s'y retracent les uns après les autres. Les Maîtres Illuſtres de l'Ecole d'Alexandrie, Saint Panténe, S. Clément & Origène occupent tour à tour l'Hiſtorien : c'eſt bien dans ces endroits pleins de beautés qu'il faudroit diſcuter, aualyſer, raiſonner. Nous nous arrêterons à Origéne, dont on ne trouve néanmoins encore que les commencemens dans ce ſecond Volume.

En comparant notre Auteur avec MM. Dupin, de Tillemont, Fleury & D. Ceillier, nous le croyons beaucoup plus diffus sur Origène. Ce n'est pas qu'il raconte des faits nouveaux; c'est que sa manière a plus de développement & d'étenduë que celle de ces Messieurs. Par exemple, après avoir représenté comme eux tout ce qui concerne les premières années d'Origène, son zèle pour le martyre, sa vivacité pour l'étude des saintes Lettres, il fait beaucoup de réfléxions pour célébrer la sagesse & le mérite de son pere le S. Martyr Leonide qui avoit pris soin de son éducation. *La cura, che egli si prese di coltivare per se medesimo questo nobil germoglio, e questa generosa ed inclita pianta, e d'instruirlo nelle liberali discipline, sotto il quale nome eran comprese la grammatica, le Mathematiche e la Rettorica, oltre l'essereuna prova della sua pa-*

terna pietà, dimostra eziandio, esser egli stato non mediocremente versato nelle medesime arti. Ma la sua attenzione, acciochè allo studio delle lettere umane andasse avanti, e preferito fosse quello delle divine, nelle quali egli stesso serviva similmente al figlivolo di precettore e di guida, è un argomento della sua singolar pietà verso dio, per cui trovava tra le domestiche cure e le gravi sollecitudini di provvedere a una numerosa famiglia, il tempo di meditare nelle divine Scritture.... In somma l'educazione di Origene è un panegirico di Leonida.

Nous finirons cet Extrait par quelques attentions sur l'Article de Tertullien : le P. Orsi explique fort au long tout ce qui concerne cet ancien Auteur, & il paroît avoir eu principalement sous les yeux l'Analyse de D. Ceillier. Nous croirions assez par exemple qu'on ne trouve que dans ces deux

Ecrivains (le P. Orsi & D. Ceillier) les causes de la conversion de Tertullien exprimées de la même manière. D. Ceillier dit : » La constance des Martyrs dans » les tourmens les plus cruels, le » pouvoir que les Chrétiens a- » voient de chasser les Démons, » & de faire cesser les Ora- » cles des faux Dieux, enfin la » crainte des Jugements de Dieu » engagerent Tertullien à quitter » ses erreurs pour embrasser la » Religion Chrétienne. » Et le P. Orsi : *Il reflettere alla costanza de' Martiri ne' tormenti, l'imperio ch' ei vedeva esercitare a i Cristiani sopra i demoni, e il timore del divino giudizio furono i più possenti motivi di cui si valse la grazia a renderlo persuaso della vanità delle pagane superstizioni &c.*

Nous disons que ces causes de conversion ne sont exprimées nulle-part de la même manière : car

nous n'ignorons pas que le Pere Geórges d'Amiens, dans son *Tertullien ressuscité* & D. Nourry dans son *Apparatus*, ont aussi marqué l'occasion du changement de Tertullien. Mais ils s'expriment un peu différemment : ils disent que Tertullien touché de la constance des Chrétiens, de leur puissance sur les démons & de *l'excellence de l'Ecriture sainte*, abandonna le Paganisme. (*a*) Ce troisiéme motif, comme on voit, n'entre point dans le récit de D Ceillier ni du P. Orsi. A l'égard de MM. Dupin, Fleury & Tillemont, ils ont mieux aimé taire les causes de la conversion de Tertullien que de les deviner ; & nous pensons, après tout, que c'est le meilleur parti.

(*a*) Le P. Georges abandonne pourtant après cette opinion, pour dire que ce fut une vision divine qui attira Tertullien à la Foi Chrétienne.

ARTICLE CVIII.

CONSIDERATIONS SUR le génie & les mœurs de ce ſiécle. A Paris chez Durand ruë S. Jacques & Piſſot Quai des Auguſtins M. DCC. XLIX. in 12. pag. 242.

CE qu'on appelle ici des *conſidérations ſur le génie & les mœurs de ce ſiècle*, n'eſt au fond que l'analyſe de l'homme de tous les tems & de tous les pays. Nous avons bien aujourd'hui un petit jargon pour nos cercles, nos feſtins, nos ſpectacles, nos petits Maîtres &c. Nous avons nos modes auſſi changeantes que la décoration des Théâtres, auſſi frivoles que les eſprits qui les inventent; mais pour les travers, les paſſions, les foibleſſes des hommes, des femmes, des Courtiſans, des Bourgeois, des gens de Let-

tres, de tous les états de la Société, c'est aujourd'hui comme autrefois, c'est à Paris comme à Athènes & à Rome. Les Originaux de ces pays-là en manteau ou en toge, parlant Grec ou Latin, n'étoient pas différents des nôtres. Ainsi nous ferons bien de regarder le présent Ouvrage comme un Livre de Morale à l'usage de tout le genre humain.

L'Auteur Anonyme est homme d'esprit, & il écrit communément bien: en quelques endroits, nous ne saisissons pas totalement sa pensée: ce qui est apparemment notre faute. Son début consiste dans une comparaison qu'il fait des piéces de Théâtre avec les livres de réfléxions, ou, si l'on veut, du talent dramatique avec le génie dont furent animés la Bruyere, Pascal, & la Rochefoucaut. Il demande pourquoi tant d'Auteurs se donnent au Théâtre, & si peu aux Observations Philoso-

phiques; pourquoi, depuis 60. ans, on n'a pas publié *dix Vol. de réfléxions*, tandis qu'on pourroit *recueillir plus de 60. Vol.* de Tragédies ou Comédies? La question pourroit être résoluë de bien des maniéres; l'Auteur en touche quelques-unes qu'il fait dépendre de la grandeur, de la promptitude & de la récompense des succès dramatiques: raisons toutes contraires dans la sphère des *réfléxions*. Ceci est vrai, nous y ajouterons que l'avantage de peindre tout en action, ouvre au Théâtre un champ immense & infini, au lieu que les portraits, en style de la Bruyère, sont beaucoup moins susceptibles de variété.

Voyez comme le pinceau des Théophrastes modernes est devenu froid & monotone. Nous les comparons à ces Peintres qui prennent des sujets déja traités par de grands Maîtres; un S. Michel, par exemple, un Aléxandre malade, une

descente de Croix &c. Qu'allez-vous faire, disons-nous à ces Artistes ? Avez-vous assez de génie pour ne pas retracer les idées de Raphaël, de le Sueur, de le Brun? L'application est aisée à faire : revenons à notre Auteur.

Dans son second Chapitre il raisonne sur *l'esprit de société*, matiére tant de fois maniée par les Maîtres de la morale. Il y ajoute une sage instruction pour inspirer la douceur dans le commerce de la vie ; ensuite des réfléxions contre l'avarice, l'abus de l'esprit & des talens, la fourberie, la présomption, l'excès des plaisirs : citons le morceau qui concerne ce dernier article. » Il y a » des hommes sages, tempérants, » modérés. Il y en a qui se livrent » sans mesure à tous les plaisirs ; » leur vie est une succession con- » tinuelle de délices : ils réunis- » sent dans une seule journée, & » comme dans un seul point, des

» amuſemens que des voluptueux
» plus délicats & plus entendus
» diſtribuent à pluſieurs jours. Le
» ſommeil ne leur ſert que pour
» faire diverſion à leurs plaiſirs.
» Le corps s'affoiblit, les reſſorts
» s'uſent, la machine ſe dérange;
» ils meurent jeunes & plutôt que
» les autres hommes: ils ont plu-
» tôt fait qu'eux, ils ſe retirent les
» premiers; cela eſt dans l'ordre. »

Le V. Chapitre traite de *quelques travers* qui ſont les minucies de converſation, la gêne des cérémonies, l'ambition de s'élever, quand on a fait fortune, la recherche exceſſive des commodités, l'eſprit de conteſtation. » Il
» y a, dit notre Auteur, des Bre-
» teurs d'eſprit, comme il y a des
» Breteurs d'eſcrime; des diſpu-
» teurs bannaux comme des que-
» relleurs en titre; des gens qui
» ſe poſtent avantageuſement, &
» qui ſe retranchent pour aſſaillir
» les paſſants; qui d'un air déter-

» miné & d'un ton rude & assuré
» nient des propositions évidentes,
» soutiennent des paradoxes, dis-
» cutent des nouvelles frivoles, à
» peu près dans le même style que
» les Breteurs raisonnent sur les
» procédés. » Toute la suite de ce
morceau soutient le parallèle qui
est un peu outré de la part des
Disputeurs. On ne connoît plus
guères de ces sortes d'Athlétes que
dans la sphère des Ecoles, *exerci-
tationis causâ.*

Il est ordinaire dans les livres
tels que celui-ci, de parler longue-
ment & souvent des femmes. On
n'en dit rien de nouveau ; mais
comme on remarque ici que les
femmes ne sont pas fâchées d'en-
tendre parler d'elles, *soit qu'on les
flatte, soit qu'on en médise,* ainsi
les Auteurs de réfléxions croyent
donner de l'agrément à leurs li-
vres en répétants *utcunque* tout ce
qu'ils ont entendu ou pensé sur
cet important sujet. Apparemment

qu'ils ſont auſſi d'intelligence avec les Lecteurs. Quoiqu'il en ſoit, nous ne pouvons paſſer ſous ſilence un trait qui nous paroît ſingulier. » Caton l'ancien, dit » notre Anonyme, n'aimoit pas » les femmes, il les eſtimoit en» core moins. Tite-Live nous a » conſervé une déclamation vio» lente qu'il fit dans le ſénat con» tre le ſexe en général. Horace » venge les femmes ſans y pen» ſer par ces deux vers:

Narratur & priſci Catonis
Sæpe mero caluiſſe virtus.

» C'étoit ſans doute dans les mo» ments d'yvreſſe que Caton mé» diſoit d'elles. «

Ceci, comme on voit, eſt tourné en manière de compliment. Cependant on forme une difficulté; il s'enſuivroit du raiſonnement de notre Auteur, que Caton étoit yvre quand il fit la belle harangue dont parle Tite-Live,

&c

& qu'il étoit d'autant plus yvre qu'il plaida plus vivement contre les femmes. Or quelle apparence qu'un ſi grand homme ſe fût préſenté, en cet état, devant les Peres Conſcripts; qu'il eût harangué avec tant d'éloquence, de ſuite & de majeſté? Qu'on nous diſe que des Poëtes, comme Juvenal & Boileau, avoient bû le petit coup, quand ils composerent leurs ſatyres contre les femmes, la choſe pourroit avoir quelque vraiſemblance: mais que Caton ſoit allé & qu'il ait parlé au Sénat *bene potus, bene pranſus;* c'eſt de quoi il faudroit caution.

L'Auteur dit ſur l'amitié, ſur la modeſtie, ſur la modération dans les plaiſirs, ſur la nobleſſe, ſur l'envie, ſur la généroſité & la reconnoiſſance, des choſes très bien penſées; & nous croyons qu'on les lira avec ſatisfaction. Il ſéme quelques Chapitres généraux comme *Réflexions Critiques, penſées*

Philoſophiques, *Caractéres*, *Sentences & Maximes.* Ce ſont des *Miſcellanea* de Métaphyſique & de Morale. Voici un trait de Littérature, par lequel nous finiſſons.

» Horace eſt un Poëte Philoſo-» phe qu'il faut lire, plus pour les » choſes que pour l'expreſſion. » Virgile eſt un Poëte Peintre, » qui attache plus par le coloris » que par les traits, plus par l'ex-» preſſion que par les choſes. Le » premier avoit un eſprit d'une » meilleure trempe : l'autre avoit » plus de talent & plus l'air de » génie. » Nous laiſſons au Lecteur à décider de la juſteſſe de ces caractères, où il y a pourtant de la vérité ; mais cette *meilleure trempe* qu'on donne à Horace préférablement à Virgile ne plaira peut-être pas à tout le monde.

ARTICLE CIX.

CHOIX DE DIFFE'RENTS morceaux de Poësie traduits de l'Anglois, par M. Trochereau. A Paris chez la veuve Pissot & Pissot fils Quay des Augustins. in 12. pag. 206.

ON trouve dans ce Recueil la Traduction de l'*Essai sur la Poësie* par Milord Buckingham; de l'*Essai sur la manière de traduire les Poëtes*, par Milord Roscomon; du *Temple de la Renommée*, par M. Pope; de *l'Ode sur le pouvoir de la Musique*, par M. Dryden; & *du choix de vie*, par M. Pomfret. Ce sont des présents Anglois qu'on fait à notre Nation, bien bonne amie aujourd'hui de la littérature d'Angleterre. Ce sont de petits Poëmes qu'on nous présente en prose. Car, comme l'insinue notre Auteur, en citant le

vers de Virgile *pauci quos æquus amavit Jupiter &c.* Il est peu de génies assez heureux pour atteindre à la gloire de M. l'Abbé du Resnel. » Ses belles Traductions » en vers de l'*Essai sur la critique* » lui ont mérité l'estime & l'Ap» probation générale des person» nes de goût. Il a tiré parti de sa » langue autant qu'il étoit possi» ble de le faire ; il a connu l'Art » de joindre à l'élégance des vers » à l'agrément du style, l'exacti» tude didactique & la précision » Philosophique.

Il ne faut pas croire cependant qu'une Traduction en prose dégrade la Poësie. M. Trochereau réfute à cet égard le préjugé ordinaire, & le principe même de Milord Roscomon dans *son Essai sur la manière de traduire les Poëtes :* Ouvrage qui fait partie de ce volume. Il faut voir cette discussion & quantité d'autres traits intéressants dans le discours pré-

minaire qu'on trouve ici. A en juger par ce morceau, l'Auteur doit être homme d'esprit, de goût, de mœurs douces, bon François, judicieux Critique, & sçachant garder son sang-froid vis-à-vis des Auteurs qu'il traduit. Il a l'attention de donner une notice abrégée de leur vie; d'expliquer les endroits difficiles par des notes; d'éclaircir même, dans le corps de chaque Poëme, ce que la profondeur du génie Anglois auroit pu embrouiller. Parcourons tous les morceaux de cette Littérature.

Milord Buckingham, Auteur de l'Essai sur la Poësie, étoit un Seigneur cultivé, aimable, Protecteur des gens de lettres, sçachant tout hors l'art de gouverner ses affaires domestiques, & laissant périr les richesses de sa maison, tandis qu'il faisoit des Comédies, ou qu'il critiquoit celles des autres. Son essai sur la Poësie est didactique. Il y traite de tous les genres

de Poëmes; de la Chanson, de l'Elégie, de l'Ode, de la Tragédie, de la Comédie, du Poëme Epique. Mais ceci, dit notre Auteur, n'est véritablement qu'un essai, qu'une esquisse, qu'un ouvrage fort inférieur à la Poëtique de Boileau. Admirons pourtant, dans le trait que nous allons citer, l'élévation de cette Muse Britannique. Il est question du *génie*, principe de toute beauté littéraire. » Ce soufle céleste, dit Buckingham, qui inspire tout un ouvrage comme le » principe de la nature anime la » machine de l'Univers, cette chaleur qui se fait sentir dans chaque expression, est un écoulement de la Divinité, & est plus » que l'esprit. Invisible lui-même, » rien ne brille que par lui: indéfini, il définit & les choses & » les hommes. Où habites-tu, » puissant génie, quelle partie du » cerveau peut contenir une substance si vaste, si étenduë? Lors-

» que dans les moments d'une » langueur accablante, je me » plains envain de ton absence, » où te retires-tu ? Pourquoi viens- » tu quelquefois me séduire par » tes charmes enchanteurs &c. «

Milord Roscomon * de la Maison de Dillon cultiva les Lettres en Irlande, en Angleterre, en France & à Rome. Il sçavoit presque toutes les langues d'Europe. Il avoit du feu & de l'élévation, comme le fait voir son *Essai sur la manière de traduire les Poëtes.* C'est l'Ouvrage qu'on nous donne ici en François. M. Trochereau en fait sagement l'analyse & la critique dans son Discours préliminaire. Il convient des beautés qui s'y trouvent, mais il ne dissimule pas qu'on y souhaiteroit plus de méthode, de suite & de liaison dans les idées.

Ce qui domine dans tous ces

---

* Mort en 1684.

Anglois, c'eſt la ſublimité des penſées, le feu Poëtique, la nobleſſe des expreſſions. Pope en eſt la preuve dans le *Temple de la Renommée*, troiſième ouvrage de ce Recueil. Nous ne croyons pas qu'il ſoit poſſible de trouver ailleurs plus d'imagination; témoin ce début: » J'étois placé entre la » terre, la mer & les cieux; tout » le ſyſtême de l'Univers ſe dé» couvroit à mes regards. Balancé » dans les airs par ſon propre » poids, le globe de la terre étoit » ſuſpendu, les montagnes s'éle» voient ſur ſa ſurface, le vaſte » Océan l'enveloppoit de ſes On» des. Ici je découvrois les rochers » orgueilleux, les vuides immen» ſes, les Villes ornées de Tours, » & les vertes forêts. Là voguoient » des vaiſſeaux qui formoient un » ſpectacle raviſſant; ici s'éle» voient de concert les arbres & » les Temples; tantôt un beau » ſoleil embelliſſoit cette ſcène

» brillante, tantôt ce tableau paſ-
» ſager s'obſcurciſſoit & ſe perdoit
» dans un nuage &c.

Dryden * ce Traducteur ſi fameux de Virgile, paroît ici ſous une légére eſquiſſe. M. Trochereau donne ſeulement ſa Cantate intitulée *Le pouvoir de la Muſique.* En voici un morceau qui fera juger du reſte : » L'agréable
» Muſicien (Timothée Poëte du
» tems d'Alexandre) chante en-
» ſuite les louanges du Vainqueur
» de l'Inde, Bacchus toujours
» beau, toujours jeune. Ce Dieu
» pere des jeux & des ris, eſt prêt
» d'arriver. Les cymbales, les
» clairons annoncent ſon triom-
» phe : ſon teint eſt brillant &
» vermeil. Les hautbois célébrent
» ſa gloire. Il vient, il vient le
» Dieu Bacchus, toujours beau,
» toujours jeune. La coupe de
» Bacchus fut d'abord préſentée

* Mort en 1701.

» par les plaiſirs. Les préſents, » les bienfaits de Bacchus ſont un » tréſor, ils ſont le plaiſir des » guerriers. Riche tréſor ! Plaiſir » agréable ! &c.

Il n'y a peut-être que Pindare qui ſoit plus Pindarique que cet Auteur. *Tout reſpire dans ſon Ode l'enthouſiaſme, le délire Poëtique, ſentimens, images, expreſſions, ſituations.* C'eſt le jugement qu'en porte le Traducteur.

Il prononce également bien ſur *le choix de vie* par Pomfret : dernier ouvrage contenu dans ce volume. Pomfret eſt un Poëte qui commença à ſe faire connoître à Londres en 1703. Il décrit dans ce *choix de vie* les avantages d'une vie douce, tranquille, Philoſophique. » Si le Ciel, dit-il, m'accordoit l'agréable liberté de » choiſir un genre de vie, & ſi le » deſtin favorable me laiſſoit le » ſoin de rendre mes jours heureux » & tranquilles, j'aurois près de

» quelque belle ville une maison de
» campagne bâtie sans art, ni trop
» petite ni trop grande : j'aime-
» rois beaucoup mieux qu'elle fût
» élevée sur le penchant d'une
» colline, d'où je pourrois dé-
» couvrir d'un côté de belles cam-
» pagnes, & de l'autre un bois
» voisin : elle ne renfermeroit que
» le simple, l'utile & le nécessai-
» re. Il me semble que je ne pou-
» rois supporter les superfluités
» pompeuses de la fastueuse opu-
» lence. Un petit jardin riant flat-
» teroit la vuë, un ruisseau frais
» y appelleroit le sommeil par
» son murmure ; ses bords déli-
» cieux seroient couverts & em-
» bellis de l'ombre épaisse des Til-
» leuls & des Sicomores. Un Ca-
» binet d'Etude enrichi des Au-
» teurs les plus illustres borneroit
» ce jardin. J'y réunirois Horace
» & Virgile &c. »

Un point très-estimable encore dans ce Recueil, c'est l'attention

qu'a M. Trochereau de faire connoître tous les Poëtes Anglois dont il eſt parlé incidemment dans les cinq Ouvrages indiqués ci-deſſus. Par exemple nous apprenons que Waller eſt ſinguliérement eſtimé pour ſon *Panégyrique* de Cromwel ; *Denham* pour ſon Poëme appellé *Cooper'hill* (c'eſt une Deſcription des bords de la Tamiſe) Cowley pour ſes Odes ; *Fletcher* pour la facilité & l'élégance de ſes Piéces de Théâtre ; Beaumont & Ben-Johnſon pour leurs Tragédies &c. Il nous parle auſſi de *Shakeſpeare* , le plus ancien des Dramatiques Anglois. Nous pourrions étendre beaucoup les notices de tous ces hommes de Lettres ſur leſquels nous avons conſulté d'autres Ecrivains de la Nation ; mais ceci pourroit paroître étranger à notre ſujet ; nous nous contenterons en finiſſant de faire obſerver qu'à la page 37. on fait naître Jean Fletcher en 1576

& l'on dit qu'il vint à Londres en 1627. à l'âge de 49. ans : ce ſeroit plutôt cinquante & un. D'ailleurs nous trouvons dans Wood & dans Langbaine qu'il mourut en 1625. âgé de 49. ans.

Il faudra auſſi corriger une faute d'impreſſion à la page 78. dans la citation de ce vers d'Horace :

Nec ſic incipies, ut *Poëta* Cyclicus olim.

Liſez ut *Scriptor.*

Du reſte nous trouvons ce Recueil extrêmement bien entendu, & nous exhortons fort l'Auteur à nous donner ſouvent de ſemblables Ouvrages.

ARTICLE CX.

ACTA SANCTORUM SEPtembris collecta, digesta, Commentariisque & observationibus illustrata, à Joan. Stiltingo, Joan. Limpeno, Joan. Veldio, P. M. Constantino Suiskeno, Tom. II Antuerpiæ. Actes des Saints II. Vol. de Septembre suite de l'Art. XCV. au mois de Septembre &c.

MOyse, Prophète, Chef & Législateur du peuple de Dieu, a écrit lui-même sa vie, qui fait une partie considérable des Livres Sacrés. On estime singulierement les Mémoires, qu'ont laissé à la postérité ces hommes rares qui ont occupé les grandes places pendant qu'ils vivoient. Cependant on se défie toujours un peu de leur sincérité : ces soupçons ne s'étendront pas jusqu'à

Moyſe, qui écrivoit ſous l'impreſſion & la direction de l'Eſprit Saint, & qui n'a pû par conſéquent s'écarter de la plus exacte vérité. Tous les événemens de la vie de ce fameux Légiſlateur ſont connus du Juif & du Chrétien, & les payens mêmes ne les ont pas ignorés, mais il les ont altérés. Nous ne nous propoſons pas, dans cet Extrait, d'en rappeller le ſouvenir : nous aimons mieux rendre compte au Public des réfléxions critiques de l'Hagiographe, le P. Stilting, ſur divers Auteurs qui s'accordent mal avec l'Ecriture en cette matière, & de quelques autres Obſervations plus convenables à nos Mémoires. L'Hiſtorien Joſeph, peu content de tant de merveilles rapportées dans les Livres Saints, a voulu enchérir. Il y a des hommes qui ſe perſuadent qu'il eſt auſſi beau de mentir que de mourir pour la Patrie. Cet Hiſtorien nous aſſure qu'un de ces Miniſtres de la Reli-

gion, qui étoient en vénération chez les Egyptiens, avertit Pharaon, qu'il naîtroit en ce temps-là parmi eux un enfant, qui, s'il vivoit, rendroit l'Egypte bien miſérable. Ce fut ſur cette prédiction que ce Prince prit la réſolution de faire mourir tous les enfans mâles qui naîtroient des Hébreux. Cette circonſtance n'eût pas été omiſe par l'Hiſtorien ſacré, ſi elle eût été vraie: ſon ſilence en cette occaſion eſt une réfutation ſuffiſante de ce qu'avance Joſeph.

On ne lit point non plus, dans les Livres Saints, que Moïſe ayant refuſé le lait de pluſieurs nourrices Egyptiennes qui ſe préſenterent l'une après l'autre, Marie ſœur de cet enfant dit que ce ne ſeroit pas la même choſe, ſi l'on faiſoit venir une nourrice de ſa Nation, ce qui fut heureuſement exécuté Il faut s'en tenir au texte Sacré, dont la narration eſt toute ſimple & toute naturelle. Marie,

sœur de Moyse, laquelle observoit sur le bord du fleuve ce que deviendroit cet enfant, ayant vû que la Princesse lui avoit sauvé la vie, s'offrit pour aller chercher une nourrice, ce qui lui fut accordé.

L'homicide que commit Moyse à l'âge de 40 ans, lorsqu'il tua un Egyptien qui maltraitoit un Israëlite, n'a pas échapé à l'examen des SS. Peres. Plus on a été élevé par la dignité du rang, plus on est censuré si l'on a été coupable de quelque faute. Les Patriarches Noé, Jacob, n'ont pas été épargnés : ainsi il n'est pas surprenant que le Législateur des Juifs ait subi le même sort. S. Hilaire parlant de cette action, *l. 5. de la Trinité*, prétend que Moyse, qui agit alors par une affection naturelle, ne connoissoit pas encore *le Dieu des bénédictions paternelles*. C'est-à-dire, sans doute qu'il ne connoissoit pas encore, autant qu'il fit après, l'apparition du buisson ar-

dent : car il eſt évident qu'un Iſraëlite de 40 ans, formé & inſtruit comme ce Législateur, ſçavoit ce que l'on n'ignoroit pas parmi tout ſon peuple. Saint Hilaire, quand il aſſure, que Moïſe ſe détermina à cet homicide par une affection naturelle, *ex naturæ affectu*, ſemble n'avoir pas fait aſſez d'attention aux paroles de S. Etienne Act. 7. v. 25. *Exiſtimabat autem intelligere fratres, quoniam Deus per manum ipſius daret ſalutem illis ; at illi non intellexerunt.* Il (*Moïſe*) penſoit que ſes Freres (*les Juifs*) comprenoient que Dieu vouloit les délivrer par ſon miniſtère : mais ils ne le comprirent pas. Ce motif doit entrer dans le jugement qu'on porte de l'action de Moïſe. Saint Gregoire de Nazianze & S. Chryſoſtôme n'ont pas déſapprouvé, ils ont même loué cet homicide. S. Auguſtin, dans ſon Ouvrage contre Fauſte, marche avec plus de

précaution, comme en Pays ennemi. Ce ſaint Docteur, laiſſant à part tout ce que cette action pouvoit renfermer de prophétique & de figuratif, & ne conſultant que la loi éternelle, déclare que Moïſe qui n'avoit aucune autorité légitime, n'a pas dû ôter la vie à un homme quoiqu'injuſte & méchant. Cependant le même Saint, dans ſon Livre des Queſtions ſur l'Exode, conſidérant le Texte des Actes, rapporté ci-deſſus, n'eſt pas éloigné de croire que Moïſe étoit dès-lors ſuffiſamment inſtruit de ſa deſtination par des lumieres intérieures, pour oſer prendre la défenſe d'un de ſes freres, injuſtement opprimé.

Autant que ce que nous venons de dire eſt ſérieux, autant ce qui ſuit, & qu'on lit dans Joſeph, eſt comique & fabuleux. Les Egyptiens dont le Royaume étoit ravagé par les Ethiopiens, conſulterent les Oracles pour ſçavoir

comment ils ſe débaraſſeroient de leurs ennemis. Il leur fut répondu qu'il falloit appeller à leur ſecours un Hébreu. On comprit auſſitôt que c'étoit Moïſe, qui fut mis à la tête de l'armée prête à marcher contre l'Ethiopie. Nous omettons bien des circonſtances. Le Général Hébreu, pour ſurprendre les Ethiopiens, entreprit d'entrer dans leur pays par un chemin impraticable. Tout y fourmilloit de ſerpens parmi leſquels il y en avoit des eſpèces qui ne ſe trouvent point ailleurs. Les plus incommodes avoient des aîles & fondoient en volant ſur les paſſans : de ſorte que les voyageurs n'oſoient pas s'engager dans une route ſi dangereuſe. Le Général fit enfermer dans de grands paniers d'oſier tout ce qu'il put raſſembler d'Ibis. Ce ſont des Cicognes dont le plumage eſt noir, & qui détruiſent autant qu'elles peuvent les ſerpens. Ces oiſeaux ne ſont pas rares dans

l'Egypte. Telle fut, pour ainsi dire, l'avant-garde de l'armée de Moïse. On les lâcha, lorsqu'il fallut traverser les déserts, infestés par les serpens, & dans peu de temps tous ces reptiles furent tués ou dispersés, laissant le passage entiérement libre aux Egyptiens. Le succès de l'expédition fut entier.

Il paroît très-probable au P. Stilting qu'il y a eu une guerre entre l'Egypte & l'Ethiopie, & que Moïse y servit utilement Pharaon; mais il ne doute pas qu'on n'ait inséré bien des fables dans cette histoire. Joseph qui n'a écrit en Grec que pour faire connoître sa nation aux Romains & à tous les Gentils, a-t-il pû se persuader que des Peuples si éclairés croiroient sur son témoignage des faits aussi fabuleux? N'étoit-ce pas vouloir être suspect dans tout le reste?

Après avoir passé quarante ans

dans le pays de Madian, Moïse alors octogénaire eut ordre de retourner en Egypte pour y procurer la délivrance des Israëlites, qui y étoient rudement opprimés. Cette mission fut précédée de la vision du buisson ardent ; nous n'en détaillerons pas les particularités, qui ne sont ignorées de personne. L'Auteur s'attache principalement à ce qui a été le sujet d'une contestation dont probablement on ne verra pas la fin, parmi les Théologiens & les Interprétes de l'Ecriture. Fut-ce un Ange du Seigneur ou le Seigneur même qui apparut ? Voilà sur quoi l'on conteste. Saint Etienne, dans les Actes, l'appelle de l'un & l'autre nom. Saint Augustin, dans la troisième Question sur l'Exode, propose les deux sentimens, sans se déterminer. Dans le second Livre de la Trinité, c. 13. 14. 15. il semble ne pas approuver qu'on attribue cette apparition au Fils

de Dieu ; & dans ſon Ouvrage contre Maximin, qu'il écrivit ſur la fin de ſa vie, l. 2. c. 26. il déclare que ce fut l'Ange du Seigneur qui apparut dans le buiſſon ardent, mais qu'il n'y a point de doute que le Seigneur ne fût dans l'Ange. *In Angelo autem Deum fuiſſe quis dubitet ?* Le S. Docteur ajoute que cette apparition pourroit s'entendre également du Pere ou du Fils, qui ſont véritablement le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. Il avoit dit auparavant à Maximin que cette viſion pourroit auſſi s'entendre du S. Eſprit ; mais que *la Divinité ne fut pas vue dans ſa ſubſtance qui eſt immuable & inviſible, & qu'elle ſe fit voir ſeulement dans une créature.* Ce ne ſont point là les ſeuls Textes de S. Auguſtin qui concernent cette matière. Ce ſont les ſeuls que nous produirons pour ne pas fatiguer les Lecteurs par de fréquentes citations.

L'Auteur ne laiſſe échapper au-

cune occasion de relever les inéxactitudes & les fautes de Joseph & de Philon, qui ne sont pas excusables de ne s'être pas attachés inviolablement à la narration de l'Ecriture dont ils reconnoissoient la suprême autorité. Joseph semble avoir craint de rapporter fidélement, & d'après les Livres saints, le passage de la mer rouge ; il supprime ou ajoute à son gré des circonstances contre la fidélité de l'Histoire. Il avance que Moïse conduisit à la mer rouge les Hébreux, & y entra à la vue des Egyptiens, pendant que nous lisons dans l'Ecriture que l'Ange qui gouvernoit la Colomne l'avoit placée entre l'Armée Egyptienne & les Israëlites, éclairant par son côté lumineux le Peuple, & par son côté obscur couvrant d'épaisses ténèbres Pharaon & toutes ses troupes. Les Egyptiens n'apperçurent les Israëlites que lorsqu'ils étoient déja bien avancés dans la mer. La prière que

que l'Historien Juif fait faire à Moïse dans le tems du passage, ne convient pas à un Prophète que le Seigneur avoit instruit du miracle qu'il vouloit opérer pour soustraire son Peuple à ses ennemis. Il n'est pas certain que Moïse frapa la mer de sa baguette. On sçait seulement qu'il leva cette baguette. Or il n'est pas permis de rapporter comme de l'Ecriture ce qui n'en est pas : on doit les plus grands égards à tout Livre inspiré. Philon fait la même faute, & de plus considérables encore qui diminuent la grandeur du miracle.

Joseph, zelé mal-à-propos pour la gloire de sa nation, dissimule l'idolâtrie du veau d'or & le châtiment dont elle fut suivie ; & après avoir rapporté comme il lui a plu, tout ce qui s'étoit passé au Mont-Sinaï, il laisse à ses Lecteurs la liberté d'en croire ce qu'il leur plaira, déclarant en même-

tems qu'il n'a pû ſe diſpenſer de le rapporter, parce qu'il *eſt écrit dans l'Hiſtoire Sacrée.*

Le Bollandiſte détaille exactement tous les évenemens de la vie de Moïſe, & diſcute avec ſoin les difficultés qui ont cauſé de l'embarras aux Interprétes. On n'a point omis ce qui appartient à la Géographie, & ſans quoi on ne connoîtroit pas aſſez diſtinctement l'ordre des marches & des campemens du Peuple de Dieu dans le déſert. Les Iſraëlites ſe rapprocherent comme il leur avoit été ordonné, & vinrent à Aſiongaber, d'où ils partirent au commencement de la quarantiéme année de leur voyage, pour entrer dans la Terre promiſe. Rien n'eût été plus facile, s'il leur eût été accordé, de traverſer l'Idumée ; mais le paſſage leur ayant été refuſé, ils ſéjournerent dans le déſert de Sin Num. 33. v. 36. *Inde profecti venerunt in deſertum Sin, hæc eſt*

Cades, & au c. 20e, du même Livre, v. 1. *Veneruntque filii Iſraël, & omnis multitudo in deſertum Sin, menſe primo, & manſit populus in Cades.* On obſerve aiſément que le déſert de Sin dont il eſt ici parlé, eſt bien différent de celui de même nom, où ſe fit le huitiéme campement des Iſraëlites. Ce dernier Sin eſt ſitué près de la mer rouge, entre la Baſſe-Egypte & le Mont-Sinaï; mais celui où camperent les Juifs après leur départ d'Aſiongaber, eſt bien plus éloigné de la mer rouge, & près des limites de l'Idumée.

S. Jerôme a très-bien remarqué la différence de ces deux *Sin*, & la prouve par la manière différente de les écrire. Le *Sin* du huitiéme campement s'écrit par un *Samech*, & l'autre *Sin* par un *Tſade*. On ne voit pas auſſi clairement ſi *Cades* du déſert *Sin* eſt le même lieu que *Cades-Barné*. On eſt partagé ſur ce point. L'Au-

teur, après avoir examiné ſoigneuſement tous les Textes de l'Ecriture, qui peuvent contribuer à décider la queſtion, juge qu'il eſt plus probable que ce ſont deux lieux différens & même aſſez éloignés l'un de l'autre. Il place *Cades* du déſert *Sin* vers les limites méridionales ou orientales de l'Idumée, & *Cades-Barné* vers les limites occidentales du même pays, mais plus loin de l'Idumée que des Amalécites, des Amorrhéens & des Cananéens. On répond à tout ce qu'a écrit le P. Calmet, pour établir le ſentiment contraire. Cette conteſtation, quoique reſpectable & utile, puiſqu'elle intéreſſe la Géographie ſainte, n'eſt pas aſſez gracieuſe pour occuper plus de terrain dans nos Mémoires. Ce qui regarde la mort de Moïſe ſera moins ennuyeux.

On ne comprend pas aiſément comment on a pu révoquer en

doute la mort de Moïſe, tant elle eſt marquée expreſſément dans les Livres Sacrés. Le Seigneur lui dit Deuter. 32. v. 49. *montez ſur cette montagne pour y mourir... comme votre frère Aaron eſt mort ſur la montagne de Hor.* On n'a pas douté de la mort d'Aaron, atteſtée par pluſieurs Textes de l'Ecriture, & on a douté de la mort de Moïſe; c'eſt là une eſpéce d'acception de perſonnes bien mal fondée. On ne lit pas ſeulement dans le Deutéronome que Moïſe eſt mort, on y lit auſſi c. 34. v. 6. qu'il fut *enſeveli.* S. Auguſtin a montré combien il étoit éloigné d'une opinion ſi bizarre, quand il a dit que Moïſe avoit été légérement puni. Le Seigneur ordonne à un homme parvenu à une extrême vieilleſſe, de monter ſur le ſommet d'une montagne & d'y mourir. Eſt-ce que cet homme devoit vivre toujours: *Numquid nunquam erat moriturus?* (S. Aug.

ſur le Pſeaume 98.) Si Moïſe eût été ſeulement transféré dans un ſéjour inconnu & qu'il eût été exemt de la mort, le S. Docteur eût jugé non-ſeulement que le châtiment eût été bien léger, mais qu'il n'y en avoit pas eu la plus foible apparence : *Quid eſt quod in illos vindicatum eſt quæro, & ſecundum homines non invenio.* La conteſtation entre l'Archange S. Michel & le démon rapportée dans l'Epitre de S. Jude étoit ſans doute à l'égard d'un corps mort auquel il eſt vraiſemblable que le démon vouloit procurer les honneurs divins parmi les Juifs. Le paſſage qu'on produit de S. Hilaire (*Cap. 20. in Matth.*) pour prouver que Moïſe n'eſt pas mort, peut s'interpréter dans un autre ſens. De plus le même Pere s'explique bien nettement *c. 17. n. 2.* en parlant de la Transfiguration. Une des raiſons pour quoi Moïſe y aſſiſta, c'étoit pour nous apprendre que

les corps humains ressusciteroient glorieusement : *Cum quando Moyses conspicabilis adstitisset.* Ce qui ne sçauroit être appliqué qu'à Moïse, car la présence d'Elie qui n'étoit pas mort, ne servoit de rien pour convaincre de la résurrection.

S. Ambroise est plus embarassant sur ce sujet (*L. 1. de Caïn & Abel c. 2.*) Il use évidemment d'expressions fort mystiques & qui ne doivent pas se prendre à la lettre : mais parmi ces expressions, il s'en trouve qui supposent que Moïse est mort réellement. Le S. Docteur a cru que Moïse résuscita à la Transfiguration & ce sentiment ne lui est pas particulier. Il semble que ce soit aussi celui de S. Jérôme. (*in Cap. 17. Matth.*)

Le P. Stilting, après avoir rapporté les textes de l'Ecriture & les sentimens des Peres, estime que le S. Législateur ne vit point l'essence de la Divinité. Il passe ensuite à une discussion plus im-

portante, ſi Moïſe eſt l'Auteur du Pentateuque? Thomas Hobbes, Anglois, qui a vêcu dans le dernier ſiécle, & qui fut accuſé d'Athéïſme, oſa le premier dire que Moïſe n'avoit point écrit le Pentateuque, mais ſeulement quelques parties de cet Ouvrage, qu'on y aſſûre être de lui. Cette opinion téméraire ne déplut pas, dumoins en partie, à la Peyrère, fondateur de la ſecte des Préadamites. Spinoſa prétend que le Pentateuque eſt très-poſtérieur à Moïſe. Les noms de ces trois écrivains, loin d'accréditer une doctrine, forment contre elle un puiſſant préjugé. Il n'eſt pas honorable à M. Richard Simon, d'être placé dans une liſte ſi ſcandaleuſe, pour ne s'être pas aſſez éloigné du paradoxe de ces Auteurs. Il convient à la vérité, que le Pentateuque eſt du tems de Moïſe; mais il avance, dans ſon Hiſtoire critique, qu'il fut écrit par des Scribes que Moïſe

avoit établis, non par Moïſe même. De ce qu'il étoit d'uſage dans l'Orient, qu'il y eût des Sécretaires chargés de tenir des regiſtres exacts de tout ce qui ſe paſſoit parmi une nation, eſt-il permis d'en conclure comme un fait certain, que Moïſe en a uſé de même, pour tranſmettre à la poſtérité l'hiſtoire de ſon peuple? Le Pentateuque nous apprend, que de l'avis de Jéthro, il fut inſtitué des Juges pour terminer les affaires des particuliers: on y lit, que le Seigneur ordonna le choix de ſoixante-dix anciens: on y voit dans le plus ample détail, tout ce qui concerne les Prêtres, les Lévites & pluſieurs autres Inſtitutions beaucoup moins conſidérables. On n'aura donc omis que ces Scribes publics, dont la fonction intéreſſoit tous les Iſraëlites? comment le perſuader ni aux autres, ni à ſoi-même?

Il y a eu des téméraires qui ont

avancé que Moïſe n'étoit pas auteur du Pentateuque, parce qu'il y parle de lui-même en troiſiéme perſonne, comme d'un étranger, & qu'il s'y loue en quelque occaſion. M. Simon étoit trop habile, pour mettre en œuvre un argument ſi frivole ; mais ce qu'il produit en faveur de ſon ſentiment, eſt-il beaucoup plus judicieux ? Ce critique ne goute pas les répétitions fréquentes, qui obſcurciſſent la narration. Ignore-t'il que les répétitions qui contribuent à l'exactitude & à la clarté, peuvent n'être pas un défaut ? Homère n'a pas dédaigné d'en uſer. On ne le feroit pas en France impunément, parce que le caractère de la nation, eſt de s'impatienter aiſément; mais ce qui ne nous plaît pas, plut autrefois aux Hébreux & aux Orientaux : cette réfléxion ſe préſente naturellement.

Il vaudroit mieux pour M. Simon, qu'il lui eût échapé quelque

répétition peu néceſſaire, que de s'être contredit en quelque ſorte d'une page à l'autre. Il déclare N°. *645*. qu'il déſaprouve les répétitions qui mettent de l'obſcurité dans le texte, & il doute N°. *646*. ſi ces répétitions qu'il vient de condamner, n'y ont pas été laiſſées comme des éclairciſſemens.

La preuve que le même Auteur tire, de ce que les faits ne ſont pas rapportés dans la ſuite naturelle, eſt trop foible pour autoriſer à juger, que le Pentateuque n'eſt pas l'ouvrage d'une ſeule main. Les Interprétes ont répondu à toutes ces difficultés, longtems avant M. Simon; & il ne leur en a pas coûté beaucoup pour le faire. Il n'y avoit pas là de quoi arrêter le moindre Sçavant. Nous ne répétons pas ici ce que les Interprétes ont écrit ſur ce ſujet: ce ſeroit des répétitions plus répréhenſibles, que celles dont on vient de parler. Ce qui ſurprend,

c'est que M. Simon reconnoît lui-même, que les Juifs, en écrivant, se sont mis peu en peine de suivre l'ordre ; & il cite les Epîtres de S. Paul pour exemple.

La diversité de style qu'on remarque dans le Pentateuque n'est pas celle dont on est en droit de se servir, pour montrer la diversité des Auteurs. La première doit être imputée à la diversité des matiéres, qui ne permet pas à un Historien de parler constamment sur le même ton.

ARTICLE CXI.

LE THEATRE ANGLOIS, T. VII. A Londres M. DCC. XLIX. pag 523 in-12.

LE VII. Volume du Théâtre Anglois contient trois piéces, le *Siége de Damas*, Tragédie de M. Hughes ; *Busiris*, Tragédie de M. Young ; *Amour pour Amour*,

Comédie de M. Congréve. Nous dirons quelque chose de chacune.

I. *Le Siege de Damas*, n'observe presque point l'unité de lieu. La scene se trouve successivement dans la Ville ; dans le Camp des Sarrasins qui l'assiégent ; dans des Jardins ; dans le Palais du Gouverneur ; dans la tente du Général des Sarrasins ; dans un vallon près de la Ville &c. C'est ce qui rend cette piéce peu liée, peu naturelle : on y remarque toutefois des beautés, &, pour en juger, voici en peu de mots le sujet.

Eumènes, Gouverneur de Damas pour l'Empereur Heraclius, veut rendre cette Ville, assiégée depuis longtems par les Sarrasins. Phocias jeune Seigneur Syrien l'en empêche & va repousser les Ennemis : sa valeur fait ombrage à *Herbis* un des Chefs de la Ville, elle lui attire au contraire l'admiration d'Eudoxe fille d'Eumènes, Phocias la demande en mariage,

elle lui eſt refuſée parcequ'on la deſtine à Eutychès fils d'Herbis. Phocias qu'on dépouille encore du Commandement des Troupes, prend la réſolution d'abandonner la Ville ſécrettement & Eudoxe ſe détermine à le ſuivre ; un parti ennemi empêche celle-ci de continuer ſa route, elle rentre dans Damas, mais Phocias eſt arrêté & conduit à Caled Chef des Sarraſins. Ce Muſulman le preſſe de renoncer au Chriſtianiſme ; Phocias réſiſte courageuſement ; on lui demande de ménager aux Aſſiégeans la priſe de Damas, ſans quoi point de grace pour cette Ville, ni pour Eudoxe ſurtout, ſi les Syriens ſuccombent au premier aſſaut. Le danger d'Eudoxe touche Phocias ; il ſtipule que tous les habitans ſeront libres de ſe retirer avec leurs biens, & qu'on ne fera violence à perſonne. Bientôt la Ville eſt ſurpriſe ; les Sarraſins, ſous la conduite du Syrien, s'en

rendent maîtres. Mais Phocias ne trouve dans Eudoxe qu'une ame généreuſe qui lui reproche ſa perfidie. Cependant les Muſulmans s'étant mis à piller le bagage & à inſulter les Syriens, Phocias défend ſes Compatriotes, & il rachète en quelque ſorte par-là les bonnes graces d'Eudoxe, qui s'étoit fait de grandes violences pour lui témoigner de l'averſion. Mais après bien des exploits de valeur, une fleche lancée au haſard vient percer ce Guerrier, qui expire ſous les yeux d'Eudoxe.

Le caractere de ces deux perſonnages, eſt ce qu'il y a de plus intéreſſant dans la Piece. Eudoxe y paroît une héroïne zèlée pour ſa religion & pleine de grandeur d'ame. M. de la Place a traduit en vers charmans, quelques Scènes du IV. Acte, ſurtout la VII. où Eudoxe apprend, condamne & déteſte l'action de Phocias. Citons cet endroit.

EUDOXE.

Ainsi donc, c'est par toi que nous sommes perdus ?
Ainsi donc, c'est pour moi que ces murs sont rendus ?
Aveugle Phocias ! ô ma triste Patrie !
O crime !.... & c'est pour moi que vous êtes trahie !
Ah ! malheureux.....

PHOCIAS.

Qu'entens-je ? hélas, oubliez-vous
Qu'il falloit de Caled appaiser le courroux ?
Que tout alloit perir ? qu'en ce peril extrême,
J'eusse trahi l'amour en perissant moi-même ?
Et qu'en flattant l'orgueil d'un vainqueur irrité,
J'ai d'un peuple proscrit sauvé la liberté ?
Que je suis votre amant....

EUDOXE.

Et c'est ce qui m'accable.
Après ce que j'entens, en es-tu moins coupable ?

Esclave de l'amour, déserteur de ta loi,
En es-tu pour jamais moins indigne de moi?
Ton cœur, ton foible cœur fût-il exempt de crime,
Qui pourra te laver d'un soupçon légitime?
Chrétien, couvert de gloire, & né pour tout oser,
Aux yeux de l'Univers qui pourra t'excuser?...
As tu pû te souiller d'une tache si noire?
Tu te dis mon amant & j'en faisois ma gloire;
Je n'avois qu'à me taire, & t'entendre louer:
Mais après ton forfait puis-je encor t'avouer?
A ton nom désormais s'il faut que je rougisse,
Puis-je t'aimer encore sans être ta complice;
Sans m'avilir moi-même & trahir avec toi,
Mon pere, ma Patrie, & le Ciel & ma loi? &c.

II. Dans la Tragédie de Buſiris, le commencement & la fin ſont beaucoup mieux que le nœud de l'intrigue. On conſpire contre Buſiris Tyran d'Egypte, & contre Myris ſon épouſe, la plus méchante femme du monde. Leur fils Myron, preſque auſſi mauvais cœur, eſt tranſporté d'une violente paſſion pour Mandane, qui lui préfére Memnon un des Conjurés. Cette préférence & les démêlés qu'elle cauſe forment l'intérêt de la Piéce. Memnon & Mandane ne pouvant réſiſter à la puiſſance du Tyran, ſe donnent la mort à la fin du dernier Acte. Il y a deux endroits traduits en beaux vers par M. de la Place; l'un (*Acte II. Scene IX.*) l'autre (*Acte V. Scene derniere.*)

III. La Comédie, appellée *Amour pour Amour*, ne ſe fait guères connoître par ce titre qui ne ſignifie rien. Il nous ſemble l'avoir vu intitulée ailleurs *l'Amour payé d'A-*

mour : ce qui énonce encore peu de choſes. Le dénouement eſt qu'un bon-homme, nommé Sir Sampſon, qui comptoit épouſer Angélique, ſe trouve ſupplanté par Valentin ſon propre fils, jeune homme un peu prodigue, mais qui ne manque pas de mérite. Il eſt peu de Piéces, ſoit Angloiſes, ſoit Françoiſes, où l'on remarque autant de caractères différens, de portraits, de Scenes propres à ridiculiſer des originaux. Ainſi, par exemple, on y voit 1°. un M. Foreſight, paſſionné pour l'Aſtrologie, grand faiſeur de Pronoſtics, Obſervateur perpétuel de conſtellations, de ſonges & de phyſionomies ; 2°. Un Benjamin, (frère Cadet de Valentin), perſonnage groſſier, ridicule, féroce, objet néanmoins de la prédilection d'un pere imbecille ; 3°. un ami de Valentin, nommé *Scandal*, homme très-délié, & qui anime extrêmement toute l'intrigue de la Piéce ;

4°. un M. Tattle, le plus impertinent de tous les hommes; c'est un composé d'ignorance, d'indiscrétion, de libertinage; un faux Confident, un Discoureur affecté, un fat qui n'a pas l'esprit de dissimuler ses sottises; 5°. une Madame Foresight & sa sœur Mademoiselle Frail, deux intrigantes, capables de donner bien de l'inquiétude au bon-homme Foresight; 6°. une Mademoiselle Pruë, fille de ce dernier, mais d'un premier lit; c'est une espèce d'Agnès de Village, une créature assez sotte pour se prendre d'inclination pour M. Tattle. On lui destine au contraire pour époux l'impoli Benjamin, qui dès la première visite l'appelle *Bégueule*, & assure qu'il aimeroit mieux épouser *une sorcière de Laponie.*

L'Héroïne de la piece est Angélique, niéce de M. Foresight: son caractère est animé, mais il y manque pourtant bien des traits:

par exemple, c'eſt dans elle un tour d'eſcroc, que de faire accroire à Sir Sampſon qu'elle veut l'épouſer, tandis qu'elle n'a d'autre deſſein, que de lui tirer un papier, par lequel Valentin ſe dépouilloit de ſon droit d'aîneſſe en faveur de Benjamin ſon frere cadet. Ce Valentin fait auſſi une figure hétéroclite, en contrefaiſant le fou, pour éprouver les ſentimens d'Angélique à ſon égard.

Mais s'il y a des défauts dans cette piece dramatique, on doit convenir qu'elle contient bien des ſituations intéreſſantes & vraïement comiques. Nous ne citerons qu'un endroit de la Scene V. du ſecond Acte. Sir Sampſon apporte à Foreſight l'acte, par lequel Valentin cede ſon droit d'aîneſſe à Benjamin ſon cadet, & l'effet de cette pièce devoit être, dans l'idée de Sir Sampſon, que Benjamin épouſeroit Mlle. Pruë, fille de Foreſight : ſur quoi celui-ci dit au premier.

FORESIGHT.

» Voyons, voyons donc ce pa-
» pier.... ma foi, cela est fort bon
» si cela tient. Je voudrois que
» la cession fût déjà consommée
» & ratifiée en bonne forme....
» à quelle heure ceci a-t'il été si-
» gné ? vous auriez dû me con-
» sulter là-dessus. N'importe, il
» faudra nous dépêcher.

SIR SAMPSON.

» Sans doute, mon fils *Ben* *
» sera ici ce soir, & j'ai déjà or-
» donné à mon Avocat, de tenir
» les actes tout prêts. Quant à
» l'heure où celui-ci a été signé,
» eh que m'importe ? laisse-là tou-
» tes ces superstitions : je ne con-
» nois de moment, que le mo-
» ment présent ; le passé est passé,
» & ce qui doit arriver, arrive-
» ra. Si le Soleil luit pendant le
» jour, & les étoiles pendant la

---

* C'est Benjamin.

» nuit, nous n'aurons pas besoin
» de chandelles pour nous voir ;
» & c'est à cela seul, que les étoi-
» les sont bonnes.

FORESIGHT.

» Comment Sir Sampson, à ce-
» la seul ? permettez-moi de n'ê-
» tre pas de ce sentiment ; & de
» vous apprendre que vous êtes
» un ignorant.

SIR SAMPSON.

» Et je t'apprends moi, que je
» suis sage : *Sapiens dominabitur*
» *Astris.* Ces trois mots confon-
» dent & détruisent tes Ephéme-
» rides.... Tu oses me traiter d'i-
» gnorant ! Tu ne sçais donc pas
» que j'ai voyagé, que je connois
» le globe, que j'ai vu les Anti-
» podes, où le Soleil se leve à
» minuit, & se couche en plein
» midi ?

FORESIGHT.

» Mais j'ai voyagé moi dans les

» Sphères céleftes, je connois les
» Signes, les Planettes & leurs
» maifons; je calcule leurs mou-
» vements directs ou rétrogrades,
» *les Sextiles, les Quadrates, les*
» *Trimes, leurs oppofitions, les*
» *Trigones ignés & les Trigones*
» *aquatiques*. Je fçai fi la vie fera
» longue ou courte, heureufe ou
» malheureufe; fi la maladie fera
» curable ou incurable, les jours
» fortunés, les entreprifes favo-
» rables, les biens perdus recou-
» vrés; je fçai.... .

SIR SAMPSON.

» Je fçai, moi, la grandeur du
» pied du Roy de la Chine, j'ai
» baifé la pantoufle du grand Mo-
» gol & j'ai chaffé fur un élé-
» phant avec le Kam des Tarta-
» res....

FORESIGHT.

» Et moi je fçai quand les
» voyageurs mentent ou parlent
» vrai,

» vrai , & toujours bien mieux
» qu'eux-mêmes &c.

La querelle continuë en s'échauffant toujours davantage. Il y a d'autres ſcènes plus vives encore. M. de la Place a retranché fort à propos quelques indécences cyniques dont ce Théâtre Anglois fourmille toujours. Telle qu'eſt la Pièce, on s'apperçoit bien encore que l'Auteur, M. Congrève, n'étoit pas fort ſcrupuleux.

M. De la Place nous promet, dans un court avertiſſement, l'Hiſtoire du Théâtre Anglois, où ſans doute il nous fera bien connoître tous les Auteurs dont il nous a analyſé les Piéces. En attendant nous placerons ici quelques particularités ſur M. Congrève qui nous eſt déja un peu connu.

Il étoit né en 1672. d'une bonne & ancienne famille du Comté de Stafford. Il étudia d'abord les Belles-Lettres, puis le Droit qu'il abandonna pour ſe livrer à la Poëſie. Il

composa à 19. ans sa première Comédie intitulée le *Vieux Garçon* ; & depuis ce tems-là il continua de travailler pour le Théâtre. On a toutefois quelques autres Ouvrages de lui : le recueil de tout ce qu'il a composé occupe trois Vol. in 8°. dont on a deux Editions l'une de 1710. & l'autre de 1730. M. Congrève a aussi revu la Traduction de l'Eneide par M. Dryden : celui-ci l'avouë dans son Epitre Dédicatoire au Marquis de Normanby, & il fait à ce sujet l'éloge du reviseur. D'autres ont donné de grandes louanges au caractère de Congrève ; c'étoit, dit-on, un homme *qui plaisoit toujours & qui n'offensoit jamais*. M. Pope l'appelle *un des hommes les plus estimables aussi bien qu'un des Ecrivains les plus délicats de son siècle & de son pays*. Il mourut le 19 Janv. $172\frac{8}{9}$. & fut enterré dans l'Abbaye de Westminster où la Duchesse de Marlborough lui a érigé un monument.

ARTICLE CXII.

HISTOIRE DE MOULEY Mahamet fils de Mouley Ismaël Roi de Maroc. A Genève 1749. in 12. pag. 321. sans la Préface qui en contient XXIV.

NOus commençons cet article sans sçavoir trop à quel livre nous avons affaire. Est-ce un Roman, est-ce une Histoire? Il s'y trouve des avantures qui approchent fort du Roman, & des récits qui semblent énoncer des faits réels. Si c'est un Roman, au moins n'est-il pas à craindre qu'il affoiblisse l'ame par de feintes tendresses. On parle plus ici de couper des bras, des jambes, des têtes; d'étrangler, d'empaler & de bruler les gens, que de former des intrigues passionnées, ou de pousser des soupirs langoureux. Si c'est une Histoire, quel plaisir pour ceux qui là

liront de n'avoir aucun commerce avec une Terre qui produit plus de monſtres parmi les hommes que parmi les animaux! La Scène eſt en Afrique & dans le Royaume de Maroc, pays aſſez près de nous, mais plus barbare que les Contrées du nouveau monde.

L'Auteur en écrivant ſon Livre, a fait, pour ainſi dire, comme ces Anciens qui détournoient la tête en mettant le feu au bucher de leurs proches : *averſi tenuere facem.* Sa plume s'eſt preſque refuſée à des détails d'horreur, plus dignes d'occuper un Ecrivain de Maroc, s'il en étoit dans cette barbarie, qu'un François homme de Lettres, honnête homme, ſage eſtimateur des choſes & des ſentiments. Nous croyons faire à peu près le portrait de cet Hiſtorien qui nous eſt d'ailleurs totalement inconnu.

Il intitule ſon Ouvrage : *Hiſtoire de Mouley Mahamet, fils de Mouley Iſmaël Roi de Maroc.* Ce der-

nier a vêcu & régné jusqu'en 1727. Le fils très-malheureux & très-digne d'une meilleure fortune périt par la cruauté de son pere dès l'an 1706. Mouley Ismaël étoit né *Chérif*, c'est-à-dire fils de Roi, mais le trône ne lui appartenoit pas. Son neveu régnoit; il gagna la confiance de ce jeune Prince pour le supplanter : il s'empara de la souveraine puissance dont il abusa pendant près de 60. ans. Si tout ce qu'on raconte de lui dans ce Livre est exactement vrai, il est comme surprenant qu'aucun de ses sujets ait pû lui survivre : c'étoit un jeu pour lui que d'abattre des têtes : Esclaves, Officiers, Sultanes, Princes de son Sang, tout tomboit sous son cimeterre au premier sujet de mécontentement qu'il croyoit avoir. Un jour ayant ordonné à ses Gardes de tirer sur des Esclaves Chrétiens, qui respiroient encore après les coups de sabre qu'il avoit dechargés sur eux,

malheureusement quelques balles sifflerent à ses oreilles, il crut qu'on en vouloit à sa vie, il entra en fureur, il se jetta sur le Commandant de cette Garde, il le massacra & plus de cinquante hommes avec lui.

Un tel homme, que l'Auteur compare à Neron & à Tibère, ce qui n'est pas outrer le parallèle, se laissa pourtant gouverner par une Sultane nommée *Zidana* la plus méchante, la plus laide & la plus dégoutante créature du monde. Elle étoit si sûre de sa puissance, qu'aucune des femmes du Serrail ne lui faisoit ombrage; elle en rassembloit un grand nombre pour flatter les passions de Mouley Ismaël, & elle sçavoit s'en défaire par le glaive ou par le cordon, quand ces malheureuses Captives commençoient à lui déplaire.

Ici commence peut-être le romanesque de cet Ouvrage. Un Re-

négat, nommé Busquez, enleve d'Espagne une jeune personne âgée de 14. ans, & mariée depuis peu au Comte de Serrano. C'étoit une beauté parfaite, un caractère aimable, fait pour le bonheur d'un époux, tout autre que *Mouley Ismaël.* Le Serrail de ce Barbare, est pourtant la prison qu'on lui destine. Il est question d'abord de la faire Mahometane, & un Prêtre renégat, nommé Correro, entreprend cette œuvre détestable; il parle contre la Religion Chrétienne, il préconise l'Alcoran; la Dame Espagnole résiste quelque tems, oppose ses larmes, sa foi, ses espérances; mais trop jeune, trop peu instruite, dit l'Auteur, elle cede peu à peu, elle ne veut pourtant qu'être Musulmane à l'extérieur, & conserver le Christianisme dans l'ame, s'imaginant qu'un tel accord est possible & excusable; mais malgré ses remords, elle fait enfin

profeſſion ouverte & entiere, à ce qu'il paroît, du Mahométiſme ; après quoi, elle conſent, toujours par force, à devenir Sultane ; on l'appelle *Selime*, elle donne à Mouley Iſmaël un fils, qui eſt *Mouley Mahamet*, l'objet & le héros de cette Hiſtoire. Tel eſt le précis d'une narration bien ornée d'incidents, d'épiſodes, de raiſonnemens dans l'ouvrage de notre Auteur. On trouve à la page 61. que le renégat Correro étoit *aveugle*, *au point de croire* que *la Religion* (Mahométane) *étoit l'unique* ; & tout de ſuite, que *les Sciences lui avoient malheureuſement appris à douter de tout.* Si ce Renégat *doutoit de tout*, il ſemble qu'il ne pouvoit pas *croire* que la *Religion* de Mahomet fût l'*unique.*

Plus haut (à la page 36) on dit que la Comteſſe de Serrano avoit été à peine inſtruite des éléments de la Religion Chrétienne *par des femmes qui l'ignorent & qui font*

profeſſion de l'enſeigner à la jeuneſſe de leur ſexe. Cette critique eſt trop générale & fait injure à près de la moitié du Chriſtianiſme. Combien de femmes Chrétiennes très-inſtruites & très capables d'inſtruire leurs ſemblables !

Dans les pages ſuivantes, on repréſente la Comteſſe ou la Sultane Selime, plus conſtante dans la foi qu'elle devoit à ſon époux, que dans la Religion de ſes Peres ; on la montre, comme perſuadée par un mauvais raiſonnement du Renégat Correro, qui veut lui prouver ſérieuſement que, ſi elle demeuroit fidéle à ſon premier époux, elle ſeroit punie en l'autre monde : il *l'effraya,* dit-on, *par la crainte de l'autre vie en lui faiſant un crime de ce qu'elle prenoit pour le dernier trait de la vertu.* On peut douter que ces hypothèſes ou ces ſituations ſoient bien naturelles, ſurtout à l'égard d'une perſonne à qui l'on ne refuſe pas le talent de

bien penſer & de bien exprimer ſes ſentimens.

Quoiqu'il en ſoit, Selime, devenuë mere de Mahomet, fut du moins heureuſe quelque tems avec ce fils qui lui reſſembla & qu'elle prit ſoin de bien élever. Par ſes ſoins on vit dans le Palais du Roi de Maroc un jeune Prince ſenſible à la vertu, aux belles connoiſſances, aux devoirs de l'humanité. *Mouley Iſmaël* l'aima, & Selime lui devint chére à proportion. Ç'en étoit trop pour ne pas piquer la jalouſe Zidana, mere auſſi d'un fils nommé *Mouley Zidan*, beaucoup plus féroce que Mahamet, mais capable toutefois d'aimer un frère & d'eſtimer la ſupériorité de ſon mérite.

Si *Mouley Iſmaël* n'avoit pas porté juſqu'à la folie ſes lâches complaiſances pour Zidana, Selime & ſon fils ſeroient parvenus au premier rang de la faveur, & la Cour de Maroc auroit pû s'apprivoiſer, ſe policer. Mais auſſitôt que la

terrible Sultane eut parlé, Mahamet fut éloigné ſous prétexte d'aller prendre poſſeſſion d'un Gouvernement de Province , & ſa mere Selime fut en butte à toutes ſortes de calomnies. Elle ſuccomba enfin ſous les coups de ſa puiſſante rivale. Une bague enlevée par Zidana & donnée à un jeune Maure, nommé Abdulmen, fournit le nœud de l'intrigue. On fit entendre à Mouley Iſmaël que ce bijou n'étoit plus chez Selime, parce qu'elle en avoit fait préſent à Abdulmen pour qui elle avoit des complaiſances. Mouley Iſmaël ſaiſit l'accuſation , il demande la bague , Selime ne la trouve point , Abdulmen & elle ſont poignardés ſur le champ. *Zidana* ſe vante de ſa victoire , & ſon imbécille époux révère encore ſes caprices & ſes volontés. Nous ne ſçavons ſi tout cela eſt vrai , au moins n'eſt-il point d'hiſtoire où les garants duſſent être cités avec

plus de fidélité & de précision.

Le reste de cet Ouvrage, est la vie & l'éloge de Mahamet. Gouverneur de la Province de Taroudante, il fit le bonheur des peuples, il encouragea les Arts, les talens, le Commerce; ce qu'il faut concevoir avec les modifications qu'indique assez le climat barbare où il étoit né. Quelquefois les ordres de son pere *Mouley Ismaël*, le rendirent sanguinaire, il se reprocha des cruautés ausquelles il n'auroit pu se refuser, sans exposer sa propre vie; il fit quelques voyages à la Cour, qu'il trouva toujours pleine de sang, & couverte de cadavres. Depuis la mort de Selime, & l'absence de Mahamet, Mouley Ismaël & Zidana, n'ouvrirent presque plus la bouche, que pour ordonner des meurtres. On sentit enfin la tyrannie, & le joug devint insupportable. Plusieurs Talbes, (ce sont les Prêtres du pays,)

plusieurs Alcayds, (ce sont les Gouverneurs & les Grands,) offrirent à Mahamet, de se ranger sous ses loix ; ils le presserent de rendre à la nation sa tranquillité, & de regner à la place de deux monstres qui dépeuploient la terre.

Une Couronne, même à Maroc, a toujours des charmes : Mahamet se laissa éblouir, il leva l'Etendard de la révolte. » Il » écrivit au Roi, aux Alcayds & » aux Talbes du Conseil, à Zidana & à ses freres, qu'il prenoit les armes, non contre son » pere, mais contre la tyrannie. » Les motifs de sa révolte, le » sang le plus beau de l'Univers » qui couloit dans le Serrail ; le » plus généreux dont les échafauts dégoutoient par la mort » des Alcayds ; le plus infortuné & le plus digne de compassion, celui des peuples sacrifiés dans les villes à l'avarice

» de ſon pere ; le plus reſpecta-
» ble, celui des Talbes égorgés
» juſques dans les Moſquées ; ces
» motifs ſi preſſants & ſi ſenſi-
» bles, étoient expoſés dans ſes let-
» tres avec toute leur force. »

Les préparatifs de guerre ſuivirent bientôt la publication du manifeſte. Mouley Mahamet avoit des troupes affectionnées, diſciplinées & aſſez nombreuſes pour conquerir tout le Royaume, ſi ſes ennemis n'euſſent été que des braves, ou des gens d'honneur ; mais Mouley Iſmaël mettoit bien plus en œuvre la fraude & l'artifice, que la force & la valeur. Après des campagnes glorieuſes, dont le détail intéreſſe dans cette Hiſtoire, Mahamet eſt trahi, conduit à ſon frere Mouley Zidan qui veut le ſauver, qui obtient même ſa grace ; mais le féroce Iſmaël, en lui accordant la vie, ne renonce pas au plaiſir barbare de le faire ſouffrir ; on coupe la

main droite & le pied gauche au malheureux Prince, qui ne survit que quelques jours à ce supplice. La cruelle Zidana eſt encore violemment ſoupçonnée d'avoir avancé ſa mort par le poiſon. » Ainſi mourut, dit l'Auteur, » le Chérif Mouley Mahamet. Ce » que l'on ſçait de ſon hiſtoire, » fait regretter ce que l'on en » ignore. Il attira ſur lui tous » les yeux de l'Afrique, par le » ſpectacle des plus grands ta- » lents, & des plus heureuſes » qualités. Il y joignit celui des » vertus, plus rare & plus néceſ- » ſaire dans ce pays. Fait pour » commander pendant la guerre, » il y fut le plus grand Capi- » taine de ſon tems; né pour gou- » verner dans la paix, il fut dans » la Province de Taroudante le » pere des Arts, le créateur de » l'induſtrie & de l'émulation &c.

L'Auteur raconte auſſi la mort funeſte de Mouley Zidan: c'étoit

le fils bien aimé de Zidana, mais devenu ſuſpect au Roi de Maroc ſon pere, rien ne put le ſouſtraire aux fureurs de ce Prince. Toute la ſuite de l'ouvrage juſqu'à la fin eſt le détail des autres meurtres ordonnés ou commis par le déteſtable Mouley Iſmaël. En liſant tout ceci on ſe dit à ſoi-même : *Quand viendra donc la mort de ce barbare ? Le Soleil verra-t-il toujours dans ſa courſe un monſtre qui deshonore l'humanité ?*

Iſmaël meurt enfin comme un ſcélérat, & il prétend ſe faire regretter en nommant un ſucceſſeur qu'il eſtime plus méchant que lui : ce qui prouve apparemment que l'Afrique eſt un climat inépuiſable en vices comme en poiſons.

Ce livre eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit, d'un Ecrivain qui penſe aſſez noblement ; nous y ſouhaiterions de tems en tems du naturel, de la clarté, des graces ſans parure. Nous croyons que

l'Auteur Anonyme peut acquerir facilement ce point de perfection, & qu'il ne nous sçaura pas mauvais gré de lui avoir témoigné sur cela nos désirs très-subordonnés d'ailleurs à ceux du Public.

ARTICLE CXIII.

POETIQUE FRANÇOISE à l'usage des Dames, avec des Exemples. A Paris, chez Nyon fils, Quai des Augustins, à l'Occasion. 1749. 2. vol. in 12. Ier. pag. 402. second pag. 404.

VOilà un Auteur qui consacre ses travaux à l'instruction des Dames. Il avoit déja publié pour elles une Rhétorique : ne viendra-t-il pas dans l'esprit à quelqu'un de composer une Physique, une Métaphysique, une Géométrie à leur usage ? Car les Dames de ce siècle ne sont pas effrayées de la

ſécchereſſe, & de la ſublimité des Sciences abſtraites, & il s'en trouve encore un plus grand nombre qui étudient la Phyſique & la Géométrie, qu'il n'y en a qui s'appliquent à la Poëſie & à l'Eloquence. Nous ne voyons pas qu'on parle de ces connoiſſances littéraires dans le dénombrement que l'Ecriture fait des qualités & des vertus de la femme forte; mais il faut convenir auſſi qu'on ne les lui interdit pas; nous ajoutons ce correctif pour ne pas trop fâcher notre Auteur. Car il prétend que, ſi les femmes ne cultivoient pas leur eſprit par l'Etude, on verroit la France retomber dans *ſon ancienne barbarie*, & renaître *ces temps de ténèbres & d'aveuglement, où les Moines ſeuls avoient droit de ſçavoir lire.* Si le deſtin des Lettres eſt attaché au ſçavoir des Dames, eſt-il quelqu'un qui ne doive tenir compte à l'Auteur du ſoin qu'il prend de les inſtruire &

de les encourager à cultiver leur esprit ?

Il n'est point de genre de Poësie depuis le Poëme Epique jusqu'au Triolet, dont on ne parle dans cette Poëtique. On juge bien que tant de sujets ne peuvent être ni approfondis ni traités avec l'étenduë que demanderoit un Sçavant qui veut sçavoir à fond sa matière. L'Auteur instruit des Dames, une Littérature légère leur suffit. Il veut leur former le goût; leur apprendre à penser & à juger avec discernement de la beauté & de la délicatesse de la Poësie. Les exemples devoient lui être d'un grand secours pour arriver à ce but. Il les a peut-être trop multipliés, & ils sont la très-grande partie de cet Ouvrage : il a senti qu'on pourroit le lui reprocher, & il se justifie en deux mots : *les exemples sont trop longs; qu'importe*, répond l'Auteur, *pourvu qu'ils soient beaux ? Mais ils*

ſont trop nombreux, trop accumulés ; on peut les paſſer, ajoute-t-il. Un Lecteur fatigué de trouver ſans ceſſe un grand nombre de Piéces qu'il ſçait par cœur, & qu'il a luës cent fois pourra dire avec autant de raiſon : pourquoi donc les imprimer ? & faire deux volumes d'un ouvrage, qui ſeroit infiniment petit, ſi on n'avoit conſulté dans les citations que l'inſtruction & la néceſſité ?

On n'attend pas de nous que nous rendions un compte détaillé de cet ouvrage. Il ſuffit pour en faire connoître le mérite de s'attacher à quelques morceaux. Le premier Chapitre qui traite de *la verſification* nous a paru intéreſſant. L'Auteur prouve fort bien qu'il faut dans notre verſification s'aſſujettir à la meſure & à la rime ; en vain quelques Auteurs ont tenté de ſecouer ce joug ſalutaire, perſuadés que la rime glaçoit l'imagination, & éteignoit ce beau

feu, cet Enthousiasme, qui enfantent les images brillantes de la Poësie. Les vers non rimés qu'ils ont faits pour en inspirer le gout, sont fort propres à démontrer la néceſſité, & les avantages de la rime. Après tout, un esprit Philosophique pourroit soutenir que les vers non rimés ne nous déplaisent à présent, que parceque l'oreille est accoutumée à la rime. On ne peut disconvenir que la rime ne soit un plaisir de convention, & un goût de Méchanisme; si dès l'enfance on accoutumoit notre oreille à des vers non rimés, la rime ne nous séduiroit plus, nous fatigueroit peut-être. L'oreille se fait à tout, & ce n'est que parcequ'un son est nouveau, qu'une cadence est nouvelle, qu'elle en est choquée. N'en est il pas peut-être de ces gouts comme des modes? Un chapeau pointu à grands bords plaisoit jadis; les yeux y étoient ac-

coutumés ; il auroit fait rire, il y a quelques années ſous le régne des petits chapeaux. Ceux qui ont voulu proſcrire la rime devoient partir de ce principe & y revenir ſans ceſſe ; mais il vaut encore mieux s'en tenir à la rime, & rejetter, comme dit notre Auteur, *toutes les opinions nouvelles dans les affaires de Littérature, comme dans celles de la Religion.*

Nous ne ſuivrons pas notre Auteur dans ce qu'il dit du Poëme Epique, & du Poëme Dramatique. Ce ſont les deux grands morceaux de cette Poëtique ; mais l'analyſe de ces deux morceaux rendroit cet extrait interminable, & on a tant écrit ſur ces matiéres que nous aimons mieux nous attacher à des ſujets moins vaſtes, & qui ſeront auſſi propres à faire connoître le gout & le ſtyle de l'Auteur, les graces, l'élégance & l'ame qu'il communique à tous les genres de Poëſie dont il parle.

L'Ode eſt le genre de Poëſie, le plus difficile, & il eſt donné à peu de perſonnes d'y pouvoir réuſſir. » Un homme d'eſprit, obſerve » notre Auteur, réuſſira dans un » Madrigal, dans un Sonnet, dans » une Epitre, que ſçai-je, peut être » même dans une petite Comé- » die, où des penſées délicates & » ingénieuſes, ſemées abondam- » ment dans une intrigue bien con- » duite, ſuppléeront aux tableaux » vrais des mœurs & à l'imitation » de la belle Nature ; mais jamais » un homme qui n'aura que de » l'eſprit, ne pourra s'élever à » l'impétueuſe ſublimité de l'Ode, » qui demande le génie le plus » *éclatant* & le plus vigoureux. « Cette réfléxion eſt très-vraye, & elle devroit faire renoncer au genre lyrique quiconque ne ſent pas ce feu créateur, cet enthouſiaſme divin qui échauffe, qui tranſporte. L'Ode ne connoît point de médiocrité. Si elle ne

charme pas, elle ennuye, ſi elle ne remuë pas l'ame fortement, elle la jette dans une eſpéce d'anéantiſſement.

L'Auteur obſerve que ce déſordre permis & même recommandé dans l'Ode » ne conſiſte pas à lancer au » hazard des idées éblouiſſantes, » ni à étaler avec Emphaſe un » galimathias pompeux. Ce déſor- » dre ne doit peut-être avoir pour » objet que le retranchement des » liaiſons grammaticales, & de » certaines tranſitions ſcrupuleu- » ſes qui ne ſervent qu'à énerver » la Poëſie Lyrique; mais je crois » qu'une foule de penſées brillan- » tes miſes au bout les unes des » autres ſans ordre, ſans ſuite, » ſans liaiſon, ne pourroit jamais » faire une belle Ode, avec quel- » que force & quelque énergie » qu'elles fuſſent exprimées. Tous » ces rapides traits de lumière é- » blouiroient ſans éclairer, toute » cette bruyante cacophonie étour- » diroit,

» diroit, & ne produiroit aucune
» ſenſation agréable.

On diſtingue deux ſortes d'Odes, l'Ode Pindarique, & l'Ode Anacréontique. La premiere, chante les Dieux, les Heros & les combats. La ſeconde chante les plaiſirs, les jeux & le vin. Rouſſeau eſt un modéle parfait, & peut-être inimitable de l'Ode Pindarique; dans ſes Odes ſacrées, & dans ſes Odes profanes, on eſt frapé de la force & de la grace de ſes peintures, de la richeſſe de ſes expreſſions, de la ſublimité de ſes penſées, de la douceur & de l'harmonie de ſa verſification. Partout on ſent un feu, une ame, un enthouſiaſme lyrique. Deſpreaux voulut s'exercer dans le même genre, & fit une Ode dans le goût de Pindare, ſur la priſe de Namur. Notre Auteur fait une critique ſenſée & ingénieuſe de cette Ode, qui n'a ni grace, ni force, ni harmonie. On ne peut la lire à côté de celles

de Rouſſeau, ſans lui appliquer preſque à chaque Strophe, & ſouvent à chaque vers, ce jugement du *Temple du Goût.*

On vit des traits manqués du pinceau foible & dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur.

Rouſſeau n'a pas moins brillé dans l'Ode Anacréontique. L'Auteur en cite, ſelon ſa méthode, quelques-unes, dont la beauté & la facilité ſont incomparables : on lui ſçaura gré d'avoir pris la défenſe des Odes Anacréontiques de M. de la Motte. Ces Odes ſont pleines de douceur, d'élégance & de délicateſſe. On a reproché à ce Poëte d'être trop moral dans ſes Odes. » Pour moi, » répond notre Auteur, j'avouë » que je ne ſuis pas de ceux qui » font un crime à M. de la Motte » de toutes les moralités, & de » toutes les graves Sentences dont » ſes Odes ſont remplies ; la raiſon » ſur laquelle je me fonde, pour » parler ainſi, c'eſt qu'il me ſem-

» ble, que je n'en trouve guéres
» moins dans les Odes de Rouſ-
» ſeau même, & dans ſes Odes les
» plus admirées. « Il juſtifie ce jugement en rapportant un grand nombre d'exemples qui prouvent que Rouſſeau moraliſe autant que M. de la Mothe.

» Le Poëme Epiſtolaire eſt le
» genre de Poëſie le plus libre. Il
» n'eſt borné ni dans le choix des
» *ſtiles*, ni dans celui des objets,
» ni dans la meſure des vers qu'il
» employe. Tout lui convient : il
» tire parti de tout. « L'Auteur le juſtifie en citant des exemples de nos différents Poëtes ; le ſtile fleuri, gracieux, délicat, harmonieux fait le caractère des Epitres de M. Greſſet. Le ſtile ſimple, naïf, badin & même burleſque plaît auſſi beaucoup dans le Poëme Epiſtolaire. Ce Poëme peut cependant s'élever juſqu'à chanter les exploits glorieux des Conquérans. On cite, pour le prouver, la Deſcription

brillante que M. Boileau a faite dans ſa 4^e^. Epitre, du paſſage du Rhin : rien effectivement n'eſt plus beau & plus ſublime que cette Deſcription, & l'Auteur a marqué en caractères italiques quelques vers, qui lui ont paru plus frappans, & qui *méritent*, dit-il, l'*admiration de tout le monde.* Parmi ces vers, il appuye fort ſur celui-ci.

Mais Louis d'un regard ſçait bientôt la fixer :
Le Deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

Mais eſt-il bien vrai que ce vers ſoit ſi beau & ſi ſublime ? ne préſente-t'il pas une penſée fauſſe & giganteſque ? car ſi M. *Boileau* entend le Deſtin dans le ſens de la Philoſophie payenne, le Deſtin étoit ſupérieur aux Dieux, à Jupiter même. S'il l'entend dans le ſens de la Philoſophie Chrétienne, le Deſtin ne ſignifie que les arrangemens d'une Providence ſupé-

rieure, qui ne dépendoient point des regards de Louis.

Pour ce qui regarde la Satyre, » notre Auteur déclare qu'il n'a » point de régles à prescrire sur ce » genre odieux, dans lequel il est » encore plus dangereux de réussir, » qu'il n'est honteux d'y échouer. » Loin de favoriser le funeste pen» chant qu'ont les hommes à la » médisance & à la malignité, plût » à Dieu, *pouvoir* le réprimer & » le détruire tout-à-fait. La Poësie » est un art aimable & innocent, » qui ne nous est accordé que pour » plaire, & pour nous rendre ai» mables. Pourquoi en intervertir » l'usage, & l'employer à nous » faire craindre & détester ? Un » Poëte est une Abeille qui ne doit » donner que du miel, & ne pi» quer jamais. » Ces réfléxions prouvent, que l'Auteur est aussi estimable par son cœur que par son esprit, bien entendu pourtant qu'on ne mette pas au rang des

Satyres, une critique honnête & polie. Cette critique eſt néceſſaire dans la république des Lettres, & ſi elle pouvoit exercer ſes droits avec liberté & avec diſcernement, elle arrêteroit peut-être ce déluge de livres frivoles, ce plagiat ſi commun, & ſurtout ce ſtile bondiſſant, épigrammatique, farci d'antithéſes, de bluettes, & cette ſorte d'eſprit plus propre à éblouir & à étourdir, qu'à éclairer.

Le dernier livre de cet Ouvrage, parle de la maniére de traiter quelques-unes des principales paſſions; l'Auteur ne parle pas de ces paſſions en moraliſte ennuyeux. Il n'a pas du entrer dans l'Analyſe du cœur humain, ni développer la nature, la cauſe & les effets de ſes mouvemens & de ſes foibleſſes. Il s'eſt contenté de prendre dans nos excellents Poëtes, les morceaux qui peignent avec le plus de force les paſſions, & d'en faire ſentir l'art & la délicateſſe. Parmi les paſſions,

celle ſur laquelle il appuye avec le plus de plaiſir, eſt *la tendreſſe du ſang*. Cette Paſſion nous eût été inconnuë, ſi les citations multipliées de l'Auteur, ne montroient pas qu'il entend par la *tendreſſe du ſang*, la tendreſſe d'un pere ou d'une mere pour ſes enfants.

ARTICLE CXIV.

LA SCIENCE DU MAITRE d'Hôtel Cuiſinier avec des Obſervations ſur la connoiſſance & les propriétés des Alimens. A Paris, au Palais, chez Paulus Dumeſnil, Imprimeur Libraire Grand-Salle au Pilier des Conſultations, au Lion d'or 1749.

NOus ne parlons pas de cet Ouvrage pour porter notre jugement ſur l'Ordonnance d'un repas, ſur la délicateſſe des mets, & ſur l'aſſaiſonnement des ragouts. C'eſt une ſcience qui nous ſiéroit

peu, que nous ſerions fort à plaindre de poſſéder, & que nous n'envions pas à nos Apicius modernes; ils ſont les Juges compétens du mérite de cette ſorte de productions. Pour nous, nous voulons ſeulement dire un mot de la partie phyſique de cet Ouvrage, & de la Préface qui eſt ingénieuſe & bien écrite.

L'Auteur de cette Préface, après avoir fait ſentir la reconnoiſſance que nous devons à l'Auteur de la Nature, pour avoir attaché le plaiſir à la ſervitude, qui nous oblige de réparer nos forces par la nourriture; parle en Phyſicien habile de la variété infinie des ſaveurs; cette variété eſt ſenſible, non ſeulement dans les ſaveurs d'eſpéce différente; mais encore dans la même eſpèce de ſaveurs. La ſenſation *du Doux*, par exemple, n'eſt-elle pas ſuſceptible de différences, de dégradations, & de nuances preſque à l'infini? La ſcience

de la Cuisine consiste à confondre, à mêler ces saveurs, de manière que de cette *diversité* de saveurs résulte comme dans les sons & dans les couleurs une *unité.* Aussi l'Auteur prétend-il qu'il y a une proportion harmonique entre les saveurs, comme il y en a une entre les couleurs; mais comme l'ingénieux Auteur de la Musique oculaire demandoit des yeux éclairés pour juger de l'harmonie des couleurs, notre Auteur demande des Palais fins & délicats pour juger de l'harmonie des saveurs.

Le grand morceau de cette Préface est la justification de la Cuisine moderne. On accuse cette Cuisine d'être meurtriére, de causer une foule de maladies, & d'accélérer la fin de nos jours. Cette accusation paroît injuste à notre Auteur, & il réunit toutes ses forces pour en faire sentir l'injustice. La Physique lui prête des armes qui lui paroissent victorieuses. » La

» Cuiſine, dit-il, ſubtiliſe les parties groſſiéres des aliments, dépouille les mixtes qu'elle employe des ſucs terreſtres qu'ils contiennent ; elle les perfectionne, les épure & les ſpiritualiſe en quelque manière. Les mets qu'elle prépare doivent donc porter dans le ſang une plus grande abondance d'eſprits plus purs & plus déliés. De-là plus de vigueur & d'agilité dans le corps, plus de vivacité, & de feu dans l'imagination, plus d'étenduë & de force dans le génie, plus de délicateſſe & de fineſſe dans nos gouts. Sera-ce donc trop s'avancer, que de placer les apprêts de la Cuiſine moderne parmi les cauſes Phyſiques, qui du ſein de la barbarie ont rappellé parmi nous le régne de la politeſſe, des talents de l'eſprit, des Arts & des Sciences ?... Depuis que l'uſage des aliments qui croiſſent dans les

» Pays chauds, s'est introduit à
» Amsterdam, on n'y voit plus;
» comme l'a remarqué M. Regis
» sçavant Médecin, la vingtiéme
» partie des maladies scorbutiques
» qu'on y voyoit auparavant. «

Ces raisonnements peuvent être vrais jusqu'à un certain point. Il paroît sûr que des mets grossiers & mal apprêtés procurent des digestions laborieuses, portent au cerveau des esprits animaux pésans & massifs, qui doivent communiquer leur pésanteur à l'esprit & à l'imagination. On peut donc dégager les mets des parties grossiéres qui les envelopent, les rendre plus légers & plus spiritueux. Les mets ainsi préparés, font une digestion anticipée, & entrent plus aisément dans le sang & dans les vaisseaux. Mais on demande aux partisans de la nouvelle Cuisine, si des préparations si sçavantes & si délicates, n'irritent pas l'appétit, n'excitent pas l'intempérance, ne font pas man-

ger ſans faim, & boire ſans ſoif; & dès-lors, il n'eſt pas poſſible que la nature ne ſoit ſurchargée, les organes uſés, & les facultés digeſtives bientôt ruinées. L'Auteur prétend, que ces malheurs n'arrivent qu'aux perſonnes qui ne ſçavent pas ſe modérer; mais cette modération eſt-elle donc ſi aiſée, lorſqu'un art aſſaſſin cache un poiſon ſubtil ſous une ſenſation agréable? Les ſenſations ont été données par l'Auteur de la Nature, pour nous ſervir de guides dans la meſure de la nourriture que nous devons prendre, pour réparer nos forces; ces ſenſations ſont-elles des guides bien ſûrs, lorſque pour irriter l'appétit, on mêle, on confond, on décompoſe & quinteſſencie les viandes?

L'Auteur ne veut point ſe faire d'affaires avec la Médecine, & dans la crainte qu'elle ne réprouve la Cuiſine moderne, il tâche de gagner le ſuffrage des Méde-

cins. Il cite un ancien Auteur, qui dit que *la ſcience de faire la Cuiſine, eſt la ſervante de la Médecine. Coquina Medicinæ famulatrix eſt.* L'art » d'apprêter les Alimens, appar» tient, ajoute-t'il, à la *Diététique,* » laquelle a toujours été regardée » comme une partie très-impor» tante de la Médecine. » Puis continuant ſur un ton badin & agréable, il dit : Si jamais les Cuiſiniers » font un Corps à Statuts, je crois » pouvoir aſſurer, au nom de mes » Confrères, qu'il ne leur arrivera » jamais de ſonger à ſe ſouſtraire à » la ſubordination où ils ſont à l'é» gard des Médecins, aucun exem» ple ne ſera capable de leur inſ» pirer des ſentimens d'indépen» dance. Puiſſe la Cuiſine moder» ne, par une ſoumiſſion légitime, » mériter de la part de la Méde» cine, le même honneur que l'an» cienne en a reçu au commence» ment de ce ſiécle ! M. Liſter cé» lebre Médecin de la Reine Anne,

» a daigné corriger, publier & commenter le Traité d'Apicius sur la Cuisine des Romains. La nôtre aspire à cet honneur, & elle se flatte, qu'après une certaine révolution de siécles, si quelqu'un des Ouvrages qui la concernent, échappe à l'injure des tems, quelque Médecin habile voudra bien se charger de le revoir, de le corriger & de le publier avec de doctes Commentaires. »

Il ne nous reste qu'à donner une idée des observations physiques de notre Cuisinier moderne. Communément ces sortes de détails ne coûtent pas beaucoup : les Livres & les Dictionnaires exposent fort au long les propriétés des alimens. Mais les observations de notre Auteur, ont le mérite d'avoir été faites par un Artiste habile & attentif, & d'être fondées sur une longue expérience; par là elles sont préférables aux observations de tant d'Auteurs, qui ne font que se copier, & qui copient jusqu'aux

fautes qu'ils trouvent. Nous allons citer quelques exemples, nous ne les choisirons pas, & nous les rapporterons dans les propres termes de l'Auteur.

» Le poivre excite l'appétit, for- » tifie l'estomach, & appaise la co- » lique.... Il faut l'employer sage- » ment, parce qu'il échauffe beau- » coup; ce qui fait que, s'il est bon » pour les pituiteux & les phleg- » matiques, il est nuisible aux san- » guins & aux bilieux, qui n'en » font pas un usage modéré.

» La qualité de la chair de bœuf, » varie beaucoup, selon la diversité » des pays & des pâturages. La chair » de bœuf est trop nourissante, & » fournit un aliment solide pour les » gens d'exercice. Les autres en doi- » vent user modérément, parce qu'- » elle est un peu difficile à digérer, » & qu'elle produit un sang épais.

» La chair de l'agneau est très- » humide & phlegmatique, ce qui » est cause qu'elle fait une nourri-

» ture rafraîchiſſante, mais peu » ſaine,& qui fait un mauvais ſang. » On ne doit en manger que mo- » dérément, & lorſqu'elle eſt bien » rotie & aſſaiſonnée de ſels.» Ceci ſuffit pour faire connoître le ſtile de notre Auteur Cuiſinier, & le mérite de ſes obſervations phyſiques.

ARTICLE CXV.

POEMATA DIDASCALICA nunc primum vel edita vel collecta. Tomi III. in-12. Pariſiis apud Petrum Ægid. le Mercier, via Jacobæâ &c. *Recueil de Poëmes didactiques trois vol. in-12. A Paris chez le Mercier rue S. Jacques. M. DCC. XLIX.*

Un fameux Critique * diſoit, il y a quelques années, qu'*au-*

* *M. l'Abbé D. F. Obſervat. Lettre LXIX.*

près des vers Latins les vers François n'étoient que des colifichets barbares. Si ce jugement eſt ſolide, comme il y a toute apparence, le Livre que nous annonçons doit bien faire honte à nos Rimeurs modernes. Car c'eſt un des bons Recueils de Poëſies Latines qu'on ait vus depuis longtems. Nous ne pouvons tout détailler, il faut parcourir ſeulement, & dire néanmoins quelque choſe qui donne idée de l'ouvrage.

L'Editeur a penſé que tous ces Poëmes didactiques méritoient d'être conſervés, d'être raſſemblés en Corps, pour réſiſter mieux à l'injure des tems, & aux cataſtrophes littéraires. Bonne idée ſans doute, & d'autant meilleure, que pluſieurs de ces piéces n'avoient jamais été imprimées, que d'autres ne ſe trouvoient plus, & que la plupart avoient paru dans des tems trop eloignés pour être bien connuës aujourd'hui. Ajoutons

que l'Edition qu'on nous donne a tous les agrémens qui peuvent flatter l'œil & plaire à des Lecteurs délicats.

Le premier de ces Poëmes intitulé, *les Songes*, eſt didactique ſuivant l'annonce; mais il abonde néanmoins en Deſcriptions: c'eſt le moyen de faire gouter davantage les préceptes ou les diſcuſſions phyſiques. L'Auteur fait des vers à l'ancienne mode, qui eſt conſtamment la meilleure: Voici un échantillon de ſon ſtyle. Il décrit comment les Songes en foule occupent le cerveau.

Jam membris infuſa quies, & bina recludit
Limina portarum Somnus pater: agmine denſo
Læta volant, penniſque leves emiſſa ſub auras
Undique compoſitos certant illudere ſenſus
Somnia, nocturnæque, cavâ ſub imagine, formæ.

Quam multa è sylvis avium se millia
promunt
Luce recens ortâ; aut æstatis tempore
primo
Quam multæ glomerantur apes &c.

Il y a du même Auteur (le P. Oudin) un autre Poëme intitulé *le Feu*, imprimé dans ce Recueil pour la premiere fois; un grand nombre de Poësies diverses; une Dissertation sur le *Culex* attribué mal-à-propos à Virgile; des notes sur les trois Livres de la Poëtique de Vida; & quelques autres petites observations sur certains endroits du Recueil.

Le *Monde de Descartes*, * Poëme imprimé ici pour la première fois, est singulier par la fiction, par la clarté & la facilité des vers. Le Poëte imagine que le P. Mersenne grand ami de Descartes, le mène dans tous les atteliers où ce

* *Auctore Petro le Coëdic S. J.*

Philoſophe a fabriqué ſon monde. Les trois éléments ſont ainſi repréſentés.

At quæcunque vigent noſtrùm diffuſa
 per orbem,
Materiæ triplicis genitalia ſemina claudunt,
Semina quæ primùm genuit vis concita
 motus,
Perque vices iterum affrictu perimitque,
 paritque.
Non ſunt mole pari : tenuati pulveris
 inſtar
Materiæ primæ trepidantia fruſta teruntur,
Dumque ſibi nullam retinent obnixa figuram,
Anguſtos quoſcunque ſolent intrare meatus,
Et quæ dura magis facili pervadere niſu.
Altera,ceu torno parvos reſecante tumores,
Materies adducta globi verſatilis orbem
Affectare ſolet, primoque immerſa elemento

Cœlorum liquidorum immenſa volumina
texit.

Tertia materies vulgò *rameſa* vocatur
&c.

Il prendra envie à quelque Curieux de comparer ce Poëme avec quelques endroits de l'Anti-Lucréce, & avec l'Ouvrage de M. l'Abbé Stay, Chantre du Syſtème de Deſcartes en VI. Livres. Ces comparaiſons font toujours beaucoup de plaiſir, & nous y donnerions ici volontiers quelques moments ſans l'abondance de notre ſujet.

Le Poëme du P. Lucas J. de *Geſtu & Voce* eſt en deux Livres. On a dit depuis longtems que c'étoit plutôt la Méchanique du corps de l'Orateur qu'on y décrivoit, que l'art de bien dire dont on y donnoit des préceptes. L'art de bien dire ne conſiſte pas ſeulement dans la voix & dans le geſte ; ſa baſe, ſa partie fondamentale eſt

le *ſentiment*, qui ſuppoſe de l'eſprit, de l'intelligence, & qui ordonne *le feu* convenable à l'action. Or quand tout ceci ſe trouve dans un degré éminent, le *geſte* & la compoſition *de la voix* ne peuvent manquer.

Il y a dans ce Poëme des choſes très-eſtimables. Ce n'eſt pas pour lui donner un ridicule que nous y remarquons un endroit ſemblable à la Scène du Bourgeois Gentilhomme apprenant à prononcer les voyelles. Le Poëte dit que dans ſa jeuneſſe un ancien Maître de Poëſie lui apprenoit les principes de cette prononciation :

Ora, puer, tantùm rictu diſtende patenti,
Et vocalem animam recluſis funde labellis
Dicebat, ſonet A : mihi littera prima ſonabat ;
Dum ſenis ad nutum puerilia labra figuro,

Hic rurſus, primis linguam tantùm ap-
prime labris,
Exeat E: ſonat E, dum juſſus rumpitur
ore
Halitus. Aſt iterum malam dimitte ſu-
premam,
Inſtabat, dabit I. Subito compreſſa ſu-
pernè
Lingua ſonat, datur I, dum pareo. Juſ-
ſerat idem
Tenuem in ſe labris orbem ſinuare re-
ductis:
Ore rotundato ſimilis mihi littera formæ,
Seu jam picta, oculos ferit O, dum ver-
berat aures.
U quoque diducit buccas hinc inde tu-
mentes.

Les Poëſies du P. Tarrillon J. ſont preſque toutes raſſemblées dans cette Collection: ce ſont d'abord ſes deux Poëmes didactiques la *Poudre à Canon* & *l'Art de converſer*; enſuite *la Priſe de Namur*, *la mort de Saül* & d'autres

Piéces ſur différens Sujets. Le ſeul *Namurcum expugnatum* ſuffiroit pour faire eſtimer la Muſe de cet Auteur. Il feint, par exemple, que la Meuſe à la vuë des François s'anime elle-même à la vengeance, & il la fait parler ainſi :

Heu ! gentem inviſam, & noſtris fatalia ripis
Agmina ! Num validi rumpentes ſiſtere muri,
Num rupes potuere, altiſve undantia foſſis
Flumina ? Per medias arces medioſque per amnes
Invenere viam ; vires Europa coactas
Oppoſuit, totum in Gallos commovimus orbem ;
Hiſpanos, Batavoſque, Angloſque, Italoſque, Sicambroſque :
Abſumptæ in Gallos vires ; ſoli omnia contrà
Ire viam, campiſque auſi ſe credere apertis,

Proh

Proh pudor ! At credo, Divi vincemur inulti
Ipsi etiam, nostrasque dabunt sua sub juga ripas ? &c.

Ceci est de la Poësie du dernier siécle, notre âge d'or. Le Poëme élégiaque *Ars Jocandi* * est à peu près du même tems, & mérite d'être lû, au moins pour la Méchanique du vers. Les deux Poëmes *sur le Caffé* l'un de M. l'Abbé Massieu, & l'autre du P. Fellon Jes. ornent aussi le recueil. Il semble qu'on doit donner le Prix au premier, quoique le second ne manque pas d'agréments, & l'on a de ce dernier Auteur un Poëme encore plus considérable sur *l'aiman :* Ouvrage pour lequel M. de Puget a fait des notes Françoises qui se trouvent à la fin du premier volume de cette collection.

On ne pouvoit oublier les Poë-

* *Auctore Michaele Hebert S. J.*

mes de *l'Or*, *du Tremblement de Terre* & de la *Musique* imprimés dès 1703 & 1704. mais toujours dignes de l'attention du public. Il y a plus de préceptes dans *l'Or* & dans la *Musique* ; plus de descriptions dans le *Tremblement de Terre.* Il manque dans le Poëme de la *Musique* (peut-être le plus beau des trois) des caractères propres à représenter les plus habiles Musiciens soit antiques soit modernes. La fable absorbe une partie de cet Ouvrage ; c'étoit un peu le défaut du tems ; le P. Rapin lui-même a essuyé des reproches à ce sujet. Mais à tout prendre le P. le Févre (Auteur des trois Poëmes dont nous parlons) tient une place bien honorable parmi les Muses Latines. On jugera de son style par cette Description ou cette Critique de la Musique Italienne.

Sic primùm Italicis visa est spectanda
    Theatris

Musica, purpureo ſuras evincta cothurno.
Heu quibus illa ſonis, quibus auribus illa pepercit!
Mox vocem ducens per longa volumina criſpat,
Mox ſubſultanti ſimilis deſcendit ad imum,
Atque repentino petit ardua ſumma rotatu:
Ornamenta modis intexens omnia miris,
Inſolita inſolitis miſcet diſcrimina vocum,
Artis amans nimiæ, ſtudioque moleſta placendi.

Le *Temple de la Tragédie* & la *Peinture* * n'ont que treize ou quatorze ans d'antiquité : nos Mémoires en firent mention dans le tems : celui de la Peinture ſurtout occupe un aſſez long article au mois d'Août 1736. Nous diſions

* *Auctore Franc. Mariâ Marſy.*

alors que *les beautés Poëtiques entre les mains de l'Auteur ne le cédent point aux grands objets pittoreſques qu'il déploye avec beaucoup d'art & de génie*. Un Obſervateur de ce tems-là écrivoit * auſſi à ce ſujet que l'Auteur ſembloit *aſpirer au titre de Prince moderne de la Poëſie Latine*. Ces éloges, en y joignant ceux qu'on donna au Temple de *la Tragédie*, ont été les premiers & les derniers qu'a mérité l'Auteur.

On trouve de ſuite un bon Poëme ſur la *manière d'écrire une Lettre*.* La matière eſt traitée en vers élégiaques ; l'Auteur exprime ainſi le caractère & les talens de Madame de Sevigné.

Teſtis erit Sevinæa: ſuas me ſcribere laudes
Si patitur, calamum commodet ipſa ſuum.

* *Obſervat. Lettre LXIX.*
** *Auctore Hervao de Montaigu S. J.*

Tam purus nitor eſt, adeò ſincera venuſtas,
Sic ſalibus condit ſcripta, lepore ſales
Tam facilis procedit epiſtola : penè videtur
Compoſuiſſe minor, quàm peraraſſe labor.

Auſſi cette Dame diſoit elle-même : *Je n'ai qu'un trait de plume : ainſi mes lettres ſont fort négligées ; mais c'eſt mon ſtyle, & peut-être qu'il ſera autant d'effet qu'un autre plus ajuſté.* Elle devinoit juſte & beaucoup mieux que quand elle prophétiſoit la chute de Racine, quand elle diſoit que ce Poëte *ne travailloit pas pour les ſiécles à venir.*

Dans ce recueil de Poëſies, l'antique eſt mêlé avec le moderne. Au commencement du II. vol. on trouve *la Poëtique*, les *Vers-à-ſoye* & les *Echecs* de Vida. A la tête du troiſiéme tome, on a mis la *Pædotrophie* de Sainte-Marthe

& tout de ſuite les jardins du P. Rapin. Ces Poëmes ſi célébres enrichiſſent la collection, à peu près comme les Médailles d'or qu'on répand parmi celles d'argent paſſent pour enrichir les ſuites, où l'argent ne remplit pas tous les intervalles.

En retournant ſur les traces du moderne, nous voyons ici d'autres Ouvrages qui nous feroient dire en ſtyle Poëtique, & d'après l'Auteur du Poëme de la Peinture:

O mihi quin fas eſt memori percurrere verſu
Cætera *Calliopes* miracula !

La *Voliere*, (*a*) les *Etangs*, (*b*) les *Orangers*, (*c*) les *Cométes*, (*d*) les *Serins*, (*e*) le *Thé*, (*f*) la

(*a*) Auctore Joanne Roze S. J. (*b*) Auctore Franc. Champion S. J (*c*) uctore Gulielmo Veſchambez S. J. *d*) Auctore Steph. Aug Souciet S. J (*e*) Auctore Ludov. Clairambault. (*f*) Auctore Petro

Montre, (a) l'*alliance des Fleurs*, (b) le *Barometre* (c) nous occuperoient longtems si nous voulions les faire connoître autant qu'il seroit nécessaire. Les deux Poëmes, venus depuis peu de Rome, l'*Iris* & l'*Aurore Boreale* brillent ici comme dans l'Edition particulière qu'on en a donnée au-delà des Alpes. Comme il n'y a que quelques mois que nous en avons rendu compte, nous sommes dispensés d'en parler plus au long. Nous dirons seulement que nos Extraits, qui n'avoient que le mérite d'une Analyse suivie avec des citations répanduës de côté & d'autre, ont fait juger que l'Auteur pourroit bien *aspirer à ce titre de Prince moderne de la Poësie Latine*, dont l'Auteur du Poëme de la Peinture s'est départi il y a bien des années.

Petit D. M. (a) Auctore Petro Escoulant S. J. (b) Auctore Patricio Trante, D. M. (c) Auctore Lupo Thomas S. J.

Nous voyons avec quelque peine que les notes du Mathématicien de Rome ſur cette *Iris* & cette *Aurore Boréale* ont été ſupprimées dans le Recueil que nous annonçons. Il nous ſemble que ces notes étoient fort néceſſaires pour l'intelligence des deux Poëmes, & nous ne rougiſſons pas d'avouer que, ſans elles, nous ne ſerions jamais venus à bout des Extraits qui ont paru dans nos Mémoires. Ce n'eſt pas qu'il fallût abſolument conſerver tout l'appareil géométrique qui accompagne ces obſervations du P. Boſcovich ; mais les explications, les raiſonnemens, les anecdotes hiſtoriques ou locales, relatives aux deux Poëmes, auroient dû accompagner la nouvelle Edition. Le remède eſt encore poſſible, deux feuilles d'impreſſion pourroient trouver place à la fin du II. ou du III. Volume.

L'eau de Goudron (Aqua Picata) ſpécifique tant célébré par

l'Evêque Anglois, M. Berkeley, fournit ici la matiére d'un Poëme assez long. Le sujet est neuf & l'on peut estimer les talens du Poëte par le morceau suivant. C'est la Description du mal qu'on appelle *les vapeurs*, mal si commun & contre lequel *l'eau de goudron* est souveraine :

Pestis ea augustos petit ambitiosa penates
Præcipue, nec qui resplendet fulgor ab auro,
Nec quæ regificas vallat custodia turres,
Fossarumve moræ terrent, quin intima lapsu
Atria furtivo penetrans, laquearia circum
Aurea pervolitet; regali & sede locata
Secretum inspiret regum sub pectora virus.
Omnis câ subeunte retrò sublapsa refugit
Pax animi, risus fugêre, & dulcia somni
Munera; terrificis noctu mens turbida monstris

Exercetur, hebent præcordia tenta malignis
Flatibus; & cerebri triſtes cæcique tumultus
Vicini heu! miſeris intentant omina fati.
Non avium cantus, citharæ non fila ſonantis
Inflexère ægris animos, non dulcis amicus
Dulcibus alloquiis; cætus, lucemque peroſi
Quæſivere umbras atque ingemuêre repertis &c.

En finiſſant donnons quelque attention à l'excellent morceau qui termine le II. Volume du Recueil. Ce ſont, comme nous avons dit, des remarques ſur la Poëtique de Vida. Et d'abord l'Auteur (le P. Oudin) rappelle à une ſorte d'examen la critique que fait Jules Scaliger de ce Poëme. 1°. Jules trouve mauvais que Vida joigne la propoſition de ſon Ouvrage avec l'invocation: délicateſſe ſuperfluë,

comme on le fait voir ici, car quoique les Latins ſéparent ordinairement ces deux choſes, il a bien pu être permis à Vida d'imiter Homére qui dit au commencement de l'Odyſſée : *dic mihi, Muſa, virum* &c. 2°. Scaliger répand d'autres ſcrupules ſur l'apoſtrophe du Poëte au jeune Dauphin fils de François I. & la plûpart de ſes Obſervations paroiſſent frivoles au P. Oudin : nous entrons fort dans cette Critique ou *Hypercritique* pour parler le langage même de Scaliger : car ceci eſt véritablement *Critique ſur Critique.* Nous ſerions pourtant un peu portés à ne pas excuſer tout-à-fait ce vers de Vida

Hæc tibi parva ferunt jam nunc ſolatia *dulces.*

Ce dernier mot ſe rapporte à *Muſas* qui eſt à deux vers de-là, il paroît lâche en cet endroit : *Languet hòc loco Epithetum illud,*

dit Scaliger. Notre Auteur croit que d'autres le trouveront bien : c'est une affaire de *sentiment*, sur quoi il ne faut peut-être pas disputer.

Dans les autres notes du P. Oudin, tantôt il est question d'expliquer des endroits difficiles ; tantôt de montrer des rapports avec les ouvrages des anciens ; tantôt de fixer l'essence grammaticale de quelques termes ; tantôt de redresser le Poëte lui-même : ainsi quand Vida, dans son second Livre, blâme l'attention qu'a eu Homère de faire parler & agir les Dieux si souvent, quand il le réfute par cette raison toute Epicurienne, *que les Dieux ne se mêlent point des choses de la terre*, notre Auteur dit fort bien : *Hic Vidæ desidero judicium.*

Dans le cours de ces notes, le livre de M. l'Abbé Batteux, (*Les beaux Arts réduits à un même principe*), se trouve quelquefois cité &

toujours loué avec effusion de cœur. Il est appellé en un endroit *Ingeniosa & critico sale condita hominis benè litterati diatribe.*

ARTICLE CXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ALLEMAGNE.

De Leipsic.

Catalogi Bibliothecæ Bunavianæ specimen. 1° pag. 100. M. DCC. XLVIII. *Idée du Catalogue de la Bibliothèque de M. le Comte de Bunaw.*

On prépare le premier tome du Catalogue de cette grande Bibliothèque, & en attendant on publie ce plan général, dont on n'a tiré cependant qu'un petit nombre d'exemplaires.

La diviſion du premier tome de ce Catalogue eſt en trois parties, dont chacune a pluſieurs Livres. Par exemple, la première partie annonce en général les ſources de toute eſpèce d'érudition, tant ſacrée que profane, & elle montre au Livre I. les diverſes Editions & Verſions de la Bible; au Livre II. les anciens Auteurs Grecs d'abord préſentés en Collections; enſuite imprimés ſéparément, & rangés ſelon les âges; III. Livre les anciens Auteurs Latins diſtribués dans le même ordre que les Grecs; au Livre IV. les Livres qui ſervent de fondement à l'Erudition Juive & Mahometane, comme le Talmud & l'Alcoran avec leurs diverſes Editions; au Livre V. des mélanges d'Erudition Latine, Italienne, Françoiſe, Allemande, Angloiſe &c. La ſeconde partie comprend l'Hiſtoire Littéraire, & elle eſt diſtribuée en huit Livres, qui offrent

tout ce qu'on peut souhaiter sur cette matière. La III. Partie renferme les Ecrivains qui ont traité de l'étude des Langues : ce qui s'exécute en quatre Livres. I. Philologues & Critiques. II. Epistolaires. III. Rhéteurs & Orateurs. IV. Poëtes. On conçoit que dans tout ceci il y a des sous-divisions, des classes subalternes. Nous trouvons ces sous-divisions & ces classes quelquefois si abondantes, qu'elles auroient pu (du moins quelques-unes) entrer dans des divisions générales. Il semble qu'on ne devroit pas craindre dans un Catalogue de diviser d'abord beaucoup, puisque cette méthode forme un plan plus instructif & plus commode. Par exemple, on ne s'attend pas à trouver sous le titre de *l'Etude des Langues*, les Orateurs & les Poëtes. On pouvoit faire une partie pour tout ce qui concerne la Grammaire, une autre pour l'Eloquence, une troisiéme pour la Poësie &c.

Ce *Prospectus* présente aussi des modèles propres à faire connoître les richesses de la Bibliothèque du Comte de Bunaw. Le premier modèle est pris de Xenophon dont on détaille les éditions, les versions, les explications, en sorte qu'on indique jusqu'aux morceaux particuliers qui se trouvent sur cet Auteur dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & ailleurs. C'est la même chose dans les autres exemples ou modeles qu'on propose ici : l'Auteur du Catalogue a choisi les Commentaires de César, les Œuvres d'Aristote, de M. Descartes, de Pétrarque, de M. de Thou &c. On sent qu'il a fallu de grandes connoissances pour dresser un état aussi exact de toute cette Littérature ; mais on sent en même tems qu'il ne seroit guères possible de suivre le même plan dans ces Bibliothèques immenses qu'assemblent les Souverains ou les Républiques puissantes. Un Catalogue

de la Bibliothéque du Roi Très-Chrétien, rangé dans le goût de celui-ci, occuperoit peut-être plus de 50 volumes in fol.

De Gottinguen.

Vicennalia Brixiensia Eminentissimi Cardinalis Bibliothecarii Angeli Mariæ Quirini Episcopi Brixiensis Ducis, Marchionis, Comitis &c. celebrata in Academia Gottingensi. La vingtième année de l'Episcopat de Monseigneur le Cardinal Querini à Brescia célébrée par l'Université de Gottinguen 4°. pag. 94.

C'est un Recueil de piéces destinées à témoigner la reconnoissance de cette Académie envers M. le Card. Querini son bienfaiteur & son ami.

On voit d'abord la Lettre de cette Eminence à M. Guillaume Feverlin Professeur à Gottinguen, & l'on y remarque que parmi bien

des civilités, M. le Cardinal défend à son ordinaire l'Eglise Romaine & surtout la Cour du Pape Paul III. contre les invectives des Sectaires, en particulier du Professeur de Memmingen George Schelhorn.

On trouve ensuite une Lettre du célébre Jean Matthias Gesner par laquelle il remercie S. E. du présent qu'elle a fait de ses Ouvrages à la Bibliothèque de Gottinguen.

On passe de-là à la réponse de M. Feverlin, esprit modéré, à ce qu'il paroît, dans les controverses de Religion. Pour éluder toute dispute, il se jette dans une Dissertation purement littéraire, & sur laquelle nous allons insister quelques moments.

Il y recherche les premiers Essais de la Typographie Grecque sur le Nouveau Testament. On sçait que la Bible de Complute, imprimée sous les auspices du Card. Ximenez en 1514. est le

premier livre où tout le Nouveau Teſtament ait paru imprimé en Grec; mais 20 ans auparavant, Alde Manuce avoit publié en cette langue le commencement de l'Evangile de S. Jean dans la Grammaire de Conſtantin Laſcaris, & en 1504 il avoit inſéré les 6 premiers Chapitres preſque entiers de ce même Evangile dans une Edition Grecque & Latine des Poëſies de S. Greg. de Nazianze.

Ces Obſervations de M Feverlin ne ſont pas neuves. Geſner & Fabricius les avoient faites avant lui; mais perſonne ne s'étoit expliqué d'une manière auſſi inſtructive ſur cette Edition des Poëſies de S. Gregoire. Elle eſt rare, & ſingulière par la façon dont Manuce y a fait entrer ces morceaux de l'Evangile. On compte d'abord neuf pages de la Traduction Latine des Poëmes du ſaint Docteur, puis on trouve un morceau de l'Evangile de S. Jean en Grec avec

le Latin vis-à-vis ; enſuite on compte ſept pages de la même Traduction Latine, & l'on retrouve un autre morceau ſemblable, ce qui continuë en cet ordre juſques vers la fin du VI. Chapitre de l'Evangile ſelon S. Jean ; & cela n'empêche pas le Texte Grec des Poëſies de S. Gregoire de paroître, ſoit vis-à vis la Traduction Latine de ces Poëſies, ſoit ſéparément ; c'eſt de cette ſeconde manière que l'exemplaire dont nous nous ſervons eſt diſtribué. Nous avons été aſſez heureux pour rencontrer ſur le champ cette très précieuſe Edition ; ſans quoi nous aurions eu beaucoup de peine à concevoir ce que dit M. Feverlin qui raiſonne ſur l'exemplaire qu'avoit poſſédé ſon pere.

Une Lettre de M. le Cardinal Querini, en réponſe à celle de ce Profeſſeur, nous apprend que S. E. a eu pareillement entre les mains ces Poëſies de S. Gregoire de Na-

zianze de l'Edition de Manuce, conſervée dans la Bibliothèque des Chanoines Réguliers de Latran établis à Breſcia. Cet exemplaire contient même des particularités qui ne ſont ni dans celui de M. Feverlin, ni dans le nôtre, tiré de la Bibliothèque du Collége des Jéſuites de Paris. Il y auroit bien des choſes à obſerver ſur ce Livre ſi rare, mais la plupart ſeroient inintelligibles pour quiconque ne ſeroit pas à portée de voir l'exemplaire : ainſi nous terminons cet Article en diſant que le reſte du Recueil de l'Univerſité de Gottinguen contient l'explication de deux Médailles frappées à la gloire de M. le Cardinal Querini, avec un détail de la vie & des ouvrages de ce Prélat ſi célèbre parmi les Gens de Lettres.

DE VIENNE EN AUTRICHE.

Scientia rerum Naturalium ſive

Physica ad usus Academicos accommodata, operâ & studio P. Josephi Zanchi Soc. JESU Sacerdotis Tom. primus partem generalem; Tom. secundus partem specialem continens. in 4°. apud Leopold. Joan. Kaliwoda &c. M. DCC. XLVIII. Physique du P. Zanchi en deux Tomes in 4°.

C'est un livre destiné aux Etudiants de Philosophie : ils n'auroient pas perdu leur tems s'ils sçavoient au bout d'une année tout ce qu'on leur présente ici. L'Auteur est clair, méthodique, peu diffus, bien instruit de tous les Eléments de la Physique moderne. Qu'on se rappelle ce que les meilleurs Traités enseignent des principes des corps, de la divisibilité, de la matière, du mouvement & du repos, des loix de la statique, des phénomènes de l'air, de la lumière, du son, des systêmes Astronomiques, des Météores, de l'origine des Fontaines, des

Plantes, des Bêtes, du corps humain &c. on se formera une assez juste idée de cet Ouvrage. Nous y remarquons un Article dont il faut avertir particuliérement.

C'est que l'Auteur rejette les tourbillons de Descartes sans admettre l'attraction Newtonienne qu'il traite, comme on fait d'ordinaire, de qualité occulte, & d'affection péripatéticienne. Mais quoiqu'il n'admette pas cette attraction, il imagine pourtant une pression, une gravitation de la matière éthérée dans la direction de la circonférence vers le centre. C'est, selon lui, la cause de la pésanteur, c'est par-là qu'il explique le mouvement des Planètes, le flux & reflux de la Mer &c. En un mot c'est comme la Base de tout son systême Physique. On lui objecte que ceci est nouveau; & il répond que toute nouveauté n'est pas proscrite; autrement, ajoute-t-il, on se feroit le

deſtructeur des Conceptions humaines, *comme Hérode égorgeoit les enfans dans leur berceau.*

De Tyrnaw en Hongrie.

Imperatores Orientis Compendio exhibiti è compluribus Græcis præcipuè ſcriptoribus, à Conſtantino Magno ad Conſtantinum ultimum & expugnatam per Turcos Conſtantinopolim, ſtudio Franciſci Borgiæ Keri è Societ. JESU Sacerdotis; Tyrnaviæ Typis Academicis Soc. JESU an. 1744. Abrégé de l'Hiſtoire des Empereurs d'Orient depuis le grand Conſtantin juſqu'à la priſe de C. P. par le P. Kéri Jéſuite fol. pag. 569.

On a donné depuis quelques années à Veniſe une nouvelle Édition de toute la grande Hiſtoire Byſantine en 23. tomes in fol. & c'eſt ce qui a fait naître l'Ouvrage que nous annonçons. Le P. Keri a

a cru qu'un abrégé de cette vaste collection seroit une composition louable & utile. Il exécute son dessein dans un vol. assez court. Chaque Empereur y paroît depuis le grand Constantin jusqu'à la prise de C. P. & l'on trouve sous tous ces régnes à peu près ce qui peut satisfaire la curiosité d'un Lecteur ordinaire. L'Auteur dit que dans les points qui demandent de la critique, il n'a pas fait entrer tous les développements qu'on pourroit peut-être souhaiter. Cependant, après avoir examiné son Ouvrage, nous jugeons qu'il indique assez les matières sur lesquelles il y a de la difficulté, & les explications qu'il convient d'y donner. Le style est simple & sans les ornements propres de l'Histoire : aussi n'a-t-on prétendu former qu'une Analyse un peu liée.

Nous apprenons qu'on prépare en France & en François une Histoire Bysantine, apparemment

auſſi d'après la grande collection du Louvre : il ſemble que l'abrégé du P. Keri pourroit être de quelque utilité pour cette nouvelle entrepriſe littéraire.

ITALIE.

De Florence.

Nicetæ Collectio Artis Chirurgicæ è pluribus veteribus Medicis in quibus ſunt Apollonius Citienſis de Articulis, Soranus de Fractorum ſignis, Oribaſius de fractis & de luxatis &c. *Recueil fait par Nicetas de pluſieurs anciens Ouvrages de Médecine &c.* A Florence fol. C'eſt une ſouſcription que propoſe M. Antonio Cocchi Profeſſeur d'Anatomie en cette Ville, & bien connu dans nos Mémoires. Il promet de faire imprimer dans le cours de cette année 1749. le Volume qui ſera de 125. feuilles. Les Souſcripteurs payeront d'avance la moitié du prix qui dans

ſon total ſera pour eux de cinquante deniers d'argent ou 50. Jules *, & pour les autres de 70. Or cette Collection ſera en Grec & en Latin; le Grec eſt tiré d'un Mſ. de la Bibliothèque de Medicis, Impériale aujourd'hui. Fabricius dans ſa Bibliotheque Grecque T. XII. p. 778. témoigne ſes déſirs par rapport à l'Edition promiſe dès l'an 1687. par Jacques Tollius, mais abandonnée depuis: nous ſommes un peu ſurpris que M Antonio Cocchi ne rappelle pas dans ſon *Proſpectus* cet endroit de Fabricius, lequel ne peut qu'augmenter les empreſſemens du Public par rapport à l'acquiſition du Recueil.

De Verone.

On a vû dans cette Ville une Lettre imprimée en 1747. ſous ce titre: *De rotâ ſub aquis circum-*

* Le Jules vaut environ 5. ſols de notre monnoye.

actâ. C'eſt une brochure de 10. pages in-12. L'Auteur (M. Joſeph Torelli) y propoſe une roüe tournant ſous l'eau même, dans les tems de cruës, où les roües des Moulins étant ſubmergées, ne peuvent tourner. L'artifice de la nouvelle roüe eſt fort ſimple. Les vannes dans leur longueur ſont de deux piéces jointes l'une à l'autre par une charniere. A meſure que la roüe tourne, les vannes inférieures reçoivent toute l'action du courant en s'y préſentant à contre-ſens de la charniere, dans toute leur longueur; au lieu que les ſupérieures ſe préſentant dans le ſens de la charniere, ſe plient & s'accourciſſent en éludant l'effort de l'eau par une grande facilité à lui obéïr. C'eſt un jeu d'eſprit: l'Auteur demande lui-même à quoi cela eſt bon? Il convient fort ingénûment qu'il n'en ſçait rien, & même que le mouvement de cette roüe eſt fort lent.

Avec le tems on pourra découvrir dans cette machine des avantages plus réels. Toute Théorie a ſon uſage, ſouvent éloigné. Il faut ordinairement une ſeconde & une troiſième invention pour en appliquer une première. C'eſt peut être ce qui fait diſputer leurs découvertes à la plûpart de ceux qui y réuſſiſſent.

ESPAGNE.

De Madrid.

Catalogo de los Actos Literarios de la Real Academia Medica Matritenſe ſiendo ſu preſidente perpetuo el ſeñor Doctor Don Joſeph Suñol &c. en Madrid en la imprenta del Mercurio. Año M. DCC. XLIX. Catalogue des Actes Littéraires de l'Académie Royale de Médecine établie à Madrid &c.

Cette brochure qui n'eſt qu'un placard, préſente toutefois un

grand nombre de matières intéreſſantes; on y voit tous les ſujets qui doivent occuper les Médecins de l'Académie Royale, durant 8. mois de l'année (Juin, Juillet, Août, Septembre ſont les tems de vacance.) Ils s'aſſemblent ordinairement les Jeudis, & leur rentrée ſe fait à la S. Remy. Voici quelques-uns des objets qui ſeront traités dans les ſéances du mois d'Octobre prochain.

Miercoles I. el Doctor Don Franciſco Padros : *Sobre la incierta ideà de* Malignidad, *que ſe atribuye à las enfermedades agudas.* Le Mercredi premier d'Octobre, le Docteur Don François Padròs parlera ſur l'*idée incertaine de* malignité *qu'on attribuë aux maladies aiguës.*

Jueves 9. el Doctor Don Juan de Yaſi Yſaſmendi, Medico de Camara de S. M. &c. *Obſervaciones ſobre la Naturaleza, y eſpeciales virtudes de la Corteza de una plan-*

ta Americana, Llamada por los Indios Simarouba. Le Jeudi neuviéme d'Octobre, le Docteur Don Jean de Ysasi Ysasmendi lira ses *Observations sur la nature & les vertus particulieres de l'écorce d'une plante Américaine, appellée par les Indiens* Simarouba.

Jueves 16. el Doctor Don Thadeò Oconell Proto-Medico del exercito de S. M. en Italia: *de las causas del pulso duro en el dolor de Costado &c.* Le Jeudi 16. du même mois le Docteur D. Thadée Oconell traitera des *causes de la dureté du Pouls dans la douleur de côté &c.*

D'ALCALA.

La España Sagrada del Reverendissimo P. Doctor *Florez, tercero tomo.* L'Espagne sacrée par le R. P. Florez troisiéme tome Nous connoissons cet Ouvrage qui n'est peut-être pas encore tout-à-fait

imprimé, par l'éloge qu'en a fait le P. Marc Burriel Jéſuite, Profeſſeur de Philoſophie à Alcala. Cet éloge eſt preſque un juſte volume. Chargé d'examiner le Livre & d'en rendre compte à ceux qui ont l'autorité publique, le P. Burriel eſt entré dans une diſcuſſion ſçavante ſur les qualités que devroit avoir une *Hiſtoire de l'Egliſe d'Eſpagne*, laquelle manque totalement à la Nation, & qui n'eſt point exécutée, comme il conviendroit dans le nouvel Ouvrage intitulé : *L'Eſpagne ſacrée.* Nous admirons l'art ſingulier de cette cenſure ; on y donne des louanges au Docteur D. Florez, & l'on lui dit en même tems de très-bonnes vérités auſſi bien qu'à la plupart des Ecrivains Eſpagnols. Pour qualifier un Livre de la manière dont le fait cet Examinateur ou Cenſeur, il faut non-ſeulement l'avoir bien lu, mais être capable de faire beaucoup mieux que l'Au-

teur ; il faut de plus avoir le courage de penser avec liberté & d'écrire de même.

De Gironne.

On voit en cette Ville un Globe terrestre tout à fait singulier, & tel peut-être qu'il seroit difficile d'en trouver un semblable ailleurs. Il est placé dans la Galerie extérieure de la grande Sacristie de la Cathédrale; & l'Auteur est Don François de Basterò Sacristain *Mayor*, Chanoine de l'Eglise de Gironne, & ci-devant Vicaire Géneral du Diocèse avant que son Oncle D. Baltazar de Basterò se fût demis de cet Evêché. Ce globe a deux palmes de diamètre : On y voit les principales Contrées de la Terre indiquées & coloriées, tous les cercles paralléles de dix en dix dégrés, la ligne équinoxiale avec ses 360. degrés ; & de quinze en quin-

ze passent les méridiens qui servent aussi de cercles horaires : le premier est déterminé à Gironne. On y voit de plus l'Ecliptique avec toutes ses divisions, & le Zodiaque avec ses Signes, le tout décrit & représenté dans une grande précision ; mais ce qui suit, est la partie comme principale, du moins la plus neuve & la plus curieuse. C'est ce que notre Mémoire appelle *les Usages décrits au pied du Globe*, on les explique ainsi :

La extremidad de la Sombra, que haze en si el mismo Glovo divide el Æmisferio illuminado del obscuro, y la linea que haze se divide en dos partes que se llaman Linde Oriental la una, y Linde Occidental la otra : el Oriental asseña en la Equinoccial la hora Astronomica, y en la Paralela, que passa por el Zenith la hora Babilonica, y en la misma Paralela assenala Linde Occidental la hora Italiana.

Se ve claramente quantas horas

hay de die; y quantas de noche en qualquiera region del Mundo, qual hora sea en qualquier parage, y assi mismo asseñala quantas horas a, que ha salido el Sol, y quantas tardarà a ponerse en todas partes, &c.

Les autres usages regardent le lever & le coucher du Soleil, pour les divers pays de la Terre, les hauteurs de cet Astre, à toutes les heures du jour, dans toutes les contrées du Monde, la mesure des distances d'un lieu à un autre, &c. Nous avons voulu représenter dans sa langue naturelle, la qualité particuliere de ce Globe, dont l'ombre seule suffit pour marquer les différentes heures; mais nous avouons qu'un coup d'œil instruiroit mieux sur cela, que toutes les descriptions qu'on en peut faire.

PAYS-BAS.

DE MALINES.

Serenissimo Regioque Principi

Carolo-Alexandro Lotharingiæ & Barri Duci &c. pro ſacrâ ſuâ Cæſareâ & Regiâ Majeſtate Mariâ Thereſiâ ſupremo Belgii Gubernatori ; dum poſt longam abſentiam rediret in Belgium , & ſolemni pompâ Bruxellam ingrederetur, die 23. April. 1749. 4°. Typis Laurent. Vander-Elſt , Typographi in foro. Compliment au Prince Charles de Lorraine ſur ſon retour dans les Pays-Bas & ſon entrée à Bruxelles &c.

C'eſt un Poëme en vers héroïques. On repréſente de ſuite & ſelon l'ordre des faits tout ce qu'on a jugé de plus intéreſſant pour la gloire du Prince. On rappelle pluſieurs particularités de la dernière guerre , & pour l'intelligence des événements les marges ſont chargées de notes hiſtoriques & géographiques.

Les vers ſuivants feront juger du talent de cette Muſe Belgique , qui nous eſt inconnuë : c'eſt

le commencement du Poëme.

Gratia Cœlitibus ! non irrita vota fuêre.
Annuit è cœlo votis Deus. Anxia dudum
Patria, quem multis cumulans altaria donis
Optavit toties reducem, Divosque poposcit
Tot lacrymis precibusque Ducem, jam missus ab aulâ
Austriacâ Magnæ studio donoque Theresæ
Incolumis nostras tandem pervenit in oras
Carolus. I, rescinde moras, i Belgica mater,
Ac posito, quem jam prope toto squallida lustro,
Et bellis vexata & tanto orbata tulisti
Principe, nigro habitu, versoque in gaudia luctu,
Magnanimo Heroi, patriæque occurre parenti,
Felicemque illi, qui nobis auspice cœlo
Obtigit, adventum gratare in limina Belgî.

FRANCE.

DE LILLE.

La Dance aux Aveugles & autres Poësies du XV. siécle extraites de la Bibliothèque des Ducs de Bourgogne. Chez André Panckoucke Libraire. M. DCC. XLVIII. in-12. pag. 332.

Cet Ouvrage est un Recueil de Poësies antiques. Nous connoissions déja la *Danse aux Aveugles* par l'Extrait que nous en a donné M. l'Abbé Goujet dans le IX. Tome de sa Bibliothèque Françoise. Cette Piéce est de Pierre Michault, dont on a aussi dans le Volume que nous annonçons *deux Complaintes sur la mort de la Comtesse de Charolois.* De suite on trouve *le Testament de Maitre Pierre de Nesson*, *le Miroir des Dames* par Bouton, un *petit Traité du malheur de la France*, *la Confession*

de la belle fille, des *Ballades avec une dévote Oraison à Notre-Dame*, le *débat de l'homme mondain & du Religieux*.

Tout ce Recueil est d'autant plus estimable, qu'on l'a tiré d'un ancien Mss. des Ducs de Bourgogne. Quant au goût & au génie de ces compositions, on le connoît assez par les Extraits de la Bibliotheque Françoise. En ce tems-là, on faisoit parler *Entendement*, *Compassion*, *Indifférence*, &c. C'étoient les Héros qui occupoient la Scène. On remarque néanmoins dans ces vieux Rimailleurs, quelques traits de feu Poëtique, quelquefois du naturel, de l'expression, &c. mais en général...

..Nostri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere sales, nimium patienter utrumque
Ne dicam stultè, mirati. &c.

D'AVIGNON.

Claude de Lorme, Libraire-Im-

primeur, fait sçavoir qu'il a un Manuscrit, contenant l'Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleuri, & que plusieurs personnes entendues lui ont certifié la bonté de cet Ouvrage. Il propose de l'imprimer en 6 vol. in-12. d'environ 600 pages chacun, dans le même goût à peu près, que l'Abrégé Chronologique de M. le Président Hénault; mais pour faciliter l'entreprise & l'acquisition, il offre une Souscription du prix de 9 liv. dont on payera 3 l. en souscrivant, & 2 l. chaque fois qu'on recevra deux vol. Le prix sera de 15 liv. pour les non-souscripteurs, & l'on pourra souscrire jusqu'au 30 Novembre prochain. On marque dans le Projet, un grand nombre de Villes, où l'argent & les Exemplaires seront delivrés. A Paris, chez Hérissant, ruë S. Jacques; à Lyon, chez les Freres Bruyset, & les Freres Duplain; à Bordeaux, chez Labothiere; à Arles, chez Gaudion; à Tou-

louſe, chez Gaſpard Hénault; à Grenoble, chez Faure, &c. On peut ſouſcrire auſſi à Madrid, à Turin, à Gènes, à Barcelonne, à Liſbonne, à Naples, &c.

De Toulouse.

Diſſertation ſur la nature & la cauſe de la Rage, dans laquelle on recherche, quels en peuvent être les Préſervatifs & les Remèdes. Piéce qui a remporté le prix de l'Académie Royale des Sciences, Inſcriptions & Belles-Lettres propoſé pour l'Année M. DCC. XLVIII. ſelon la fondation faite par la Ville de Toulouſe, par M. de Sauvages, Conſeiller-Médecin du Roi, Profeſſeur en Médecine, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, & des Académies d'Upſal & de Stokolm. M. DCC. XLIX. Brochure in-4°. pages 60. Cette Diſſertation qui eſt eſtimée, ſe trouve auſſi à Paris, chez Chaubert, Quai des Auguſtins.

L'Académie des Jeux-Floraux, ſera la diſtribution des prix, le 3^e^. de May 1750. Elle annonce pour ſujet de la piéce d'Eloquence, cette propoſition : *Notre bonheur eſt en nous-mêmes.*

Cette année 1749. l'Ode qui a pour titre, *la Chaſſe*, a remporté le prix de ce genre d'Ouvrage. Le Diſcours qui a pour Sentence : *Aurum eſt periculum poſſidentium, enervatio virtutum*, a remporté le prix d'Eloquence.

Le Poëme qui a pour titre, *le Triomphe de la Vérité*, a remporté le prix de ce genre.

Le prix du genre Bucolique, a été adjugé à l'Idyle, *le Laboureur*.

Le Sonnet qui a pour Sentence : *Et ſtatuit aquas, quaſi in utre*, a auſſi été couronné.

On a lu avec plaiſir en cette Ville, un Poëme intitulé, l'*Epopée*, adreſſé à M. de Voltaire. L'Auteur feint qu'Apollon, ayant donné les lois de l'Epopée, afin qu'on

la distinguât des autres genres de Poësie, on vit naître Homère, Virgile, le Tasse, Camoëns, Milton, Voltaire, Fénelon, &c. Chacun de ces Héros du Parnasse, est peint des couleurs qui lui sont propres : nous nous souvenons de ce portrait d'Homère.

Reçois mon juste hommage, incomparable Homère,
Des Epiques Auteurs, le modèle & le pere ;
On ose en vain blâmer, tes Héros & tes Dieux,
Ton Siècle & non ta Muse, auroit dû penser mieux.
Ton art te doit sa gloire, & la Fable ses graces,
Si tu veillois toujours, Ciel ! qui suivroit tes traces ?

De Montpellier.

Cours de Chimie de Montpellier, par J. A. G. D. M. M.DCC.XLIX.

vol. in-12. de 200 pages, ſe trouve à Montpellier & à Ville-franche en Beaujollois.

Cet Ouvrage eſt un abrégé de Chimie, & contient les Diſcours que M. Fizes, Profeſſeur de Médecine à Montpellier, fait tous les ans ſur cette matiere. On y trouve les Opérations qui fourniſſent à la Médecine, les meilleurs Remèdes, avec des remarques phyſiques ſur le Méchaniſme de chaque opération, ſur la maniére d'agir des Remèdes qu'on en tire, ſur les différens cas où ils conviennent, &c. En un mot, c'eſt une matière Médicale-Chymique, qui ne peut qu'avancer beaucoup le progrès des Eléves de Médecine. L'Auteur de cet Ouvrage, eſt M. Gonthard, Docteur en Médecine; il a ſuivi longtems les leçons du ſçavant Profeſſeur, dont il indique les Opérations, & ceci eſt le réſultat de bien des années d'aſſiduité & d'étude.

De Tulle.

Sermons & Panégyriques de M. l'Abbé de la Tour 2 vol. in 8°. chez Pierre Chirac Imprimeur du Roi de la Ville & du Collége.

L'Auteur de ces Sermons a prêché à Paris & dans plusieurs autres grandes Villes du Royaume. On nous promet dans le même format & dans un format in 12. (l'une & l'autre Edition correcte & agréable) une suite qui comprendra l'Avent, le Carême & divers autres discours sur différents sujets, soit Mystères, soit de Morale, soit Panégyriques. Voici les Sermons qui se trouvent dans ces deux Vol: sur les Missions; sur l'esprit de la Visitation; sur la chasteté de la langue Françoise (*c'est une Dissertation*); sur la Canonization des Saints; sur les Reliques; Panégyriques de Sainte Magdelaine; de Saint Ignace, de S.

Dominique, de S. Louis, de S. Augustin, de S. François, de Ste Therèse, de S. François Xavier.

Nous remarquons en plusieurs endroits de ces Sermons, que l'Auteur a de l'imagination, du feu, un tour d'Eloquence souvent agréable, singulier quelquefois; tel est peut-être celui-ci qui nous frappe à l'ouverture du livre. Il est question de la réforme que Ste Thérèse a mise parmi les hommes & les filles de son Ordre. » Elle a renouvellé, » dit notre nouveau Prédicateur, » le prodige de l'Ordre de Fonte- » vrault, où les Ministres de J. C. » sont soûmis à ses Epouses, avec » cette différence, si glorieuse pour » Thérèse, que les hommes lui sont » redevables de leur conversion, » & quoique leur Maîtresse, qu'elle » les a laissés dans la possession na- » turelle de l'autorité, au lieu que » la conversion des hommes & des » femmes, fut le fruit de l'Aposto- » lat du célebre Robert d'Arbrissel,

» & que par un excès d'humilité,
» qui a demeuré ſans imitateur,
» comme il étoit ſans exemple,
» ce grand homme ſe mit avec
» ſes freres ſous la houlette d'une
» Abbeſſe. « Cet Orateur paroît exemt de reſpect humain dans certaines apoſtrophes ou ſon zéle l'engage. Prêchant *ſur les Miſſions Etrangeres*, il dit T. 1. pag. 33.
» C'eſt bien à vous, prétendus Mi-
» niſtres du Très Haut, dont un
» duvet délicat reçoit les membres
» efféminés, dont un linge fin &
» une étoffe choiſie flattent la chair
» ſenſuelle, dont les parfums &
» les eſſences chargent les che-
» veux empruntés, dont une folle
» magnificence ou une exquiſe
» ſimplicité étale le faſte aux dé-
» pens des pauvres, dont le moin-
» dre travail, la plus légere péni-
» tence altérent la foible ſanté;
» vous, dont les rares talens & la
» ſcience profonde ſe bornent à
» diriger une partie de plaiſir, à

» lier une converſation amuſante, » à faire la cour aux grands & » ménager la fortune, & peut- » être à mettre le comble au ridi- » cule, par le bizarre mélange » d'un déſintéreſſement apparent » & d'une ambition réelle, d'un » zéle prétendu & d'une vérita- » ble indolence, paſſant tour à » tour du temple dans le cercle, » & d'un ſermon d'éclat à un fri- » vole entretien : c'eſt bien à vous, » dis-je, que le Seigneur a con- » fié le ſalut du monde ? « Nous croyons qu'à tout prendre ce Recueil doit picquer la curioſité du public & qu'on en verra la ſuite avec plaiſir.

DE PARIS.

JACQUES FRANÇOIS QUILLAU, Fils, Libraire, à Paris, rue Saint Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux Armes de l'Univerſité, donne avis qu'il met actuellement en vente les Ouvrages ſuivans :

1°.

1°. *Méthode naturelle de guérir les maladies du corps & les déréglemens de l'esprit qui en dépendent*, traduite de l'Anglois de M. *Cheyne*, Médecin & Mathématicien Ecossois, & Membre de la Société Royale de Londres, par M. *de la Chapelle*, de la même Société, en deux Vol. *in* 12. 1749, sur la troisiéme édition du texte Anglois.

2°. *Recueil de différens Traités de Physique & d'Histoire naturelle*, propres à perfectionner ces deux sciences, par M. *Deslandes*, Vol. *in*-12 *fig.* L'Auteur en promet une suite tous les ans : ce Livre est très-curieux par la diversité des sujets qui y sont traités. *Le second Volume est actuellement sous presse.*

3°. Le même Libraire a sous presse (en société) *l'Histoire générale d'Espagne*, traduite de l'Espagnol de *Ferreras* par M. d'*Hermilly*, 10 Vol. *in*-4°. Outre les Notes dont l'Auteur de la Traduc-

tion l'a enrichie, il a joint des Préfaces & des Diſſertations très-curieuſes au commencement de chaque Vol. Ce Livre eſt orné de Vignettes & de Cartes, & paroîtra inceſſamment.

Lettres concernant l'opération de la Taille ptatiquée ſur les deux ſexes in-12, à la Haye.

On a dans ce Recueil 1°. une Lettre de M. le Cat, Docteur en Médecine & Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, en réplique aux deux réponſes d'un Anonyme, Auteur d'un nouveau lithotome caché, inſérées au Journal de Verdun mois d'Avril & de Mai. L'objet de cet écrit eſt de faire voir que l'*Inſtrument de l'Anonyme eſt dangereux, & que la méthode particulière qui en réſulte, eſt la plus imparfaite de toutes celles qu'on a imaginées depuis longtems.* Nous croyons avoir remarqué dans cet Ouvrage beaucoup de préciſion, de clarté & de connoiſſances pra-

tiques ſur la matière en queſtion.

2°. Une Lettre du même (M. le Cat) en réponſe à celle de M. Louis inſérée au Mercure de Mai 1749. M. Louis eſt un jeune Chirurgien gagnant-Maîtriſe à la Salpétriére. Il s'étoit flatté d'avoir réuſſi dans une certaine Méthode d'opération de la Taille ; il avoit publié avec confiance ſes ſuccès. M. le Cat avoit avancé au contraire que *de trois perſonnes taillées par cette méthode, deux étoient mortes de l'opération, & la troiſiéme languiſſoit dans des tourmens qui en ſont les ſuites.* M. Louis inſéra, pour ſa défenſe, une Lettre dans le Mercure du mois de Mai dernier, & M. le Cat répondit le 14. du même mois, pour juſtifier les faits qu'il avoit avancés. C'eſt la matière de cette ſeconde Lettre du Recueil.

3°. Une Lettre de M. le Blanc Chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans à M. le Cat, pour démontrer

par des piéces authentiques, que de trois personnes taillées par M. Louis selon sa méthode, la première étoit déja morte quand on avoit fait l'opération ; la seconde étoit morte des accidens & des suites de cette taille ; la troisiéme étoit tombée dans un état déplorable en conséquence de la même méthode d'opération. Les deux dernières lettres sont encore de M. le Cat, un peu piqué des procédés de M. Louis & de son ardeur à contester des faits évidents. Il y a, comme on peut croire, dans toute cette controverse des termes énergiques, des avis capables de faire impression sur un jeune Chirurgien, qui doit avoir de la déférence pour d'anciens Maîtres. Tout ce que nous souhaitons, c'est qu'on l'excuse un peu en faveur de sa jeunesse, & qu'en le remettant dans la voye, on l'encourage à cultiver ses talens. On trouve des exemplaires de ces Lettres à Paris chez Chaubert, Quai des Augustins.

Essai sur divers Sujets de Littérature & de Morale. Par M. l'Abbé Trublet de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, Archidiacre & Chanoine de S. Malo, 4e. édition, revuë, corrigée & augmentée. 2. tomes in-12. chez Briasson rue S. Jacques à la Science. M. DCC. XLIX. Cet Ouvrage, digne de plus en plus des attentions du Public, nous occupera très-agréablement dans un Article de ces Mémoires. Nous ne pouvons aujourd'hui que l'annoncer, & avertir que cette 4e. édition est augmentée d'un Vol. entier. Nous souhaitons fort que le 3e. vol. promis par l'Auteur paroisse bientôt.

Recueil de plusieurs piéces d'éloquence & de Poësie présentées à l'Académie des Jeux Floraux, l'année M. DCC. XLIX. avec les discours prononcés dans les Assemblées publiques &c. à Tou-

louse, & se vend à Paris chez De-la Guette ruë S. Jacques in 12. pag. 241.

Ce Volume présente des Poësies qui ne sont pas toute du même mérite, & l'on y trouve des discours d'inégale beauté. Les Odes qui nous ont frappé davantage, sont la *Chasse* par M. de Marmontel, & les *Zéphirs* par M. le Chevalier Laurés. Le premier a remporté le prix des Jeux Floraux: le second a seulement concouru; mais nous remarquerons bientôt que, le jour de S. Louis dernier, il fut couronné, pour une autre Piéce, par l'Académie Françoise.

L'Ode de M. de Marmontel est un Poëme presque didactique; tant on y trouve d'instruction sur toutes les espèces de *Chasse*. Nous citerons par distinction la Strophe qui roule sur *la Chasse à l'oiseau*.

A la nature rendez graces,
Vous légers Citoyens de l'air,

Dont le vol plus prompt que l'éclair
Confond l'œil fixé ſur vos traces :
Mais où vous frayer des chemins
Inacceſſibles aux humains ?
L'Epervier leur prête ſes aîles ;
Et des Cieux perçant le lambris ;
Il va ſaiſir les tourterelles
Juſques ſur le char de Cypris.

Les *Zéphirs* de M. le Chevalier Laurés ſont dans un goût convenable au ſujet. Les graces & la légéreté en font le caractère. Zéphire rafraichiſſant l'air & calmant les flots eſt peint dans cette Strophe que nous ne choiſiſſons pas.

Toujours à mes vœux il conſpire :
Dans les plus ardentes chaleurs,
Lorſque ſur mes pas il ſoupire,
Tempé, je goute tes douceurs.
Au ſein des flots quand la tempête
Fondant en éclats ſur ma tête,
A glacé mes eſprits d'effroi,
Si j'entens ſon tendre murmure,

Dans le calme de la nature,
Je dors & vogue sur sa foi.

Dans les autres Odes intitulées; la *Peinture*, le *Feu*, les *Magistrats*, les *Larmes*, les *Romains &c.* on remarque des beautés avec des défauts. Il y a peut-être des longueurs, dans celle de la *Peinture :* le terme *prestigieux* qui s'y trouve est-il assez autorisé? De l'obscurité dans celle du *Feu ;* des pensées identiques, dans celle des *Magistrats ;* du style Prosaïque, dans *celle des Romains*. L'Ode qui a pour titre les *Larmes* paroît préférable aux quatre que nous venons de nommer. Elle est adressée à Madame de Montegut Maîtresse des Jeux Floraux; ce qui donne occasion au Poete de faire un compliment dont la tournure a quelque chose de singulier Il est contenu dans la dernière Strophe.

Mais, Dieux ! au bout de la carriere
Quel mouvement vient me troubler !

Les pleurs groſſiſſent ma paupiere
Montégut tu les fais couler.
Céſar pleuroit aux bords de l'Ebre
Sur la gloire d'un Roi célébre *
Qu'il égala par ſes hauts faits.
Si loin encor de la victoire,
Puis-je trop pleurer ſur ta gloire,
Que je n'égalerai jamais ?

Parmi les Piéces qui ſont appellées des *Poëmes*, le *triomphe de la Vérité* a remporté le prix, & il fait honneur au goût des Juges.

La *Paix d'Aix la Chapelle*, Poëme eſtimable à quelques égards; plus de travail l'auroit rendu plus parfait.

La Mort, autre Poëme où l'on remarque du génie, de l'expreſſion, du feu, mais peu de régularité, de ſuite, de traits vraiment lumineux. Nous doutons que cette manière de parler, *la mort voit ta-*

* Alexandre le Grand.

rir ſes Autels, ſoit dans les bonnes régles de la métaphore.

Le Prix des Beaux Arts, Poëme dont l'Auteur mérite d'être encouragé. Il peut profiter de l'avis qu'on donne quelquefois dans les Académies de *ne ſe point négliger ſur la rime*.

Cecinna Pétus & Arie, Poëme où il y a de beaux ſentiments, mais des négligences ſenſibles. Par exemple les mêmes rimes y reviennent ſouvent: *Patrie* & *vie*, *eſclavage* & *courage* terminent preſque coup ſur coup certains vers &c.

Les deux Poëmes ſuivants: le *Triomphe du devoir & de l'amour*; le *Triomphe des femmes*, ſont plus exacts pour la verſification, mais l'on y mêle des diſcours trop longs, on ne laiſſe preſque rien au récit & aux images qui ſont l'ame de la Poëſie.

L'Idyle intitulée, *le Laboureur*, a été couronnée. Les vers en ſont

faciles, & les pensées peut-être trop élevées pour ce genre de Poësie : mais c'est un défaut qu'on excuse, en faveur du plaisir qu'il donne.

C'est assez parler de vers. Il y a dans ce Volume quatre Discours; deux sur ces paroles proposées par l'Académie : *Les richesses sont-elles un écueil plus dangereux pour la vertu que la pauvreté ?* M. Chalamont de la Visclede, Auteur du Discours qui a remporté le prix, balance les avantages & les inconvéniens des richesses & de la pauvreté : ce qui forme dans son ouvrage un parallèle bien soutenu, une comparaison continuelle, une opposition ménagée avec dextérité. L'Orateur conclut, après bien des attentions, que les richesses sont un écueil plus dangereux pour la vertu que la pauvreté.

L'Auteur du second Discours décide au contraire que la pauvre-

té eſt un écueil plus dangereux pour la vertu que les richeſſes. Il y a du vrai dans cette déciſion ; mais il faudroit le préſenter mieux qu'il ne ſe trouve ici. Les preuves ne ſont pas choiſies, & les plus foibles produites avec trop d'appareil, ne laiſſent pas le tems de développer les meilleures.

Un troiſième Diſcours lû dans une ſéance publique par M. le Franc, premier Préſident de la Cour des Aydes de Montauban, nous occupera dans un Article particulier de ces Mémoires. Enfin le quatrième morceau d'éloquence eſt l'éloge de Clémence Iſaure par M. du Puget, Conſeiller au Parlement de Toulouſe, & l'un des Quarante de l'Académie des Jeux-Floraux. *Clémence*, dit l'Orateur, *eſt jeune : quel âge pour la raiſon ! elle eſt fille, quelle prévention contre les Lettres ! elle eſt livrée à elle-même, quel écueil pour la*

ſageſſe ! elle eſt favoriſée de la fortune, quelle douce amorce pour les paſſions ! &c. Il faut ſçavoir gré à ceux qui réuſſiſſent dans un ſujet périodique & de ſtyle comme celui-ci.

L'amour des François pour leurs Rois, conſacré par des monumens publics. Ode qui a remporté le prix en 1749. Par M. le Chevalier Laurès.

C'eſt la Piéce dont nous indiquions plus haut l'heureuſe deſtinée. L'Auteur y décrit pompeuſement toutes les Statuës qui ont été érigées aux trois derniers de nos Rois, Henri IV. Louis XIII. Louis XIV. Les deux Statuës de celui-ci, l'une Place de Vendôme, l'autre Place des Victoires, ſont ainſi repréſentées.

Les Arts prennent un vol ſublime
A l'aſpect du plus grand des Rois ;
Tout ſe réveille, tout s'anime
Pour éterniſer ſes exploits.

Là, dans le tumulte des armes,
Il vole, il ſéme les allarmes,
De ſes Guerriers guidant les coups.
Ici, ſur un pompeux Trophée,
Il foule la Ligue étouffée,
Et voit l'Europe à ſes genoux.

Le Poëte, dans ſa dernière ſtrophe, anime ainſi l'Artiſte qui eſt chargé de faire la Statuë de Louis XV.

O toi, qui dois à notre zéle
Retracer ce Roi bien-aimé
Par la grandeur de ton modéle
Que ton cizeau ſoit animé;
Qu'un front ſerain peigne ſon ame;
Dans ſes yeux fiers & pleins de flamme
De la bonté marque les traits.
Qu'il s'offre au faîte de ſa gloire
Quand s'arrachant à la victoire
Il vole au-devant de la Paix.

Deſcription du mal de gorge accompagné d'ulcéres, qui a paru ces dernières années à Londres, ainſi qu'en différentes Contrées

d'Angleterre. Maladie qui régne actuellement en France & principalement à Paris ; traduite de l'Anglois de Jean Fothergill, Docteur en Médecine, par M. de la Chapelle, membre de la Société Royale de Londres. Sur la seconde Edition. A Paris chez Quillau, fi's, Libraire ruë S. Jacques vis-à-vis celle des Mathurins M. DCC. XLIX. in 12. pag. 139.

Ce livre eſt diviſé comme en deux parties : d'abord on décrit le mal de gorge accompagné d'Ulcères tel qu'il parut en Eſpagne, en Italie & en Sicile, il y a environ cent ans. Enſuite on rend compte de ce mal tel qu'il s'eſt fait connoître en Angleterre, durant le cours des deux dernieres années 1747. & 1748. On obſerve qu'il attaque plus les enfans que les adultes, plus les filles que les garçons, plus les femmes que les hommes, plus les perſonnes d'une ſanté foible que les tempéraments ro-

bustes : Que ce mal est contagieux & qu'il se communique principalement par l'haleine des malades : Que les circonstances qui l'accompagnent sont l'enflure & la rougeur de la luette & des Amygdales, les ulcéres répandus dans tout le gozier, la tumeur du col & de la gorge, la précipitation du pouls, l'odeur fœtide de la bouche, l'obscurcissement des yeux, le vomissement, le dévoyement, le délire des malades &c.

L'Auteur conclut de ces symptômes que ce *mal de gorge* est fort différent de l'esquinancie ordinaire ; & il s'attache à le démontrer de plus en plus par une comparaison suivie. Les remédes qu'il indique sont l'Emétique, les Cordiaux, les Vésicatoires, les gargarismes aromatiques, &c. Mais il faut lire l'Ouvrage même pour profiter de toutes les réfléxions qu'il présente.

Ceux qui compareront ce livre

avec la Dissertation de M. Chomel, célébre Médecin de la Faculté de Paris, trouveront que le *mal de gorge* Anglois n'est pas tout à fait le même que celui qui a eu cours en France en 1747. & 1748; mais que dans les cas où ces maux se ressemblent, les deux Médecins ont procédé à peu près de la même manière pour les guérir; & qu'ils ont témoigné un zèle égal pour les intérêts du Public.

Théorie du mouvement des Apsides en général & en particulier des Apsides de l'Orbite de la Lune. Par D. C. Walmesley B. A. chez Quillau Pere, rue Galande près la Place Maubert &c. 8°. pages 61.

Voici l'occasion & le plan général de cet ouvrage. M. Clairaut de l'Académie Royale des Sciences lut il y a deux ans en présence de cette Compagnie un Mémoire où il prétendoit que la loi uni-

verselle de la gravitation (Newtonienne) en raison inverse du quarré de la distance, ne suffisoit pas pour déterminer le mouvement de l'Apogée de la Lune, lequel, selon les observations, est d'environ 40 d. chaque année. Ce mémoire, commme il arrive en pareille rencontre, eut ses Partisans & ses Adversaires. Un de ceux qui l'approuverent le moins fut M. Walmesley Géomètre Anglois, très-habile homme & très-zélé pour la gloire du grand Newton. Il crut que le procédé de M. Clairaut n'étoit pas légitime; il en conféra avec lui, & sans cesser d'être son ami, il publie aujourd'hui le Livre que nous annonçons. On le trouve divisé en deux Chapitres. Dans le premier, l'Auteur produit les raisons qu'il estime propres à réfuter le mémoire de l'Académicien Il prétend 1°. que l'équation qu'on y employe pour représenter à peu près celle de

l'Orbite de la Lune ne la répréſente pas, puiſque cette équation ſuppoſe que l'Apogée de la Lune avance toujours ſelon un mouvement uniforme; au lieu que les obſervations nous apprennent que cet Apogée tantôt avance, tantôt recule & cela par un mouvement qui n'eſt pas uniforme. Il dit 2°. que M. Clairaut, pour expliquer le mouvement réel de la Lune, ſuppoſe une Orbite mobile autour du foyer: Hypothèſe purement Mathématique & qui n'a point lieu dans la nature: ce que notre Auteur s'attache à prouver par des raiſons ſenſibles; & le réſultat de tout ceci eſt qu'il faut s'en tenir aux calculs directs de M. Newton & de M. Machin, qui ſans hypothèſe déterminent le mouvement réel de l'Apogée de la Lune.

Le ſecond Chapitre renferme deux méthodes générales pour trouver le mouvement des Apſides dans les orbites peu excentriques,

& ces méthodes appliquées ensuite à la Lune donnent le mouvement de son Apogée entiérement conforme aux observations, c'est-à-dire, d'un peu plus de 3. dégrés dans chaque révolution. Il y a de plus une autre méthode particulière pour déterminer directement le mouvement de l'Apogée de la Lune, & un très-grand nombre d'autres circonstances du mouvement de cette Planète.

On voit bien que tout ceci n'est pas susceptible d'un extrait détaillé : nous renvoyons à l'Ouvrage qui est clair en son genre & instructif. L'Auteur nous apprend à la fin de sa Préface que *M. Clairaut a changé de sentiment ; qu'il a trouvé le défaut qui s'étoit glissé dans sa théorie... & que par-là le principe de la gravitation se trouve rétabli en son entier.*

Elemens de Cosmographie pour servir d'introduction à la Géogra-

phie & à l'Hiſtoire. Par M. Buy de Mornas. Chez Grangé au Palais ; Jombert, Quai des Auguſtins ; Durand rue S. Jacques ; Deſprez & Cavelier, même rue. In-12 pag. 522.

Ce livre contient 1°. les Eléments de la Sphère, de l'Hiſtoire de l'Aſtronomie, de cette partie de la Phyſique qui a pour objet les ſyſtêmes ; 2°. une deſcription aſſez étendue du globe terreſtre, que l'Auteur conſidere ſuivant trois diviſions, *l'Aſtronomique*, *la Naturelle*, *la Politique*. Dans la *diviſion Aſtronomique*, il parle des cercles correſpondans à ceux de la ſphère, des zones, des climats, des meſures itinéraires &c. La *diviſion naturelle* fait naître des détails ſur les régions du monde tant ancien que nouveau, & ce morceau, ſans être une Géographie dans les formes, contient tous les préliminaires de cette ſcience. Sur la *diviſion politique*, on trouve des traits d'hi-

stoire, des notions propres à caractériser les pays, les peuples, les diverses Religions, les Langues &c.

En général nous croyons ce Livre utile aux jeunes gens, pour les préparer à plusieurs sortes de connoissances, dont on ne peut se passer dans le commerce du monde.

TABLE DES ARTICLES du I. Vol. d'Octobre 1749.

ART. CVII. *Della Istoria Ecclesiastica &c. Histoire Ecclésiastique du P. Orsi*, T. II. 1839

ART. CVIII. *Considérations sur le Génie & les Mœurs de ce siècle &c.* 1902

ART. CIX. *Choix de différens morceaux de Poësie traduits de l'Anglois &c.* 1911

ART. CX. Acta Sanctorum Septembris &c. *Actes des Saints*,

des Sciences & des beaux Arts. 2075
II. Vol. de Septembre &c. 1922
ART. CXI. *Le Théâtre Anglois*, T. VII. 1944
ART. CXII. *Histoire de Mouley Mahamet &c.* 1959
ART. CXIII. *Poëtique Françoise à l'usage des Dames &c.* 1973
ART. CXIV. *La science du Maître d'Hôtel &c.* 1987
ART. CXV. Poëmata Didascalica &c. *Recueil de Poëmes Didastiques &c.* 1996
ART. CXVI. *Nouvelles Littéraires*, 2017

Errata pour Septembre.

Pag. 1704. lig. 7. & de la cruauté, *lis.* & de ses cruautés.

P. 1787. l. 20. nous allons, *ôtez la virgule.*

P. 1788. l. 1. ue, *lis* ne.

Pour Octobre I. Vol.

P. 1907. l. 24. représentants, *lis.* représentant,

P. 1912. l. derniere, préminaire, *lis.* préliminaire.

P. 1966. l. 4. Mahomet, *lis.* Mahamet.
P. 1975. l. 10. sa, *lis.* la.

Le II. Vol. d'Octobre paroîtra le 15. de ce mois.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15 Juillet 1749.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1749.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Octobre 1749. II. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Octobre 1749. II. Vol.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Auguſtins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701; & se vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	12.	v.
1725.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Octobre 1749. II. Vol.

ARTICLE CXVII.

LE THEATRE ANGLOIS Tome VIII. à Londres M. DCC. XLIX. in 12. pages 480.

CE VIII. Volume termine le *Théâtre Anglois* & la tâche de M. de la Place, qui s'est acquitté de sa promesse avec beaucoup d'honneur. On trouve encore ici trois

Piéces; la première intitulée *l'Adultére Innocent ;* nous l'avons vuë indiquée ailleurs ſous le titre de *Mariage Fatal.* L'Auteur, M. Southerne, a donné dans l'abus aſſez commun de ſon tems; il a voulu réunir dans un ſeul ſpectacle la Comédie & la Tragédie; deux genres eſſentiellement ſéparés. Auſſi ſa Piéce eſt-elle une eſpéce de mêlange monſtrueux de pathétique & de ridicule. Une Dame nommée Iſabelle croyant ſon mari (Biron) mort au ſiége de Candie en épouſe un autre; & le retour du premier cauſe des Cataſtrophes qui ſe terminent par la mort d'Iſabelle & de Biron: tel eſt le dénouement. Des épiſodes totalement étrangers chargent l'intrigue, & n'intéreſſent que par quelques ſcènes aſſez vives.

La ſeconde Piéce du Volume eſt le *Caton d'Utique* de M. Adiſſon. Ce chef-d'œuvre du Théâtre

Anglois a été traduit en François par M. Boyer ; en Italien par M. l'Abbé *Salvini* ; en Latin par les Jésuites du Collége Anglois de S. Omer, qui l'ont ajusté aux exercices de leurs Ecoliers.

M. de Voltaire dit quelque part: » Le rôle de Caton est à mon gré » fort au dessus de celui de Cornelie dans le Pompée de Corneille ; car Caton est grand sans » enflure, & Cornelie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage » nécessaire, vise quelquefois au » Galimathias. Le Caton de M. » Adisson me paroît le plus beau » personnage qui soit sur aucun » Théâtre ; mais les autres rôles » de la Piéce n'y répondent pas ; » & cet Ouvrage si bien écrit est » défiguré par une intrigue froide » d'amour qui répand sur la piéce » une langueur qui la tue. «

D'autres Ecrivains ont pensé plus favorablement des seconds rôles de cette Piéce. Le Docteur

Sewel, de qui l'on a une brochure extrêmement ingénieuſe ſur la Tragédie de Caton, remarque que les caractères de Porcius & de Marcus fils de ce Héros ſont parfaitement diſtingués. » L'un, » dit-il, eſt calme & de ſang froid, » tandis que l'autre eſt plein de » feu & de vivacité. Ils agiſſent » tous deux par les mêmes prin- » cipes d'honneur & de vertu, & » ſe propoſent d'imiter l'exemple » de leur pere. L'aîné le conſidére » comme le défenſeur de la liberté » & de la Patrie, le Cadet le re- » garde comme l'ennemi de Céſar. » L'un imite ſa ſageſſe & ſa Philo- » ſophie; l'autre ſon zéle pour » Rome. » Le même Critique fait ſentir la différence que le Poëte a ménagée entre les perſonnages vicieux. » Sempronius & Syphax ſont » tous deux lâches, traîtres & hy- » pocrites, mais chacun à leur » manière. La perfidie du Romain » & celle de l'Africain ſont auſſi

» différentes que leur humeur. «
Le caractère de Juba Prince de Numidie paroît à ce Docteur *entierement neuf*, il en admire tous les traits, toutes les situations, & il développe aussi toutes les beautés des personnages du Sénateur Lucius, de Lucie sa fille, & de Marcie fille de Caton; mais c'est dans l'analyse de ce premier rôle que Sewel paroît excellent critique.

Il observe ainsi les nuances diverses de l'héroïsme de Caton. » Au second Acte on le voit assiégé & pressé dans Utique par » César, & délibérant avec un » petit nombre de Sénateurs qui » avoient suivi le parti de la li» berté. Dans une si pressante oc» casion, il régle avec tranquillité » leurs délibérations, & il répond » à l'Envoyé de César avec un » courage superieur à sa fortune.... » Nous avons dans le troisième » Acte une nouvelle preuve de sa

» grandeur d'ame, lorſqu'il ſe ha-
» zarde ſans armes au milieu d'une
» troupe de conſpirateurs que le
» caractère reſpectable de ſa vertu
» étonne, déſarme & livre à la ſé-
» vérité des loix... On voit au qua-
» trième Acte une plus grande
» preuve encore de ſa fermeté,
» lorſque ſon fils aîné Porcius lui
» apporte la nouvelle de la mort
» de ſon autre fils Marcus. Avant
» que Porcius ait achevé ſa rela-
» tion, Caton s'informe ſeule-
» ment de quelle manière Marcus
» s'eſt conduit; & quand il ap-
» prend qu'il eſt mort en brave,
» il s'écrie : *Je ſuis ſatisfait*... En-
» fin dans le cinquiéme Acte on
» apperçoit une admirable variété
» dans le beau diſcours que Caton
» tient ſur la mort; on voit ſa ré-
» ſolution, ſes eſpérances d'im-
» mortalité, & cependant ſon in-
» certitude ſur le tems & le lieu :
» ce qui le fait un peu balancer
» juſqu'à ce que la vue du Livre &

» de l'Epée lui fait reprendre cou-
» rage... Au reste, continue ce
» Critique, les passions qu'exci-
» te le caractère de Caton sont
» l'indignation, l'admiration, la
» pitié. L'indignation en voyant
» la plus éminente vertu opprimée
» par un tyran heureux; l'admi-
» ration à la vuë d'un Patriote,
» qui, au milieu de ses malheurs,
» se montre grand, vertueux &
» intrépide; la pitié à la vuë du
» mauvais succès de ses efforts
» pour la cause publique, & de
» ses malheurs domestiques d'au-
» tant plus propres à toucher les
» autres, qu'il en est lui-même peu
» touché. «

Rien, à notre avis, ne fait mieux connoître le mérite de la Tragédie de M. Adisson, que ces remarques du Docteur Sewel, qui les publia en 1713. Nous espérons que M. de la Place, dans son Histoire du Théâtre Anglois, nous en citera des morceaux encore plus considéra-

bles. Parlons présentement du travail de celui-ci. Il a traduit presque toute la Piéce, & dans les deux plus beaux endroits, sa traduction est en vers.

Nous transcrivons la Scène IV. du second Acte. Décius envoyé de César, vient faire des offres à Caton, & il s'énonce ainsi :

DECIUS.

Caton, cette journée,
Aux yeux de Decius, est la plus fortunée,
Si moins fier pour César, tu daignes accepter
Les vœux que de sa part, je viens te présenter.

CATON.

Decius, si ces vœux sont pour la République,
Si César abdiquant son pouvoir tyrannique,
Au lieu d'un Conquérant, nous montre un Citoyen,
S'il lui manque un ami, Caton sera le sien....

Mais parle, eſt ce au Sénat que ton Maître t'envoye ?

DECIUS.

Non, c'eſt à Caton ſeul. Quelle ſeroit ma joye,
Si mon cœur pénétré des riſques que tu cours,
Te rendoit au Héros qui tremble pour tes jours !

CATON.

Lui !.... Les jours de Caton tiennent au ſort de Rome.
Si je puis m'abaiſſer à les tenir d'un homme,
Ce ſera de celui dont l'auſtère équité,
A mon triſte pays rendra la liberté.

DECIUS.

Tout eſt changé, Caton, Rome vouloit un Maître,
Elle a choiſi Céſar, il eſt digne de l'être.
Le Sénat, les Conſuls, à ſon pouvoir ſoûmis,
Quoiqu'auſſi grands que toi, ſont pourtant ſes amis.
Lorſqu'il peut tout enfin, (pardonne à ma ſurpriſe,)

Il recherche Caton, & Caton le méprise!...
Seul d'entre les Romains, qui peut flatter tes vœux,
Quels sont donc tes projets?

CATON.

D'être plus Romains qu'eux.

DECIUS.

Tu le peux; mais, crois-moi, Caton, sois moins sévère,
Ta vertu m'est connuë, & César la révère.
Il sçait, en confiant ses desseins à ma foi,
Que j'eus jadis l'honneur d'être chéri de toi.
Crois-en donc l'amitié, vois l'affreuse tempête
Que chaque instant rassemble, & grossit sur ta tête;
Songe que c'est envain que tu crois l'éviter,
Qu'un coup d'œil de César, la peut faire éclater.
Songe aussi que d'un mot, tu conjures l'orage;
Que sans blesser ton nom, ton rang, ni ton courage,

Quand César des humains refuse des autels,
Tu peux être après lui, le plus grand des Mortels.

CATON.

A ces conditions, je refuse la vie,
N'en parlons plus.

DECIUS.

Caton, aimes-tu la Patrie ?
Si tu l'aimes, sens-tu tout ce que l'avenir
Lui prépare de maux, que tu peux prévenir ?

CATON.

J'ai prévû les horreurs que mon refus m'annonce,
Rien n'ébranle Caton. Ecoute ma réponse.
Que ton Maître lassé de sang & de combats,
Ose licencier ses barbares Soldats,
Que seul avec Caton, partant des bords d'Utique,
Il se soûmette aux loix de notre République;
Qu'il vienne s'y laver de ses noirs attentats,
Je le crois innocent, je vôle dans ses bras.

DECIUS.

Quoi, Seigneur!...

CATON.

Je dis plus: Ami, jamais coupable
Ne trouva dans Caton, qu'un cenſeur implacable.
Quel que fût l'accuſé ſoupçonné de forfaits,
Ma voix, ni mon crédit ne ſe vendit jamais....
Je défendrai Céſar, & je puis ſans audace,
De la part des Tribus, lui promettre ſa grace.

DECIUS.

Quel vainqueur uſeroit d'un langage plus vain?

CATON.

Décius, ce langage eſt celui d'un Romain.

DECIUS.

Eh! qu'eſt-ce qu'un Romain, s'il déplaît à mon Maître?

CATON.

L'ami de la Vertu, ſi Céſar n'eſt qu'un traître.

Apprens-lui, Décius, qu'un Romain généreux,
N'aime que le devoir, la Patrie & les Dieux.

DECIUS.

Impétueux Caton, ta fureur te console,
Tu crois sans doute encore tonner au Capitole,
Où cent mille Romains, gagés pour t'applaudir,
A ne rien respecter, ont trop sçû t'enhardir.
Un pouvoir plus borné voudroit plus de prudence.
Du présent au passé, connois la différence;
Ouvre les yeux, Caton: vois quel est ton état,
Quels sont tes défenseurs, & quel est ton Sénat!

CATON.

J'y consens, Décius; ce tableau peint le crime
Du barbare vainqueur, dont le joug nous opprime;

Il retrace à nos yeux, les maſſacres divers;
Dont l'orgueil d'un ſeul homme a rempli l'Univers;
La mort de Scipion, le meurtre de Pompée;
Sur le Sénat détruit la puiſſance uſurpée;
Nos Fleuves teints de ſang, l'effroi des Nations,
Et le ſpectacle affreux de nos proſcriptions.
Voilà par quels hauts faits, Céſar obtint l'Empire!
Le voilà ce Héros, que Décius admire!
Va, dis-lui que Caton, proſcrit, abandonné,
Rougiroit à ce prix d'être auſſi fortuné.

DECIUS.

Pour prix de tant d'égards, telle eſt donc la réponſe,
Qu'à Céſar indigné, tu prétens que j'annonce?
C'eſt ainſi que Caton répond à l'amitié?

CATON.

Ton amitié m'inſulte, autant que ſa pitié.
Préſomptueux Céſar! tu trembles pour ma vie!

Les Dieux en prendront ſoin. S'il prétend que j'oublie,
Quel que ſoit mon deſtin, tous les maux qu'il m'a faits,
Il peut pour mes amis, réſerver ſes bienfaits.
C'eſt ainſi ſeulement, qu'une injuſte puiſſance,
Peut forcer un grand cœur à la reconnoiſſance.

Ceci n'eſt que la moindre partie des traits qui caractériſent Caton dans cette Tragédie. *Regarde Caton*, dit le Prince Juba à Syphax, (*Acte I. Scène VI.*) *Vois juſqu'à quel dégré, la Vertu Romaine peut élever un ſimple mortel. Juſte, vigilant, tendre pour ſes amis, toujours ſévere pour lui-même ; le ſommeil, la faim, la ſoif, les plaiſirs & les beſoins de la vie, les dons de la fortune même, ne peuvent rien ſur cette ame, que la voix du devoir, & les maux d'autrui, ont ſeuls droit de rendre ſenſible.* Et le même

Syphax, s'entretenant avec Sempronius, (Acte II. Scène IX.) celui-ci lui peint de cette maniere, la grandeur d'ame de Caton : *Tu as vû le Mont Atlas ? Tandis que le Tonnerre gronde autour de ſa tête, & que les flots de l'Océan ſe briſent à ſes pieds, il eſt toujours inébranlable, & ſemble ſe complaire dans ſa grandeur : tel eſt le ſuperbe Caton ; ſon ame orgueilleuſe, loin d'être accablée par ſes infortunes, s'éleve d'autant plus au-deſſus d'elle-même, & ſemble ne regarder maintenant Céſar, que du haut de l'Empirée.*

Terminons ici nos obſervations ſur cette belle Tragédie, vraiment digne d'être comparée à nos plus célèbres pieces dramatiques. Quand M. de la Place nous donnera l'Hiſtoire d'Adiſſon, il nous parlera ſans doute de la mauvaiſe critique qu'un M. Dennis fit du Caton ; & de la Tragédie, ſous le même titre, qu'un M. Deſchamps

s'avisa d'y opposer. Toutes les autres particularités de la vie d'Addisson ne pourront qu'être intéressantes, & nous attendons cette notice avec une sorte d'impatience.

La troisième Piéce contenue dans ce VIII. Tome est une Comédie intitulée : *Les Funérailles* ou *le Deuil à la mode*, par M. Stéele, Auteur estimé en Angleterre. Cet Ouvrage est une critique de la fausse douleur des jeunes femmes qui perdent leurs vieux maris. Mylord Brumpton passe pour mort dans sa maison ; il n'a pour confident de son intrigue, qu'un ancien Intendant fort attentif & très-délié. L'épouse que Mylord avoit prise en secondes nôces, est une Megère qui a trouvé le moyen de faire deshériter un fils du premier lit. Brumpton, par le ministére de l'Intendant, connoît toute la noirceur de cette méchante femme ;

& il apprend auſſi qu'elle étoit déja l'épouſe d'un autre homme, lorſqu'elle étoit devenue Milady Brumpton. Tout ceci forme le dénouement qui conſiſte à la chaſſer avec ignominie. Il ſe trouve dans le corps de la Piéce des Epiſodes qui pourroient bien paſſer pour des hors-d'œuvres & des embarras. On y remarque des plaiſanteries qui n'ont pu être admiſes que ſur le Théâtre Anglois : par exemple, tandis que cinq Dames font leurs complimens de condoléance à Milady Brumpton, la femme de chambre de celle-ci entre chargée de bouteilles, & deux de ces Dames ſe mettent à boire auprès du lit de la veuve. Ailleurs on voit paroître des ſoldats fort déguenillés qui font l'exercice ſous le commandement d'un valet ; & une vivandiere vient demander en grace d'être la blanchiſſeuſe de ces Meſſieurs, quand ils auront du linge. Pour donner quelque idée

du comique de cette Piéce, nous citerons la Scène II. du premier Acte, où le nommé *Sable*, qui est un Entrepreneur d'Enterremens, forme ses gens au métier de Pleureurs. *Allons*, dit-il, *que ceux qui doivent faire le rôle de Pleureurs dans cet Hôtel composent leur visage, & passent devant moi pour que je les assortisse, & leur assigne les postes qui leur conviennent.* (Ils se présentent deux à deux.) *Arrête-toi, rembrunis un peu cette physionomie ... Ce drôle-ci a une mine admirablement lugubre & sinistre : qu'on le place auprès du corps. Ce visage blême figurera bien au haut de l'escalier ; & cet autre dont l'air est aussi égaré que s'il venoit d'être témoin de quelque événement terrible, sera tout au mieux à l'entrée de la salle. Je vous placerai tous moi-même, point de sourire surtout, pour quelque cause que ce soit.* (Il leur fait des grimaces qu'ils imitent.)

Voyez-moi ce maraut avec son air riant. Ingrat coquin ! As-tu donc oublié que tu servois un Seigneur ? que je t'en ai retiré par pitié, pour te faire goûter le plaisir de recevoir des gages ? Ne t'ai-je pas d'abord donné dix, de-là quinze, aujourd'hui jusqu'à vingt schellins par semaine, pour être triste comme un hibou ? Je crois, Dieu me pardonne, que plus je le comble de biens, plus le butor en paroît gay.... Et (Scène V, même Acte) *Marchez ; voyons vos mines.* (A mesure qu'ils passent devant lui, il leur fait des grimaces que chacun d'eux imite différemment.) *Assez bien, assez bien, passablement, fort bien ! ... Songez surtout, canailles, à être fermes dans vos attitudes, inébranlables à toute espèce de bruit, de ploisanteries, ou d'envie de rire.... Pas mal.... pas mal....*

ARTICLE

ARTICLE CXVIII.

METHODE NATURELLE, de guérir les maladies du Corps, & les déréglemens de l'Esprit qui en dépendent, traduite de l'Anglois de M. Cheyne, Docteur en Médecine, & Membre de la Société Royale de Londres; par M. de la Chapelle, de la même Société. A Paris, chez J. F. Quillau, fils, ruë S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux armes de l'Université. M. D. CC. XLIX. in-12. Tome premier, pages 365. sans la Préface.

ON présente ici la Médecine, dans un point de vuë très-avantageux. On bornoit l'utilité de cet Art, à la guérison des maladies du Corps, & M. Cheyne nous apprend qu'elle peut aussi guérir les maladies de l'esprit, ce qui est encore plus précieux. Pen-

dant que les Philoſophes font de vains efforts, pour découvrir en quoi conſiſte l'union des deux ſubſtances, dont l'homme eſt compoſé, le docte Anglois travaille avec ſuccès, à détruire ce qui rend ſouvent cette union bien funeſte. Les Maîtres de la vie Anachorétique, avoient parfaitement compris, que pour arrêter les déréglemens de l'eſprit, il falloit aſſujettir le corps; mais leur méthode étoit ſi auſtère, que peu de gens avoient le courage de la pratiquer. Celle de M. Cheyne n'eſt pas ſi rebutante, elle n'a rien qui doive décourager; du reſte, l'Ouvrage que nous annonçons, n'eſt pas d'un avanturier qui ſe jouë de la crédulité du Public par de magnifiques promeſſes, & encore plus chimériques. C'eſt un Docteur en Médecine, un Membre de la Société Royale de Londres, un Ecrivain déja connu par des productions très-eſtimées. Voilà ce qui peut & doit inſpirer de la confiance.

Le Traducteur a mis au commencement du Livre, une Préface où l'on trouve la *description*, *l'histoire*, *la méthode*, & *les effets de la fameuse Transfusion du Sang.* Comme nous sommes persuadés, que la plûpart de nos Lecteurs, apprendront volontiers ce qui regarde un sujet si singulier, & dont on a tant parlé, il y a un siécle environ, nous tâcherons de contenter en peu de mots leur curiosité.

La découverte de la circulation du Sang, persuada aux Médecins, que *la bonté ou la dépravation de ce fluide*, étoit la cause la plus générale de la santé ou des maladies. Il vint ensuite en pensée, qu'en tirant d'un corps valetudinaire ou malade, le plus de sang qu'on pourroit, & en y substituant en même tems un sang beaucoup meilleur, on extirperoit une grande partie des maux, dont le genre humain est affligé. On se flattoit de reculer le terme de la vieillesse, & de la

rendre plus longue & plus gracieuse.

Les premieres expériences se firent sur des chiens. On adapta l'une des extrêmités d'un tuyau, dans l'artère carotide de l'animal en santé, & l'autre extrêmité dans la veine jugulaire de l'animal malade, afin que le sang du premier coulât dans le second, par la voye de la circulation. De peur que l'animal vieux ou malade, ne se remplît d'une trop grande quantité de sang, on avoit la précaution de lui en tirer autant par la saignée, qu'il en recevroit par la Transfusion. Cette Opération est très-simple, très-intelligible & détaillée dans le 3e. volume des Transactions Philosophiques, abrégées par Louwthorp, pages 226. & suiv. de la 3e. édition.

M. Lower passe communément pour l'Inventeur, & l'on dit qu'il en fit publiquement l'expérience à Oxford en 1665. Cependant M. Chambers assure, dans le Diction-

naire Encyclopédique, que la Transfusion fut proposée à Paris par un autre Anglois dès 1658. & qu'elle étoit déja connuë depuis quelques années en Allemagne. Comme la France n'a rien à prétendre ici, nous laisserons l'Angleterre adjuger le prix à celui des siens qu'elle désignera.

On présume que la Transfusion n'altérera pas la nature, ni les dispositions des animaux, en qui elle se sera faite; il seroit toutesfois à propos de s'en assurer par des expériences satisfaisantes: car la Transfusion est bien différente de la Greffe. La petite branche que l'on ente convertit en sa propre nature, la séve du tronc, sur lequel elle est greffée, ce qui vient de l'extrême filtration du suc de la tige, en passant par les fibres de la greffe; au lieu que dans la Transfusion, il n'y a aucune apparence que le sang des animaux se filtre de maniere à changer la nature de l'un en celle de l'aurte.

M. de la Chapelle produit ensuite plusieurs témoignages de personnes qui ont mis la main à l'œuvre en cette occasion. On travailla à l'envi en France, en Italie, en Angleterre; car parmi les nations policées, il n'en est aucune où l'on ne désire beaucoup de vivre longtems, & sur-tout de rajeunir dans la vieillesse. Les Anglois se signalerent : outre l'intérêt commun du genre humain, ils avoient l'intérêt particulier de faire valoir une découverte qui leur appartenoit en entier. Après s'être exercé sur les animaux, on s'exerça sur les hommes. On essaya aussi de guérir un fou par cette opération; mais on ne réussit pas: il courut les ruës comme auparavant, se nommant lui même *le martyr de la Société Royale*.

L'Académie des Sciences ne fut pas spectatrice oisive de ce qui se passoit dans l'Europe. On y répéta jusqu'à sept fois l'expérience; mais

toujours avec aſſez peu de ſuccés. Le Parlement de Paris ayant défendu par un arrêt la pratique de la *Transfuſion*, la curioſité ceſſa.

L'Auteur de la Préface ſeroit aſſez d'avis, qu'on recommençât, parce qu'il y a tant d'oppoſition entre les expériences, les unes favorables, les autres contraires à la Transfuſion, qu'il ne ſemble pas que la queſtion ſoit ſuffiſamment examinée. Selon lui, il y a quelque ſujet de ſoupçonner, qu'il y a eu de part ou d'autre *quelque défaut de précaution ou de bonne foi.* Il eſt tems de venir à l'Ouvrage que nous annonçons.

M. Cheyne, Ecoſſois, profond Mathématicien, Docteur & grand Praticien en Médecine, avoit promis dans ſon *Eſſai ſur le régime*, la méthode dont on vient d'imprimer la traduction. Il a dégagé ſa parole avec honneur; cinquante années d'étude, & quarante années de pratique, lui en ont fourni les moïens.

Quelle leçon pour tant d'écrivains qui se hâtent, après une préparation superficielle, de produire leurs pensées !

M. Cheyne, dans l'exercice de son art, a souvent éprouvé que la spéculation & la Philosophie s'accordoient mal avec l'expérience. C'est ce qui l'a obligé d'être très-attentif aux différentes circonstances des maladies qu'il a eu à traiter. Cependant il ne s'attend pas que sa méthode soit goutée du grand nombre : le genre humain est trop ennemi des leçons d'abstinence & de modération pour les écouter favorablement, & il est encore moins disposé à les pratiquer. Peu de gens seront assez sages pour prévenir les maladies par un pareil assujettissement.

Tout le Livre que nous annonçons est un Recueil d'Observations qui font sentir la sagacité & la force de génie de l'Auteur : elles tendent toutes au même but, mais

c'est pour nous une nécessité d'en omettre la plûpart, les unes parce qu'il n'y a que d'habiles Physiciens & d'excellens Médecins qui soient capables d'en connoître le prix, les autres, pour nous resserrer dans les bornes prescrites.

La division de cet Ouvrage est en trois parties: dont la première comprend des *Réfléxions sur l'Economie de la nature dans la vie animale.* Et d'abord l'Auteur est persuadé que le principe immatériel, l'*ame*, dans son état présent d'union avec le corps, *a besoin nécessairement* de quelques instrumens organisés, pour exercer ses opérations intellectuelles; lorsque ces instrumens sont dérangés ou détruits par la débauche, les maladies & d'autres accidens, c'est à la Médecine & à l'art de les rétablir *Le sentiment de notre propre pensée nous porte à croire que c'est quelque part dans le cerveau où la substance spirituelle tient son siége.*

C'eſt là que les organes de la penſée, au moins quant à leur origine, réſident : mais juſqu'à préſent on n'en a connu que très imparfaitement la tiſſure, & il eſt à préſumer que nous n'aurons jamais que des connoiſſances générales ſur les œuvres de l'Auteur de la nature. Une connoiſſance exacte eſt au-deſſus de la ſphére de l'entendement humain.

On obſerve que le cerveau des imbécilles & des idiots n'a point une forme naturelle. Aux uns le front eſt trop étroit, aux autres la partie poſtérieure de la tête eſt trop longue, ou le ſommet en eſt trop élevé : irrégularités qui ſont cauſées par divers accidens. La Médecine ne ſçait pas réparer ces déſordres : mais il en eſt pluſieurs autres où ſon ſecours ſera très utile. La diéte eſt le moyen le plus ſur & le plus efficace qu'elle puiſſe employer.

Perſonne n'ignore que le corps

des Brutes eſt analogue au corps humain. La digeſtion, la circulation, la tranſpiration, la reſpiration, la ſécretion, les fonctions animales s'y font par des voyes entiérement ſemblables : Or l'on voit que ces animaux, machines ou non, qui ſe nourriſſent des alimens les plus légers & qui n'en uſent que ſelon le beſoin, vivent & meurent ſans preſque aucune infirmité ; mais ceux que notre exemple & notre ſociété déréglent par des alimens ſemblables aux nôtres, ont auſſi les mêmes maladies ou des maladies analogues aux nôtres : l'excès des alimens peu convenables en eſt la cauſe. Les maladies des animaux carnaciers ſe guériſſent par la diéte, en les nourriſſant ſimplement de lait ou de ſubſtances végétales. Les maladies des animaux qui vivent de grain ſe guériſſent en broyant ou en détrempant leur nourriture ordinaire.

On a des ſonges d'autant plus pénibles & plus affreux, que l'on ſe nourrit d'alimens plus ſucculens & plus relevés : mais plus les alimens ſont doux & légers, plus auſſi les ſonges ſont agréables & bienfaiſans, ſuppoſant d'ailleurs que l'on ſe porte bien.

La loi générale de la nature nous preſcrit d'uſer d'alimens les plus légers, & d'en prendre en petite quantité : c'eſt ce qu'on appelle ici la régle *du plus léger & du moindre.* Il y a ſur tout ceci pluſieurs Obſervations très-recherchées que nous omettons à regret. Il faut les laiſſer aux Médecins & aux Anatomiſtes. C'eſt pour nous un devoir de nous rapprocher de la multitude, en lui préſentant des objets qui ſoient plus à ſa portée.

La ſeconde partie contenue auſſi dans le premier volume, nous apprend à entretenir le corps *dans un état perpétuel de ſérénité.* » Je » ſuis convaincu, *dit l'Auteur*,

» que chez nous autres Protestans
» Anglois, qui nous picquons de
» penser pour nous, sans nous
» modéler sur qui que ce soit....
» la sobriété & la modération au
» moins dans le manger, sont si
» éloignées de passer pour des ver-
» tus, & leurs contraires pour des
» vices, que de ne pas manger ce
» qu'il y a de plus cher, de plus
» délicieux, de plus succulent,
» est ce semble, la seule maladie
» connuë parmi nous, & le seul
» vice contre lequel nos parens,
» nos alliés, nos amis, nos Mé-
» decins mêmes, ne cessent de
» prêcher avec zéle & chaleur.

Cet aveu montre que l'Auteur connoît sa Nation & qu'il n'est pas d'humeur à dissimuler ses défauts. Cependant, continue-t-il, les alimens ne doivent servir qu'à réparer nos pertes, causées nécessairement ou par l'action des fluides qui nous environnent, ou par celle des fluides qui ne cessent de

rouler dans l'intérieur de la machine, pour la tenir en état d'exercer ses fonctions. Avant que nos corps ayent acquis, pour ainsi dire, le vrai dégré de maturité, la recette peut excéder la dépense, parce qu'outre la réparation nécessaire, il faut qu'il y ait encore du reste pour l'extension & l'accroissement des organes : mais quand on a acquis la parfaite maturité, il est nuisible de prendre plus d'aliments qu'on n'en a besoin précisément pour réparer ses pertes.

La faim nous fait connoître le besoin que nous avons de réparer nos forces. Il seroit à souhaiter que la nature nous fît connoître aussi exactement quand elles sont suffisamment réparées, & qu'on fût docile à ce sentiment intérieur. Si l'on est trop longtemps à remplacer ce qu'on a perdu, on éprouve une douleur plus dévorante que celle des tortures les plus horri-

bles. Il feroit à défirer qu'on fouffrît autant quand on paffe les juftes bornes du vrai befoin.

Pour entretenir le corps dans un état d'aifance & d'agilité uniforme, & l'ame dans une difpofition conftante d'exercer avec facilité fes fonctions intellectuelles, il n'eft rien de plus fur ni de plus efficace que de ne prendre d'alimens qu'autant qu'il eft néceffaire. Il eft même avantageux d'en prendre un peu moins. A la faveur de cette régle, fi elle eft bien gardée, on fe garantira *des grandes maladies, des incommodités habituelles, des abbattemens, des infirmités de l'âge avancé, & l'on fournira fa carrière, fans aucune douleur violente, auffi loin que les loix de la mortalité & les deffeins de la Providence pourront le permettre.*

Il vient en penfée que, fi le genre humain étoit affez fage pour fuivre un confeil donné avec tant

de capacité & de sincérité. la Médecine, la Chirurgie, la Pharmacie deviendroient des Arts inutiles, & tous ceux qui les exercent, seroient obligés de se tourner vers d'autres objets. Cette révolution est bien éloignée. Le genre humain aimera encore longtemps à manger & surtout à boire plus qu'il n'est besoin. Il y aura seulement quelques sages qui profiteront des Observations de M. Cheyne, & parmi ces sages il y en aura peu qui l'ayent toujours été, ou qui ayent commencé de bonne heure à tenir ce régime.

Pour ruiner d'un seul coup toutes les prétentions du Médecin Ecossois, on dira que plusieurs personnes ont perdu les forces & la santé par une abstinence bisarre, opiniâtre & contre nature. L'Auteur répond que ce sont des lunatiques ou quelque chose d'équivalent & que jamais un homme sensé ne s'opiniatrera à une diéte

ſi exceſſive qu'il en ſoit viſiblement incommodé.

On remarque judicieuſement qu'un ſymptôme conſtant de toute maladie qui commence, de quelque nature qu'elle ſoit, eſt au moins une diminution d'appetit, quelque nauſée, quelque dégout, ou quelque péſanteur après avoir bien mangé. Auſſi tous les bons Médecins tant anciens que modernes commencent par ordonner un régime convenable. Nous avertiſſons en paſſant, que l'Auteur ſemblera peut-être à bien des gens dégrader un peu la Pharmacie, en la traitant de *Cuiſine de la Médecine*. On peut aſſurer, que ce n'eſt pas toujours celle des Médecins, qui dépenſent peu en remedes; c'eſt ſans doute, parce qu'ils ſe gouvernent ſi-bien eux-mêmes, qu'ils n'ont pas grand beſoin de ces ſecours étrangers. Il ſeroit injuſte de ſoupçonner que ce ſeroit faute de confiance dans leur vertu.

Il n'y a aucune page, où un Journaliſte ne pût s'arrêter utilement ; mais nous nous hâtons de venir aux maladies de l'eſprit, en tant qu'elles dépendent de l'œconomie animale. L'Auteur, après les recherches les plus exactes, n'y a point trouvé d'autre cauſe naturelle & Philoſophique de l'idiotiſme, de la ſtupidité, de la perte de la mémoire ou du jugement, de la folie, de la manie, & de toutes les maladies qu'on appelle *céphaliques* ou *nerveuſes*, & qui ſont accompagnées de quelque dérangement du ſens commun, que l'obſtruction, l'extinction, le relâchement, ou la mauvaiſe conformation des organes. Selon lui, *Dieu a dû*, (cette expreſſion eſt trop forte) *créer les hommes ſains de corps & d'eſprit.* Il laiſſe à part comment l'erreur, les maladies, la miſére & la mort ſe ſont introduites, parce que ces recherches ſont étrangères à ſon ſujet. Mais ce

qu'il fait concevoir aiſément, c'eſt que l'uſage immodéré du *Punch*, des liqueurs fortes, des pâtés de jambon, ou de bêtes fauves, & les intempérances d'une autre eſpéce obſtruent les vaiſſeaux les plus déliés, relâchent les nerfs, & ſont cauſe qu'il naît des enfans difformes & imbécilles. Il explique avec la même facilité comment les organes matériels, qui ſervent aux fonctions intellectuelles, c'eſt-à-dire à l'action de la penſée, deviennent, faute d'exercice, durs & calleux; comment les effets de ces déſordres ſe répandent ſur la poſtérité & vont toujours en croiſſant. Nous ſommes pour ainſi dire à la derniere maille de cette chaîne, commencée tant de ſiécles avant nous. *Ainſi on ne doit pas être ſurpris de voir naître parmi nous.... des monſtres... des corps contrefaits, des ſens défectueux, des cerveaux bleſſés, des imbéciles, des eſprits forts & libertins, des infidèles &c.*

L'Exemple de M. Newton, eſt placé ici bien à propos, pour nous montrer combien une tempérance & une ſobriété extrême, contribuent à ſoûtenir les forces de l'eſprit. Ce fameux Mathématicien, un des principaux ornemens de ſa nation, ſe contentoit chaque jour, pendant qu'il travailloit à l'analyſe de la lumiere & des couleurs, d'une petite quantité de pain, avec de l'eau & très-peu de vin d'Eſpagne qu'il prenoit de tems en tems, quand ſes eſprits étoient épuiſés par la durée & la profondeur de la méditation. On ſçait que M. Newton a paſſé de beaucoup quatre-vingts ans; il n'y a nulle apparence, que les Poëtes le prennent pour modèle. Anacréon, Tibulle, Horace, aimerent le vin, & compoſerent de très-beaux vers; il ſemble que cette liqueur étoit leur Apollon & leur Muſe.

Horace a bû ſon ſaoul, quand il voit les
Ménades.

Nous n'aſſurons même pas, que ni les Orateurs, ni les Hiſtoriens, ni les Littérateurs d'aucune autre eſpéce, s'aſſujettiſſent à un régime ſi auſtère. Il y a eu des Fondateurs d'Ordres Religieux, où l'on menoit une vie encore plus dure, & ils ont eu des Diſciples en grand nombre; mais l'objet qui les ſoutenoit, étoit bien ſupérieur au plaiſir de découvrir quelques vérités phyſiques ou géométriques. On n'eſt guéres tenté de les acheter à ce prix.

M. Cheyne creuſe ici à l'Angloiſe, dans les myſtères de la Phyſique. Selon lui, il y a dans le genre humain, deux eſpéces d'hommes extrêmement différens. Les uns excellent naturellement dans les facultés intellectuelles, les autres dans l'exercice des organes materiels. Ces derniers peuvent, ſans riſquer beaucoup, ſe nourir pendant quelque tems, des mets les plus ſucculens, & uſer des liqueurs les plus fortes. Ils

ſeront punis ſévérement de leur intempérance dans la ſuite ; mais ils ne craignent rien, parce que *leur jugement eſt abſolument fauſſé*, & que *leurs organes intellectuels ſont généralement obtus ou émouſſés*. Entre ces deux extrémités, eſt la multitude des génies médiocres, parmi leſquels il ſe rencontre quelquefois par divers arrangemens, un Conquérant, un Artiſte admirable ; mais rarement un Miniſtre habile, un Légiſlateur ſage, ou un Philoſophe profond. Il eſt funeſte pour le genre humain, que dans la première claſſe, qui eſt celle des eſprits, nés pour les plus grands rôles dans le gouvernement du monde, il y en ait eu pluſieurs qui n'ayent pas ſçû conſerver leurs diſpoſitions naturelles, par un régime convenable.

On ne conteſte pas, que dans ces conditions laborieuſes, où l'on eſt obligé de ſupporter de rudes travaux, *la nourriture des ſubſ-*

tances animales, & l'uſage des liqueurs fermentées, ne ſoient propres à donner du courage, & à faire ſupporter les grandes fatigues ; mais il faut conſiderer que ces exercices violens, ſont un antidote contre les maladies qu'on auroit à craindre. Quant à ces hommes plus tranquilles, dont la profeſſion exige une vie ſédentaire, & qui n'ont beſoin que de l'exercice libre des facultés intellectuelles, le régime de Pythagore ou de Cornaro, eſt leur partage.

L'Auteur fait auſſi part au Public, de ſes Obſervations ſur l'Hydrophobie des chiens, & ſur les maladies aiguës, épidémiques & contagieuſes ; il ſe montre partout un Médecin, très-habile, très-appliqué, très-expérimenté, très-digne enfin de l'eſtime & de la confiance du Public. Peut-être y a-t'il quelques expreſſions, quelques idées que les Théogiens ne paſſeront pas ; mais elles ſont comme étrangéres au fond de l'ouvrage,

ARTICLE CXIX.

DELLA ISTORIA ECLESIASTICA Deſcritta da F. Giuſeppe Agoſtino Orſi dell' ordine de Predicatori &c. Tomo terzo contenente la Storia del terzo ſecolo della Chieſa. Hiſtoire Eccléſiaſtique par le R. P. Orſi Tom. III. 4°. pag. 522. à Rome chez les Pagliarini, & ſe trouve à Paris chez Cavelier ruë Saint Jacques au Lys d'Or.

LE troiſiéme Volume de cette Hiſtoire commence à l'année 211. & finit en 292. Il y eſt queſtion d'abord des Montaniſtes, de leurs erreurs, & de leur trop célébre défenſeur Tertullien. Le P. Orſi analyſe les Ouvrages de cet Ecrivain infatué de ſon *Paraclet* & de ſes fauſſes Prophéteſſes. Dans un de ces Ouvrages intitulé de *la Chaſteté* on trouve du moins un

trait

trait excellent : C'eſt celui qui atteſte l'ancienne vénération de l'Egliſe à l'égard des Images. Tertullien, il eſt vrai, rend ce témoignage en ennemi. Il reproche aux Evêques & aux Prêtres Catholiques de mettre ſur leurs Calices la figure du *Bon Paſteur* ; il ſuppoſe, d'un ſtyle amer, qu'ils s'autoriſeront de cette Image, Symbole de charité & de douceur, pour recevoir les pécheurs à la pénitence ; mais ces aigreurs Africaines & Montaniſtes ne font pas diſparoître l'éclat d'une tradition reſpectable. Le P. Orſi fait voir combien ce texte eſt précieux, & il y ajoute une eſpéce de Diſſertation curieuſe ſur les vaſes qui ſe trouvent encore dans les Cimetières ou les Catacombes de Rome. Ces monuments antiques de la piété des premiers ſiècles ſont ſouvent ornés de l'Image des Saints Apôtres ou du Bon Paſteur chargé de la Brebis qu'il rapporte au

bercail. Il faut lire ce morceau digne d'un bon Critique & d'un homme verſé dans les Antiquités.

De Tertullien notre Auteur paſſe à Origène perſonnage encore d'une conduite ſinguliére, mais beaucoup plus aimable, plus ſçavant & plus digne d'excuſe ou de compaſſion que Tertullien. En parlant des études d'Origène, le P. Orſi agite une queſtion que nous trouvons très-bien pour la méthode; mais qui n'eſt peut-être pas décidée de manière à contenter tous les Sçavans. Ce R. P. croit que l'*Ammone Saccas*, qui fut un des Maîtres d'Origène, n'étoit qu'un Apoſtat de la Religion Chrétienne non un Ecrivain Eccléſiaſtique, Auteur de deux Traités utiles à la Religion, & digne des éloges que lui ont donné Euſebe & S. Jérôme. Les preuves de cette opinion ſont 1° Que Porphyre, qui connoiſſoit bien l'Ecole d'Ammo-

ne, déclare positivement que ce Philosophe, Chrétien d'abord, reprit ensuite le culte des idoles. 2°. Que le même (Ammone) ne peut avoir composé ces deux Traités de Religion, intitulés, l'un *Harmonie Evangélique*, & l'autre *la Conformité de Moyse avec J. C.* ainsi que le disent Eusebe & S. Jérome, puisque l'*Ammone Saccas*, dont parle Porphyre, n'a jamais fait que des leçons de vive voix, sans laisser aucun écrit à ses disciples : c'est Longin, un des principaux de cette Ecole, qui rend ce témoignage cité par Porphyre dans la vie de Plotin. Nous supprimons les autres raisonnements du P. Orsi totalement déterminé à reconnoître deux Ammones, l'un Philosophe & Apostat du Christianisme, l'autre toujours bon Chrétien, & Auteur des deux Livres ci-dessus nommés.

Nous avouons que telle est aussi l'opinion du célébre Albert Fabri-

cius dans sa Biblioth. Grecque T. IV. Mais il faut néanmoins considérer le sentiment d'Eusebe & de S. Jérôme, suivis par MM. Dupin & de Tillemont; par les PP. Pagi & D. Ceillier. Tous ces Sçavants ne reconnoissent, dans l'hypothèse présente, qu'un Ammone Philosophe Chrétien, Maître d'Origène, & tout ensemble de Longin, de Plotin &c. & voici les raisons qu'on oppose aux deux preuves adoptées par Fabricius & par le P. Orsi. 1°. L'autorité d'Eusèbe qui réfute hautement Porphyre sur la prétenduë Apostasie d'Ammone, est assurément très-forte, & elle l'est d'autant plus qu'il remarque, dans ce même endroit, que Porphyre fait aussi un mensonge palpable en disant qu'Origène étoit né de parents payens, & qu'il embrassa dans la suite le Christianisme. Ceci, comme on voit, est un argument Polémique, & qui suppose qu'Eusebe donnoit

actuellement une grande attention à ce point d'Histoire. En second lieu Fabricius & le P. Orsi prétendent qu'Ammone le Philosophe *n'écrivit jamais rien* & ils produisent en preuve Longin cité par Porphyre au Chap. XX. de la vie de Plotin. Mais nous ne trouvons point, dans cet endroit, que Longin se soit exprimé d'une manière si absoluë. Il dit seulement » que parmi les Platoniciens » quelques-uns avoient expliqué » leur Doctrine dans des livres, » & que d'autres s'étoient con- » tentés d'enseigner de vive voix; » que du nombre de ces derniers » étoient Ammone, Origène, » Théodote & Eubulus; que s'ils » avoient écrit quelque chose, ce » n'étoit que comme par hazard » & sans mériter à ce titre d'être » mis au nombre des Auteurs. «

On voit donc que, suivant Longin même, Ammone a pu laisser quelque Ouvrage, mais peu con-

ſidérable, & tels ſans doute ont pu paroître aux yeux de ce Philoſophe payen, les deux Livres dont parle S. Jerôme, ſçavoir la *Conformité de Moyſe avec J. C.* & l'*Harmonie Evangélique*; ſans compter après tout que des écrits, faits en faveur du Chriſtianiſme, auroient bien pu échapper à la connoiſſance de Longin & de Porphyre. Les autres difficultés de Fabricius, nous les paſſons comme trop frivoles, & nous revenons à dire qu'aucune raiſon ſolide ne paroît balancer ici le témoignage d'Euſèbe répété & confirmé par S. Jerôme.

Il eſt bien néceſſaire d'abréger préſentement, puiſque nous avons tant inſiſté ſur ce point particulier de critique. Le Pere Orſi continue d'analyſer les Ouvrages de Tertullien & d'Origène; & il marque la mort de l'un & de l'autre, à peu près comme M. de Tillemont. Sur Origène, obſervons

la réfutation que fait notre Auteur d'un mot de M. Dupin : » Je ne vois pas, dit le Pere Orsi, » à quel propos un Auteur moder» ne a écrit que la sentence fulmi» née par Démétrius, Evêque d'A» lexandrie, contre Origène, sub» sista sous ses successeurs, Héra» cle & Denis, quoique le premier » eût été disciple d'Origène, & que » le second eût beaucoup d'estime » pour lui. » Nous reconnoissons fort la justesse de cette Critique, pour ce qui regarde S. Denis, qui fut en effet l'ami d'Origène, & plûtôt son protecteur que son adversaire ; mais à l'égard d'Héracle, qui selon le Pere Orsi, *laissa Origène en paix*, tant d'Auteurs disent qu'il s'éleva contre lui, que sur ce point, M. Dupin pourroit bien avoir raison. On peut voir le Pere Pagi, ann. 246. n. 3. & M. de Tillemont, tom. 3. pag. 769.

Un des plus grands morceaux compris dans ce Volume, est l'his-

toire de la vie, des souffrances, des Ecrits de S. Cyprien. Le Pere Orsi traite tout ceci avec beaucoup d'étenduë, hors peut-être la célèbre dispute du S. Evêque de Carthage, avec le Pape S. Etienne, laquelle méritoit d'être discutée davantage. Ainsi, par exemple, il eût été à propos de faire sentir, que le Pape ne donna point dans l'erreur opposée, qui auroit consisté à reconnoître la validité de tout Baptême, donné par toute espéce d'Hérétiques, même ceux qui altérent la forme du Sacrement. Les Protestans, Pearson & Blondel, & parmi les Catholiques, M. Dupin & quelques autres, ont fait cette mauvaise querelle au S. Pape Etienne: le Pere Pagi l'a vengé; & c'est de lui que notre Auteur Italien auroit pu emprunter aussi quelques traits de justification, en faveur de ce Pontife: Mais celui-ci excommunia-t'il en effet S. Cyprien & Firmi-

lien, toujours attachés à leur sentiment, de l'invalidité du Baptême conféré par des Hérétiques? On nous décide ici que la censure ne fut que comminatoire; & c'est aussi l'opinion des PP. Alexandre & Pagi: opinion qui peut paroître suffisamment prouvée, mieux prouvée même que celle de M. de Tillemont, & de quiconque prétend que le Pape S. Etienne sépara, autant qu'il étoit en lui, de la Communion des Fidèles, ces deux grands Evêques, Cyprien & Firmilien.

L'Hérésie des Sabelliens est décrite par le Pere Orsi, comme par M. de Tillemont. Ces deux Auteurs en font remonter l'origine à Praxéas, qui la répandit à Rome, & à Noëtius qui la prêcha en Asie. Ce dernier inquiété à ce sujet, nia d'abord, comme font tous les Hérétiques, quand leur parti est encore trop foible; il continua de dogmatiser; & sur une

seconde monition qui lui fut faite, il leva le masque, il avoua qu'il ne connoissoit qu'un Dieu, qui étoit né, qui avoit souffert, & qui étoit mort pour le genre humain : ce qui énonçoit la confusion des personnes en Dieu. *Cosi*, ajoute le Pere Orsi, *rimase ostinato nell' errore, e cacciato dalla Chiesa co' suoi seguaci, tenne a parte le sue conventicole, e stabili una scuola della sua empietà. Ma ben presto liberò Dio la sua Chiesa da questa peste. Essendo egli morto quasi nel medesimo tempo col suo fratello, in vece d'esser sepolti con gloria e magnificenza come Moïsè ed Aronne, furono abandonati come traditori, nè meritarono che alcuno si prendesse cura di dar loro onorevole sepoltura.* M. de Tillemont avoit dit de même, tom. IV. p. 238.

» Noët demeurant obstiné dans » son erreur, les saints Prêtres, » après l'avoir convaincu, le chas» serent de l'Eglise, lui & tous

» ceux de sa Secte, & son orgueil
» le porta ensuite à établir une
» école de son Héréfie. Il mourut
» peu de tems après avec son frere;
» mais au lieu d'être enterrés avec
» pompe, & avec gloire, comme
» Moïse & Aaron; (ils avoient
» osé prendre le nom de ces deux
» grands hommes;) ils furent a-
» bandonnés comme des traîtres, &
» ne mériterent pas seulement qu'-
» aucun des serviteurs de Dieu,
» prît le soin de les ensevelir. »

Sabellius fut plus fameux que Praxéas & Noëtius; & Paul de Samosate, Evêque d'Antioche, ennemi comme Sabellius, de la distinction des personnes en Dieu, causa encore plus de troubles dans l'Eglise par ses erreurs, sa conduite scandaleuse, sa vanité & sa hardiesse. Toute son histoire & celle de sa condamnation dans les trois Conciles d'Antioche, est ici un peu moins diffuse que chez M. de Tillemont. On n'y parle point de la condam-

nation prétenduë du *Conſubſtantiel* par le 3e. Concile d'Antioche : cet article peut fournir un point de critique curieux & conſidérable dans une 2e. Edition. *

La derniere grande Héréſie, dont parle le Pere Orſi dans ce volume, eſt celle des Manichéens. Nous ne croyons pas qu'il oublie aucune des circonſtances qui regardent l'Auteur & le ſyſtême de tant d'impiétés. Il faut finir & renvoyer au livre même, qu'on lira ſans doute avec plaiſir, étant écrit clairement, purement & judicieuſement. Nous ne ſommes pourtant pas perſuadés, après la lecture exacte de ces trois 1rs. tomes, qu'ils ſoient capables d'obſcurcir le mérite & la réputation de M. Fleury. Il nous ſemble que celui-ci a beaucoup plus conſulté les ſources, qu'il raconte avec plus de gravité, qu'il inſtruit mieux quoiqu'avec moins d'appareil; mais

* Voyez le Livre intitulé, *Divinitas Chriſti* &c. de Dom Prudent Maran.

notre jugement en ceci, comme par-tout, doit être ſubordonné à celui du Public, & nous paſſons volontiers condamnation ſur les défauts de notre critique, ſi elle a le malheur de n'être pas goutée.

ARTICLE CXX.

NOUVEAUX MEMOIRES d'Hiſtoire, de Critique, & de Littérature, par M. l'Abbé d'Artigny. A Paris, chez de Bure l'ainé Quay des Auguſtins, à l'image S. Jean, in 12. pag. 501. M. DCC. XLIX.

LEs Mémoires de cette eſpéce ſont ſouvent comme les Ouvrages en *Ana*, des Archives immenſes de quelques vérités, & de beaucoup de menſonges, de quelques anecdotes curieuſes, & de beaucoup de faits controuvés & ſatyriques, de quelques ſaillies heureuſes, mais noyées dans une mer de penſées froides, de fades

plaiſanteries, de bons mots plats ou ſurannés, d'une critique dictée par la paſſion, ou de louanges inſpirées par la flatterie & l'ignorance.

Les nouveaux Mémoires que nous annonçons ſont exempts de ces défauts. Ils ſont variés & inſtructifs; la louange & la critique y ſont ſemées avec gout & avec diſcernement; ceux qui n'ont pas lû y apprendront beaucoup, ceux qui ont des connoiſſances y apprendront quelque choſe, & y reliront avec plaiſir ce qu'ils ſçavent déja. Il ne reſte qu'à juſtifier ce jugement, en rapportant quelques Articles, & nous n'aurons égard dans le choix qu'à ceux qui ſont le plus à la portée du grand nombre de nos Lecteurs.

Le jugement qu'il porte ſur les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des hommes illuſtres dans la République des Lettres*, nous a paru juſte & fort ſenſé. Cet Ouvrage

d'ailleurs fort utile aux Bibliographes péche & dans le titre & dans l'exécution. 1°. Dans le titre ; l'Epithéte d'*Illustre* ne doit se prendre qu'en bonne part, & on ne mettra jamais parmi les hommes *Illustres*, des Auteurs qui n'ont employé leurs talens qu'à attaquer les mœurs & la Religion, qui n'ont écrit que des horreurs, des blasphémes, des extravagances. Un *Vanini*, un *Spinosa*, un *Beverland*, un *Voolston*, & tant d'autres, dont le P. Nicéron s'est donné la peine de compiler l'Histoire, sont-ce des Personnages *illustres* ? Cette Epithéte convient encore moins à plus de 400. Ecrivains obscurs, méprisés & méprisables, dont ce laborieux Compilateur nous a donné la vie avec le Catalogue de leurs Ouvrages. Si des Ecrivains aussi minces n'ont pas eu la sagesse de se taire, il faut avoir la prudence de les laisser dans l'oubli eux & leurs Ouvrages.

2°. Dans l'exécution. Le P. Nicéron s'engageoit à faire connoître les hommes illustres de la République des Lettres, & on cherche envain dans une si vaste compilation une foule d'Auteurs qui ont illustré cette République & consacré leurs noms par des productions immortelles. M. l'Abbé d'Artigni fournit une Liste de 88. Auteurs la plûpart véritablement illustres, dont le P. Nicéron n'a fait aucune mention, & il seroit aisé de grossir considérablement cette Liste. » Pour deux ou » trois Ecrivains célèbres, dit nô» tre Auteur, on en trouve 12. à » 15. auxquels personne ne prend » le moindre intérêt. Tels sont les » Auteurs Allemands peu connus » souvent hors de la Ville qui les » a vu mourir. J'ai même obser» vé, ajoute-t-il, que ceux-ci tien» nent beaucoup plus de place » qu'ils ne méritent, tandis que » d'autres dont la vie & les

» écrits ont de quoi picquer la cu-
» riosité, n'offrent au Lecteur em-
» pressé, que des articles minces
» & superficiels. En parlant du
» grand Bossuet, du respectable Fé-
» nelon, il renferme les mémoires
» de leur vie & de leurs écrits dans
» l'espace de quatre pages. Auroit-
» il dû *garder le silence en si beau*
» *sujet de parler ?* »

Les remarques sur l'origine des Fables du Paganisme, sont curieuses & instructives. Au dernier siécle, des Sçavants du premier Ordre se sont exercés à trouver dans les Livres Saints & dans l'Histoire de Moïse, l'origine des Fables du Paganisme. Bochart, Vossius, M. Huet, Evêque d'Avranches, M. le Clerc, se sont surtout distingués en cette matiére. Ils ont donné la torture à leur esprit, prodigué une érudition immense, multiplié les raisonnements, entassé les conjectures ; & ils n'ont réüssi au Jugement de bien des Sçavants,

qu'à outrer la matière, & à faire des applications souvent hazardées, quelquefois peu décentes. M. Huet trouve le Législateur des Juifs jusques dans Priape. Il découvre avec Bochart l'adoration du veau d'or dans l'avanture de Pasiphaé. Les Satyres sont les Israëlites errants dans le désert. L'Isis des Egyptiens est l'Eve des Hébreux. Le Tiphon de la Fable qui tuë son frere, est Caïn qui tuë Abel. La Fable de Polyphême est l'Histoire de Samson. Mercure, Bacchus, Minos, Rhadamante sont copiés d'après Möyse. Le *Palladium* a été imaginé d'après l'Arche d'Alliance. On ne finiroit pas, si l'on vouloit entrer dans le détail de tous les traits de ressemblance, que ces grands Critiques ont prétendu trouver entre la Fable & l'Histoire des Hébreux.

M. l'Abbé d'Artigny, d'après plusieurs Sçavans, prétend que tous ces Paralléles sont plus ingénieux

que ſolides. Il ſoutient que, ſi l'on excepte le déluge, & quelques événemens ſinguliers dont la tradition conſervoit la mémoire, les Grecs n'ont pas puiſé leur Mythologie dans les Livres Saints. Les arguments qu'on tire de la conformité des uſages, de la reſſemblance des événemens, de l'Etymologie forcée des noms, ne paroiſſent pas à notre Auteur des raiſons concluantes. Et ſi quelqu'un en étoit touché, il faudroit donc qu'il adoptât auſſi les conjectures du fameux Olaus Rudbeck. Ce ſçavant Suédois, en ſuivant la même route, c'eſt-à-dire, la reſſemblance des noms, & l'Etimologie des mots, a voulu prouver (& ſes raiſonnemens ne manquent pas quelquefois de vraiſemblance), que la Suéde ſa Patrie a été le berceau de la Fable, des Arts & des Sciences; que c'eſt dans la Suéde que Jupiter, Saturne, Hercule, Bacchus, Mars, & tous les autres

Dieux ont vêcu ; que le Jardin des Hespérides, les Champs Elisées, l'Isle d'Ogygie, & toutes les autres merveilles célébrées par les Grecs étoient dans la Suéde.

Un exemple encore peut-être plus frappant de la futilité de la Science Etymologique, est celui de Pierre le Loyer. Cet Auteur, plein d'une vaste érudition, dans un Ouvrage intitulé *Edom* ou *les Colonies Iduméanes*, prétendit prouver, » que les Angevins tiroient » leur origine d'Esaü, que non » seulement les noms des Villes » de France, mais encore ceux des » Villages d'Anjou, des hameaux, » des maisons, des piéces de terre » de la Paroisse d'Huilé, lieu de » sa naissance, venoient de la Lan- » gue Hébraïque & Chaldaïque. » Il trouvoit dans cette Paroisse » les noms d'une infinité d'Hé- » breux qu'il regardoit comme les » ancêtres des habitans du Pays. «

L'existence des Géants fait la

matiere du XII. article. L'Ecriture Sainte établit clairement l'existence de ces Géants, & cela devroit suffire pour fixer la créance de tout Lecteur raisonnable. Cependant quelques Interprétes ont voulu prendre dans un sens métaphorique les expressions de l'Ecriture, & ils osent avancer que le terme de *Géant* signifie simplement une force extraordinaire, une valeur héroïque, une méchanceté excessive. Ils ne sont pas embarassés des difficultés qu'on tire des ossements monstrueux qui se trouvent en plusieurs endroits de notre globe; ils répondent que la terre, qui produit les végétaux & les minéraux, peut aussi produire des os, ou au moins en augmenter le volume. Un sçavant Académicien, dans une Dissertation fort estimée, n'a pas nié l'existence des géants, mais il a voulu fixer leur grandeur & la fixe à 12 pieds. Quelles raisons l'ont déter-

miné à cette mesure ? Ces raisons sont l'*impossibilité où auroient été ces masses énormes de se mouvoir, de se courber &c. & l'Antipathie qui a du se former entre des hommes si prodigieux, & le reste du genre humain, avec lequel ils étoient obligés de vivre.* Mais en vérité cette Antipathie n'auroit-elle pas encore lieu avec des hommes de 12 pieds? Des hommes de cette taille nous feroient peur, & ils nous regarderoient comme de petits *Pantins* risibles, jusques dans nos attitudes les plus sublimes & les plus étudiées. Ils nous mépriseroient, nous subjugueroient & nous les haïrions. M. l'Abbé d'A. apporte pour prouver l'existence des Géants, dont la taille excédoit de beaucoup la mesure de 12 pieds, des faits qui paroissent incroyables, mais dont on ne peut contester la vérité, sans être obligé d'admettre une espece de Pyrrhonisme en fait d'Histoire.

L'Article XXII. fournit une Anecdote curieuse, au sujet de M. le Marquis de Langallerie : ce Seigneur si connu par ses avantures, en courant le Monde, n'en étoit pas devenu plus fidèle à la foi de ses peres. Il avoit embrassé la Religion-prétenduë-reformée, il en faisoit profession publique à Amsterdam, lorsque M. de Marcilly arriva dans cette Ville. Quoique ce dernier fût Laïque & assez jeune, il avoit étudié la Religion, étoit habile dans la Controverse, & avoit de fréquentes disputes avec les Ministres. Ces disputes firent du bruit ; & le Marquis déserteur de la Religion de ses Ancêtres, désira de voir & de conférer avec le Voyageur Controversiste. On convint des conditions de la dispute; le Marquis s'engagea par écrit, & de la maniere la plus solemnelle, à rentrer dans la Religion Catholique, si l'on pouvoit dissiper ses préjugés contre l'Eglise Romaine. Les pré-

jugés furent dissipés, & le Marquis fut persuadé ; mais des vuës humaines, & des considérations politiques, l'empêcherent de se déclarer sitôt ; & content d'être Catholique Romain dans le secret du cœur, il continua de paroître Protestant : cette conversion attira bien des déclamations, des outrages & des menaces à M. de Marcilly & il fut obligé de se sauver à Bruxelles.

L'Article XXIV. contient des *réfléxions sur les Ana, avec un Catalogue raisonné de ces sortes d'Ouvrages.* Les premiers *Ana* qui parurent, furent lus avec avidité, & eurent le succès le plus universel & le plus marqué. Bien des choses durent contribuer à ce succès. Ces sortes de recueils ne contiennent qu'une littérature legere, qui est à la portée de tout le monde. On promene rapidement le lecteur d'une matière à une autre, & la variété est le gout dominant. Ce sont les réfléxions d'Auteurs célé-

bres

bres & on s'imagine comme l'observe M. l'Abbé d'A. » Qu'ayant » laissé eux mêmes les matériaux, » que les Editeurs ont mis en œu- » vre, on y trouvera bien des par- » ticularités qne des raisons de » bienséance, d'intérêt ou de poli- » tique ne leur permettoient pas » de publier de leur vivant. L'air » naturel, & négligé dont on les » fait parler, gagne la confiance. » On aime à les voir, pour ainsi » dire, dans leur deshabillé. »

Ces raisons prouvent que la lecture des *Ana* auroit dû être instructive & amusante, si le goût, la raison, la vérité avoient dirigé dans la composition de ces sortes d'ouvrages; mais le succès des *Ana* fut cause que le Public en fut bientôt inondé & qu'on fit parler presque tous les hommes célébres, pour leur faire dire des choses plates, inutiles, grossiéres, & quelquefois remplies d'ignorance, d'injures & de calomnies.

M. l'Abbé d'A. pense que pour remettre en honneur ces sortes de productions, il faudroit en donner de nouvelles Editions dont on auroit soin de retrancher les inutilités, les platitudes, les injures. On ne peut disconvenir que ce conseil ne soit très-sage: mais si l'on retranchoit des *Ana* les discours inutiles, les pensées fausses, les contes ridicules, les anecdotes injurieuses, les traits satyriques, les fables, les mensonges, les calomnies; ces collections immenses ne deviendroient-elles pas des infinimens petits?

Notre Auteur passe en revuë les *Ana* anciens & modernes, & il nous a paru qu'il en portoit un jugement sain & impartial. Rapportons quelques-uns de ces jugemens, afin que le lecteur jugé de l'équité de cette observation.

Menagiana. » M. de la Monnoie en a donné une édition en » 4 vol. avec des corrections &

» des augmentations. On peut
» dire qu'il en a fait le meilleur
» ouvrage en ce genre qu'on ait vu
» jusqu'ici.

Fureteriana. » Le titre de ce
» recueil annonce les bons mots,
» & les rémarques d'histoire, de
» morale, de critique, de plaisan-
» terie & d'érudition de M. de
» Furetiére. Malheureusement on
» n'y trouve rien qui soit digne
» d'un homme d'esprit & sçavant.

Naudæana & Patiniana. » Ce
» recueil est rempli de faussetés &
» de bévues si grossiéres, qu'on
» auroit tort de les mettre sur le
» compte de Naudé un des plus
» sçavans hommes de son siécle.

Vasconniana. » Ce recueil dont
» la plupart des Gentilshommes de
» campagne ornent leurs chemi-
» nées, contient quelques saillies
» heureuses, mais étouffées, pour
» ainsi dire, par le nombre des
» pensées plattes & insipides.

Cet extrait est déja bien long

& il faut le finir. Il reste cependant bien des articles intéressants ; mais ce que nous avons dit suffit pour faire connoître le mérite de cet ouvrage.

ARTICLE CXXI.

HISTOIRE DE PYRRHUS Roi d'Epire par M. Jourdan T. I. p. 375. in 8°. à Amsterdam. T. 2. p. 385 chez Pierre Mortier. M. DCC. XLIX.

MOnsieur Jourdan n'est pas surpris qu'il ne se soit trouvé aucun Auteur dans ces derniers tems qui ait entrepris l'Histoire d'un Roi si célébre. Il a très-bien vu l'obstacle qui a arrêté jusqu'ici les meilleurs Ecrivains. C'est qu'on n'est pas assez instruit des détails dont on auroit besoin pour un pareil ouvrage. On sçait seulement que Pyrrhus a fait la guerre aux Romains & à quelques autres peu-

ples, les voisins, qu'il a pris certaines villes, qu'il s'est distingué dans l'art militaire; mais ce n'en est pas assez pour former un corps d'Histoire, quoi que ç'en soit assez pour transmettre avec éloge le nom d'un souverain à la postérité. Il faudroit encore pouvoir exposer au lecteur les vuës & les intérêts politiques, les situations des places fortes, les opérations principales des siéges, les dispositions des armées dans les batailles, & les mouvemens décisifs qui en ont déterminé le gain ou la perte. Toutes ces connoissances appuyées sur des monumens respectables, car il est rare qu'il s'y rencontre une certitude entiere, sont les materiaux que l'Architecte met en œuvre. C'est à lui de les ranger & de les poser selon les regles de son art; mais si les matériaux manquent, comment y suppléer? Plutarque sçavoit beaucoup mieux que nous les événements du Regne de Pyrrhus.

Il avoit entre les mains bien des écrits qui ont péri dans la ſuite des ſiécles; cependant il n'en ſçavoit pas aſſez pour en former un juſte volume, beaucoup moins pour en former deux. Ce que nous apprenons d'ailleurs du même Prince eſt fort borné, & tous ces morceaux raſſemblés n'embaraſſent point pour le choix. Ce ſont des fonds qui s'épuiſent aiſément.

Telle a été la ſituation de M. Jourdan & il avouë lui-même qu'il n'eut jamais eu le courage d'entrer dans cette carriere, s'il n'y avoit été forcé par une juſte indignation. On imprima il y a quatre ans à Londres un livre qui a pour titre: *Voyages & Expéditions de Pyrrhus*. C'eſt l'ouvrage d'un réfugié, qui ſous prétexte d'écrire l'Hiſtoire d'un grand Roi d'Epire, répand ſon fiel & ſa haine ſur divers objets fort étrangers à ſon deſſein. *Ces Meſſieurs les réfugiés ont un ſtile qui n'eſt qu'à eux, un*

Jargon Franchi-Hollandois..... Leur langage s'abatardit comme eux. Au ſurplus, la plûpart de ceux pour qui leurs ouvrages ſont faits ne ſentent pas aſſez les délicateſſes de notre langue, pour en être rebutés.... Tel livre qui paroîtroit peut-être admirablement écrit à la Haye ou à Londres, ſe feroit ſiffler a Paris.

On ſoupçonneroit aiſément que M. Jourdan a maltraité ſi fort l'Auteur Proteſtant par le chagrin qu'il a d'en avoir été devancé. Mais il léve ce ſoupçon en reconnoiſſant de bonne foi les obligations qu'il lui a. Il a trouvé dans le livre des *Voyages & Expéditions de Pirrhus* un plan tout dreſſé, des matériaux tous prêts, & il n'a eu qu'à reſſerrer ou à retrancher les digreſſions inutiles, pour s'étendre plus librement ſur tout ce qui appartient à l'Hiſtoire du Roi d'Epire. Car on n'a pas prétendu faire un Roman Politique, mais un ouvrage

ſérieux. C'eſt ſelon cette loi qu'il a ſuivie dans la cenſure de ſon prédéceſſeur qu'il ſera jugé à ſon tour par le public.

M. Jourdan remonte jusqu'à Philippe pere d'Alexandre, afin de mettre ſous les yeux du Lecteur, la ſituation des intérêts de la Grèce & de la Macédoine. Par une raiſon toute ſemblable, il explique ſuccinctement les diviſions qu'il y eut entre les ſucceſſeurs d'Alexandre, contre leſquels Pyrrhus fit ſouvent la guerre. Il n'eût pas été difficile de rendre compte de ces événemens dans un diſcours préliminaire. Mais notre Auteur n'ignoroit pas combien ces diſcours, dès qu'ils ſont un peu longs, paroiſſent ennuyeux; ainſi il a mieux aimé mettre tous ces faits dans une inſtruction qu'Androclion donne au jeune Pyrrhus. Il a uſé de la même méthode en quelques autres endroits, & il a bien compris qu'elle pourroit lui attirer quelque chicane.

Il s'objecte à lui-même que cette forme qu'il a choisie pour faire entrer dans son Ouvrage les morceaux épisodiques dont il a jugé à propos de l'embellir, n'a été d'usage que dans les fictions, dans la Poësie, dans les Romans: mais il n'a point été arrêté par cette considération. *La confiance* qu'il a *dans les grands évènemens, dans les actions glorieuses, dans les beaux caractéres* que contient cette Histoire, *le rassure contre les critiques.* Puisque les faiseurs de Romans & d'autres écrits fabuleux ont souvent affecté l'air & la dignité de l'Histoire, pour donner plus de vraisemblance à leurs fictions, ne sera-t'il pas permis, par droit de représailles, à un Historien d'user de la méthode des Romans, pour tempérer le sérieux & la gravité de l'Histoire? En cherchant à plaire aux Lecteurs, on ne s'en propose pas moins de les instruire & de les former. Le public décidera la question.

Ce n'est apparemment pas sans raison que M. Jourdan laisse ignorer pendant tout le cours de son Ouvrage les défauts naturels de Pyrrhus. Il faut être parvenu jusques vers la fin des deux vol. pour apprendre que ce Prince avoit *la machoire supérieure d'une seule piéce, où toutes les dents étoient marquées par une petite raie.* Plutarque n'a pas été si circonspect; il n'entre pas bien avant en matiére, sans rapporter cette difformité du Roi d'Epire. Le même Historien ne dissimule point aussi que ce Prince avoit le visage plûtôt farouche que majestueux. M. Jourdan est plus favorable dans sa peinture. Il est vrai que le mot Grec a deux sens opposés, mais la suite de la narration détermine assez le choix. Amyot ne s'y est pas trompé.

Il a échapé quelquefois à l'Auteur des termes qui ne semblent pas convenables à la dignité du su-

jet. En parlant du combat qui se donna dans la ville d'Argos, & où Pyrrhus perit malheureusement, il dit T. 2 p. 410. *Le desordre étoit déja inexprimable & la cohuë n'étoit que trop grande. Cohuë* est bien foible dans une action qui rassemble toutes les horreurs de la guerre. Même T. p. 432 *N'est-on pas indigné... de le voir traiter comme un mercenaire, honni, décrié? Honni* est du stile familier. Ce sont des riens, mais qu'on ne dédaignera pas de faire disparoître dans une seconde édition. M. Jourdan finit son Ouvrage par une courte Apologie de son Héros. S'il est prescrit par les loix inéxorables de l'Histoire, de ne pas dissimuler ce qu'il y a eu de défectueux dans les personnes illustres dont on y parle, il n'est pas moins ordonné aux Historiens de refuter, sans s'écarter du style historique, les accusations injustes dont on flétrit la vérité. On a reproché à

Pyrrhus d'avoir mal choisi son camp à Asculum. Il semble qu'on ne le justifie pas assez en disant qu'il gagna la bataille, & que cette Victoire lui fut d'autant plus glorieuse, qu'il combattit sur un terrain plus desavantageux. Malgré ce succès, il n'en est pas moins vrai que le Général Romain, qui vit les Epirotes dans un camp où ils ne pouvoient se servir ni de leur Cavalerie ni de leurs Elephans, & qui trompa Pyrrhus en passant plus haut la riviere, marqua plus de capacité que le Roi. Nous nous en tiendrons là, parceque nous respectons l'avis un peu sec que l'Auteur donne aux critiques, qui n'ont pas épargné son Heros en cette occasion : *Vrais Automates rouillés par la poussiere de Collége, qui n'ont jamais vû la guerre que dans des Estampes ou dans des Tableaux*. M. Jourdan l'a peut-être vue de plus près : mais nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de l'avoir

vue autrement qu'en peinture, pour être aſſurés que Pyrrhus ne conſulta ni ſon experience, ni les connnoiſſances qu'il avoit de l'Art Militaire dans ſon camp d'Aſculum. Y a-t'il quelque Heros qui n'ait jamais mal campé? On compare enſuite Pyrrhus avec Alexandre, & on déclare que la ſupériorité d'Alexandre ſur Pyrrhus eſt un ancien préjugé. Il ne ſera pas aiſé d'en faire revenir le genre humain.

Il ſeroit à ſouhaiter, pour la ſatisfaction de certains Lecteurs très-défiants & qui ne ſont pas en petit nombre, qu'on eût indiqué les ſources où l'on a puiſé. Il étoit autrefois d'uſage de dreſſer une liſte des Auteurs qu'on avoit conſultés, & ſelon que cette liſte étoit plus nombreuſe, on avoit une plus grande idée de celui qu'on ſuppoſoit les avoir lus pour compoſer ſon ouvrage. Souvent il n'en avoit lu que très-peu de choſe. Cet étalage déplairoit aujourd'hui, mais

on est toujours bien aise de sçavoir un peu où les Auteurs ont pris ce qu'ils débitent. Leur exactitude, quand elle est reconnue, contribue à leur gloire. Nous sommes persuadés que M. Jourdan étoit fort en état de contenter ses Lecteurs.

ARTICLE CXXII.

ASSEMBLE'E PUBLIQUE de la Société Royale de Lyon du quatriéme Décembre 1748.

MOnsieur de Lorme Directeur de l'Académie a ouvert la séance par le discours suivant.

Le Roi, aussi flatté du progrès des Sciences & des Arts, que de la gloire de ses conquêtes, vient d'honorer cette Académie du titre de Société Royale par ses Lettres Patentes du mois de Juin. Cette grace émanée du Thrône a été accordée aux représentations de M. le Duc

de Villeroi Protecteur de l'Académie, & attentif à tout ce qui peut concourir à la ſplendeur de ſon Gouvernement. Mais qui pouvoit mieux que M. Pallu, Intendant de cette Province, lui faire connoître que le titre de Société Royale convenoit à l'Académie des Beaux Arts par l'étendue des matières qu'elle embraſſe & dont elle fait l'objet de ſes exercices ? Académicien lui même auſſi zèlé que Sçavant, il a bien voulu, pour nous mériter cette faveur, devenir le garant de nos ſuccès. Heureuſes les Provinces dont les hommes publics ſçavent, en veillant au bonheur des Peuples & au bien de l'Etat, y favoriſer les Sçiences & les Arts !

Extrait des Mémoires qui ont été lus à l'Académie depuis la précédente Aſſemblée publique.

Regles pour le toiſage de la ſurface des voutes en Cul-de-four ſoit

allongés, ſoit applatis, avec des Obſervations ſur la ſurface des Sphéroïdes elliptiques, des Conoïdes Paraboliques & Hyperboliques.

Il ſe préſente ſouvent, dans l'Architecture Civile & Militaire, des ouvrages dont la meſure ſuppoſe une Géométrie fort au-deſſus de la Géométrie commune. Telles ſont les voutes en Cul-de-four ſurhauſſées & ſurbaiſſées; les voutes à arêtes; les voutes à arcs de cloitre, & pluſieurs autres. Il n'eſt donc point ſurprenant, que les méthodes qn'on employe vulgairement pour toiſer ces Ouvrages, ſoient extrêmement défectueuſes. M. Montucla a entrepris d'en donner d'autres, qui ſoient en même-tems exactes & à la portée des ouvriers; & il a commencé par les voutes en cul-de-four ſurhauſſées & ſurbaiſſées. Après avoir fait voir que la meſure de la ſurface des premieres,

dépendoit de la quadrature d'un ſegment elliptique, & celle des dernieres de la quadrature de l'hyperbole ; il a trouvé des approximations de ces ſurfaces, d'où il a tiré des regles aſſez ſimples, qui ne ſuppoſent qu'une connoiſſance des quatre premières regles d'Arithmétique, & de l'extraction de la racine quarrée. En 1719. M. de Sence, de la Société Royale de Montpellier, avoit traité la même matiere ; ſon Mémoire ſe trouve parmi ceux de l'Académie Royale des Sciences ; mais les regles qu'il a données ſont trop compoſées, & ne ſçauroient ſervir qu'à des perſonnes familiariſées avec la Géométrie. L'affinité du ſujet a engagé M. Montucla, à dire un mot des ſurfaces des Conoïdes paraboliques & hyperboliques. Cette recherche lui a donné lieu de remarquer, que quoique les Courbes elliptiques & hyperboliques ſoient bien différentes, on pourroit ce-

pendant déterminer un Conoïde elliptique, dont la surface seroit égale à celle que formeroit un certain arc d'hyperbole, en tournant autour de son axe conjugué. Ce qui ne présente d'abord qu'une curiosité géométrique, devient souvent d'une utilité infinie dans les Arts.

Sur les différentes obscurités que l'on remarque sur le Disque de la Lune dans le tems ou à l'approche de ses Eclipses.

La Lune dans ses Eclipses éprouve trois sortes d'obscurités; la Pénombre, l'ombre de l'Athmosphère de la Terre, & l'ombre de la Terre.

La Pénombre est un affoiblissement de lumière dans la Lune avant & après son éclipse, causée par la diminution des rayons du Soleil, qui se cachent derriere la terre. Pour connoître l'instant

où la Lune entre dans la Pénombre, le P. Beraud tâche de déterminer la portion de l'Orbite de la Lune où elle eſt en pénombre.

L'athmoſphère, de la Terre en interceptant quelques-uns des rayons du Soleil & rompant les autres, forme une ombre ſur la Lune. La grandeur du diamétre de cette ombre dépend de l'étendue de l'Athmoſphère terreſtre capable de rompre les rayons du Soleil : mais parce que cette partie de l'Athmoſphère, vue de la Lune, paroît tantôt plus grande & tantôt plus petite, ſelon les diſtances de la Lune à la Terre, notre Auteur penſe qu'on ne doit pas fixer invariablement la grandeur de cette ombre, mais que pour la déterminer avec exactitude, il faut connoître le rapport qu'il y a entre l'étendue de l'Athmoſphère & le rayon de la Terre, & prendre enſuite la partie proportionnelle de la parallaxe horiſontale de la Lune, conformément à ce rapport. Cette

Athmoſphère, comme on le conclut de quelques Obſervations, s'étend juſqu'à 20 lieues $\frac{1}{2}$, ce qui eſt au rayon de la Terre comme 1. à 70.

La Lune dans ſes éclipſes n'entre jamais dans la pure ombre, mais toujours dans une ombre mêlée de quelques rayons du Soleil rompus par l'Atmoſphère terreſtre. C'eſt par ces différentes réfractions, que le P. Beraud explique pourquoi, lorſque l'Eclipſe commence, la partie éclipſée eſt plus obſcure, que lorſque la Lune eſt entiérement enfoncée dans l'ombre; pourquoi la Lune dans ſes immerſions totales, paroît rougeâtre vers ſon centre; pourquoi l'obſcurité qui la couvre, eſt inégale en différentes parties de ſon Diſque.

Sur les propriétés du Bois de Frêne.

Pluſieurs Auteurs ont vanté les propriétés du Bois de Frêne. M. de Fleurieux rapporte un fait, qui ſemble lui donner celle d'arrêter les

pertes de ſang. Une Dame de cette Ville, eut au mois de Février, une perte conſidérable ; les Médecins la traiterent à la manière ordinaire, ils employerent les ſtiptiques accoûtumés, qui n'opérerent rien. Une Dame de ſes amies, lui conſeilla alors de ſe ſervir d'un morceau de Bois de Frêne qu'elle lui envoya : cette Dame en fit uſage ; dans l'eſpace d'une demi-heure, le ſang fut preſque arrêté, & le ſommeil qui l'avoit abandonné juſqu'à ce moment, revint. A ſon réveil, le remède lui parut ſi efficace & ſi merveilleux, qu'elle en fut preſque effrayée. Elle ôta le Bois : une demi-heure après la perte recommença ; il fallut encore y avoir recours, & il opéra la même merveille. Elle a continué à le porter quelque tems, & s'eſt trouvé guérie parfaitement, ſans que cette guériſon ſubite ait produit aucune altération dans ſa ſanté.

L'on n'oublie point de rappor-

ter les ſentimens de ceux qui attribuent l'efficacité de ce bois au tems qu'il a été coupé, c'eſt-à-dire à l'équinoxe du Printems : mais ſans cette prétenduë circonſtance, il ſuffit à M. de Fleurieux d'avoir fait connoître qu'un morceau de bois de freſne avoit opéré une guériſon, & qu'il étoit à préſumer qu'il en pouvoit procurer d'autres. L'on doit croire qu'il en eſt de ce bois (& l'expérience l'a prouvé) comme de pluſieurs remèdes qui n'operent pas toujours, ni ſur toutes ſortes de perſonnes, mais qu'il eſt toujours utile de connoître dès qu'ils peuvent guérir quelqu'un.

Obſervation de l'Eclipſe du Soleil du 25. Juillet de cette année 1748. par le P. Beraud.

On a employé dans cette Obſervation, les deux méthodes ordinaires. On recevoit ſur un carton pla-

cé perpendiculairement à l'axe d'une Lunette, l'image du Soleil, divisé par des cercles concentriques ; & on regardoit directement cet Astre, à travers une Lunette de 7 pieds, garnie d'un Micromètre. Le diamètre du Soleil, contenoit 1324 parties de cet instrument, ce qui correspond à 31'. 42". d'un arc de grand cercle céleste. Ayant donc renfermé le Disque du Soleil dans cet intervalle, entre un fil immobile & un fil mobile; à mesure que la Lune avançoit sur le Soleil, on avançoit le fil mobile, & par-là on a eu la grandeur du croissant de lumière à certains tems ; d'où il a été aisé de conclure la grandeur de la partie éclipsée pour ces mêmes instans, & enfin la plus grande phase.

Le commencement de l'éclipse fut observé avec une lunette de 18. pieds à 7. heures 32'. 58" La fin fut observée avec la même lunette à 12. heures 43'. 44". La

plus grande phase contenoit 384. parties du Micromètre, ce qui répond à 8 doits 55′. Le calcul cependant donnoit à cette éclipse 9. doits 20. minutes.

Le Soleil pendant son éclipse avoit 11. taches fort considérables: on en fixa la situation par rapport au centre de cet Astre, & on observa l'immersion & l'émersion de quelques-unes. L'immersion entiere de la plus occidentale arriva à 9. heures 47′. 57″. & l'émersion de la plus Orientale à 12. heures 34′. 16″.

Pour connoître les différens dégrés de chaleur du Soleil pendant son éclipse, on avoit exposé quelques thermomètres aux rayons de cet Astre, & entr'autres celui de M. de Reaumur & celui de Lyon fait de mercure. A 11. heures 6′ 32″ plus grande phase, le thermomètre de M. de Reaumur marquoit 26 dégrés $\frac{1}{2}$ au-dessus de zero, & celui de Lyon, 29. degrés $\frac{1}{4}$. A 12. heures

heures 43'. 44". fin de l'Eclipse. Le Thermomètre de M. de Reaumur, étoit à 35 dégrés $\frac{1}{4}$ & celui de Lyon à 36 $\frac{1}{2}$. De sorte que la seule occultation des trois quarts du Soleil, diminuoit la chaleur de cet Astre, par rapport à nous, de 8 dégrés $\frac{3}{4}$. selon le Thermomètre de M. de Reaumur, & de 7 dégrés $\frac{1}{4}$. selon le Thermomètre de Lyon. M. de Sapte, Sécretaire perpétuel de l'Académie de Toulouse, a fait la même expérience avec un Thermomètre de Lyon, & a trouvé à peu près la même différence.

L'on présenta au Soleil, au milieu de l'Eclipse, un verre ardent de 5 pouces de diamètre; les raïons réunis au foïer, demeurerent 8 secondes à faire fumer du bois, & à la fin de l'Eclipse, il ne fallut que 3 secondes à ce même verre, pour faire fumer le même bois.

On observa aussi quelques variations dans le Baromètre; au commencement de l'Eclipse, le Mer-

cure étoit à 27 pouces, 6 lignes; au milieu, à 27 pouces, 5 lignes $\frac{1}{2}$. & à la fin, à 27 pouces, 5 lignes $\frac{1}{4}$.

Observations sur les dégrés de chaleur de l'Air libre, aux expositions du Nord & du Sud, & sur les dégrés de la chaleur de la Terre, faite avec le Thermomètre de Lyon.

Il semble qu'il est bien plus naturel & plus utile, de connoître les dégrés de chaleur que nous ressentons à l'aspect du Midi, que ceux qui se font sentir à l'aspect du Nord; puisque c'est particuliérement du Sud, que le Soleil darde ses raïons les plus vifs, & que c'est à cette chaleur, & non à celle du Nord, & bien moins encore à celle de l'ombre, que nous devons les productions de la nature; & par conséquent c'est cette chaleur qui exige le plus nos observations. M. Bur-

din, notre associé à Tours, pour en faire la comparaison, a exposé dans son Jardin, deux Thermomètres à l'air libre, l'un tourné au Sud, & l'autre au Nord. Par le résultat de ses Observations journalieres, faites en Mai, Juin & Juillet, il paroît qu'à l'aspect du Sud, la chaleur de l'air a toujours surpassé celle du Nord, & que son plus grand excès a été de 17 dégrés. Il est encore à remarquer, que dans les tems couverts & de pluïe, de même que le matin & le soir des jours serains, la chaleur du Sud a excédé encore, depuis deux jusqu'à six dégrés, celle du Nord.

Pendant que ces deux Thermomètres donnent les dégrés de chaleur de l'air, trois autres Thermomètres font connoître les dégrés de chaleur de la terre à différentes profondeurs; l'un étant enterré à 6 pouces, l'autre à 12. & le troisiéme à 18 pouces. Il paroît par la Table des Observations, que la

chaleur de la Terre à 6 pouces, est communément de 3 à 4 dégrés, au-dessous de celle de l'air, à l'aspect du Nord; à 12 pouces, de 5 à 6 dégrés, & à 18 pouces, de 10 à 12 dégrés. La chaleur, à cette derniere profondeur, y est plus constante qu'à l'air libre, & d'une marche plus uniforme. Dans les tems de pluïe, & pendant que regnent les rumbs de vent, de Nord-Est à Nord-Ouest, la chaleur de la Terre est plus grande que celle de l'air, à l'aspect du Nord; elle égale souvent celle de l'air à l'aspect du Midi. C'est ordinairement entre 1 & 2 heures, que se font ces Observations, dont la suite ne peut être qu'utile à l'Agriculture.

Observation de l'Eclipse de Lune, du 8 Août de cette année, (1748) par le P. Beraud.

On a observé cette Eclipse avec une Lunette de 7 pieds, garnie

d'un Micromètre. Le diamètre entier de la Lune contenoit 1405 parties de cet instrument, ce qui donnoit à la Lune, pour diamètre 16'. 49''. Le commencement de l'Eclipse fut incertain, à cause de la pénombre; on l'a conclu à 10 heures 27'. 56''. du soir. Le milieu de l'Eclipse fut à 11 heures 36'. 35''. & la fin, le 9 Août à 45'. 14''. La plus grande phase contenoit 600 parties du Micromètre, ce qui répond à 9 doigts 5 minutes. Le calcul avoit annoncé cette Eclipse de 5 doigts 22 minutes. On observa aussi les doigts de l'Eclipse, les immersions & émersions des différentes taches.

Tychon entra dans l'ombre à.... 10 heures 45'. 21''.

Grimaldy dans l'ombre à.... 10 h. 49'. 29''.

Emersion entiere de Grimaldy à.... 11 h. 33' 39''.

Emersion entiere de Tychon à.... 12 h. 22'. 58''.

Selon les Obſervations de M. de Sapte, faites à Toulouſe avec un Téleſcope à réflexions de 30 pouces, le commencement de l'Eclipſe a été à 10 heures 13'. & la fin le 9 Août à 36'.

Obſervations ſur les Coquilles foſſilles, & ſur différentes Pétrifications qui ſe trouvent en Touraine, & dans les Provinces voiſines.

M. Burdin notre aſſocié, a envoyé à l'Académie, pluſieurs eſpeces de Coquilles foſſilles, & différentes Pétrifications en fruits, bois, plantes & autres corps trouvés dans les Falunieres de Sainte Maure, & aux environs de Tours.

Parmi ces différentes Coquilles, il y en a pluſieurs que nos Mers ne fourniſſent pas, & qu'on ne trouve que ſur les Côtes de l'Amérique & de la Mer rouge ; d'où notre Auteur prend occaſion de dire,

qu'il est à présumer, que le prodigieux amas de Coquilles de Mer, qui se trouve dans les plaines de Ste. Maure, & les divers corps marins qui sont répandus non seulement dans ce pays, mais encore par toute la terre, ne peuvent être attribués à d'autre cause, qu'à un bouleversement total du Globe Terrestre, dont nous ne connoissons pas d'autre époque que celle du Déluge universel.

Quant aux Pétrifications, M. Burdin observe que les differens noyaux, tant de cailloux, que d'autres espéces de pierres, qui ont exactement pris la forme des Coquilles, dans lesquelles ils ont été formés; & plusieurs Coquilles entieres remplies de matiere pierreuse, quoique exactement fermées, paroissent nous prouver, que la matiere qui forme les pierres, est liquide, & d'une liquidité telle, qu'elle peut passer, non seulement par de petits interstices, mais en-

core par les pores des corps, comme il paroît par les fruits, bois, plantes, & autres corps pétrifiés, qui n'ayant point changé de forme, ne peuvent avoir été réduits en pierres, que par l'introduction du suc lapidifique qui les a pénétrés jusques dans leurs plus petites parties sans les déranger.

Sur l'Eternuement & le Bâillement.

M. Martini explique ce que c'est que l'éternuement, sa cause & ses effets, ses indications pour la santé & pour la maladie. Il rapporte l'origine de saluer ceux qui éternuent, & les suites fâcheuses d'un éternuement violent survenu depuis peu à un de ses malades dans une position gênée. M. Martini suit le même ordre d'explication pour le bâillement qu'il termine par le sujet qui a donné lieu à faire sur la bouche le signe de la Croix.

Le prix proposé par l'Académie de Bourdeaux pour l'année 1748. a eu pour sujet, de donner le rapport qu'il y a entre la cause des effets de l'aiman & celle des phénomènes de l'Electricité. Nous apprenons qne parmi les sçavans Physiciens qui ont concouru, le P. Beraud Jésuite, Membre de cette Académie, a été seul couronné.

L'année précédente il remporta aussi le prix dans la même Académie, qui avoit pour sujet d'expliquer la cause de l'augmentation de poids que certaines matières acquiérent dans leur calcination. Nous nous rappellons volontiers ce souvenir, bien loin d'avoir ces sentimens de retenue qui sont toujours injustes quand ils taisent ce que l'on doit à la gloire de ses Confrères.

M. Christin, Secretaire perpetuel de l'Académie, prononça ensuite l'éoge de M. Dugas.

M. l'Abbé de Valernod lut un Mémoire intitulé : » Recherches » ſur le nombre des Aubes qu'il » faut donner aux rouës à eau, » pour qu'elles produiſent le plus » d'effet. »

Ce point de Méchanique eſt d'une ſi grande importance pour la perfection des Machines muës par le courant des rivieres, qu'il eſt ſurprenant qu'il n'ait pas encore été déterminé. Ce que l'on trouve là-deſſus dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, (année 1729. pag. 253.) eſt inſuffiſant, & ne réſout pas ce problême : en effet, toutes les rouës à eau, d'un nombre d'aubes déterminé, paſſant pluſieurs fois d'un plus grand dégré de force, à un moindre dans leur révolution ; il eſt évident qu'on ne doit faire fond & compter, que ſur leur plus petite force, ſans quoi on verroit bientôt une machine s'arrêter ; cependant ſans avoir égard à cette

réfléxion, on n'a cherché qu'à rendre le premier cas le plus avantageux qu'il se pourroit, sans s'embarrasser du second, lequel se trouve pourtant être toujours d'autant moins favorable, que le premier l'est davantage. C'est ce qui a été démontré dans la premiere partie de ce Mémoire, par le calcul des forces des deux cas de plusieurs roués, & on a vu entr'autres, que la roué à quatre aubes de M. Pitot, d'un dégré de force, descendoit à un demi, & qu'en lui donnant six aubes, elle avoit constamment trois quarts, ce qui est évidemment plus avantageux.

Dans la seconde partie M. de Valernod cherche donc quelle est la regle que l'on doit suivre pour déterminer ce nombre des aubes d'une roué, afin de la rendre capable du plus grand effet. Et après avoir fait quelques remarques sur la longueur qu'il faut donner aux rayons & sur la largeur des aubes,

eu égard à toutes les différentes circonſtances, deux choſes que l'on ſuppoſe ordinairement dans la ſolution de ce problême, & qui ne laiſſent pas cependant d'avoir leur difficulté particuliere; il conclut enfin de ce qui a été démontré dans la premiere partie, & de quelques autres Obſervations, que, pour avoir une roue à eau parfaite, il faut rendre ſa force conſtante. Par là outre l'uniformité qui eſt ſi eſſentielle pour la régularité du mouvement des machines, on aura encore la plus grande force permanente poſſible, qui eſt la ſeule ſur laquelle on puiſſe compter. Il donne enſuite le moyen pour procurer à une rouë cette égalité de force qui conſiſte à en multiplier les aubes, juſqu'à ce qu'on voye par le calcul que ſa force ne varie pas conſidérablement, ce qui ſuffit pour la pratique; car plus on multipliera le nombre des aubes, & plus on ap-

prochera d'une parfaite égalité.

En effet il eſt évident que la variation de la force d'une rouë provient des ſituations plus ou moins avantageuſes ſous leſquelles ſes aubes reçoivent ce choc de l'eau, mais lorſqu'elles ſont très-proches les unes des autres, leur diſpoſition étant toujours ſenſiblement la même, il ſuit que ce choc de l'eau & la force qui en réſulte doivent être toujours les mêmes.

En ſuivant cette idée M. de Valernod a calculé la force du choc de l'eau contre toutes les aubes d'une rouë, d'un nombe indéfini, plongée dans le fluide juſqu'au centre, & il a trouvé qu'il ſeroit égal au tiers de celui que recevroit une aube quiſeroit frappée perpendiculairement par le courant, & qui auroit pour hauteur ou largeur toute la longueur du rayon: ce qui eſt très-conſidérable; d'autant mieux que ce choc agit ſur le

plus grand bras de lévier poſſible, c'eſt-à-dire qu'il agit ſur l'extrémité des rayons; que ſi on ne pouvoit pas enfoncer la roue dans l'eau juſqu'au centre, parce que cela peut être ſujet à des inconvéniens, mais ſeulement juſqu'à la moitié du rayon, la force n'en ſouffriroit pas un grand déchet, parce que les chocs contre les aubes croiſſant comme les quarrés en nombres naturels, la diminution juſques-là n'en ſeroit pas conſidérable.

Pour réduire cette Théorie à la Pratique, M. de Valernod a préſenté à l'Académie un modèle d'une roue à très grand nombre d'aubes, très-ſolide quoique peu chargée en bois. Ses dimenſions en grand ſont de 8. pieds de diamétre ſur 8. pieds de longueur, laquelle eſt diviſée en deux parties de 74. aubes chacune. Celles de la premiere partie ne répondent pas bout à bout à celles de la ſecon-

de, mais réciproquement au milieu de l'espace vuide qu'elles laissent entr'elles : par ce moyen les aubes sont en quelque manière multipliées, & c'est tout comme s'il n'y avoit qu'environ deux pouces d'intervalle entr'elles, quoiqu'il y en ait trois.

Pour terminer la Séance, M. Collomb lut une Dissertation sur » la Paralysie de la nommée Philiberte Thomas, femme du Sr. » Chagen, Coutelier à St. Etienne ; » guérie subitement à Lyon, dans » la Chapelle de Notre-Dame de » Fourviere, le 23 Avril 1748.

L'Auteur qui fut consulté trois heures avant la guérison, rapporte que cette femme avoit la bouche entr'ouverte, la langue repliée, entortillée jusques près des aîles du palais, & sa base très-retirée ; & que lorsqu'il voulut lui dilater ou ouvrir la bouche, la langue se rapprochoit beaucoup plus du pharinx ; que dans ce moment, la ma-

lade lui montra qu'elle ſouffroit à l'endroit de l'articulation de la machoire, près des oreilles, & à l'entrée du goſier ; il eſſaïa enſuite de dédoubler la langue, & il l'avoit preſque étenduë ; mais elle étoit ſi fortement élaſtique, qu'elle s'échapa de l'inſtrument, & ſur le champ elle ſe replia de la même maniere, & d'une vîteſſe ſurprenante : les lévres, les gencives, le palais, la langue étoient ſecs & les narines dilatées.

Cette femme étoit dans cet état depuis un mois & demi, ne pouvant prendre pour toute nourriture, que des pannades, des ris, & d'autres choſes de même eſpéce. Elle avoit reſté un mois & quatorze jours à l'Hôpital établi à S. Etienne, où pendant ce tems, on lui avoit fait les remèdes que l'on peut pratiquer en pareil cas.

M. Collomb engagé par la ſingularité de cette maladie à procurer la guériſon à cette femme, la

détermina à entrer à l'Hôtel-Dieu de cette Ville pour s'y faire traiter, & lui donna un billet pour le Chirurgien Major auquel il la recommandoit, mais avant que d'en faire uſage, elle fut entendre la Meſſe dans la Chapelle de Notre-Dame de Fourviere.

Quel fut ſon étonnement lorſque de retour chez lui, à onze heures de la même matinée, il y trouva cette femme accompagnée de ſon mari radicalement guérie!

Il examina de nouveau la bouche & la langue, & l'un & l'autre étoient dans l'état naturel. La langue, les gencives, le palais, les lévres étoient humides & vermeilles, les narines & le tein beaucoup mieux qu'auparavant : elle parloit, elle mangeoit avec autant de facilité que ſi elle n'avoit jamais eu la langue incommodée.

Cette maladie & ſa guériſon ſubite bien conſtatée par le verbal

qui a été fait à S Etienne avec toutes les précautions imaginables, ont déterminé M. Collomb à communiquer ses réfléxions, tant sur la nature de cet accident, que sur les effets naturels qui auroient pu concourir à une guérison aussi prompte.

L'Auteur, après avoir rapporté qu'à la suite d'un évanouissement, cette femme fut attaquée d'une paralysie de la langue bien caractérisée, explique ce que c'est que Paralysie, & démontre que le repli & retortillement de la langue jusqu'au fond du palais, provenoit de la même cause: voici comment il s'explique.

Les esprits animaux ou sucs nerveux qui se distribuoient dans la neuvième paire, arrêtés dans leur cours, le mouvement & le sentiment de la langue fut aboli. C'est pourquoi lorsque l'évanouissement fut passé, cette femme ne pouvoit que balbutier, ayant la langue

beaucoup plus épaiſſe, parceque les nerfs & les principaux muſcles étoient totalement relâchés.

Le repli & retortillement de la langue provenoient, à n'en pouvoir douter, de la contraction du muſcle lingual dont l'action naturelle eſt de replier & retirer la langue en arriere : de-là on peut conclure que la troiſiéme branche de la cinquiéme paire de nerfs qui ſe diſtribuent en partie dans ce muſcle, n'étoit point compriſe dans la paralyſie ; ainſi le recourbement de toute la langue étoit donc une ſuite naturelle du défaut d'équilibre, comme nous l'avons fait obſerver ailleurs, par conſéquent le muſcle lingual fortement agité par l'impulſion continuelle des eſprits animaux n'étant point contrebalancé par les autres muſcles, la langue étoit toujours pliée.

Les effets, dit M. Collomb, qui auroient pu concourir à la guériſon prompte & ſubite de la para-

lysie de la langue dont il est ici question, se réduisent à ceux-ci.

1°. Les exercices plus ou moins variés du corps n'auroient-ils point excité quelques secousses ou ébranlemens dans les solides, capables d'atténuer & briser l'obstacle qui s'opposoit au cours des esprits animaux dans cette partie ?

2°. Par l'agitation des liquides sur les solides, les vaisseaux obstrués n'auroient-ils point au contraire été distendus, & les esprits animaux ayant franchi cet engorgement, auroient-ils rétabli tout aussi promptement le mouvement & le sentiment de la langue ?

Après avoir traité attentivement cette matière, l'Auteur ne dit rien ni d'assez clair, ni d'assez positif, & termine cette seconde Partie en disant, que dans la guérison de cette femme, il ne paroît point d'effet dont on démontre la cause, & qu'il est toujours étonnant, qu'indépendamment de la guérison

de la paralyſie, la langue, les lévres, le palais, tous extrêmement ſecs, les narines dilatées, le tein plombé & abattu, en un mot tous ces accidens particuliers ayant diſparus dans le même tems que la paralyſie de la langue, avec la même promptitude, comme ſi cette femme n'avoit jamais eu aucune incommodité de cette eſpèce.

ARTICLE CXXIII.

IDE'E DE LA POESIE Angloiſe, ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un Jugement ſur leurs Ouvrages, & une comparaiſon de leurs Poëſies avec celles des Auteurs anciens & modernes. Par M. l'Abbé Yart de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Rouen, 2. vol. in-12. *A Paris chez Briaſſon rue S. Jacques, à la Science. M. DCC. XLIX.*

L'Auteur de ces Traductions donne toute la parure qu'il peut à ſon ſujet. Chaque Piéce qu'il préſente en notre Langue eſt précédée d'une Notice propre à faire connoître les Auteurs Anglois & le genre de leur ouvrage. Elle eſt accompagnée de remar-

ques tantôt critiques, tantôt historiques, tantôt de pure comparaison entre les Modernes & les Anciens, entre les Anglois & les François. Tout ceci est bien entendu, & nous félicitons notre Littérature d'avoir acquis un Ecrivain aussi attentif & aussi judicieux que M. l'Abbé Yart. Cet Ouvrage est, comme il l'avoue lui-même, le premier Essai de ses efforts Littéraires.

Observons, avant que de donner une idée des deux volumes, qu'on ne fait point passer les Littérateurs Anglois de leur Langue dans la nôtre, sans prendre bien des précautions, soit pour excuser ou pallier leurs défauts; soit pour faire connoître le génie de cette Nation; soit pour avouer même qu'elle n'est pas encore parvenuë à ce point d'urbanité & de délicatesse dont nous nous piquons aujourd'hui. C'est ce qui se voit dans les morceaux qu'on nous a

donnés du Théâtre Anglois, & dans ces Traductions de Poëmes qui paroiſſent coup ſur coup. Après quelques beaux endroits, il ſe rencontre toujours des puérilités, des pauvretés, des incongruités. Toujours il faut adoucir, déguiſer, ſupprimer des idées Angloiſes ; d'où nous concluons qu'il y a encore dans cette Iſle bien du chemin à faire pour parvenir au premier rang de la belle Littérature, & pour nous arracher le peu de lauriers que nous avons cueillis depuis deux ſiécles. Mais entrons dans nos deux Volumes.

Le premier contient la traduction de quelques Poëſies Angloiſes dans le genre Georgique, Heroïque & Burleſque. *Pomone* ou le *Cidre*, Poëme de M. Philips, eſt du premier genre; *la Bataille d'Hochſtet*, Ouvrage du même, eſt Héroïque ; le *précieux Chelin*, encore de cet Auteur, eſt Burleſque ; & l'on trouve à la ſuite quelques

autres

autres Poësies du même goût, par le Docteur Swift.

On met à la tête du 2e. volume plusieurs Piéces Didactiques dont nous parlerons bientôt. Considérons d'abord qu'on distingue ici le Poëme Géorgique du Poëme Didactique ; ce qui doit être entendu de la distinction qui se trouve entre le genre & l'espèce. Tout Poëme Géorgique est Didactique, mais tout Poëme Didactique n'est pas Géorgique. Hesiode & Virgile ont donné des préceptes d'agriculture : ce sont les premiers exemples qu'on puisse citer d'instructions mises en vers. Tous les Poëtes qui ont publié des Leçons sur d'autres matiéres l'ont fait en changeant d'objet, mais sans abandonner la manière de ces deux anciens ; de Virgile surtout qui est autant supérieur à Hesiode, qu'un homme fait l'emporte sur un enfant.

Si la France n'a aucun Poëme sur les travaux de la Campagne,

c'est que nos Poëtes ont cru cultiver également la Poësie Didactique, en choisissant des matiéres plus neuves.

Nous ne voyons pas que le dessein de M. Philips ait dû lui couter beaucoup pour l'invention. Il étoit aisé à nos François d'imaginer un Poëme sur la culture des Pomiers & sur la façon de faire le cidre. Mais quoiqu'il en soit du sujet, ce Poëme est en plusieurs endroits la copie de celui de Virgile ; copie d'éléve, copie dont les moindres connoisseurs verroient tout d'un coup les différences & les défauts. M. l'Abbé Yart ne lui fait point de grace sur ses longs épisodes, ses transitions mal cousuës ; ses comparaisons quelquefois gigantesques ; mais il lui rend justice quand sa muse est instructive, gracieuse, guidée par la raison & le génie ; nous entrons volontiers dans les mêmes sentiments, & nous assurons que la

lecture du Poeme Géorgique de M. Philips nous a paru digne d'occuper des gens de Lettres, & de faire naître une véritable estime pour l'Auteur.

La Bataille d'Hochstet Poëme Heroïque du même, est une louange outrée des Anglois, un ouvrage indécent par les injures qui y sont répandues contre les François, le feu Roi Louis XIV. le Duc de Bavière &c. *Mais*, dit M. l'Abbé Yart, *il s'y trouve des comparaisons nobles & brillantes, des Descriptions énergiques & pompeuses, des pensées fortes & grandes, des images touchantes & terribles.* Citons ce morceau qui regarde Louis XIV » Le Monarque de la France » étendoit ses frontières sans trou» ver d'obstacles; il regardoit avec » mépris les peuples qui lui résis» toient. . . . Ni le bras de Guillau» me, si fameux dans la guerre, » ni des armées, liguées ensemble, » qui l'attaquoient de tous côtés,

» ne pouvoient affoiblir ſa puiſ-
» ſance énorme : tel eſt un grand
» chêne, inébranlable ſur ſes ra-
» cines profondes ; en vain, tous
» les vents déchainés exercent leur
» fureur, ils ne peuvent lui enle-
» ver que ſes feuilles, qu'un nou-
» veau Printems a bientôt fait re-
» naître ; ainſi Louis ſe ſoutenoit
» ſeul ; ſeul il défioit tous les
» Rois de l'Europe conjurés contre
» lui &c. «

Le reſte de ce premier volume comprend des Poëmes burleſques ; le *précieux Chelin* * de Philips ; *Philemon & Baucis ; la vie heureuſe d'un Paſteur de Campagne ; Deſcription d'une pluye qui tombe dans Londres ; Deſcription du Matin ; Epitre du Docteur Swift au Comte d'Oxford ; Imitation de*

---

* C'eſt un Poëme où l'Auteur feint que ſon heros ſoupire après un *Chelin* ; & met toute ſon ambition à déſirer la poſſeſſion de cette piéce de Monnoye.

la satyre sixiéme du second livre d'Horace par le même. Toutes ces piéces au nombre de six, sont de Swift Doyen de Dublin, esprit tourné à la plaisanterie & quelquefois amusant dans les écarts de sa raison. C'est à peu près le Scarron du Parnasse Anglois ; nous le croyons moins abondant, mais plus agréable que le nôtre, parceque ses piéces sont courtes : espèce de mérite qui est essentiel pour le succès du stile burlesque.

La Fable de Philémon & Baucis, parodiée par le Docteur, a véritablement du sel & quelque chose d'original. Le changement de la maison de Philémon & de Baucis en Eglise, est comique. » A » peine eurent-ils parlé, que les » murailles, les soliveaux, les poû» tres, & le toit de la maison s'éle» verent ; la cheminée élargie & » allongée en forme de Pyramide, » fut un clocher ; la marmite mon» ta : mais témoignant encore son

» penchant pour la terre, elle fut
» attachée par le fond à une des
» poûtres, & devint une cloche :
» un vieux tournebroche qui ne
» ſervoit plus, fut enrichi de nou-
» velles roues ; & ce qui augmen-
» toit encore le prodige, c'eſt que
» plus il avoit de roues, moins ſon
» mouvement étoit rapide; le balan-
» cier du tournebroche qui alloit ſi
» vîte avec ſes pieds de plomb, &
» dont on pouvoit à peine apperce-
» voir le mouvement circulaire s'ar-
» rêta par un pouvoir ſecret, & n'a-
» vança pas d'un pouce pendant
» une heure ; le tournebroche &
» la cheminée qui étoient voiſins,
» ne ſe quitterent point ; la chemi-
» née étant devenuë un clocher, le
» tournebroche ne voulut pas reſter
» ſeul, il s'attacha au clocher, &
» devint une horloge, & depuis ils
» ne ſe ſont point ſéparés ; l'horlo-
» ge a pour le maître de la maiſon,
» les mêmes attentions qu'elle avoit
» étant tournebroche. Elle fait en-

» tendre à midi ſa voix bruyante, » & ne pouvant plus tourner le » rôt, elle avertit du moins à douze » heures, qu'il ne faut point le » laiſſer brûler, &c. »

Le ſecond volume préſente des Poëſies didactiques, ſatyriques & lyriques. Chacune de ces diviſions, eſt précédée d'un diſcours de la façon du Traducteur. Comme les Piéces ſont ici en grand nombre, nous ne pouvons les indiquer toutes: La plus conſidérable, eſt l'*Eſſai ſur la Poëſie*, par le Duc de Buckingam, Ouvrage auſſi traduit depuis peu dans un Livre, dont nous rendions compte, il n'y a que quelques jours. Il ſe trouve outre cela, dans le même tome, des morceaux d'Adiſſon, du Comte de Rocheſter, de Dryden, de Pope de Waller, de Cowley, de Prior, &c. Il faut voir tout ce Recueil qui eſt amuſant par ſa variété, & rempli d'Anecdotes par les ſoins du Traducteur.

ARTICLE CXXIV.

LETTRE DE M. LE CHEVALIER de la Pleignière, à M. Bourgelat Ecuyer du Roy Chef de son Académie à Lyon.

MIlord Wilton a dû lire avec plaisir, Monsieur, la réponse que vous lui adressez dans l'Article CXXXVII. des Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts du mois de Décembre 1748. Vous avez sçu y traiter une question difficile & abstraite avec une politesse & une légereté qui s'est fait gouter des personnes mêmes qui ne sont point de l'art. Mais j'ai surtout admiré votre facilité à répandre des connoissances qui doivent être le fruit de longs travaux. Cette générosité n'est point je vous l'avouerai, Monsieur, politique de votre part. Plusieurs personnes s'en feront un titre pour

vous importuner ; c'eſt elle qui me donne la confiance d'ajouter à la remarque qu'on a inſérée * dans l'Art. XXIX. des mêmes mémoires (même année) & qui eſt l'occaſion de votre Lettre à Milord. Permettez-moi donc de ſuivre la réponſe que vous faites à l'objection.

Mon but eſt de m'inſtruire avec vous. C'eſt, vous le ſçavez, la controverſe qui excite l'émulation & qui étend les lumieres en tout genre. Jeune, & amateur d'un art qui a toujours été beaucoup exercé, mais dont perſonne, de l'aveu des plus habiles, n'a atteint la perfection, je ne ferai que propoſer, bien loin de vouloir décider.

» Vous dites (page 2782.) que » la remarque, inſérée dans le Jour» nal, a pour but de vous faire ob-

* C'étoit M. le Chevalier de la Pleignière qui nous avoit mis en état d'inſérer cette remarque dans l'Art. cité.

» ſerver que vous avez oublié dans » votre nouveau Neukalſte, à l'ar» ticle du galop, de marquer le » tems juſte que l'on doit ſaiſir » pour enlever le cheval du pas » au galop, du trot au galop, de » l'amble même au galop, & » d'expliquer, dans le cas où l'a» nimal ſe déſuniroit en travail» lant, les aides que l'on pour» roit employer pour le mettre » ſur le bon pié, ſans l'arrêter. «

L'objection eſt bien rapportée, & voici l'analyſe des opérations que vous preſcrivez.

Vous faites d'abord des compliments à Mylord ſur ce qu'il ne paroît pas un homme facile à perſuader, ſi l'on n'a de bonnes raiſons à lui donner; mais vous le jugez en même tems digne d'être inſtruit, puiſqu'il fait tant que d'être curieux,& vous entreprenez de lui tracer des régles puiſées dans la nature & dans une étude approfondie, Cela lui annonce une

ſuite d'expériences qui doivent porter la lumière & la conviction avec elles. J'ai cependant éprouvé ſouvent le contraire de ce que vous avancez. Je prendrai la liberté de vous expoſer mes doutes, en vous priant, Monſieur, de m'inſtruire comme Mylord; je mérite autant que lui, puiſque je ſuis, pour le moins, auſſi curieux.

Votre prélude eſt rempli de principes & d'axiomes, & il annonce un homme exercé & ſçavant en plus d'un art; enfin vous entrez en matière, & vous avancez que la connoiſſance ſeule des raiſons de la diverſité des mouvemens de l'animal, ne conduiroit pas à la déciſion de la queſtion propoſée, & qu'il eſt néceſſaire, pour la réſoudre, de rechercher les cauſes qui peuvent lui imprimer l'action ſuffiſante pour la perfecti o de ces divers mouvemens. Ce cauſes ne ſont autre choſe

que ce que l'on connoît ſous le nom d'aides. Vous les définiſſez avec juſteſſe, mais la poſition *variée* du corps dont vous parlez en cet endroit, m'a paru totalement inutile; puiſque le buſte du Cavalier doit toujours être dans une poſition ferme, & dans un juſte équilibre; & que celui-là emporte le prix de ſon art, au jugement de l'ignorant & du ſçavant, qui ſçait manier ſon cheval & le faire agir ſans varier ſes poſitions, & ſans avoir aucuns mouvemens ſenſibles. Page 2792. vous poſez un principe dont vous paroiſſez douter, quoique ce ſoit ſur lui que vous fondiez la réuſſite de vos opérations. » Or s'il eſt conſtant, dites-vous, » que la rêne droite détermine le » Cheval à gauche, & la rêne gau» che à droite, &c. Vous ſuivez votre idée que vous rendez très-intelligible; mais penſez-vous en effet que la rêne droite détermine le Cheval à gauche, & l'expérien-

ce n'eſt-elle pas contraire à ce que vous avancez ici ? Mettez une bride dans la bouche d'un Cheval ignorant, & portez la rêne droite à gauche, il n'ira certainement pas comme vous le deſirez ; mais pour le déterminer à gauche, portez votre main gauche à gauche, & le Cheval obéïra auſſi-tôt. C'eſt donc la rêne gauche qui détermine le Cheval à gauche, puiſqu'il y obéït, & non la droite : ainſi votre principe étant détruit, toutes vos opérations en ce genre ne peuvent avoir lieu.

Page 2793. La juſteſſe des aides, (ce ſont vos termes,) peut être conſidérée relativement à l'action du Cavalier. Réponſe, non ; mais relativement à l'action du Cheval : car elles ne peuvent être appellées *aides juſtes*, qu'autant qu'elles font agir la machine de l'animal, dans des inſtans difficiles à ſaiſir, mais ſeuls poſſibles, comme vous dites ailleurs ; car ſi les aides de

l'homme ceſſent d'être analogues aux mouvemens qu'il veut que le Cheval exécute, ce ne ſeront plus des aides, mais des mouvemens ſans ordre & ſans préciſion ; c'eſt pourquoi la juſteſſe des aides conſiſte uniquement dans l'accord de la main & des jambes, dans les inſtans poſſibles à l'animal : cela me paroît évident.

» Page 2794. Saiſir les tems, » c'eſt donc ſaiſir les moments où » l'animal peut, &c. Tout eſt extrêmement clair, & l'on s'attend à une déciſion complette ; mais page 2796. on laiſſe échapper le point de la difficulté.

Il s'agit, dans l'objection, d'un Cheval ſans école, & dans la réponſe, on ſuppoſe un Cheval accompli : ainſi tout cet article porte à faux ; car ſi l'on entend parler d'un Cheval accompli, obéïſſant & attentif, il doit répondre exactement à des mouvemens inviſibles au ſpectateur, & preſque in-

ſenſibles au Cavalier ; mais on ne demande ici rien que de naturel. Enlever le Cheval du pas au galop, » c'eſt, dites-vous, le porter de la » plus tardive des allûres, à une » action prompte & preſſée. La » difficulté qu'il trouvera à fran-» chir, ne proviendra pas abſolu-» ment de l'oppoſition extrême de » ces deux mouvemens différens ; » mais de l'état dans lequel ſeront » alors ſes forces, qui plus ou » moins raſſemblées, ſeront plus » ou moins près du dégré de per-» cuſſion néceſſaire, pour paſſer à » une action infiniment plus rele-» vée, infiniment plus diligente. Cette définition eſt très-claire; mais n'apprend rien, ſinon que plus le dégré de lenteur eſt grand, plus il eſt éloigné du dégré de vîteſſe du galop, & par conſéquent, moins l'action de l'animal eſt lente, plus elle eſt prochaine du dégré requis.

» Page 2798. Vous développez ainſi vos idées. » Pour partir du pas

» au galop à main droite, vous » mettez la main près de vous ; » vous en contrebalancez l'action » par les jambes, les approchant » du corps du cheval ; au même » instant vous portez l'épaule droi- » te à gauche par le moyen de la » rêne droite, en forçant la jam- » be du dehors plus que celle du » dedans, & vous contraignez le » cheval de vous obéir. « Je suis de votre avis, si tout cela se fait bien à tems ; mais, de votre propre aveu, cette facon force l'animal, le met de travers, enfin n'est point convenable à un Maître de l'Art qui doit toujours faire partir son cheval droit devant lui ; lorsqu'il sçait suivre la nature dans ses mouvements.

Page 2801. vous donnez une définition exacte touchant l'action & l'effet des jambes du cheval au galop ; & vous entrez dans des détails qui vous ménent jusqu'à la page 2802, au bas de laquelle

vous vous apperçevez qu'après avoir beaucoup proposé, raisonné, discuté, vous n'avez pas encore donné de solution à l'objection proposée. Vous conseillez même à Milord de ne se point inquiéter, lui disant, pour le rassurer sans doute, que » vous ne » prétendez pas, au moyen de cette » discussion, éluder la difficulté; & vous reconnoissez page 2803. que par le moyen des aides que vous avez démontrées, si vous ameniez le cheval au moment possible d'exécuter, ce seroit lui rompre son allûre, & le forcer, sans tirer *ce tems du mouvement naturel*, ce que l'on vous demande. Enfin vous revenez au sujet proposé, & vous avancez que, pour découvrir ce même tems avec plus de certitude dans le pas, dans le trot, & même dans l'amble, il ne faut point perdre de vuë la position des quatre pieds du cheval lors de son partir au galop; position, di-

tes-vous, suffisamment expliquée dans l'article des aides. D'abord vous n'avez pas défini exactement la position des pieds du cheval dans son action du pas, puisque vous la dites semblable à celle du trot, & qu'elle en différe beaucoup. La position, selon vous, où se trouve le cheval lors de son partir du pas au galop, du trot au galop, est l'instant possible; cela, Monsieur, est incontestable, car s'il n'étoit pas possible, le cheval n'auroit pas parti. Mais quel est cet instant possible? Vous tâchez de le marquer page 2804. en disant: » Soit conséquemment » saisi le moment, où la jambe » de devant de dedans se détachera » de terre, parceque dans ce même » moment la jambe de derriére » du même côté est encore en » mouvement pour se porter en » avant. « L'expérience est contraire à ce qui est dit ici. Telle est l'action du pas, & il n'y a pas un

ſeul cheval, ſoit de charette ou de ſomme, qui ne le démontre. La jambe droite de devant ſuppoſée partie la premiere, (car un cheval étant arrêté peut indifféremment partir de toute autre jambe) le ſuppoſant donc parti de la jambe droite de devant, la jambe gauche de derrière qui va enſuite, ne partira pas que cette jambe droite n'arrive à terre ; cela étant certain, votre moment eſt faux, & ne ſuit pas la nature qui agit de cette manière : Le pied droit de devant arrivant à terre, le pied gauche de derrière la quitte, & quand il y arrive à ſon tour, il eſt ſuivi du pied gauche de devant qui la quitte, pour s'aller placer plus avant que le pied voiſin ; ce pied gauche de devant eſt enfin ſuivi, arrivant à terre, du pied droit de derrière, qui la quitte auſſi pour ſe mettre plus en avant que le gauche ſon voiſin, ce qui fait les quatre tems du pas viſi-

bles & ſenſibles à l'ouie. Vous ſentez donc bien que, ſi vous prenez l'inſtant que la jambe de dedans de devant, ſe détache de terre, votre tems ne peut être qu'artificiel, puiſque l'inſtant naturel eſt celui où le cheval peut s'enlever ſur la jambe gauche de derrière qui eſt celle qui enleve toujours la machine chevaline au galop; & pour preuve qu'il eſt artificiel, c'eſt que vous avez beſoin de détacher de terre la jambe du montoir qui y étoit; or pour enlever juſte le cheval du pas au galop, il s'agit de le percuter à tems & proportionnément au mouvement que l'on veut qu'il prenne. Quel eſt donc ce tems qu'il s'agit de prendre? C'eſt inconteſtablement celui qui, ſaiſi au dégré de percuſſion convenable, l'enlevera ſur ſon pied gauche de derriere; on ſent aiſément, par ce que je viens de dire, que c'eſt l'inſtant où le pied gauche de derrière tombe

à terre. Et quel eſt-il ? Je dis qu'au pas le pied droit de devant tombant à terre, le pied gauche de derrière tombe incontinent après, & chaſſe le gauche dès le commencement de ſon mouvement, de façon qu'il l'oblige d'aller en avant. Ce pied ſe poſe ou plûtôt ou plus tard, ſelon la vîteſſe de l'allûre, mais toujours plus avant que le droit qui a marqué le premier tems, & ce pied eſt ſuivi du droit de derrière, qui, comme tous les autres, étant environ au milieu de ſon action dans un pas lent, chaſſe toujours le pied qui doit ſe mouvoir après lui ; ainſi le tems à ſaiſir, ſera quelques inſtans après que le pied droit ſera arrivé à terre, mais il ne faut point attendre que le pied gauche de devant leve. Vous voyez, Monſieur, que cette ſolution eſt tirée de la nature même. J'ai voulu la démontrer au vrai, avant de définir le tems à ſaiſir, qui eſt ſans contredit

le tems où le Cheval paroit pouvoir partir du pas au galop ; & cet instant possible est, comme vous dites fort bien pag. 2803. » l'instant où il part, instant qu'il » ne faut point perdre de vuë lors » de son partir au galop. » Nos deux tems sont, comme vous pouvez le remarquer, bien différens.

Pour ce qui est de la position & du mouvement de la main & des jambes, je crois que nous serons d'accord ; mon avis étant que lors du partir, soit au pas, à l'amble ou au trot, la main soutienne le devant du Cheval, sans se porter ni à droite, ni à gauche ; mais se renferme dans deux rênes bien égales, dont l'effet sera suivi d'une percussion égale des deux jambes, & parfaitement analogue au mouvement que l'on veut que le Cheval prenne. Au reste, j'estime que c'est un défaut dans l'Ecuyer, de se servir lors du partir, d'une jambe

plus que de l'autre, vû qu'il faut, pour que le Cheval galoppe bien, qu'il aille droit devant lui. L'expérience nous convainct, que le Cheval ne peut jamais partir d'un seul temps, du pas au galop, sans marquer quelque temps de trot, pour rassembler ses forces; c'est, je crois, la raison pour laquelle votre temps ni le mien n'ont pû réüssir, quoique le mien me parût plus naturel.

Examinons maintenant si le vrai temps à l'amble, sera encore celui que vous prenez, & examinons la position naturelle des pieds du Cheval dans cette allûre; n'oublions pas surtout la façon dont le Cheval galoppe, & que, de quelqu'allûre qu'on veuille le faire partir, l'instant à saisir, est celui où il peut s'enlever sur la jambe gauche de derrière. Les pieds du Cheval à l'amble se meuvent en deux temps, de même à peu près qu'au trot pour l'ouie, mais très-différemment pour la vuë & le sentiment du Ca-

valier ; car les deux jambes d'un même côté s'enlevent, & se posent ensemble à terre ; ainsi l'instant à prendre, est l'instant que la jambe gauche de derrière tombe à terre, & cet instant est celui où la gauche de devant s'y pose aussi. Cet instant est encore, Monsieur, bien différent du vôtre, puisque vous choisissez celui où la jambe droite se détache de terre, instant où le côté gauche est occupé à soutenir le poids du côté droit de la machine, & qui par conséquent ne fait que l'attacher davantage à la terre, & la met hors d'état d'exécuter, de ce côté, aucun mouvement qui ait rapport au galop désiré à droit. Au contraire, si vous saisissez l'instant de la chûte du pied gauche, pris dans un dégré d'aides parfaites de la main & des jambes, selon le dégré de sensibilité du Cheval, & du mouvement qu'on lui veut donner, la main alors secondée des jambes, enleve le Cheval sur la jambe gauche

che de derriere, & comme la machine chevaline a reçu un dégré de percussion analogue au mouvement qu'on lui veut donner, les parties droites qui alloient s'enlever dans un mouvement convenable à celui de l'amble, sont obligées de monter leur mouvement au dégré du galop. Ce mouvement se fera, en posant la jambe droite de derriere plus avant que la gauche, ensuite la gauche se posera à terre, enfin la droite de devant se mettra pour le dernier temps.

Il faut observer que peu de Chevaux marquent les quatre tems; il n'y en a que trois pour l'ordinaire de sensibles à l'ouië & à la vuë. Le pied gauche de derriere dans le galop à droite, marque un tems lui seul, le droit de derriere & le gauche de devant marquent ensemble le second, & le droit de devant marque le dernier. L'expérience journaliere que je fais de ce tems particulier à l'amble, ne me

permet pas d'en douter, & j'ose vous assûrer que vous l'éprouverez si vous en voulez faire l'essai, même sur un Cheval brute, pourvû qu'il aille en avant pour les aides.

Voyons maintenant quel sera l'instant possible du trot au galop, toujours tiré de la nature, dans la position du Cheval expliquée ci-devant de même que les aides.

La position des pieds du Chéval qui va au trot, se fait remarquer ainsi. Le pied droit de devant & le pied gauche de derriere se lévent & se posent ensemble à terre; dès qu'ils arrivent à terre, le pied gauche de devant, & le pied droit de derriere se lévent & se posent en même tems, toujours plus en avant que les pieds voisins. Ainsi au trot, l'instant possible sera, comme aux autres allûres, l'instant où la jambe gauche arrivant à terre, sera obligée d'enlever toute la machine, le dégré de por-

cussion étant donné convenablement; par consequent je dois percuter le cheval qui va le trot, dans l'instant que le pied droit de devant arrive à terre, puisque c'est dans cet instant que le pied gauche de derriere y arrive aussi : tems encore différent du vôtre, puisque l'instant naturel & possible est quand le pied droit de devant arrive à terre; & le vôtre est, quand il la quitte. Je puis vous assûrer que ce tems m'a toujours réussi, ainsi que celui de l'amble, & je puis vous les donner tous les deux pour certains, ne proposant celui du pas que comme plus naturel que le vôtre.

Je puis à présent passer à la façon de remettre le Cheval sur le pied droit, lorsque pendant le galop, soit par foiblesse, impatience, ou conformation, il aura changé de pied en se remettant sur le pied gauche, ou se désunissant du devant ou du derriere. Vous

enſeignez qu'il eſt necéſſaire pour le faire changer, » de retenir pro- » portionément à ſa vîteſſe & à ſa » ſenſibilité les parties gauches qui devançoient les droites, pour ſuggérer aux droites un mouvement plus diligent qui leur faſſe devancer les gauches. Cela eſt expliqué de façon à être conçu facilement. Mais lorſqu'il faudra en venir à l'exécution, on cherchera quel eſt l'inſtant où l'on peut, & où l'on doit retenir les parties gauches, avec la rêne gauche ſecondée de la jambe gauche, & ſuivie du port de de la rêne droite à gauche, & on aura beau chercher l'inſtant déſigné, on ne le trouvera point. C'eſt pourquoi ſi l'on réuſſit, on ne devra qu'au hazard ce ſuccès dont on ne ſera point ſûr. Je ne m'aviſerai point de vouloir propoſer là-deſſus mes obſervations, ne ſçachant rien d'aſſez juſte pour qu'on puiſſe les concevoir & exécuter infailliblement, comme j'oſe l'aſſûrer

pour les tems de l'amble & du trot, lors du partir au galop, qui seront toujours justes, à moins que le Cheval n'ait quelque partie défectueuse ; auquel cas l'art seroit obligé de recourir à ses secrets.

J'ai tâché, Monsieur, d'analyser votre réponse, & d'étudier les démonstrations qu'elle renferme. J'en ai réfuté quelques-unes qui m'ont paru contraires à l'expérience ; mais je ne croirai mes observations incertaines, que quand vous m'aurez refusé votre approbation. Vos écrits annoncent un homme profond & poli, à qui je me ferai toujours un vrai plaisir d'exposer mes doutes & mes remarques.

Permettez-moi, Monsieur, d'user de cette liberté : ayant l'honneur de vous connoître, je ne chercherai plus desormais de voies indirectes.

J'ai l'honneur &c.

ARTICLE CXXV.

HISTOIRE NATURELLE, générale & particuliere, avec la Description du Cabinet du Roi, Tom. I. 4°. A Paris, de l'Imprim. Royale. M. DCC. XLIX.

APrès le Discours qui est à la tête du premier Volume de cette grande Histoire, on trouve dans le même tome 1°. un second Discours contenant l'Histoire & la Théorie de la Terre. 2°. XIX. Articles servant de preuves à cette Théorie. Ainsi notre Extrait sera composé de deux morceaux; dans le premier nous rendrons compte du Discours, & dans l'autre nous dirons quelque chose des preuves; tout ceci d'une manière fort abrégée, & pour mettre simplement nos Lecteurs en goût de recourir à l'Ouvrage même.

I. Il ne doit point être ici ques-

tion de systême. Whiston, Burnet, Woodward & d'autres Inventeurs d'hypothèses ne peuvent être considérés que comme d'ingénieux visionnaires, qui ont mêlé la Fable à la Physique; qui ont ébloui les esprits superficiels, *plus touchés du merveilleux, que frappés du vrai.*

M. de Buffon procède en Historien, il s'attache aux faits & aux observations. La surface de la Terre l'occupe d'abord, & dans cette surface, il considère avant tout l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du Globe. Nul spectacle n'offre plus de merveilles aux yeux d'un Observateur. Outre les mouvemens alternatifs de la Mer, » on remarque » dans son sein, autant d'irrégula- » rités que sur la surface de la Ter- » re. On y trouve des hauteurs, » des vallées, des plaines, des pro- » fondeurs, des rochers, des ter- » reins de toute espece : on voit

» que toutes les Iſles ne ſont que les
» ſommets de vaſtes montagnes,
» dont le pied & les racines ſont
» couvertes de l'élément liquide:
» on y trouve d'autres ſommets de
» montagnes qui ſont preſque à
» fleur d'eau: on y remarque des
» courants rapides qui ſemblent ſe
» ſouſtraire au mouvement géné-
» ral: on les voit quelquefois ſe
» porter conſtamment dans la mê-
» me direction, quelquefois rétro-
» grader & ne jamais excéder leurs
» limites, qui paroiſſent auſſi inva-
» riables que celles qui bornent
» les efforts des fleuves de la Ter-
» re. Là ſont ces contrées orageu-
» ſes, où les vents en fureur préci-
» pitent la tempête, où la Mer &
» le Ciel également agités, ſe cho-
» quent & ſe confondent; ici ſont
» des mouvemens inteſtins, des
» bouillonnemens, des trombes &
» des agitations extraordinaires,
» cauſées par des Volcans dont la
» bouche ſubmergée vomit le feu

» du ſein des Ondes, & pouſſe
» juſqu'aux nuës une épaiſſe va-
» peur mêlée d'eau, de ſouffre &
» de bitume. Plus loin, je vois ces
» gouffres dont on n'oſe appro-
» cher &c. »

La partie ſéche du Globe eſt préſentée par notre Auteur dans un détail auſſi curieux qu'inſtructif. Il expoſe la diverſité des Climats & des terreins; la ſituation des montagnes tellement ordonnée, que les angles ſaillans d'une montagne ſe trouvent toujours oppoſés aux angles rentrants de la montagne qui eſt vis-à-vis; la direction des grands fleuves preſque toujours perpendiculaire à la Mer où ils ont leur embouchure; les correſpondances ſoûterraines entre certains Volcans; les rapports entre certains Lacs & les Mers voiſines; la chûte ſubite de quelques grands fleuves dans des abîmes, d'où ils vont remplir ſous terre des éſervoirs immenſes qui ſe déchar-

gent par d'autres voyes ſécrettes ; les diverſes couches qui ſe rencontrent quand on pénetre un peu dans la terre ; ſable, pierres à chaux, argille, coquillages, marbres, gravier, crayes, plâtre &c ; la poſition de ces couches paralellement les unes ſur les autres, chacune ayant la même épaiſſeur dans toute ſon étenduë ; les fentes perpendiculaires à l'horiſon, qui ſe remarquent dans toutes les couches, mêmel es plus ſolides, & juſques dans les rochers & les marbres; enfin les coquilles, ſquélettes de Poiſſons de Mer, plantes marines, &c. qui ſe trouvent *dans l'intérieur de la terre, ſur la cime des montagnes, dans les lieux les plus éloignés de la Mer ;* & dont les marbres, les pierres, les crayes, les marnes, les argiles, les ſables, & preſque toutes les matières terreſtres ſont remplies.

Toutes ces obſervations importantes attachent M. de Buffon : il

insiste particuliérement sur la dernière, c'est-à-dire, sur les productions de Mer répandues dans des régions bien méditerranées ; il en conclut que les eaux de la Mer ont couvert toutes les parties des Continents terrestres. Mais prenons garde d'abord à distinguer ce sentiment, de l'hypothèse absurde d'un prétendu Philosophe dont nous parlions, il y a quelques mois, dans ces Mémoires. Telliamed, (c'est le nom de ce Philosophe,) tenoit clairement l'Eternité absolue de la matière ; il enseignoit que tous les hommes devoient leur existence à la Mer, & que nous avions tous été originairement des animaux marins. Il prétendoit que les changemens arrivés au Globe terrestre, pouvoient servir à prouver sa durée, soit pour les siècles qui nous ont précédés, soit pour les tems futurs. En un mot l'opinion de Telliamed étoit un systême également contraire à la raison & à la

révélation. Il n'en est pas de même de la Doctrine que propose ici M. de Buffon. Ses observations le portent bien à croire que *la terre qui nous sert de demeure, a été un fond de Mer*; mais il indique simplement par ces termes, des inondations partielles & successives, qui ont produit certains changemens dans notre Globe, qui ont couvert de coquillages & de productions marines, des lieux très-éloignés de la Mer. Il reconnoît l'autorité des Livres Saints, l'histoire de la Création, celle du déluge universel; & il est persuadé que cette inondation générale fut entre les mains de Dieu, un instrument de vengeance, un miracle de terreur.

Ces différences bien reconnues entre les principes du célèbre Académicien, & les idées d'un avanturier qui se dit Philosophe; il faudroit produire tout ce que M. de Buffon rassemble de preuves en faveur des déluges particuliers & suc-

cessifs, qui ont dû causer des changemens dans le Globe terrestre, peu de tems après sa création. L'Auteur rapporte à cette époque la plûpart de ces déluges, parce que la terre alors plus neuve & plus molle, étoit susceptible de beaucoup plus de changemens qu'elle n'est aujourd'hui. Quelques Ecrivains instruits de la découverte qui se fait tous les jours des coquillages & des autres productions marines, à de grandes distances de la Mer, crurent expliquer le phénomène par l'histoire du Déluge général; mais notre Auteur entreprend de montrer l'insuffisance de cette explication. » Quand on voudroit supposer, *dit-il*, que dans » le Déluge universel, tous les coquillages eussent été enlevés du » fond des Mers, & transportés » sur toutes les parties de la terre, » outre que cette supposition seroit » difficile à établir, il est clair que, » comme on trouve ces coquilles

» incorporées & pétrifiées dans les
» marbres & dans les rochers des
» plus hautes montagnes, il fau-
» droit donc ſuppoſer que ces mar-
» bres & ces rochers euſſent été
» tous formés en même-tems, &
» précisément dans l'inſtant du dé-
» luge, & qu'avant cette grande
» révolution, il n'y avoit ſur le
» Globe terreſtre, ni montagnes,
» ni marbres, ni rochers, ni crayes,
» ni aucune autre matière ſembla-
» ble à celles que nous connoiſ-
» ſons, qui preſque toutes contien-
» nent des coquilles & d'autres dé-
» bris des productions de la Mer.
» D'ailleurs la ſurface de la terre
» devoit avoir acquis au tems du
» déluge, un dégré conſidérable
» de ſolidité, puiſque la gravité
» avoit agi ſur les matières qui la
» compoſent, pendant plus de ſeize
» ſiécles; & par conſéquent il ne
» paroît pas poſſible que les eaux
» du déluge ayent pu bouleverſer
» les terres à la ſurface du Globe,

» jufqu'à d'auffi grandes profon-
» deurs, dans le peu de tems que
» dura l'inondation univerfelle. »

Nous avons voulu tranfcrire ce grand morceau, pour fuppléer à ce que nous ne pouvons dire du détail abondant où fe jette l'Auteur à ce fujet. Il fait fervir à la preuve de fon fentiment, la plûpart des phénomènes qui fe remarquent fur le Globe terreftre; les montagnes avec leurs oppofitions réciproques; les couches terreftres avec leurs fituations paralleles; les fentes de ces couches avec leur direction perpendiculaire à l'horifon, &c. Mais comme ces ouvertures ne font rien en comparaifon des cavités énormes qui fe rencontrent dans le fein des montagnes & des rochers, il reconnoît auffi des affaiffemens confidérables dans plufieurs parties du Globe terreftre: ces affaiffemens, il les attribue aux Volcans, aux tremblemens de terre, aux vents, aux pluyes, aux

torrents, &c. & tels sont en gros, les objets qui remplissent ce discours toujours bien écrit, & très-digne de l'attention des Sçavants: Passons aux XIX * Articles qui contiennent les preuves.

* Voici la liste de ces Articles. I. De la formation des Planètes. II. Du Système de M. Whiston. III. Du Système de M. Burnet IV. Du Système de M. Woodward. V. De quelques autres Systèmes. VI. Geographie. VII. Sur la production des couches ou lits de terre. VIII. Sur les coquilles & les autres productions de la Mer, qu'on trouve dans l'intérieur de la terre. IX. Sur les inégalités de la surface de la terre. X. Des Fleuves. XI. Des Mers & des Lacs. XII. Du flux & reflux. XIII. Des inégalités du fonds de la Mer, & des Courants. XIV. Des Vents réglés. XV. Des Vents irréguliers, orageux, &c. XVI. Des Volcans & des tremblemens de terre. XVII. Des Isles nouvelles, des cavernes, des fentes perpendiculaires. XVIII. De l'effet des pluyes, des marécages, des bois soûterrains, des eaux soûterraines. XIX. Des changemens de terres en Mers, & de Mers en terres. Conclusion.

Mais comme la matière eſt encore extrêmement vaſte, nous ne pouvons effleurer que les cinq premiers d'entre ces articles. Le reſte nous occupera dans un autre mois.

II. Il ne faut pas entendre, par le terme de *Preuves*, des actes inſipides, tels qu'on en trouve quelquefois à la fin des grandes hiſtoires. Ici les preuves ſont des morceaux auſſi travaillés & à bien des égards plus intéreſſants que l'hiſtoire même. C'eſt dans chaque article un état circonſtancié des Phénomènes que le diſcours précédent indique en gros & en ſtile d'hiſtoire. Un coup d'œil ſur la liſte que nous mettons en marge, peut donner une idée de ces divers objets, & de la méthode ſelon laquelle ils ſont traités.

Mais avant que d'entrer en matiére, M. de Buffon parle de la formation des Planètes, & en général de toute la Phyſique Céleſte. Ce premier article préſente une

hypothèse que l'Auteur estime plus probable qu'une infinité d'autres qu'on a faites sur le même sujet. Le fondement du systême est *Cette force que nous connoissons sous le nom de pésanteur. Elle est répanduë dans toute la matiére* ; elle soumet tout à ses loix ; *les Planètes, les Comètes, le Soleil, la Terre:* mais outre cette force qui sans doute est l'effet de la puissance & de la volonté du Créateur, il faut en reconnoître une autre qui est *la force d'impulsion.* Car, selon la loi de la pésanteur, chaque Planète tomberoit sur le Soleil, si elle n'étoit retenuë ou plutôt retirée à tout instant par une force qui tend à s'exercer en ligne droite, & qui se combinant avec la pesanteur forme une ligne courbe.

» Cette force d'impulsion, dit » nôtre Auteur, a certainement » été communiquée aux Astres en » général par la main de Dieu, lors- » qu'elle donna le branle à l'Uni-

» vers; mais comme on doit autant
» qu'on peut en Physique, s'abste-
» nir d'avoir recours aux causes qui
» sont hors de la Nature, il me paroît
» que dans le systême Solaire, on
» peut rendre raison de cette force
» d'impulsion d'une maniére assez
» vraisemblable, & qu'on peut en
» ttouver une cause dont l'effet
» s'accorde avec les régles de la
» Méchanique. » Ici, comme l'on
voit, s'annonce l'hypothése : l'Auteur la prépare par une comparaison suivie du mouvement des Comètes & de celui des Planètes; après quoi il l'expose ainsi : » Ne
» peut on pas imaginer avec quel-
» que sorte de vraisemblance, qu'-
» une Comète tombant sur la sur-
» face du Soleil, aura déplacé cet
» Astre, & qu'elle en aura séparé
» quelques parties auxquelles elle
» aura communiqué un mouve-
» ment d'impulsion dans le même
» sens, & par un même choc, en
» sorte qne les Planètes auroient

» autrefois appartenu au corps du
» Soleil, & qu'elles en auroient été
» détachées par une force impul-
» ſive commune à toutes, qu'elles
» conſervent aujourd'hui ? » Cette
action de la Comète eſt repréſentée
dans la Planche qui orne l'entrée
de ce premier article. On y voit le
Créateur entouré de ſes Anges, &
dirigeant la queuë de cette Comè-
te, enſorte que d'un trait circulaire,
cette puiſſante queuë détache du
Soleil une matière qui compoſe ſur
le champ, Mercure, Venus, la
Terre & la Lune, Mars, Jupiter,
& Saturne avec leurs Satellites.
En même-tems tous ces grands
corps ſe mettent à circuler dans le
même ſens, & preſque dans le mê-
me plan autour du Soleil qui eſt
leur centre; & l'on remarque auſſi
des Anges diſtribués le long de cha-
que Orbite, pour prendre ſoin ap-
paremment que toutes les Planè-
tes perſéverent dans le mouvement
qui leur a été imprimé.

Or l'on peut croire, ſelon notre Auteur, que tout ceci arriva *dans le tems que Moyſe dit que Dieu ſépara la lumiere des ténébres.* Sur quoi il y auroit pourtant deux difficultés: Car 1°. avant la ſéparation de la lumiére d'avec les ténébres, ſuivant le texte de la Genèſe, Dieu avoit déja créé la terre; au lieu que, ſelon le ſyſtême de notre Auteur, la terre n'auroit commencé à exiſter qu'au moment de la ſéparation de la lumière & des ténébres, lorſque la queuë de la Comète auroit auſſi été miſe en jeu. 2°. La Genèſe dit que le Soleil, ou *le grand luminaire*, ne fût fait que le quatriéme jour, & la ſéparation de la lumière d'avec les ténébres (tems que l'hypothèſe aſſigne au jeu de la Comète) arriva dès le premier jour. Comment donc la Comète auroit-elle pû, dès ce premier jour, former la terre & les autres Planètes, en détachant quelques par-

ties du Soleil, qui, selon la Genèse, n'étoit pas encore fait ? Nous ne voyons qu'une manière un peu Métaphysique de répondre à ces objections : c'est de dire en premier lieu que la Terre, comme être matériel, auroit été créée avant la séparation de la lumière d'avec les ténèbres, quoiqu'elle n'eût commencé à exister, comme Planète, qu'au tems de cette séparation. En second lieu, que le Soleil pourroit être conçu avoir existé dès le premier jour en ce sens que la lumière fut faite alors : car bien des Interprétes pensent que la matière lumineuse formée en conséquence de ces paroles du Créateur : *Que la lumiere se fasse*, servit le quatriéme jour à composer le corps même du Soleil.

Mais quoiqu'il en soit, on peut regarder comme un jeu d'esprit, tout l'ordre de cette hypothèse, où M. de Buffon fait entrer beau-

coup de connoiſſances & de ſagacité. Il paroît d'abord un peu extraordinaire, que cet Académicien s'étant déclaré l'ennemi des purs ſyſtèmes & des ſimples conjectures, ſe permette enſuite une opinion comme celle qu'il expoſe dans ce premier article. Cependant voici peut-être le correctif ou la juſtification qu'il nous préſente lui-même, avant que d'expliquer ſes penſées : *Nous eſperons par-là*, dit-il, *mettre le Lecteur plus en état de prononcer ſur la grande différence qu'il y a entre une hypothèſe, où il n'entre que des poſſibilités, & une théorie fondée ſur des faits ; entre un ſyſtême tel que nous allons en donner un ſur la formation de la Terre, & une hiſtoire phyſique de ſon état actuel, telle que nous venons de la donner dans le Diſcours précédent.*

Il ſemble donc que le ſyſtème en queſtion, n'eſt que comme une ombre deſtinée à faire briller davantage le mérite d'une théorie

dégagée de toutes conjectures ; aussi l'Auteur revient-il facilement à prendre les armes contre les faiseurs d'hypothèses ; & les Articles II. III. IV. V. sont employés à combattre Whiston, Burnet, Woodward, dont les opinions ne ménagent ni la raison, ni la physique, ni l'autorité des Livres Saints. Remarquons en particulier, comment M. de B. acheve d'anéantir le systême phantastique de Whiston : » Toutes les fois, dit-il, qu'on sera » assez téméraire pour vouloir ex- » pliquer par des raisons physiques, » les vérités théologiques ; qu'on » se permettra d'interpréter dans » des vuës purement humaines, le » texte des Livres Sacrés ; & que » l'on voudra raisonner sur les vo- » lontés du TrèsHaut & sur l'e- » xécution de ses Décrets ; on » tombera nécessairement dans les » ténèbres & dans le cahos où est » tombé l'Auteur de ce systême, » (Whiston.)

Ces

Ces paroles, dignes d'être écrites en lettres d'or, termineront cet Extrait, qui ne contient pas la centième partie de ce qui nous a occupé dans le grand ouvrage que nous analysons.

ARTICLE CXXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Paris.

Lettre aux Auteurs de la nouvelle Gaule Chrétienne touchant les Doyens de l'Eglise de Meaux ; & au sujet de plusieurs Abbés de différentes Abbayes du Royaume. Par M. Charles Joseph Thomé Prêtre-Chanoine de l'Eglise de Meaux ; &c. Chez Giffard

& Le Mercier, in 4°. Broch. pag. 33.

Ceci est un ouvrage de Critique. On y relève quelques fautes & quelques omissions, qui ont échapé aux Auteurs de la Nouvelle Gaule Chrétienne, dans la liste des Doyens de Meaux : ce qui donne lieu de faire en même tems des observations intéressantes pour d'autres Eglises du Royaume. Nous ne croyons pas qu'à l'égard d'un livre tel que la Gaule Chrétienne, il faille jamais prendre le ton des reproches, quand on y rencontre des imperfections. Car il est audessus de l'humanité, de passer à travers un nombre infini de petits faits & de dattes obscures, sans faire de faux pas. *Optimus ille est, qui minimis urgetur.* Cet axiome d'Horace doit ici, plus que partout ailleurs, servir de regle à l'estime publique.

M. Thomé, Auteur de la lettre, suit cette méthode dans sa Critique; la modération, les égards, la défé-

rence ne l'abandonnent jamais. Cependant il dit des vérités ; il les dit même si bien, que nous voudrions de tout notre cœur, qu'il entrât dans une sphère plus grande & plus proportionnée à ses talens. Qu'on imagine un homme qui, pour les époques ou les actions de quelques Doyens de Meaux, procéde toujours avec des pieces authentiques en main ; qui porte le flambeau d'une critique sûre dans des Actes inconnus, pour en conclure tantôt les vrais caractères d'une datte, tantôt la maniere d'écrire un nom perdu dans la nuit des tems. Tel est notre Auteur, vrai antiquaire pour le goût & la manière de discuter ; mais digne par là-même de s'élever à des entreprises plus générales. Il est tant de choses dans l'antiquité sacrée & profane, qui attireroient l'attention du public, si l'on en découvroit les particularités & les rapports ! Mais dans ce siécle où l'imagina-

tion veut être contente à quelque prix que ce soit, on souhaite aussi que les agréments du style & les charmes de la littérature ornent les découvertes antiques. On ne peut plus souffrir les purs déchiffreurs de titres, ni les admirateurs insipides d'Epigraphes tumulaires. Ces gens-là, pour nous plaire, doivent apprende à penser & à écrire.

Nous disons tout ceci pour encourager l'Auteur à faire des démarches vers la belle & grande antiquité, puisqu'il est abondamment pourvu des talens qu'éxigeroit cette importante étude. Mais donnons ici un exemple de sa critique. Au XV. siécle, c'est-à-dire sous le regne de Louis XI. il y eut à Meaux un Doyen nommé Ambroise de Cambray, homme distingué par sa naissance & par son mérite. On le trouve simplement indiqué dans la Gaule Chrétienne, & l'on lui donne le nom d'*Amé* qu'il ne porta jamais. De plus l'Historien de

l'Eglise de Meaux témoigne assez clairement que ce Personnage lui a été peu connu, aussi n'entre-t-il dans aucun détail à son sujet. Cependant il est peu d'Ecclésiastiques du XV. siécle plus renommés dans les fastes de la Littérature. M. Thomé expose son origine, ses occupations à Rome & en France, sa route dans les dignités de l'Eglise; il insiste particulierement sur la querelle où il se trouva engagé avec la Faculté de Théologie de Paris pour la charge de Chancelier de Notre-Dame & de l'Université. Ambroise de Cambray n'étoit que Docteur en Droit; l'Evêque de Paris & le Chapitre ne laisserent pas de le nommer pour remplir la Chancellerie; mais les Docteurs en Théologie prétendirent que cette dignité ne devoit point sortir de leur corps: matiére par conséquent de procès, de mouvements, d'actions polémiques entre les divers membres du Cler-

gé de Paris & de l'Université. Sans décision néanmoins le Doyen de Meaux demeura en possession de sa charge ; c'est ce que notre Auteur prouve par des témoignages qu'il ne seroit pas possible de récuser. Nous pouvons y ajouter d'après un Ms. cité dans une histoire moderne, que ce Chancelier, Ambroise de Cambray, soutint l'attaque des Théologiens de Paris avec beaucoup d'adresse & de fermeté. C'étoit un homme politique, rompu aux affaires, bien servi par ses amis. Il sçavoit découvrir & faire échouer à point nommé toutes les entreprises de ses adversaires. Il avoit le talent de briller dans les Assemblées de l'Université, & comme les Maîtres en Théologie ne vouloient plus aller à l'Evêché, quand il étoit question de conférer le bonnet à un Docteur, il les obligea de garder cette ancienne coutume, tandis même que la querelle étoit

pendante au Parlement. Voilà bien des Anecdotes pour un seul homme dont la Gaule Chrétienne & l'Histoire de l'Eglise de Meaux disent si peu de chose. Nous ne produirons pas d'autres articles de la lettre qu'on vient de donner au Public. Elle abonde en recherches & en détails, qu'il faut lire dans l'Ouvrage même.

Nous avertissons de la part de M. Thomé, qu'il s'est glissé trois fautes dans sa Lettre ; la première pag. 5. l. 7. *du 12 Avril* lisez *du 12 d'Août ;* la seconde pag. 21. lig. 36 *au 14 siécle* lisez *au treizième siécle ;* la troisième pag. 25 l. 16. *en 1532.* lisez *en 1632.*

L'amour des François pour leurs Rois consacré par des monuments publics ; sujet proposé par Messieurs de l'Académie Françoise cette année 1749. & traité en vers, avec des notes historiques où l'on trouve la Description des plus beaux mo-

numents de la Ville de Paris &c. chez De la Guette ruë S. Jacques à l'Olivier 4°. pag. 7.

Ceci eſt une Ode, nullement lyrique, mais pleine de traits d'Hiſtoire dont l'explication ſe trouve dans des notes fort étenduës. Après le détail des Statuës érigées à Louis XIV. le Poëte ajoute en adreſſant la parole à Louis XV.

Mais pour qu'amour te préconiſe,
Grand Roi, *faudroit* d'autres morceaux,
Phius, Ptolomée & Ramiſe
N'en ont pas encor d'aſſez beaux.
Quand même nos Praxitèles
Des Auguſtes, des Marc-Aurèles
T'auroient donné les traits divins,
Amour prétend que l'on te donne
Pyramide, Globe, Colonne
Comme aux Trajans, aux Antonins.

Preſque tous les mots de ces Strophes ou Stances font naître des notes. On en trouve ſur les Rois

d'Egypte, Phius, Ptolomée, & Ramiſe; ſur Auguſte & Marc-Aurèle; ſur les colonnes Trajane & Antonine &c.

Les explications des Places de Paris & des Statuës qui les décorent, ſont bien reſſemblantes aux notices du *Mémorial de l'Abbé Antonini* & du *Voyage Pittoreſque.* De ce dernier ſurtout on a tiré preſque mot à mot la Deſcription de la Statuë Pédeſtre de Louis XIV. qui eſt dans la Cour de l'Hôtel-de-Ville, excepté pourtant que le voyage Pittoreſque ne met pas que *la foudre de l'Ange Titulaire de la France eſt compoſée de fleurs de lys & de rayons du Soleil.* On voit ici une faute d'impreſſion: l'Ange *Titulaire*, liſez *Tutélaire*; & plus bas liſez *Roma Vetus*, au lieu de *Roma Venetus.*

La Déſcription de la Porte ſaint Denys eſt auſſi à peu près comme dans le voyage Pittoreſque, excepté que l'Auteur de ce Voyage

ne fait François Blondel que *Maître de Mathématique de Monseigneur le Dauphin*, & non, comme l'Auteur de l'Ode, *Maréchal des Camps & Armées du Roi.* Nous ne sçavons pourquoi il donne une si haute dignité à ce Mathématicien.

In institutam solemnem præmiorum distributionem Oratio, habita jussu & nomine Universitatis, in majoribus Sorbonæ Scholis, Die Lunæ 4. mensis Augusti, an. Dom 1749. à Francisco-Nicolao Guerin Rhetoricæ in Collegio Sorbonæ-Plessæo Professore. Apud Thibouſt &c. in plateâ Cameracensi. 4°. pag. 24. *Discours de M. Guerin Professeur de Rhétorique au Collége du Plessis sur la distribution solemnelle des Prix, faite le 4. d'Août dans les grandes Ecoles de Sorbonne.*

Le but de cette Harangue est de faire voir les avantages que la distribution annuelle & solemnel-

le des prix procurera aux Lettres, & la gloire qu'elle répand & ne cessera point de répandre sur le Parlement. Ce sont les deux parties qu'on trouve précédées d'un Exorde où l'Orateur félicite les Muses du retour de la paix.

Premiere Partie. On ne peut douter que la distribution solemnelle des Prix ne doive procurer de grands avantages aux Lettres, si elle ranime l'émulation, & si elle rend aux Langues Grecque & Latine leur ancien éclat. Or tels sont les fruits qu'espère, que promet même M. Guerin. C'est ce qui l'occupe dans cette première partie, où il insinuë très à-propos quelques traits de critique sur l'affoiblissement des Etudes & de la Littérature parmi nous. Il en dit une raison très-certaine; c'est que nous nous lassons du vrai & du beau: nous aimons mieux abandonner des richesses solides, mais acquises par nos peres, que de

ne pas courir après des nouveautés frivoles. *Quod.... humani ingenii vitio contingit, cujus natura quietis impatiens, & parandæ quocunque modo laudis avida, jam parta superbè fastidit, atque irreperta ambitiosè prosequitur, ut malit res novare cum exitii periculo, quam in recto, nullâ inventionis gloriâ, consistère.*

L'émulation des jeunes gens, appellés de tous les Colléges de l'Université au concours des Prix est peinte avec grace. On compare leur ardeur à celle des Aspirans aux Couronnes Olympiques. *Videre mihi videor illos Græcarum civitatum Cursores & Athletas, nunciatâ ludorum Olympicorum celebritate, undique convolantes, ut in maximo tot populorum conventu unusquisque & ante collectam apud suos populares virtutis existimationem, & urbis patriæ nomen decusque tueretur. Et illi quidem revertebantur domos cur-*

ribus subnixi, sertis revincti, ad Deos terrarum Dominos evecti. Occurrebatur illis à Civitatibus, quarum dignitatem amplificaverant, miris gratulationibus ab amicis, à parentibus excipiebantur. Ut par nostrorum juvenum alacritas, par ipsa etiam gloria &c.

Nous croyons même qu'il y a plus de vrai mérite à remporter des prix dans un combat littéraire, qu'à devancer des rivaux dans une carrière poudreuse, où les chevaux seuls, à proprement parler, ont tout l'honneur de la victoire. Cependant quand on nous parle de ces anciens Grecs, & de leurs jeux publics, notre imagination s'élève; nous voyons le concours de toutes ces fameuses Républiques, objets de notre vénération dès l'enfance; nous entendons les chants sublimes de Pindare, destinés à célébrer le triomphe des Vainqueurs. L'éloignement des

ſiècles aggrandit encore le ſpectacle par rapport à nous ; & quand nous revenons enſuite à l'autre partie de la comparaiſon, à notre jeuneſſe couronnée pour des compoſitions de Proſe ou de vers, nous éprouvons une ſorte de chute qui nous étonne ou qui nous engourdit. Il en eſt de même de tous nos parallèles avec les Romains ; ces dominateurs du monde nous écraſent par l'admiration que nous contractons pour eux en étudiant leur langue & leurs hiſtoires.

M. Guérin repréſente noblement l'avantage que le Grec & le Latin doivent retirer de cette diſtribution de prix ; mais il n'inſiſte pas tellement ſur l'intérêt de ces langues qu'il ne penſe auſſi à la nôtre. » Elle ſera d'autant mieux » cultivée, dit-il d'un ton de juſte » confiance, qu'on s'appliquera » davantage à l'étude des lettres » Grecques & Latines. « Ce qu'il prouve par l'exemple de M. le

Card. de Polignac & de M. Rollin; deux portraits qu'il faut voir dans l'Ouvrage même.

Seconde Partie. L'Orateur expose la gloire que procure aux Membres du Parlement la distribution solemnelle des Prix; elle leur donne le titre illustre de Protecteurs des Lettres; de Magistrats zélés pour le bien public, dont l'éducation des enfans est une partie si considérable; de bienfaiteurs perpétuels, puisque cette solemnité doit être renouvellée tous les ans avec le même éclat. Dans le détail il se trouve une suite d'éloges; pour M. le Chancelier, M. le Premier Président, M. le Procureur Général: & les noms célèbres dans le Barreau, les Brisson, les de Thou, les Lamoignon, les Talon, les Molé &c. reparoissent dans tout l'appareil du mérite & de l'immortalité. Nous citerons un morceau de la fin, où l'on remarque quelque chose de tou-

chant : c'eſt l'image des deſirs de cette jeuneſſe prête à recevoir la récompenſe de ſes travaux. *Sed quid ego juventutis arrectæ jamdudum & expectatione ſuſpenſæ triumphos & gaudia demoror ? Aſpicite, Auditores, & univerſos, & eos quos ſanguis, quos privatæ neceſſitudines unicuique veſtrûm cariores efficiunt : videte pulchrum in fronte pallorem, & indices animorum intùs ſpe & & pavore trepidantium notas, ex quibus haud dubia generoſæ indolis auguria concipite. Jam ſibi præclari atque magnifici judicio, quo digni præ cæteris habiti ſunt, qui congrederentur, quàm vellent ſuas quiſque domos ſplendida reportare ſigna victoriæ, vel ad ſuos litteras mittere laureatas ! &c.*

Cette harangue, vraiment eſtimable & dans le bon goût, manque néanmoins en quelques endroits d'un dégré de clarté & d'aiſance : nous ne ferions pas cette critique,

si les beautés qu'on remarque dans l'ouvrage ne faisoient pas souhaiter toute la perfection que l'Auteur est capable de lui donner.

Lettre à une jeune Dame nouvellement mariée. 4°.

Ceci est un badinage Philosophique tout propre à réaliser le mot d'Horace *Ridiculum acri &c.* L'Auteur suppose une jeune Dame née en Angleterre, mais établie depuis peu en France Patrie de son mari. Il lui trouve des manières qui ne sont pas celles du Pays où elle doit faire désormais son séjour; & ces manières il les qualifie ironiquement de *ridicules*, pour faire mieux sentir la frivolité réelle & l'extravagance bien prouvée de nos mœurs. Vous *montrez*, dit-il, *des ridicules chez vous, vous en portez dans les cercles, vous en promenez dans le Public.* C'est comme la division de

cette ingénieuse feuille. Elle reprend : » vous montrez des ridi-
» cules chez vous : il y a six mois
» que le Sacrement vous lie, &
» vous aimez encore votre mari !
» votre Marchande de modes a le
» même foible pour le sien, mais
» vous êtes Marquise.... Pour-
» quoi cet oubli de vous-même,
» lorsque votre mari est absent ?
» Revient-il ? Vous vous parez.
» Je vous croyois bien jeune, &
» vous êtes bien vieille. Vous re-
» montez au tems des Patriar-
» ches.

L'Auteur parcourt ensuite toutes les circonstances domestiques, le lever, la toilette, la table, le jeu ; & il fait toujours contraster les méthodes nouvelles, avec la sage conduite de la Dame Angloise : ce qui s'exécute par le jeu d'une ironie soutenuë, excelcellent quadre comparable a celui de Moliere dans les *précieuses ridicules* & dans *les femmes sçavan-*

tes ! » On se met à table (j'en
» ris encore, mais c'est d'un rire
» amer) vous benissez les mets !
» Nous nous crûmes chez le Curé
» de la Paroisse, qui peut-être
» nous auroit quitté des graces,
» ce que vous ne fites pas.... Votre
» Antichambre fait pitié. Des La-
» quais qui s'occupent en atten-
» dant vos ordres, qui se croyent
» à *Monsieur* comme à *Madame*,
» qui imaginent qu'ils ne sont
» en maison que pour travailler,
» qui ont un air respectueux pour
» un honnête homme qui arrive
» à pied &c.

Le détail passe aux cercles où la Dame étrangère fait une figure toute décente, mais *Gothique* par rapport aux mœurs d'aujourd'hui.
» Vous y entrez avec les couleurs
» de la nature sur le visage. Ainsi
» se présente la femme du Suisse
» qui vous a ouvert la porte....
» Vous vous placez sans avoir dit
» aux glaces que vous êtes à faire

» peur, que vous êtes faite com-
» me une folle.... La bonne figure
» que vous fites dernierement chez
» la petite Comtesse ! On y pro-
» posa une partie au Bois de Bou-
» logne, vous demandâtes à vo-
» tre mari s'il en seroit ; il sçait
» son monde, il refusa : c'étoit
» une raison de plus pour y al-
» ler, vous rompîtes. Le singu-
» lier dans votre procédé, c'est
» que vous comptiez lui plaire,
» & c'est là votre but du matin
» au soir : entre nous, Madame,
» n'êtes-vous point une *Pamela*
» qu'un coup de fortune a élevée ?

Les prétendus ridicules accompagnent la Dame Angloise dans les actions publiques. » Que faisiez-vous Dimanche dernier dans
» votre Paroisse à dix heures du
» matin ? déja habillée ! & qui le
» croira ? sans *sac !* Est-ce ainsi ?
» Est-ce à dix heures ? Est-ce dans
» sa Paroisse qu'une femme de
» condition entend la Messe ? Est-

» il bien vrai que vous aſſiſtez
» aux Vêpres ? Le Marquis de...
» vous en accuſe, en diſant que
» vous faites ridiculement votre
» ſalut. On pourroit vous paſſer
» quelques ſermons, mais jamais
» ceux qui convertiſſent : une jo-
» lie femme eſt faite pour les jo-
» lis Sermons, ils s'annoncent aſ-
» ſez par l'affluence des Equipa-
» ges & le prix des chaiſes. Il eſt
» ignoble de s'édifier pour deux
» ſols.

Ce Public d'aujourd'hui deman-
de auſſi des graces que l'Auteur
étale ainſi : » Il y a des graces
» d'ajuſtement : vos robes ſont de
» goût, mais les garnitures ne
» ſont pas de la *Duchapt*.... Vos
» diamans ſont beaux, mais ils
» ne ſont pas montés par l'*Em-
» pereur*... On vous a vuë à l'O-
» péra coëffée en *Comète*, lorſ-
» que depuis deux jours on étoit
» en *Rhinocéros*.... Il y a des gra-
» ces de langage. ... Vous dites

» ſimplement qu'une choſe eſt » bonne ; une importante diroit : » c'eſt *miraculeux* , c'eſt *divin !* » Etes-vous un peu fatiguée ? Il » faut être *excédée*, *anéantie*. Un » coup de vent a-t-il dérangé une » boucle de vos cheveux ? Ne » vous fâchez pas, ſoyez *furieu-* » *ſe*. Vous manquez juſques dans » l'Alphabet : au ſortir du dernier » Opéra, vous dites *à la maiſon*, » tandis qu'à vos côtés la Femme » d'un Traitant crioit *à l'Hôtel*, » &c.

Il faudroit tranſcrire toute cette lettre pour en faire connoître tout le fin, nous dirions toute l'excellence, ſi nous ne craignions de donner trop à notre goût particulier. L'Auteur, ſans avoir l'amertume de Juvenal, a quelque choſe de ſa manière pour le développement des *Ridicules* & pour la peinture des Originaux.

TABLE DES ARTICLES du II. Vol. d'Octobre 1749.

ART. CXVII. *Le Théâtre Anglois* T. VIII. p. 2081
ART. CXVIII. *Méthode naturelle de guérir &c.* 2101
ART. CXIX. Della Istoria Eclesiastica &c. *Histoire Ecléfiastique du R. P. Orsi T. III.* 2124
ART. CXX. *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique &c.* par M. l'Abbé d'Artigny. 2137
ART. CXXI. *Histoire de Pyrrhus* par M. Jourdan. 2152
ART. CXXII. *Assemblée Publique de la Société Royale de Lyon* 2162
ART. CXXIII. *Idée de la Poësie Angloise &c.* par M. l'Abbé Yart &c. 2194
ART. CXXIV. *Lettre de M. le Chevalier de la Pleignière à M.*

Bourgelat Ecuyer du Roi &c. 2204

Art. CXXV. *Histoire Naturelle avec la Description du Cabinet du Roi &c.* 2226

Art. CXXVI. *Nouvelles Littéraires.* 2245

ERRATA pour Octobre I. Vol.

Pag 1925. l. dernière. après, *ôtez la virgule.*

P. 1982. l. 5. on vit *lis.* ontir.

P. 2054. l. 8. *pratiquee* lisez *pratiquée.*

P. 2070. l. 8. commme *lis.* comme.

P. 2075. l. 11. *didastiques* lis. *didactiques.*

Pour Octobre II. Vol.

Pag. 2100. l. penult. *ploisanteries* lisez *plaisanteries.*

P. 2229. l. dern. éservoirs *lis.* réservoirs.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15 Septembre 1749.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Novembre 1749.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Novembre 1749.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Auguſtins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	13.	v.
1725.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Novembre 1749.

ARTICLE CXXVII.

ESSAIS SUR DIVERS SUJETS de Littérature & de Morale. Par M. l'Abbé Trublet, de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Prusse, Archidiacre & Chanoine de S. Malo 4e. Edition 2. Vol. in 12. A Paris chez Briasson, ruë S. Jacques à la Science M. DCC. XLIX.

QUelqu'un a dit qu'il y avoit plus de Philosophie dans une

page de la Bruyère, que dans les quatre volumes de Pourchot. Cette penſée très-vraye nous revient à l'occaſion du livre de M. l'Abbé Trublet notre la Bruyère moderne. Il y a plus de Philoſophie dans ſon ouvrage que dans tous les Commentateurs d'Ariſtote. Nous diſons *les Commentateurs* ; car Ariſtote lui-même étoit un beau genie qu'on a dégradé en l'interprétant.

Ce Philoſophe auroit, ce ſemble, bien approuvé, bien préconiſé une entrepriſe telle que les *Eſſais* dont nous faiſons l'annonce. Ils contiennent toutes les parties de la Morale, & une infinité d'excellentes obſervations ſur la Littérature. Ils peuvent rendre l'homme plus éclairé & plus aimable : deux points qui embraſſent toute la ſcience naturelle & Philoſophique des devoirs. Mais nous ne devons pas faire l'éloge de cet Ouvrage dont il y a préſentement quatre éditions.

Il faut marquer ſimplement les caractères de celle qui vient de paroître avec des augmentations très-conſidérables.

Nous avons compté cent endroits où M. l'Abbé Trublet a inſéré de nouvelles réfléxions, dont quelques-unes ſont fort abondantes, ou, ſi l'on veut, fort étenduës. Car cet Auteur s'attache bien autant à développer les principes de Morale ou de Littérature qu'à les multiplier. Les articles de ſon Ouvrage ſont comme des traités ſuivis, en ce ſens qu'il ne dit rien que de relatif à chaque ſujet; mais ce ſont néanmoins des recueils de penſées détachées, parce que la liberté y régne, & que le travail des tranſitions en eſt exclus. Nous ne donnerons point d'autre ordre à notre extrait que celui des pages, d'où nous tirerons quelques exemples propres à faire connoître les nouvelles additions.

TOME I.

Pag. 73. L'Auteur parlant *de la Converſation*, fait ſentir combien la mauvaiſe habitude de parler de ſoi même eſt inſupportable. Sur quoi il inſinuë néanmoins une ſorte d'exception, mais qui dépend elle même de l'amour-propre, cauſe primitive du défaut qu'on critique ici. » D'où vient, dit-il, » la converſation eſt-elle ſi agréa-» ble avec ceux qu'on aime d'une » tendre amitié, & ne tarit-elle » jamais ? C'eſt ſurtout parcequ'a-» lors on parle de ſoi à quelqu'un » qui y prend beaucoup d'intérêt. « On conçoit que pour la vérité de cette réfléxion, il faut que l'amitié ſoit réciproque. Car j'aurois beau aimer quelqu'un d'un amour tendre ; s'il ne m'aimoit pas, bien loin de prendre aucun intérêt à m'entendre *égoïſer*, je lui ſerois inſupportable comme à tout autre. M. l'Abbé Trublet détermine lui-

même ſa propoſition à *l'amitié réciproque*, puiſqu'il ajoute : *quand on s'aime bien, on ſe dit tout, & quand on ſe dit tout, on ne s'eſt jamais tout dit. Tout n'a point de fin.* On examinera en paſſant cette dernière réfléxion, & le Lecteur jugera ſi c'eſt l'eſprit ou le ſentiment qui y domine.

Pages 141. & ſuiv. tout cet endroit qui roule ſur *la Critique des Ouvrages d'eſprit*, eſt rempli d'additions nouvelles. On ſent que c'eſt un des Articles que M. T. a eu plus à cœur de bien expliquer. Si ſes principes étoient ſuivis à la lettre, il n'y auroit peut-être pas un ſeul Critique dans tout l'Empire Littéraire. Le déſir de bien vivre avec tout le monde, le *bon cœur & la prudence* détourneroient tout galant homme de cette attention à relèver les défauts des Auteurs, gens ſi ſenſibles, ſi peu capables de digérer une vérité qui diminue l'opinion

de leurs Ouvrages. Mais s'il y a des Critiques, & s'il eſt même à propos qu'il y en ait, quelle que ſoit d'ailleurs leur fortune ; voici une conſidération que tout le monde doit avouer : » Le meilleur Critique, c'eſt-à-dire, le plus ſage, le plus impartial, le plus éclairé, le plus modéré même, en un mot le plus gouté & le plus eſtimé du Public ſeroit par cela même le plus craint & le plus haï des Auteurs ; celui dont la critique mortifieroit le plus ceux qui en ſeroient l'objet, parceque c'eſt celle qui ſeroit d'un plus grand poids auprès des Lecteurs. «

A la fin de ce morceau on lit trois lignes un peu déſavantageuſes au célébre Ecrivain Périodique, le feu Abbé D. F. *Sa partialité, ſi connue, avoit*, dit-on, *bien affoibli les traits de ſa critique.* Surquoi nous remarquerons que, comme

on l'accuſe ſimplement de partialité, & non de défaut de lumières, il eſt à croire que ſes jugements n'étoient pas récuſables dans toutes les circonſtances ; & nous en citerions bien quelques-unes où le Public lui eut des obligations véritables. On a vu tomber le Néologiſme, le Phébus Littéraire, le ſtyle Antithétique ; & c'étoient en grande partie des Victoires duës aux cris redoublés, vifs, perçants, redoutables du Cenſeur en queſtion. On ne dira pas qu'en lui rendant cette juſtice nos Mémoires s'acquittent d'un devoir de reconnoiſſance, car il n'eſt preſque point de Livre qui ait eu moins de part à la faveur de ce Critique ; qui ait même plus ſouffert en certaines rencontres des accès de ſon humeur.

Au reſte ſi M. l'Abbé Trublet a eu ſujet de ſe plaindre de l'Abbé D. F. ou d'autres Ariſtarques quels qu'ils ſoient, ces gens-là devoient

avoir l'eſprit bien cauſtique; car outre la bonté reconnuë des *Eſſais*, l'Auteur dit tant de bien de tous les Gens de Lettres d'aujourd'hui, il cherche avec tant de ſoin l'occaſion de les nommer avec éloge, de citer leurs paroles ſoit dans ſon texte, ſoit dans ſes notes, que tout l'Empire Littéraire lui doit des actions de graces, non des cenſures & des reproches.

Pag. 247. & ſuiv. L'article qui a pour titre : *Diſtinction de l'orgueil & de la vanité* n'occupe que 6 pages dans la 3ᵉ. Edition & il en préſente 37. dans la 4ᵉ. C'eſt que l'Auteur s'applique à développer ſçavamment les grands rapports de la connoiſſance de ſoi-même. *Il eſt triſte*, dit-il, *mais utile de ſe connoître ; agréable, mais dangereux de ne ſe connoître pas.* Cette penſée & mille autres vraiment Philoſophiques forment le tiſſu des nouvelles additions. Comme il y a en toutes choſes plu-

ſieurs faces, tantôt M. l'Abbé T. les ſaiſit toutes & il les préſente en détail à ſon Lecteur, tantôt il ſe borne à une ou à quelques-unes, ſans exclure le vrai qui peut éclater dans les autres. Nous croyons, par exemple, qu'*il eſt triſte* pour certaines perſonnes de ſe *connoître;* & ces perſonnes-là pourroient bien faire la multitude; mais il en eſt auſſi qui éprouvent un plaiſir ſenſible à ſe *connoître*, à ſe voir du côté même des défauts: une tache apperçuë dans la glace que travaille un habile ouvrier, eſt bien une tache, mais la découverte qu'en fait l'Artiſte lui cauſe une ſorte de joie, parceque c'eſt le moyen d'y remédier & de rendre l'Ouvrage plus parfait: ainſi le Philoſophe qui vient à ſe pénétrer lui-même, à porter le flambeau dans les replis de ſon ame, à diſtinguer ce qui la dépare, reſſent une ſatisfaction délicate, parce qu'il eſt mis tout d'un coup à por-

rée de deux choses, la première de se corriger lui-même, & la seconde d'apprendre à connoître tous ceux qui auroient un pareil défaut : nous ne comptons pas le plaisir extrême de philosopher en s'étudiant ; occupation si douce que la vuë même de nos travers n'est pas capable d'y répandre de l'amertume.

Voici un portrait dont il ne faut rien perdre : » un homme bien ai» mable à nos yeux, c'est celui » que nous estimons beaucoup, » sans pourtant le croire notre » égal, qui nous estime encore da» vantage, & qui sans jalousie » reconnoît son infériorité à no» tre égard. » On rencontre en effet dans ce tableau toutes les nuances d'amabilité ; & nous croyons même qu'il n'y a qu'un homme déja bien aimable qui ait pu les rassembler sous son pinceau. La difficulté seroit de trouver deux amis qui fussent aimables à l'égard

l'un de l'autre de la façon qu'on dit ici. Car comment chacun d'eux eſtimeroit-il beaucoup ſon ami, ſans croire que cet ami l'égalât en mérite, & ſans ceſſer néanmoins de croire qu'il eſt lui-même inférieur en mérite à cet ami ? M. l'Abbé T. a donc fait très-ſagement de ne pas réunir les deux branches de l'hypothèſe, & de n'aſſigner que les traits qui rendroient un ſeul homme *bien aimable* à l'égard d'un autre. Mais il faut avouer que ce ſeul homme mettroit trop au jeu en faveur de quelqu'un qui ſeroit bien éloigné de lui rendre la pareille.

Pag. 370. *& ſuiv.* juſqu'à la fin du premier Tome, on trouve des articles tout nouveaux intitulés : des *Avis*, de *la Raillerie*, des *Grands*; & ce dernier eſt très-étendu : nous en citerons quelques morceaux intéreſſants.

» La grandeur rend la vertu
» plus reſpectable au Vulgaire &

» au Philoſophe ; au Vulgaire, » parce que la grandeur lui impo- » ſe ; au Philoſophe, parce qu'il » ſçait que la grandeur eſt un ob- » ſtacle à la vertu. « Cette penſée eſt très-noble & très-vraye On pourroit ajouter que la Grandeur rend la vertu plus reſpectable aux Grands mêmes, parce que la grandeur eſt un motif de conſtance pour les Grands qui ſont vertueux; & un argument ſans réplique contre ceux qui ne le ſont pas.

» *Tachez de ne vous lier qu'avec* » *des gens qui ſoient au-deſſus de* » *vous*. C'eſt un conſeil que beau- » coup de Peres donnent à leurs » enfans ; mais ils ne le leur don- » nent que par vanité & par inté- » rêt. Ils penſent que cette Société » leur ſera plus utile ou plus ho- » norable ; mais ils ſont bien éloi- » gnés de croire qu'elle ſera peut- » être auſſi moins gênante & plus » douce. Ils ne voyent pas toutes

» les raiſons de leur conſeil. Ils » diſent bien mieux encore qu'ils » ne croyent dire. « Il y a auſſi beaucoup de réfléxion & de vérité dans ce morceau : mais, qu'on y prenne garde, réfléxion & vérité toujours dans le goût de l'Auteur, bien plus porté à prendre le ſens favorable des choſes que leur côté déſavantageux. Se lier avec les Grands, c'eſt former quelquefois une Société *moins gênante & plus douce ;* bien plus ſouvent c'eſt s'ouvrir une route d'eſclavage & de dégoûts : les parents même ne l'ignorent pas en donnant l'avis dont il eſt ici queſtion, mais la vanité & l'intérêt leur font diſſimuler cet inconvénient : & ſi les choſes tournent d'une manière plus avantageuſe, ſi la Société d'un Grand ſe trouve ſans gêne & ſans ſervitude, c'eſt une ſorte de bonheur ſur lequel on n'avoit pas compté. En ce ſens les parents *avoient bien mieux dit qu'ils ne croyoient dire.*

» Les Grands s'étourdiſſent ſur » la crainte de la diſgrace, comme » les hommes ſur celle de la mort. Judicieuſe propoſition qui fait voir que, dans la proſpérité, comme dans le cours ordinaire de la vie, on ſe détermine par les objets préſents, ſans rien préparer pour l'avenir.

TOME II.

P. 17. & ſuiv. On trouve ici un Article entier & nouveau ſur *les Conteurs*, eſpéce de gens qui exercent ſi bien la patience & la politeſſe du genre humain. Notre Auteur dit un mot que nous voudrions avoir dit, au moins que nous voulons retenir. » Les Voya- » geurs ſont Conteurs. Il faudroit » auſſi que les Conteurs fuſſent » Voyageurs, & qu'ils parcouruſ- » ſent le monde ſans avoir de de- » meure fixe. « Il y auroit deux bons effets à cela; d'abord en voyageant, ils apprendroient du

neuf & feroient en état de conter fans fe répéter : ce qui eft, dit M. T. *le grand inconvénient du métier.* Enfuite leur manie de narrer & d'ennuyer circuleroit avec eux ; par conféquent chaque partie de la Société auroit fon tour d'épreuve ; l'orage feroit moins fenfible en fe divifant, & l'efpérance d'être délivrés bientôt de ce fléau, rendroit les gens plus propres à le fupporter.

P. 178. & fuiv. Six Articles nouveaux : *De l'humeur, de la Mifantropie, de la Singularité, de l'Affectation, de l'Ufage du Monde, de la Timidité.* Voici un caractère *de l'Humeur.* » Eudoxe » joint à beaucoup d'efprit & de » fçavoir le don de la parole dans » le plus haut degré ; mais c'eft » en même-tems l'homme du » monde le plus contredifant. » Ceux qui le connoiffent peu, » ou qui ne s'y connoiffent pas, » le croyent plein d'orgueil ; il

» n'est que plein d'humeur. De-
» là l'impolitesse la plus grossière,
» & quelquefois même l'extrava-
» gance la plus outrée. Il ne parle
» avec douceur & avec raison, que
» quand il parle le premier ; car
» s'il parle le second, c'est tou-
» jours pour contredire. Il n'est
» jamais de l'avis de personne, &
» ne veut pas même qu'on soit du
» sien. Il abandonne & combat
» l'opinion qu'il vient de soutenir,
» aussitôt que quelqu'un l'adopte.
» Il n'y a donc de sureté qu'à ne
» lui répondre absolument rien.
» Il est vrai qu'alors il se taît, &
» qu'on est bientôt privé du plaisir
» de l'entendre, parce qu'il n'en
» trouve lui-même à parler qu'au-
» tant qu'il contredit & qu'il dis-
» pute. » Nous avons voulu citer cet endroit pour donner une idée de la manière de l'Auteur dans ses portraits : il en fait peu, & il les place à propos.

Vers la fin de son Ouvrage *pag.*

424. il expose ainsi le penchant qu'il a toujours éprouvé pour les livres de Morale. » Dès ma pre-
» mière jeunesse j'ai lu & relu nos
» meilleurs Moralistes ; & leurs li-
» vres ont produit sur moi celui
» de tous les effets qui caractérise
» le plus surement les bons Ou-
» vrages ; ils m'ont fait penser. J'ai
» pris ensuite quelque plaisir à
» écrire mes pensées ; & j'ai retiré
» de l'utilité de les avoir écrites.
» Les différentes régles qu'elles
» contiennent, par exemple, sur
» l'esprit de société (on a bien vu
» que c'étoit ma matière favorite)
» en sont devenues, non seulement
» plus présentes à mon esprit, mais
» encore plus puissantes sur mon
» cœur ; & la honte qu'il y auroit
» eu à commettre des fautes que
» j'avois condamnées moi-même
» si sévérement, m'en a moi-même
» préservé. »

ARTICLE CXXVIII.

NOUVEL ABREGE' CHRONOLOGIQUE de l'Histoire de France en deux parties, contenant les événemens de notre Histoire depuis Clovis jusqu'à Louis XIV. troisiéme édition &c. in 12. 2. vol. pag. 753. sans la Table & l'avertissement. M.DCC. XLIX. A Paris chez Prault pere & fils, Desaint & Saillant.

L'Auteur dit dans l'Avertissement placé à la tête de cette troisiéme édition, qu'il *compte bien que ce sera la dernière.* Mais il est des choses qu'on peut mieux promettre qu'exécuter. Le succès rapide des deux premières éditions, & l'estime où est déja la troisiéme, font juger que le Public ne mettra point de bornes à ses desirs, & qu'il demandera sans cesse que l'Ouvrage reparoisse

Sosiorum pumice mundus.
Horat. Epit. XX. L. I.

Ces deux Volumes ſont néanmoins un peu moins beaux que celui de 1746. parce qu'on en a retranché la plupart des Eſtampes & des Tailles-douces, ornements qui étoient tout à la fois des ouvrages de goût & des Monuments pour l'Hiſtoire; mais le déſir de rendre le Livre utile à tout le monde, en diminuant le prix de l'acquiſition, a fait ſacrifier ces beautés. On a auſſi employé un plus gros caractère, afin que tous les âges puſſent profiter des travaux de l'Auteur. C'eſt ſurtout pour les yeux de 12. & de 15. luſtres que l'Hiſtoire eſt faite, parcequ'elle ſoulage les ennuis de la vieilleſſe.

Un des avantages les plus eſſentiels de cette nouvelle Edition eſt la table qui ſe trouve à la fin de la ſeconde partie. Elle ne renvoye pas aux pages, mais aux années, comme il convient dans tout Ouvrage Chronologique. Elle eſt dans

un détail instructif sans verbiage: défaut qui se glisse aussi quelquefois dans les tables.

A l'égard des changements faits dans le corps de l'Ouvrage, ils sont de deux sortes: l'Auteur a corrigé quelques fautes, & il a inséré un grand nombre d'additions. Nous sommes en état de rendre compte de ces deux points, puisque nous avons comparé très-exactement cette troisiéme édition avec la seconde.

D'abord pour les corrections, elles n'ont pu être qu'en très-petit nombre, vu le dégré de perfection qu'avoit déja l'Ouvrage. Elles se bornent au rétablissement de quelques dates; à la suppression de certains faits qui n'étoient pas assez certains. Voici un exemple qui sera le seul, parcequ'il est le plus remarquable. Dans la seconde Edition pag. 238. à l'année 1526. on rapportoit deux ou trois lignes

de

de Brantome qui prétend que la Reine Claude, premiere Epouſe de François Premier, fut très-fâchée de voir donner les Princes ſes enfans pour otages du Traité de Madrid. Or ces deux ou trois lignes ne ſe trouvent plus dans la troiſième Edition, & l'on a eu raiſon de les ſupprimer; car Brantome ſe trompe évidemment, puiſque la Reine Claude mourut dès l'an 1524. & que le Roi, pris à la Bataille de Pavie en 1525, ne conclut le Traité de Madrid qu'au commencement de 1526.

Les additions qu'on trouve ici ſont au nombre d'environ 150. c'eſt-à-dire que nous avons compté environ 150 endroits où il y a quelque choſe de nouveau; & nous ne comprenons point dans ce nombre les remarques particulieres qu'on voit à la fin de la ſeconde partie immédiatement avant la table: nous en parlerons. Donnons préſentement une idée des

additions faites au corps de l'Ouvrage. Ce sont des réfléxions nées à l'occasion de quelques événements; des portraits ou caractères de certains personnages; de nouvelles remarques sur les Fiefs, les appanages, les annoblissements; des faits Historiques qu'on avoit omis dans les deux premières Editions; des époques d'établissements considérables dans l'Eglise & dans l'Etat; des attentions sur les Conquêtes du Roi Louis XV, comparées avec celles des régnes précédents. Tel est l'ordre que nous suivrons dans le reste de notre Extrait.

1°. *Réfléxions nées à l'occasion de quelques événements.* Nous allons citer un morceau considérable qui tiendra lieu d'exemple. Le gouvernement étoit foible sous Charles IX. durant les guerres de Religion, mais on ne laissa pas de porter des loix très-sages. L'Auteur raisonne sur les avantages de ces loix; & il en prend occasion de re-

lever le mérite du Chancelier de l'Hôpital. » Ce grand-homme, au
» milieu des troubles civils, faisoit
» parler les loix, qui se taisent
» d'ordinaire dans ces tems d'o-
» rage & de tempête: il ne lui
» vint jamais dans l'esprit de dou-
» ter de leur pouvoir : il faisoit
» l'honneur à la raison & à la jus-
» tice de penser qu'elles étoient
» plus fortes que les armes mêmes,
» & que leur sainte majesté avoit
» des droits imprescriptibles sur le
» cœur des hommes, quand on
» sçavoit les faire valoir. De-là ces
» loix, dont la simplicité noble
» peut marcher à côté des Loix
» Romaines; ces Edits qui par leur
» sage prévoyance, embrassent l'a-
» venir comme le présent, & sont
» devenus depuis une source fé-
» conde où l'on a puisé la décision
» des cas mêmes qu'ils n'ont pas
» prévus; ces Ordonnances où la
» force & la sagesse réunies font
» oublier la foiblesse du régne sous

» lequel elles ont été renduës : Ou-
» vrages immortels d'un Magis-
» trat au-dessus de tout éloge, qui
» sentoit l'étenduë des devoirs &
» la force de la suprême dignité
» qu'il occupoit ; qui sçut en faire
» le sacrifice, dès qu'il s'apperçut
» que l'on vouloit en gêner les
» fonctions, & d'après lequel on
» a jugé tous ceux qui ont osé s'as-
» seoir sur ce même Tribunal, sans
» avoir son courage ni ses lumiè-
» res. « On voit bien que notre Auteur n'est pas du nombre de ces Censeurs dont parle l'Abbé le Gendre, lesquels attribuoient autant la réputation du Chancelier de l'Hôpital à *son ton d'oracle*, & à *son visage de S. Jérome*, qu'à *ses talents & à ses vertus*.

2° *Portraits & caractéres.* Le morceau précédent pourroit déja servir de preuve & d'exemple. Mais comme nous ne l'avons considéré que par rapport à un autre objet, qui est la beauté & la majesté des

Loix, de celles même qui furent établies au plus fort des troubles domestiques, nous insistons sur d'autres endroits. En général notre Auteur dans cette nouvelle Edition répand les caractères avec réserve, parcequ'il y en avoit déja un grand nombre dans les Editions précédentes. Voici néanmoins du neuf: à l'année 1643. le Duc de Beaufort est peint de cette manière: » C'étoit un homme tout fait pour » être aimé de la populace: aussi » l'avoit-on nommé le *Roi des Hal-* » *les* dont il parloit le langage; » grand, bien fait de sa personne, » adroit aux exercices, infatigable, » rempli d'audace, les manières » grossiéres, que l'on prenoit pour » de la franchise, mais artificieux » & aussi fin que le peut être un » homme de peu d'esprit &c. Un autre portrait que nous transcrivons à cause de sa briéveté est celui de Descartes à l'année 1650. » On a dit de Descartes qu'il avoit

» donné le ton à son siècle. On
» pouvoit ajouter que son siècle
» avoit un autre ton qu'il lui a fait
» perdre, c'est celui d'une érudi-
» tion dénuée des lumières de la
» Philosophie ; en sorte que d'un
» siècle qui n'étoit que sçavant, il
» en a fait un siècle vraiment éclai-
» ré &c.

3°. *Nouvelles Remarques sur les Fiefs, les Appanages, les Annoblissemens &c.* Cet Article seroit très-long si nous voulions rappeller toutes les additions qu'insère ici l'Auteur; nous ne le suivrons que dans trois endroits. (Pag. 159.) il observe que selon l'ancienne loi des Fiefs, les Nobles, les Princes mêmes *ne possédoient point de Fiefs qu'ils ne pussent les desservir, & qu'ils n'eussent 21. ans, qui étoit l'âge de la majorité féodale*; que par cette raison le Prince Jean d'Angleterre fut appellé *Sans terre*, n'ayant aucun appanage & étant encore

mineur du vivant du Roi Henri II. son pere. (Page 206.) il explique les effets de l'annoblissement. Cette grace ne peut » forcer la nature, ni rendre noble » d'extraction celui qui n'est que » roturier, & par conséquent l'an» noblissement n'a pas empêché la » différence qu'il y aura toujours » entre un Annobli & un Noble. » Qu'a-t-il donc produit ? Il a levé » cette séparation qui étoit dans » l'état des personnes, il les a » rendu toutes d'une même espè» ce, il a retranché plusieurs des » prérogatives que les Nobles pré» tendoient sur les Roturiers, & » par-là il a affoibli les Nobles » sans donner aux Roturiers autre » chose que le privilége d'être éle» vés à un rang qu'ils ne tiennent » point de leur naissance : car les » Rois sont à la vérité également » les Maîtres de tous leurs sujets ; » mais ils ne peuvent pas faire que » parmi ces sujets l'ancienneté des

» services & des dignités des An-
» cêtres, ne mette pas une diffé-
» rence qui forme la véritable no-
» blesse. Enfin l'annoblissement, en
» élevant le courage des Roturiers,
» a amené parmi eux le luxe des
» Grands, dont il les a par-là ap-
» prochés encore davantage, en
» sorte que le luxe qui avoit banni
» l'égalité de chez les Romains,
» l'a rétablie chez les François. «

Page 413. l'Auteur montre la sagesse du 258 * article de l'Ordonnance de Blois, lequel porte que les roturiers, qui acheteront des Fiefs nobles, ne seront pas pour cela annoblis, ni mis au rang des Nobles. » Il eût été indécent que le
» peuple en acquérant des Fiefs,
» eût acquis en même tems les mê-
» mes distinctions que leurs pre-
» miers possesseurs; on les réduisit
» donc à l'avantage d'être Proprié-
» taires d'une terre, sans que le

* P. 454. on trouve 158.

» titre de cette terre leur devînt
» propre, & alors fut établi le prin-
» cipe, que les Terres Nobles ne
» rendent pas Noble celui qui les
» posséde, & qu'un Marquisat ou
» un Comté ne fait ni un Marquis
» ni un Comte. En conséquence
» fut renduë l'Ordonnance qui
» porte que la Noblesse ne pourra
» s'acquérir sans Lettres du Prince
» ou sans la possession des Char-
» ges qui la conférent ; c'est ce
» genre de Noblesse que nous ap-
» pellons annoblissement, & qui
» est bien different de la Noblesse
» qui vient de la naissance. «

4°. *Faits Historiques qu'on avoit omis dans les deux premières Editions de cet Ouvrage.* C'est la partie principale des nouvelles additions. La plûpart de ces faits sont indiqués briévement selon le plan de l'Auteur ; mais en quelques endroits on trouve des discussions : Exemples : P. 64. sur les *épreuves* ou les moyens imaginés autrefois

pour découvrir la vérité. P. 67. sur le prix de l'Or & de l'argent au IX. siècle. P. 84. sur les plus anciens titres dont nous ayons connoissance depuis les Capitulaires. P. 109. sur le tems auquel la canonization des Saints a été mise au rang des causes majeures. P. 116 sur les expéditions des Princes Normans en Italie. P. 128. sur quelques particularités de la première croisade. P. 147. sur le tems & l'occasion de l'établissement des armoiries. P. 174. sur les querelles de l'Empereur Frédéric II. avec les Papes Grégoire IX. & Innocent IV. P. 228. sur la condamnation de Robert d'Artois. P. 250 sur les Régences du Royaume. P. 270. sur le voyage & les entreprises de l'Empereur Sigismond en France. P. 310. sur les affaires de Naples au tems de Charles VIII. P. 361. sur les causes de l'augmentation de Paris. P. 720. sur les diverses déclarations au sujet des Princes légiti-

més de France &c. Il faut lire tous ces endroits pour concevoir une juste idée des avantages de cette troisiéme édition.

5°. *Epoques d'Etablissements considérables dans l'Eglise & dans l'Etat.* L'Auteur s'est attaché à marquer l'Institution des Ordres Religieux ou leur réception en France; l'Erection des Parlemens, des Pairies, des Universités, des Académies Littéraires &c. Plusieurs traits de cette espèce avoient échapé dans les deux précédentes Editions, on les trouve ici à leur place. Nous ne doutons point qu'il ne faille mettre sur le compte du Copiste ou du Libraire le dérangement singulier qui se remarque dans l'époque de l'Université de Bourges. On l'indique à l'année 1665. elle est antérieure de plus de deux siècles, cette Ecole ayant été fondée par Louis XI. dès les premières années de son Régne.

6°. *Attentions sur les Conquêtes du Roi Louis XV. comparées avec celles des Régnes précédents.* La seconde Edition comprenoit déja quelques uns de ces parallèles ; la troisiéme est plus riche a cet égard. Par exemple, à l'année 1673. & à l'occasion de la prise de Maestrich par le feu Roi Louis XIV. Notre Auteur ajoute : » Cette Ville qui » fut renduë à la paix de Nimé- » gue, a été prise depuis sous » Louis XV. au mois de Mai 1748 » par le Maréchal Général Comte » de Saxe, ayant sous ses ordres » le Maréchal de Loëvendalh. On » doit remarquer pour l'instruc- » tion de ceux qui viendront après » nous, le secret avec lequel cette » dernière entreprise a été formée » & conduite, & les moyens qu'on » employa pour donner le change » aux Ennemis jusqu'au dernier » moment. Il est beau d'avoir fait » servir une opération nécessaire, » telle qu'étoit le ravitaillement

» de Bergop-zoom, que l'on avoit
» prise la campagne d'auparavant,
» à cacher un dessein plus grand
» encore, qui étoit la prise de
» Maëstrich ; de s'être porté sur
» l'Escaut pour achever plus sure-
» ment de soumettre la Meuse, &
» d'avoir fait cesser tout à-coup,
» par une exécution aussi hardie
» qu'imprévuë, une guerre que
» l'animosité des Ennemis sembloit
» devoir éterniser. On lira un jour
» le projet de cette ouverture de
» Campagne, avec autant de cu-
» riosité que l'on a lu l'Instruction
» de M. de Louvois au Maréchal
» d'Humieres pour la prise de
» Gand. « Voyez d'autres opéra-
tions glorieuses aussi noblement
représentées que celle-ci.

Les Remarques particulieres
qui précédent la table & dont nous
avons promis de parler remplissent
27. pages. Elles servent principa-
lement à expliquer le plan que
s'étoient fait nos Rois de rémédier

aux usurpations *sur chaque partie du Gouvernement, soit la Justice, soit les armes, soit les choses Ecclésiastiques qui intéressent la Puissance séculière, soit les grands Fiefs &c.* Tous ces points sont discutés l'un après l'autre & forment des morceaux de critique, de politique, de morale même qui instruisent le Lecteur. Nous nous arrêtons un moment à l'article des Croisades qui entrent aussi dans ce détail. L'Auteur reconnoît que le motif en étoit très-louable, mais il développe les fausses idées qu'on s'étoit faites à ce sujet. » Les Moines, *dit-il*, ennuyés de leurs » cellules les quittoient; les femmes lasses de leurs maris, suivoient leurs Amants; les Seigneurs chargés de dettes vendoient les terres qui y étoient » engagées, & tous partoient pour » la Terre Sainte, dans la sécurité d'y trouver le pardon de leurs » péchés. Ce devoit être un spec-

» tacle assez singulier de voir par-
» tir un tas d'hommes & de fem-
» mes perdus de crimes, parmi
» lesquels le vrai Christianisme
» étoit aussi rare que la vertu; qui
» étoient dans la bonne foi de
» croire qu'ils combattoient pour
» la gloire de Dieu, & qui che-
» min faisant, s'abandonnoient
» aux plus grands excès, qui lais-
» soient sur les lieux de leurs pas-
» sages les traces scandaleuses de
» leurs dissolutions & de leurs bri-
» gandages, ou qui emportoient
» dans leur cœur le souvenir cri-
» minel des Maîtresses qu'ils a-
» voient laissées dans leur pays
» &c.

Cet endroit comparé avec un morceau du Panégyrique de Saint Louis par le P. de la Ruë peut apprendre à ceux qui ne le sçauroient pas, que l'Histoire & l'éloquence ne placent pas toujours les objets dans le même point de vuë. » Il semble, dit l'Orateur, que les

» Croisades fussent les ressorts les » plus puissants de la Providence » de Dieu, pour attirer le monde » à la pénitence. A peine une Croi» sade avoit été publiée, qu'il se » faisoit dans les cœurs une en» tiere révolution. On eût dit » que la trompette de la Croisa» de, étoit la trompette du der» nier jour pour citer les hommes » au Tribunal du Seigneur : tant » chacun s'empressoit à se le rendre » propice. On oublioit intérêts & » ressentiments. Rois, Princes & » sujets, les hommes les plus fiers, » les pécheurs les plus invétérés » étoient les premiers à plier. On » vendoit les biens, les Terres, » les Principautés pour suffire aux » frais du Voyage. On réparoit les » injures ; on restituoit ; on faisoit « des Testaments ; on ne songeoit » plus qu'au Martyre & à la mort » &c. « Ce Panégyriste nous présente donc les Croisés, du moins à l'entrée de la carrière, comme des

pénitens vraiment convertis, & l'Historien comme des hommes séduits par l'ignorance ou la passion qui leur faisoit croire que, sans changer de conduite, sans pénitence intérieure, la bonne œuvre de la Croisade suffisoit pour la réparation de tous les crimes. * Mais laissons là ce contraste, & terminons cet Extrait par l'aveu très-sincère du plaisir que nous a causé l'Ouvrage *toujours beau, toujours nouveau* de M. le Président Hénault. Nous aprenons par l'avertissement que M. Chais, sçavant très-connu & très-estimable, a donné à la Haye une Edition de cet abrégé avant que la troisiéme Edition parût. Nous ne doutons pas qu'il ne reprenne bientôt le même soin,

---

* Ce qu'il y a peut être de singulier en cette matière, c'est que le P. de la Ruë, dans la seconde partie de son discours, revient à peu près au point d'où part notre Historien. Il peint aussi les désordres, & la vie licentieuse des Croisés.

& nous l'en prions autant qu'il dépend de nous.

Il paroît aussi à Paris une Edition in 4°. de cet Ouvrage ; elle est magnifique, ornée de vignettes, digne des choses qu'elle renferme, & propre à picquer la curiosité des Gens de Lettres chez qui se trouve *bona Librorum & provisæ frugis in annum Copia.*

ARTICLE CXXIX.

OBSERVATIONS SUR LES Grecs. Par M l'Abbé de Mably. A Genève par la Compagnie des Libraires. M. DCC. XLIX. in-12. pag. 273. & se trouve à Paris chez Nyon fils.

NOus craignons que cet Ouvrage, malgré son mérite, n'ait qu'un succès médiocre : en voici la raison. C'est le résultat de toute l'Histoire Grecque luë, méditée, comparée avec beaucoup d'attention. On se trouve conduit par l'Au-

teur de révolutions en révolutions; on paſſe avec lui d'une république à l'autre ; on peut ſe rappeller, d'après ſes réfléxions, le caractére des principaux Perſonnages de la Gréce. Mais tout ceci eſt préſenté, ou indiqué comme en gros, & ſuppoſe que les Lecteurs ont déja une connoiſſance des Auteurs Grecs, d'Hérodote, de Xénophon, de Thucydide, de Pauſanias, de Démoſthène, de Diodore de Sicile, de Plutarque &c. Or ces Etudes ne ſont plus familières à notre ſiècle devenu frivole pour la Littérature comme pour les ſentiments; nous parlons d'un certain Public qui fait preſque la multitude & qui à ce titre peut donner le ton. Après tout cependant, les hommes inſtruits, les vrais amateurs de l'antiquité ſçauront eſtimer les travaux de M. l'Abbé de Mably & reconnoître ſes talens. Notre devoir eſt d'obſerver les plus beaux traits de ſon Ouvrage.

Les Grecs, Barbares d'abord; comme tant d'autres peuples, ne commencent à figurer qu'au tems du siége de Troye: encore la plus grande partie de leur éclat est-elle duë au bel esprit d'Homere. Ils se divisent & se querellent après cette fameuse guerre. Quelques villes cependant réunies par le conseil d'Amphictyon, 3^e. Roi d'Athènes, jouissent d'une sorte de tranquillité: leur exemple touche bientôt les autres Peuples de la Gréce; & c'est ce qui donne lieu au grand Conseil Amphictyonique, qui fut longtems comme l'assemblée générale de toute la Nation. Ceci toutefois ne formoit pas un point de réunion fixe, suprême, absolu; il falloit un Législateur plein de sagesse, & un corps de Loix, dont tout le monde reconnût les avantages.

Lycurgue paroît: Ici notre Auteur entre, pour ainsi dire, dans le plan de son Ouvrage, qui est

tout de réfléxions & de politique. Il représente tout le ſyſtême de ce Grand Homme, les changemens qu'il opere dans Lacédémone, & l'admiration qu'il inſpire aux divers Peuples de la Gréce. » Hercule, dit M. l'Abbé de M. d'après Plutarque, parcouroit tout » le Monde; & avec ſa ſeule maſſuë, il y exterminoit les tyrans » & les brigands; & Sparte avec » ſa pauvreté, exerçoit un pareil » empire ſur la Gréce. Sa juſtice, » ſa modération & ſon courage y » étoient ſi bien connus, que ſans » avoir beſoin d'armer ſes Citoyens, » ni de les mettre en campagne, » elle calmoit ſouvent par le miniſtère d'un ſeul Envoyé, les ſéditions domeſtiques des Grecs, » contraignoit les tyrans à abandonner l'autorité qu'ils avoient » uſurpée, & terminoit les querelles élevées entre deux Villes. »

Ce morceau n'eſt pas la trentiéme partie de ce qu'il faudroit

citer, pour faire connoître Sparte comme M. l'Abbé de M. l'a connuë. Athènes fixe aussi son attention. Cette Ville avoit sur Lacédémone, non l'avantage inestimable de la sagesse & des mœurs ; mais celui des agrémens & de la délicatesse. L'ambition ni le courage ne lui manquoient pas; elle se signala dans la guerre contre les Perses. Les victoires de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, de Mycale ; la mirent en état de disputer à Lacédémone la supériorité dont elle jouissoit : bientôt les Athéniens attirerent les regards de toute la Gréce. Cependant leur gouvernement avoit des défauts essentiels : c'étoit la pure Démocratie, & ce genre de puissance est le plus mauvais qu'on puisse imaginer. » Quel » avantage, dit notre Auteur, re- » tiroit-elle de ses Magistrats, puis- » qu'elle n'avoit aucune Jurispru- » dence certaine, & que le Peuple » qu'il est si aisé de gagner ou de

» tromper, étoit le maître de ré-
» former leurs ſentences, & por-
» toit en effet ſouvent des juge-
» mens contradictoires ? »

Les grands Hommes d'Athènes ſe préſentent ſucceſſivement ſous le pinceau de M. l'Abbé de M. On reconnoît Thémiſtocle, Cimon, Periclès, Alcibiade &c. *Ce dernier n'étoit pas un ambitieux, mais un homme vain, qui vouloit faire du bruit & occuper les Athéniens. Sa valeur, ſon éloquence, tout dans lui étoit embelli par les graces. Abandonné aux voluptés de la table & de l'amour, jaloux des agrémens & d'une certaine élégance de mœurs qui en annonce preſque toujours la ruine, il ſembloit ne ſe mêler des affaires de la République, que pour ſe délaſſer des plaiſirs. Il avoit l'eſprit d'un grand homme : mais ſon ame dont les reſſorts amollis étoient devenus incapables d'une application conſtante ne pouvoit s'élever au grand que par bou-*

tade. J'ai bien de la peine à croire qu'un homme assez souple pour être à Sparte aussi dur & aussi sévère qu'un Spartiate; dans l'Ionie aussi recherché dans ses plaisirs qu'un Ionien ; qui donnoit en Thrace des exemples de rusticité, & qui dans l'Asie faisoit envier son luxe élégant, par les Satrapes du Roi de Perse, fût propre à faire un grand homme &c.

Après bien des années de jalousie, les Athéniens & les Spartiates en vinrent à une guerre ouverte & cruelle, qui coûta presque autant aux vainqueurs qu'aux vaincus. Athènes succomba, l'Auteur examine sagement ses démarches & ses fautes ; il apprécie au juste le caractére de Lysander, qui abaissa cette fameuse rivale de Lacédémone. Il montre ensuite comment celle-ci prépara elle-même sa chûte pour n'avoir pas sçu porter le poids de sa grandeur. Thébes, sous le gouvernement de Pelopidas & d'Epaminondas,

minondas, prit une ſupériorité entière. Ces deux hommes étoient rivaux, *mais leur vertu égale à leurs talens ne leur donna qu'un même intérêt. Pelopidas mépriſoit les richeſſes au milieu deſquelles il étoit né ; Epaminondas eût craint que la fortune ne troublât ſa pauvreté Philoſophique. Le premier impétueux, ardent à la guerre & ſçavant dans toutes ſes parties, aimoit moins ſa réputation que ſa patrie. Eloge rare ! Il ſçut gré au ſecond d'être plus utile que lui aux Thébains. Epaminondas de ſon côté ſembloit ignorer la ſupériorité de ſes talents. Il avoit paſſé malgré lui des Ecoles de la Philoſophie, au gouvernement de l'Etat. Aux lumières, au courage, à la prudence de Thémiſtocle, il joignoit les vertus de Socrate.*

L'inquiétude des Villes Grecques, leurs révolutions ſucceſſives, leurs jalouſies éternelles favoriſerent l'ambition du Roi de

Macédoine, Philippe; mais ce Prince avoit commencé par préparer lui-même son peuple à la Conquête de tant d'Etats beaucoup plus redoutables que le sien, s'il avoit eu moins de mérite, ou si les Grecs avoient sçu se lier pour leur propre défense. Nous ne croyons pas qu'aucun trait du caractére de Philippe échappe à notre Auteur, & ce tableau s'acheve, non par des touches de pure invention, mais par des détails de faits, par des Observations sur les divers événemens consignés dans l'Histoire. Ce qui intéresse ici particuliérement le Lecteur, c'est l'attention que donne M. l'Abbé de M. à la conduite de Démosthènes aussi animé contre Philippe, aussi entier dans les conseils qu'il suggère contre lui, aussi ardent à conclure en faveur des expéditions Militaires, que si Athènes eût été dans les jours de sa gloire, de sa valeur, de son

amour pour le bien Public. Il s'en falloit tout que tel fussent les sentiments de cette République très-féconde en Orateurs, en Philosophes, en Poëtes dramatiques, en hommes de goût dans tous les genres, mais fort déchuë du côté des Armes & des Loix. *Si un homme eût été capable de retirer les Athéniens de leur assoupissement, de rendre aux Grecs leur ancien courage, & de ne leur redonner qu'un même intérêt, c'eût été Démosthènes dont les discours embrasés échaufent encore aujourd'hui le Lecteur : mais il parloit à des sourds.... Il parloit à l'amour de la gloire, à l'amour de la Patrie, à l'amour de l'indépendance, & ces passions n'existoient plus.*

Le beau contraste que celui d'Alexandre avec Philippe son pere ! M. l'Abbé de M. se surpasse lui-même dans ce morceau véritablement de génie & de sçavoir politique. Il ne fait pas difficulté de pré-

férer Philippe à Alexandre : ce dernier n'eſt qu'un *Phénomène* qui mérite de la *ſurpriſe* & non *de l'admiration ;* l'autre au contraire montre en ſa perſonne le concert réfléchi de toutes les qualitez, & l'aſſemblage véritablement merveilleux de toutes les eſpèces d'Héroïſme.

L'état des Grecs, ſous les Deſcendans d'Alexandre & ſous les Romains, fournit encore une ample matière de réfléxions à notre Auteur, dont il faut lire abſolument l'ouvrage, pour en reconnoître toute la bonté. On lui a reproché quelques expreſſions, mais la juſtice du reproche n'eſt pas manifeſte ; & en tout cas

Non ego paucis
Offendar maculis.

ARTICLE CXXX.

LA FIGURE DE LA TERRE déterminée par les Observations de Messieurs Bouguer & de la Condamine, de l'Académie Royale des Sçiences, envoyés par ordre du Roy au Perou, pour observer aux environs de l'Equateur; avec une Relation abrégée de ce Voyage &c. Par M. Bouguer. A Paris Quai des Augustins chez Charles-Antoine Jombert, au coin de la rue Gist le Cœur à l'image de N. D. 1749. Un volume in 4°. de 110 pag. pour la Relation; & de 394. pour le corps de l'ouvrage Géographico-Astronomique.

NOs Mémoires (art. 131. 2e. vol. de Decembre 1748.) en donnant l'extrait de l'histoire & des Mémoires de l'Academie pour 1744, ont donné celui de cette

relation, ou plutôt de l'extrait que M. Bouguer en avoit inséré dans ce volume de l'Académie. La relation qu'on trouve ici est bien plus étenduë, & ne l'est pourtant pas encore autant que M. Bouguer fait espérer qu'il la donnera avec le tems.

Comme cette Relation toute Physico-Géographique n'a en soi rien de commun avec l'autre partie toute Géographico-Astronomique, qui fait ce que nous appellons le grand corps de l'Ouvrage; que celle-ci demande toute l'attention d'un Lecteur habile, & que celle-là peut satisfaire l'empressement de toutes sortes de Lecteurs curieux, pouvant l'une & l'autre faire le fond d'un Extrait étendu, surtout la dernière, qui par son importance & sa difficulté pourra bien nous en demander deux, nous aurons soin de ne rien confondre, en les entrelassant sans discernement comme sans nécessité.

La Relation Physique au reste est comme de pure surérogation dans un Ouvrage fait, ce semble, pour la perfection de la seule Géographie Mathématique. Et réellement le Roi, l'Académie, le Public n'exigeoient que ceci en commun des trois sçavans Académiciens, MM. Godin, Bouguer & la Condamine, réunis pour cette perfection. C'est là le propre travail de l'Académie, celui qu'elle adopte, & que M. Bouguer donne ici de sa part & par son *Ordre* exprès.

Mais autant que cet *Ordre* honore M. Bouguer comme sçavant Géographe & Astronome, Géométre & Mathématicien, autant le Public curieux, Physicien & amateur de Géographie usuelle & ordinaire, lui sçaura gré d'avoir non seulement exécuté les ordres de l'Académie, mais d'être entré dans son esprit, qui embrasse toutes les parties de la Physique autant que celles des Mathématiques.

La Relation commence par la description de la partie du Pérou, qui est comprise entre la mer & la grande chaîne de Montagnes, connuë sous le nom de *Cordelière*. La Côte occidentale où M. Bouguer se transporta d'abord, peu remarquable en elle-même, lui donna le loisir de s'y livrer aux observations célestes d'une Eclipse de Lune, des réfractions Astronomiques près de l'horison, de deux Soleils bien distincts qui se touchoient, étant l'un exactement audessus de l'autre, & qu'il vit se coucher successivement comme deux Soleils réels l'auroient fait.

La côte en question qui est celle de Manta, à 300 lieuës de Panama, est toute pleine de forêts, & par conséquent de tout tems inculte & peu habitée. Les forêts mêmes en sont fort en friche, plus même que celles du Canada ; la raison en est naturelle. Celles du Canada sont habitées, & par conséquent défri-

chées d'arbuſtes & de tout ce qui empêcheroit de les habiter & de les parcourir.

Tout eſt forêts dans le Canada, au lieu qu'au Pérou la Providence a mis des Pays découverts & très-habitables à côté des forêts qu'on a donc laiſſées, au gré de la premiere nature, toutes hériſſées, & telles que *l'intervalle entre les arbres eſt rempli d'une prodigieuſe quantité de Plantes & d'Arbuſtes Paraſites.* C'eſt une obſervation importante dans la découverte tentée par les Anglois dans la Baye de Hudſon, & qui décéle le goût de notre Auteur pour la bonne Phyſique, que les arbres décroiſſent graduellement à meſure qu'ils approchent de la mer.

Les oiſeaux du Pérou, beaux, admirables, ſupérieurs aux nôtres par le plumage, par les couleurs, leur cédent du côté du ramage, qui n'eſt ni ſi mélodieux ni ſi diverſifié, Seroit-ce que dans un pays

cultivé par l'Art tout ſe ſent de cette culture, & que le chant étant une beauté purement artificielle, les Oiſeaux n'ont au Pérou que les beautés de la nature : les Oiſeaux du Pérou chantent à l'uniſſon des hommes Péruviens.

La chaleur du pays eſt inſuportable pour les habitans mêmes, & les tient dans une indolence preſque ſtupide. Le Thermomètre y eſt pourtant toujours à une hauteur modérée, mais toujours la même, & ſans aucun intervalle de rafraîchiſſement, les jours & les nuits y étant toujours à peu près égales, la continuité du modéré faiſant l'excès. » C'eſt ſans » doute, dit l'Auteur, la continui» té de la chaleur qui la fait pa» roître ſi grande dans la zone » torride. Les forces s'épuiſent par » la tranſpiration violente & par » les ſueurs... On eſt fatigué le » matin même en ſe levant.... La » pareſſe du corps ſe communi-

» que à l'esprit. On est plongé
» dans une indolence &c. »

L'humidité continuelle des terres est ici aussi fatiguante que la continuité de la chaleur de l'air. *C'est la même chose de tous les lieux situés entre les deux Tropiques où il y a des Bois.* Voilà la cause Physique & explicative de tout : *les bois.* Par leur ombre éternelle ils empêchent les terres de sécher, par leur évaporation ou transpiration tout aussi éternelle ils ne cessent de les humecter. On sçait que les feuilles seules des arbres transpirent excessivement, surtout dans un air si chaud.

Sur le haut même des éminences d'où il semble que l'eau devroit plutôt s'écouler, on enfonce dans la boüe jusqu'à mi-jambe, dit l'Auteur, qui rend raison par un fait physique d'un autre fait moral ; que les maisons sont ici élevées sur des pieux, ce qui même n'empêche pas l'humidité d'y gâter tout.

Ce Pays, ce climat a entre la Cordelière & la Mer, plus de 300 lieuës de latitude Nord & Sud, sur 40 ou 45 de longitude seulement Est-Ouest. Or la nature ne s'astreint à rien de physique, de méchanique, de servile dans la Physique même. Passé ces 300. lieuës de longueur latitudinale, M. Bouguer en compte plus de 400. au Sud sur 20. ou 30, toujours entre la Cordelière & la mer du Sud, où il n'y a plus de forêts ni par conséquent de pluyes ni d'humidité; & où tout de suite il nous représente les maisons des mêmes Peuples, des mêmes Espagnols & Indiens assises à terre, & comme toutes découvertes & exposées à l'air qui n'y est jamais pluvieux, ces maisons n'ayant que des Platteformes, des Terrasses au lieu de toits.

La partie pluvieuse & malsaine de cette Côte, est celle où se trouve le plus d'or en paillettes ou en grains. La Province des Eme-

raudes en fait partie aussi. Lima fait pour jouir de ces trésors funestes à leurs acquereurs, peut-être utiles à leurs Possesseurs, se trouve sur la Côte où il ne pleut jamais. Les Villes les plus riches ne sont pas souvent dans les plus riches terrains, témoin Paris, Venise &c. C'est toujours l'Art qui perfectionne la nature à prix de travail; & une Ville comme Paris est le Chef-d'œuvre comme l'Assemblée de tous les Arts.

M. Bouguer vient à la Description de la Cordelière même & du Pays qu'elle renferme. Car cette montagne consiste en une chaîne double de grandes montagnes qui marchent du Sud au Nord parallelement l'une à l'autre avec une espece de Vallée large & continue entre-deux, dans laquelle est le Pérou & nommément Quito.

Le but de l'Auteur le portant à Quito, il fallut y passer de la Côte Occidentale où nous venons

de le voir ; & pour y arriver il fallut traverser la chaîne occidentale qui l'en séparoit. Rien n'est affreux comme le Passage de Gouanacas. Par exemple 9. à 10. lieues de trajet lui demanderent 7. jours de marche sur des Mules, obligées de mettre le pied sur les ossemens de celles qui ont depuis 200. ans péri dans les mauvais pas dont ce chemin est plein. Or pendant ces 7. journées on a la pluye sur le corps, & on meurt de froid, étant au milieu des forêts, montant toujours, & toujours en danger de rouler en arriere, ou même à côté dans des précipices. Gouanacas est dans la Cordelière Orientale.

En passant de la Côte Occidentale à Quito, on se trouva au milieu de la route, au pied d'une montagne encore plus haute toute *neigée*, c'est-à-dire couverte de neige, & l'on avoit passé comme sans milieu & fort vîte, *des ardeurs de la zone torride dans les*

horreurs de la zone glaciale, le tout à deux pas de l'Equateur. Le milieu, la zone tempérée, se présenta pourtant au bout de la seconde extrémité.

Arrivé au point le plus élevé du passage, qui n'étoit pourtant que le pied du fameux Chimboraço, *il me falut descendre*, dit le sçavant Voyageur, *mais je fus étonné par la nouveauté du spectacle : je croyois voir la France & ses Campagnes dans l'état où elles sont ici pendant la plus belle saison.*

Il continue. » Je découvrois au » loin des terres assez bien culti- » vées, un grand nombre de Bourgs » & de Villages, habités par des » Espagnols ou par des Indiens, » de petites Villes assez jolies, & » tout le pays qui est découvert & » sans bois, peuplé comme le sont » quelques-unes de nos Provinces. » Les maisons ne sont plus faites » de roseaux comme elles l'étoient

» (sur la côte) elles sont bâties so-
» lidement, quelquefois en pier-
» re &c.

» Chaque Village est orné d'une
» très grande Place, dont l'Eglise
» occupe une partie d'un des cô-
» tés : on n'a jamais manqué d'o-
» rienter cette Place, qui est un
» quarré long, sur les régions du
» monde, & il en part des rues
» ou chemins exactement allignés,
» qui vont se perdre au loin dans
» la campagne. Souvent même les
» champs sont pareillement cou-
» pès par ces chemins à angles
» droits, ce qui leur donne la
» forme d'un grand jardin. Telle
» est la partie de la Province de
» Quito, qui est située au Septen-
» trion & au Midi de cette Capi-
» tale, digne de ce titre par sa
» grandeur, par ses édifices, &
» par la multitude de ses habitans
» &c.

Que les vuës humaines sont éloignées d'atteindre à celles de la

Providence ! Les Grecs & les Romains, les Aristotes & les Cicerons croyoient avec réfléxion la Zone torride inhabitable, nommément en Afrique, à cause de l'excès des chaleurs. Or la voilà habitée partout, en Ethiopie comme au Pérou, changée même en une Zone tempérée, & même en un Printems & une Automne perpétuels comme leur Equinoxe.

L'artifice en est fort simple. Les Monts de la Lune en Afrique, les Andes en Amérique sont les plus hautes montagnes de l'univers. Tout dépend de là. La hauteur du terrain y supplée à la non-hauteur de la terre, & (si on peut le dire) à la non-hauteur du Pole. C'est un mêlange de chaud provenant du Soleil à plomb & du froid causé par les montagnes, qui produit le juste tempérament dont on y jouit, du moins à Quito, dont nous pouvons parler plus affirmativement d'après un Observateur

Géométre tel que notre célèbre Auteur.

Le tempérament y est si juste, que l'Automne y étant même réünie au Printems, on y joüit des fleurs les plus belles, des fruits les plus exquis sans presqu'aucune culture ni art, tout y étant comme sauvageon & cependant délicieux. On n'y connoît ni tigres ni serpens, ni insectes trop malfaisans. Ils sont relégués sur les revers exterieurs des montagnes dans leurs forêts.

Non seulement Quito est bordé de Montagnes, mais son propre terrain est naturellement exhaussé *au-dessus de la mer de 14. à 1500. toises.* On peut le croire sur la parole de M. Bouguer qui l'a mesuré. Un autre ne l'auroit pas même soupçonné. On n'en sçavoit rien à Quito. Seulement les Sçavans avoient soupçonné que le sol de la grande Tartarie & même celui du Canada étoient aussi fort ex-

haussés; mais on n'a mesuré cet exhaussement des terres qu'à Quito.

La suite de cette Relation dans un autre Extrait.

ARTICLE CXXXI.

RECUEIL DE PLUSIEURS Piéces d'Eloquence & de Poësie, présentées à l'Académie des Jeux Floraux en l'année M. DCC. XLIX. avec les Discours prononcés dans les Assemblées Publiques de l'Académie. A Toulouse & se vend à Paris chez Delaguette, rue S. Jacques, in-12. pages 241.

NOus avons promis de donner une attention particuliére au Discours prononcé dans une des Séances des Jeux Floraux, par M. le Franc Premier Président de la Cour des Aydes de Montauban. Cette Piéce d'Eloquence est destinée à réfuter ceux qui pensent que les Lettres *ne peuvent être cultivées avec succès que dans la Capi-*

tale d'un Etat. Bayle a publié ce Paradoxe, comme mille autres, dans l'intention de dire du neuf ou de l'extraordinaire, peu jaloux d'ailleurs des caractères de vérité qu'on pouvoit y reconnoître ou y désirer. C'étoit la maxime de cet esprit si fertile en questions singulières.

M. le Franc examine la chose en bon Critique, & la décide en Juge éclairé. Il est un de ces hommes que la Capitale envie à la Province; qu'elle réclame à bien des titres; qu'elle se flatte de revoir parmi ses héros littéraires & ses plus illustres citoyens. Jusqu'à ce moment la Province aura dans sa personne un défenseur, un vengeur, un modèle à proposer, un exemple à citer. Suivons quelques moments son discours.

Il convient d'abord qu'en matière de Littérature Paris a des avantages marqués sur les Villes du second ordre. » Les Etudes,

» dit-il, qu'on fait aujourd'hui
» dans cette Capitale ſont les meil-
» leures... On apperçoit une diffé-
» rence prodigieuſe entre l'éduca-
» tion que les jeunes gens reçoi-
» vent à Paris, & celle qu'on leur
» donne en Province; j'entens cet-
» te partie de l'éducation qui ap-
» partient aux Ecoles, & qui com-
» prend les premiers éléments de
» la Littérature & des Sciences. »

Cet aveu ne ſe fait pas ſans jetter un coup d'œil ſur l'état où ſe trouverent les Lettres, dans nos Provinces, après le rétabliſſement des Etudes. M. le Franc parle à Toulouſe, Ville célèbre entre mille autres, par le mérite de ceux qu'elle a élevés dans ſon ſein. Il fut un tems où l'on quittoit Paris pour aller ſe perfectionner dans la Capitale du Languedoc. Les de Meſmes, les de l'Hopital y prirent l'amour des Lettres; les Cujas & les Muret y donnerent des Leçons. Quels diſciples & quels Maîtres!

Ajoutons quels tems & quelles révolutions !

L'Orateur attribue la chute de l'éducation, & la décadence des études de Province, à la multiplication des Colléges. Ceci est très-certain, très-bien dit, & dans la bouche d'un grand Magistrat, c'est comme un cri d'autorité qui aura pour effet, quelque jour, la destruction de tant d'écoles médiocres & méprisables dont la patrie est surchargée. *Dans toute l'Angleterre*, dit notre Auteur, *on n'enseigne la Rhétorique & la Philosophie qu'à Cambridge & à Oxford.* Aussi voit-on sortir d'excellens Sujets de ces Universités. *Rien de plus commun que de voir de jeunes Anglois de la plus haute naissance posseder le Grec & le Latin aussi sçavamment que des Professeurs mêmes.* Qu'il nous seroit aisé de faire le contraste ; & que nous nommerions bien des Provinces de France qui ont des 8 & 10 Villes où l'on se porte pour

enseigner la Rhétorique, la Philosophie, la Théologie, toutes les sciences en un mot, sans qu'il sorte presque jamais de-là aucun homme distingué dans la Littérature! Mais écoutons notre judicieux Orateur: » Nous avons trop » d'écoles pour qu'elles puissent » être excellentes; ce seroit les » rendre meilleures que de les » réduire à un fort petit nombre, » & cela même rencontreroit des » difficultés. Un mauvais Collège » est devenu presque un titre de » distinction pour les petites Villes; il n'en est point qui ne soit » jalouse du sien qu'elle entretient mal, & où des Maîtres de » rebut & peu encouragés forment » des éléves dignes de la réputation du Lycée & du bon goût » des Professeurs. »

M. le Franc ne juge pas de même des écoles de la Capitale; il leur donne une entiére supériorité sur celles de Province: il

penſe que les Profeſſeurs de Paris ſont habiles ; qu'ils entretiennent la diſcipline & l'émulation ; qu'ils ſont en garde contre le mauvais goût, contre les *opinions abſurdes & les nouveautés choquantes.* » L'Univerſité, dit-il, cet aſile » inviolable des ſciences & des » Arts, conſerve ſoigneuſement » le dépôt des bons principes ; » & l'on doit s'aſſurer que l'école » illuſtre dont la direction n'a ja- » mais été confiée qu'à de grands » hommes, tels que des Petau, » des Coſſart, des Jouvency, des » la Rue, des Sanadon, des Porée, » des la Sante, produira toujours » des Amateurs de l'Antiquité & » d'utiles Partiſans de la ſaine » Littérature. »

Ceci eſt dit en partie pour reconnoître le mérite des études de la Capitale, & en partie pour entamer une Critique contre certains mauvais Littérateurs, qui, juſques dans le centre des lumières, ont donné

donné atteinte au bon goût, en méprisant les anciens. Car après avoir accordé à la Capitale tout l'avantage de la bonne éducation, ce qui n'est que comme le préambule du discours, M. le Franc, se liant davantage à son sujet, fait voir le danger du séjour de Paris pour les hommes de Lettres déja élevés, instruits, formés ; & ce danger, selon lui, est double : ils courent risque de perdre les bonnes mœurs & le vrai goût ; ou, ce qui revient au même, leur cœur & leur esprit sont moins en sureté dans la Capitale que dans les Villes de Province : c'est ce qui occupe l'Orateur jusqu'à la fin de son Ouvrage. Sur le premier article, il montre les ravages que l'intérêt, l'envie, l'orgueil font souvent parmi les Gens de Lettres de Paris ; & le détail où il entre à ce sujet suppose une grande connoissance des pratiques les plus sécrettes &

les plus déshonorantes de cette profeſſion.

Il ſe propoſe enſuite les dangers dont l'eſprit & le goût ſont menacés dans l'enceinte de la Capitale ; & c'eſt ici que l'Auteur tonne contre ceux qui ont oſé mépriſer les Anciens. Perrault, trop célébre dans cette querelle, n'eſt pas le ſeul à éprouver une juſte cenſure. On lui aſſocie un ſçavant *auquel M. Boileau n'auroit certainement pas reproché, comme à Perrault de n'entendre ni le Grec ni le Latin.* » Cet homme, continue M. le » Franc, d'une érudition ſi vaſte » & ſi dangereuſe & dont la ſcien- » ce & le genre d'eſprit ont été » caractériſés avec tant d'élégance » & de juſteſſe par le Docteur » Atterbury, Evêque de Rocheſter, » avoit déclaré une guerre ſingu- » lière aux plus précieux monu- » ments de l'antiquité. Il prétend » qu'on les attribue mal à propos » aux Auteurs dont ils portent le

» nom, & qu'ils ont été composés
» par des faussaires modernes.
» L'Eneïde, par exemple, est, selon
» lui, un Ouvrage du 13 siècle....
» Elle lui paroît une des plus sot-
» tes productions de l'esprit hu-
» main... Une piéce misérable d'un
» bout à l'autre. Les Odes d'Ho-
» race ne sont pas mieux traitées
» en général ; quoiqu'il en ap-
» prouve quelques-unes en parti-
» culier. Les solécismes, les con-
» tre-sens y fourmillent &c. » Il est ici question, comme on voit, du P. Hardouin dont M. le Franc cite des morceaux de peur qu'on *ne croye qu'il exagère*. Mais il nous sera permis de dire que cet exemple singulier ne prouve pas assez ce qui est en question, sçavoir *que l'esprit & le goût courent des dangers dans la Capitale.* Car nous pourrions bien assurer que le P. Hardouin, dans cette partie de son systême, n'a pas fait un seul disciple, & qu'au contraire il s'est

attiré, du ſein même de la Capitale, une multitude de contradictions, de critiques, de reproches. On a regardé ſes ſentiments ſur la ſuppoſition des anciens Ecrivains, comme un de ces ſyſtêmes où l'eſprit s'eſſaye & s'égare, ſans autre conſéquence que de fournir une nouvelle preuve des inconvénients de la ſcience, & des foibleſſes de l'humanité.

Ce qu'ajoute notre Auteur du genre frivole qui s'empare peu à peu des Littératures de la Capitale, eſt ſans doute plus perſuaſif; il ſçait en déduire avec adreſſe tout ce qui fait immédiatement à ſon ſujet. Les modes Littéraires *meurent ſouvent dans la Capitale avant que de pénétrer dans la Province. Il en eſt de même de la plûpart de ces ſentiments faux, de ces ſyſtêmes de paſſage, qui s'entredétruiſent mutuellement dans le tourbillon confus où ils roulent.* Ainſi à bien des égards le bon, le vrai, le ſo-

lide ſe cultivent mieux & ſe conſervent plus parfaitement dans les Villes de Province qu'à Paris. C'eſt à peu près la concluſion de l'Orateur, qui en profite pour diſtribuer de juſtes éloges à l'Académie des Jeux Floraux. Il faut lire tout ce diſcours qui eſt écrit avec autant de force que d'élégance. On le retrouvera dans la nouvelle édition des Œuvres de M. le Franc, laquelle ſe prépare chez *Chaubert Imprimeur de nos Mémoires.*

ARTICLE CXXXII.

CONNOISSANCE DES Bautés & des défauts de la Poësie, & de l'éloquence dans la Langue Françoise, à l'usage des jeunes gens & surtout des Etrangers avec des exemples par ordre Alphabétique par M. D.... A Londres M. DCC. XLIX. Brochure in 12. pages 211.

L'Auteur de ce livre a bien fait de garder l'*incognito* : car son Ouvrage est bien mal reçu du Public. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve quelques Observations judicieuses ; mais on y abuse évidemment & de la critique, & de l'art de faire des éloges.

L'Anonyme dit qu'il se propose d'instruire les jeunes gens & les Etrangers, par des pièces de comparaison en vers & en prose, tirées de nos Auteurs les plus ap-

prouvés ; & dans l'exécution il dégrade presque tous nos Héros Littéraires pour mettre M. de Voltaire au premier rang. Corneille, Racine, la Fontaine, Boileau, Rousseau, la Motthe, M. de Fenélon, Madame de Lambert &c. sont dépouillés de leurs lauriers ; les anciens eux-mêmes, Homère & Virgile, courent risque de perdre leurs Trônes, & nous ne sçavons si Apollon sera bien Maître désormais sur le Parnasse, s'il ne faudra pas du moins qu'il partage son Empire avec M. de V. ou qu'il se repose sur lui de tous les soins du Gouvernement.

Cependant M. de V. objet de tant d'éloges, est sans doute comme le Prince dont parle Horace :

Cui malè si palpêre recalcitrat undique tutus.

Et dans cette supposition quelle doit être la fortune de notre froid panégyriste, s'il vient à être connu ?

Le moins qui puisse lui arriver est d'entendre la Vesperie qu'Horace faisoit craindre à Vinnius Asella porteur de ses Livres.

Si te forte meæ gravis uret sarcina chartæ,
Abjicito potius, quam quò perferre juberis,
Clitellas ferus impingas, Asinæque paternum
Cognomen vertas in risum & fabula fias.

Outre la flatterie basse qui déshonore cet Ouvrage, on y trouve une multitude de faux jugements. On dit par exemple (pag. 21.) que la Description du Temple de l'amour par M. de Fenelon, dans son Télémaque, est d'*une grande froideur*, qu'elle est *vague*, qu'elle *manque de vie*. Nous ne croyons pas que les Connoisseurs soient du même avis. Cette Description présente tous les caractéres d'une élégante Poësie, toutes les circons-

tances qui forment des images & qui conviennent au ſujet. On ajoute ſur le même *Télémaque* qu'il *eſt écrit dans le goût d'une traduction en proſe d'Homère* : déciſion dont on peut encore appeller. Il y a dans le Télémaque un fond original qui le diſtinguera toujours d'une traduction quelque belle qu'on la ſuppoſe. C'eſt comme le tableau d'un grand Maître, qui ne peut être confondu avec aucune copie.

La brochure qui nous occupe eſt une eſpèce de Dictionnaire. On y donne des exemples par ordre alphabéthique. Sur le mot *Bataille* (pag. 48.) on reconnoît qu'Homère l'emporte ſur Virgile *pour cette grande partie du Poëme Epique*, mais *je ne ſçai*, ajoute notre Auteur, *ſi le Taſſe n'eſt pas encore ſuperieur à Homère dans la Deſcription des Batailles.* Sur quoi l'on cite huit vers du 20^e^ chant ; & tout de ſuite on ajoute un

exemple tiré de la Henriade pour conclure que *ce morceau forme un tout qui ne se rencontre point ailleurs*, par conséquent ni dans le Tasse, ni dans Virgile, ni dans Homère. Quel feu d'indignation M de V. ne doit-il point faire éclater en voyant ses Maîtres si indignement traités par un petit Littérateur Anonyme ? Et que diroit Pope s'il voyoit qu'en fait de *Batailles* on ose comparer aucun des Modernes à Homère le plus grand Peintre en ce genre qui fut jamais ? *Si quelqu'un*, dit le Poëte Anglois, se servant même des expressions d'Homère, *étoit conduit par Minerve & placé de manière à voir distinctement les combats de l'Iliade, il n'y trouveroit rien qui ne lui parût admirable & digne de ses applaudissements.*

L'anonyme faiseur d'éloges nous placeroit-il mieux que la Déesse même de la guerre, pour juger des Batailles décrites par le Prince des

Poëtes ? Mais s'il faut procéder ici par des exemples, qu'on lise dans le 20e livre de l'Iliade la Bataille des Dieux animés les uns contre les autres : c'est véritablement là que se trouve *un tout qui n'est point ailleurs.* Aussi Longin & Boileau, qui s'y connoissoient un peu mieux que notre Anonyme, étoient-ils dans l'admiration vis-à-vis de ce grand morceau de Poësie. Rappellons les vers suivants que tout le monde sçait par cœur, & qui n'expriment pas encore toute la beauté de la langue originale.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son Throne ; il pâlit, il s'écrie.
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,

Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivants cet Empire odieux,
Abhorré des mortels & craint même des Dieux.

Pour les caractères & les portraits voulez-vous *une élégance de diction, un sentiment de vertu & de Philosophie qui charment l'ame ?* Notre Anonyme ne vous présentera ni le portrait de la Reine Marie Therèse par M. Bossuet, *il y a peu de choses plus foibles que cet éloge ;* ni le caractère de Walstein par Sarrazin, *ce n'est qu'une imitation empoulée de Saluste ;* ni les peintures que fait Maimbourg, *rien n'est si fade.* Le seul M. de Voltaire sera votre modèle dans le caractère qu'il trace du Roi Charles XII. Est-il question de comparaisons? La Henriade est le *Poëme Epique* où il y en a *plus de neuves.* Celles d'Homère, suivant notre Auteur, *sont pour la plûpart*

fort ſimples, & ne ſont relevées que par la richeſſe de la diction; celles du Télémaque *ſont triviales & dégénérent en langueur.* Rouſſeau, Milton viennent enſuite: l'un n'a preſque point de comparaiſons, l'autre en a de giganteſques. Ainſi tous ces Meſſieurs n'ont point comme M. de V. l'avantage de plaire abſolument & ſans reſtriction à notre donneur de préceptes. Cependant, comme nous doutons beaucoup qu'il ait jamais lu Homère, nous le renvoyons à M. de Voltaire, qui lui apprendra ſans doute que ce Prince des Poëtes eſt très-ſublime dans la plupart de ſes comparaiſons.

A cette occaſion, & pour charmer l'ennui que nous cauſoit la Brochure, nous reprenions notre Homère, & ſans aller au-delà des cinq ou ſix premiers livres de l'Iliade, nous comptions plus de quinze comparaiſons des plus nobles. Par exemple, ſi Minerve

descend du Ciel, c'est comme un Astre qui sert de présage aux Nautonniers ou à une grande armée prête à combattre. Si les Grecs marchent avec fracas, c'est comme la mer qui s'éleve agitée par les vents, & qui va se briser ensuite contre le rivage. Si les armées des Grecs & des Troyens se mêlent, c'est comme deux torrents qui descendent de deux montagnes opposées; qui se choquent violemment à leur rencontre, & qui se précipitent ensemble dans un gouffre. Si Ajax, couvert de ses armes, s'avance vers les Grecs, c'est comme le Dieu Mars qui donne le signal des combats, lorsque Jupiter a semé la discorde entre deux peuples &c. Peut-on dire que ce soient-là des comparaisons qui *ne sont relevées que par la richesse de la diction?*

(Page 79.) Il y a ici un Article sur les dialogues en vers: ce qui donne occasion à l'Auteur de

parler de la Tragédie. D'abord M. de Voltaire est mis *infiniment* au-dessus de M. de Crébillon; ensuite on *ne craint point de le mettre à côté du grand Corneille.* Enfin par la préférence qu'on donne à un morceau de la Tragédie de Brutus sur la Tragédie de Cinna, Corneille lui-même est dégradé, & céde la place à M. de V. On passe de là aux Dialogues en prose, & l'on tombe sur l'illustre M. de Fontenelle à qui l'on n'épargne aucune des invectives dont usoient autrefois Scaliger & Scioppius. Le *faux*, le *mauvais goût*, le *frivole*, l'*indécent*, le pitoyable *&c.* sont les couleurs dont on peint les Dialogues du célébre Académicien. Ici M. de V. ne paroît point, parce qu'il n'a point fait de *Dialogues en Prose*, mais voici un héros qu'on le force de combattre & de vaincre : c'est Virgile.

Il est question de la Description de l'Enfer qui se trouve dans la

Henriade & de celle qu'on lit au 6e. Livre de l'Enéïde. Si l'on disoit que ce sont deux belles images ; que M. de V. plein de la lecture de Anciens, & en particulier de Virgile, a présenté un tableau digne des applaudissements du Public, on parleroit avec l'équité & la modération convenables : mais ce n'est point la méthode de notre Anonyme. Il transcrit d'abord ce morceau du Poëme de M. de V.

Henri dans ce moment, d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique cahos abominable image ;
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans ;
Chefs-d'œuvres du Très-haut, comme lui bienfaisants.
Sur cette terre horrible & des Anges haïe,

Dieu n'a point répandu le germe de la
vie.
La mort, affreuſe mort, & la confuſion,
Y ſemblent établir leur domination.
Là gît la ſombre envie, à l'œil timide
& louche
Verſant ſur des lauriers les poiſons de
ſa bouche &c.

Il faudroit voir la ſuite de cette deſcription & le détail de ces vices d'enfer. L'Anonyme déclare qu'il aime mieux cette Peinture, que la deſcription de Virgile dont il ne rapporte que deux vers, & que nous rétabliſſons ainſi :

Veſtibulum ante ipſum primiſque in
faucibus orci
Luctus & ultrices poſuêre cubilia curæ,
Pallenteſque habitant morbi, triſtiſque
ſenectus,
Et metus, & maleſuada fames, & turpis
egeſtas
(Terribiles viſu formæ) letumque, la-
borque.

Tum consanguineus leti sopor, & mala mentis
Gaudia, mortiferumque adverso in limine bellum,
Ferreique Eumenidum thalami, & discordia demens.

Voilà ce qu'il faut comparer avec le morceau de la Henriade & ce que des Lecteurs judicieux se garderont bien de critiquer à la façon de notre anonyme. *La pauvreté*, dit-il en faisant allusion au *malesuada fames &c. mene moins aux Enfers que la richesse.* Ceci d'abord n'est pas constant: On donnoit il n'y a pas longtems pour sujet de Harangue, dans l'Académie des Jeux Floraux, cette question: *les richesses sont-elles un écueil plus dangereux pour la vertu que la pauvreté?* Un des concurrens au prix assuroit qu'oui, & un autre que non: preuve que la matière est contentieuse. Ensuite quand la pauvreté ne meneroit point du tout au crime, ni aux

Enfers, il suffit que ce soit un mal pour que Virgile ait eu droit de la placer avec les autres maux dans le terrible *Vestibule* qu'il décrit. Le *Travail*, le *Sommeil* ne sont ni des vices, ni même de vrais maux ; cependant Virgile les place en cet endroit, parceque le travail gêne les hommes, & que le sommeil ressemble un peu à la mort.

L'anonyme fait un Article de la grandeur de Dieu. Il avoue que M. Racine la peint bien dans Esther. Il trouve quelques beautés dans une Ode de Rousseau & dans le Poëme de M. Racine le fils sur la Grace, où le même sujet de la Grandeur de Dieu est traité : mais, ajoute-t'il, *un morceau de la Henriade me paroît un pendant pour les vers de Racine.* Il le cite ce morceau avec un autre du X^e^. Chant où sont compris ces deux vers sur la Trinité.

La Puissance, l'Amour avec l'Intelligence
Unis & divisés composent son essence.

Ces vers, reprend l'Anonyme, *sont une chose admirable & unique.* Nous craignons pourtant que les Théologiens ne se récrient contre ces termes *unis & divisés.* Les personnes en Dieu sont bien unies & *distinguées ;* mais non unies & *divisées :* ce qui renfermeroit une contradiction manifeste.

Boileau dans l'Article *de la Satyre ;* l'Abbé Desfontaines dans celui des *Traductions ;* Rousseau dans celui du *Vrai dans les Ouvrages*, sont jugés & condamnés. Au contraire, *tous les sentimens de la Henriade, de Zaïre, d'Alzire, de Brutus, portent*, selon notre Auteur, *un Caractére de vérité sensible.* On ne dira sûrement pas la même chose d'un raisonnement que fait la brochure en voulant critiquer ces deux vers de Rousseau :

Et cherchez bien, de Paris jusqu'à Rome,
Onc ne verrez sot qui soit honnête homme.

Cela n'est pas dans le vrai, re-

prend l'Anonyme.... *On ne pourra pas dire que Sylla, Marius, tous les Chefs des guerres Civiles, les Borgia, les Cromwel, & tant d'autres, fussent des imbécilles, des sots.* Quelle Logique! quand on dit que jamais un sot n'est honnête homme, dit-on en même-tems que tout malhonnête-homme est un sot? Ne sçait-on pas qu'il y a des scélérats gens d'esprit, comme il y en a de fort sots?

Mais ç'en est assez sur cette Brochure très-ridicule, quoique l'Auteur, quel qu'il soit, ne manque ni d'esprit, ni de connoissances. On ne peut pas croire qu'il ait voulu faire une Satyre contre M. de Voltaire. Il y a dans ce procédé plus de simplicité que de vuës, & plus de bassesse que de malignité. Au reste M. de V. est heureux que tout le monde s'accorde à mépriser une si fade production.

ARTICLE CXXXIII.

HISTOIRE NATURELLE, Générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tom. premier. A Paris, de l'Imprimerie Royale M. DCC. XLIX. 4°. pag. 612.

POur faire connoître la Terre, il faut commencer par en donner la Description. C'est ce qu'exécute M. de Buffon en présentant deux cartes l'une de l'ancien & l'autre du nouveau Continent. La plus grande longueur du premier, prise en diagonale, est d'environ 3600 lieuës, à mesurer depuis la pointe de la Tartarie Orientale jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. La longueur du nouveau Continent est de 2500 lieuës depuis l'embouchure du Fleuve de la Plata, jusqu'au-de-là des Assiniboils; & toute la somme des lieuës quar-

rées de ces Terres, qui nous paroissent immenses, n'est que de sept millions quatre-vingt mille neuf cents quatre-vingt-treize : or toute la surface du globe en contient plus de vingt-cinq millions : ce qui montre évidemment que les deux tiers du globe sont couverts d'eau.

Les Anciens n'ont pu parler que d'une très-petite partie de la Terre. L'Amérique entière, les Terres Arctiques, la Terre Australe & Magellanique, une grande partie de l'intérieur de l'Afrique, & la vaste étenduë de la Tartarie Septentrionale & Orientale leur étoient totalement inconnuës. Aucun d'eux n'osa dire ni conjecturer qu'on pût faire le tour du monde. Magellan est le premier qui l'ait fait en 1519. François Drake fut le second en 1577. Thomas Cavendish le troisième en 1583.

Malgré les connoissances qu'on a pu acquérir des diverses régions

de la Terre, il reste encore beaucoup de Pays à découvrir vers les deux Poles. Les glaces paroissent avoir découragé les Navigateurs, mais il semble que si l'on alloit droit au Pole, sans approcher des Terres, on pourroit trouver des Mers où il y auroit peu ou point de glaces. *Car on sçait*, ajoute notre Auteur, *que l'eau salée peut sans se geler devenir beaucoup plus froide que l'eau douce glacée; & par conséquent le froid excessif du Pole peut bien rendre l'eau de la mer plus froide que la glace, sans que pour cela la surface de la mer se gèle; d'autant plus qu'à 80 ou 82 degrés la surface de la mer, quoique mêlée de beaucoup de neige & d'eau douce, n'est glacée qu'auprès des côtes.*

Nous voudrions suivre M. de Buffon dans les Observations qu'il fait sur les Navigations des Anciens comparées avec celles d'aujourd'hui; sur l'invention de la Boussole;

Bouſſole ; ſur les rapports de proximité qu'on aſſure ou qu'on ſoupçonne entre l'Amérique & l'Aſie. Mais tout ceci n'eſt encore que la ſurface extérieure de la Terre, l'intérieur du globe eſt une ſource de merveilles pour des yeux attentifs. Notre Auteur, avant que d'expoſer toutes *les couches ou lits de Terre*, qu'on remarque dans le globe, remonte à ſon hypothèſe de la formation de la Terre par la queue de cette puiſſante Comète dont nous avons déja parlé ; mais il déclare toujours que *ſa Théorie eſt indépendante de cette hypothèſe:* déclaration fort ſage 1°. parceque l'eſprit ne s'accoutume point à imaginer que le Créateur, pouvant placer lui-même toutes les Planètes, chacune dans le plan qu'elle occupe, ſe ſoit ſervi de la queuë d'une Comète pour cette opération. 2°. Parcequ'on ne conçoit guéres comment la Terre formée, ſelon l'hypothèſe, de quelques par-

ties détachées du Soleil, auroit pu se refroidir assez-tôt pour produire, dès le troisième jour, toute sorte de plantes & pour nourrir, dès le sixième jour, l'homme avec tous les animaux. Nous supprimons d'autres observations que l'hypothèse en question fournit à tout Lecteur un peu intelligent.

Les *couches ou lits de terre* sont des objets de détail où M. de B. déploye tout le génie qu'il a pour observer, comparer, distinguer. Il en est à peu près de même des coquilles & autres productions de Mer qu'on trouve dans l'intérieur de la Terre, & qui font la matière du VIII. Article. C'est ici que l'Auteur rassemble toutes les preuves des inondations qui ont couvert successivement les diverses parties de notre Globe. Les faits servent de base au raisonnement. On rencontre à de grandes profondeurs de terre des coquillages & d'autres productions marines

formant des couches horizontales & parallèles ; on les rencontre à des distances considérables de la Mer, en Touraine, par exemple, où il y a un canton de 9 lieues quarrées de surface & de plus de 20 pieds de profondeur dont le terrain n'est formé que de fragments de coquilles appellées *falun* dans le Pays. Enfin on rencontre ces coquilles dans les marbres, les rochers, les crayes &c. d'où M. de B. conclut qu'il y a eu des inondations ou déluges distingués du grand déluge universel ; celui-ci n'ayant pu ni dissoudre toute la terre, ni mettre ces coquillages dans tous ou presque tous les rochers, ni en rassembler même une assez grande quantité pour tous les endroits où l'on découvre ces productions marines.

L'article qui traite des inégalités de la surface de la terre, est très-curieux. Il commence ainsi : » Les inégalités qui sont à la sur-

» face de la terre, qu'on pourroit
» regarder comme une imper-
» fection à la figure du globe,
» ſont en même tems une diſpoſi-
» tion favorable & qui étoit né-
» ceſſaire pour conſerver la végé-
» tation & la vie ſur le globe
» terreſtre. Il ne faut, pour s'en
» aſſurer, que ſe prêter un inſtant
» à concevoir ce que ſeroit la terre
» ſi elle étoit égale & regulière à
» ſa ſurface. On verra qu'au lieu
» de ces collines agréables d'où
» coulent des eaux pures qui en-
» tretiennent la verdure de la
» terre; au lieu de ces Campagnes
» riches & fleuries où les plantes
» & les animaux trouvent aiſé-
» ment leur ſubſiſtance, une triſte
» mer couvriroit le globe entier,
» & qu'il ne reſteroit à la terre
» de tous ſes attributs, que celui
» d'être une planète obſcure, aban-
» donnée & deſtinée tout au plus
» à l'habitation des poiſſons.
» Mais indépendamment de la

» néceſſité morale, laquelle ne
» doit que rarement faire preuve
» en Philoſophie, il y a une né-
» ceſſité Phyſique pour que la
» terre ſoit irréguliére à ſa ſurface;
» & cela, parcequ'en la ſuppoſant
» même parfaitement reguliére
» dans ſon origine, le mouve-
» ment des eaux, les feux ſouter-
» rains, les vents & les autres cau-
» ſes extérieures auroient néceſſai-
» rement produit à la longue des
» irrégularités ſemblables à celles
» que nous voyons. »

Après ce morceau viennent des détails ſur les diverſes profondeurs de la mer, ſur la différence des montagnes, leur multitude, leurs hauteurs, leurs directions &c. Et tout ceci ſuppoſe une connoiſſance ſinguliére de tous les Païs. C'eſt la même méthode dans les deux Articles ſuivants qui parlent des fleuves & des mers; on voyage en eſprit, avec l'Auteur, dans toutes les Contrées de la Terre;

on remarque tous les fleuves ; tous les lacs ; on navige ſur toutes les Mers. Ainſi, par exemple, à la page 376 commence un tour du monde par la mer qu'on appelle Golfe de Biſcaye, & la route continue juſqu'à ce qu'on ait viſité toutes les Côtes : nous ne croyons pas qu'il échappe à M. de B. un Golfe, une Baye, un Détroit, une Mer tant ſoit peu méditerranée, un Giſement de terre conſidérable, une Iſle de quelque renom ; & c'eſt en cet endroit (des Iſles) qu'il faut s'arrêter un moment avec lui parcequ'il expoſe des conjectures ſur la formation de ces terreins dont les mers ſont parſemées. Voici le principe d'où il part.

La mer a un mouvement conſtant d'Orient en Occident ; d'où il faut conclure qu'elle fait de continuels efforts contre les Terres Orientales ; mais ces efforts n'auront-ils pas abſorbé des terreins ; & la plûpart des Iſles qu'on ren-

contre, soit dans les mers voisines de l'ancien Continent, soit dans celles de l'Amérique, ne pourront-elles pas être regardées comme des restes de pays submergés, comme des sommets de montagnes, ou des terres plus élevées qui auront subsisté malgré les inondations & les irruptions de l'Ocean? A ces raisons se joignent les positions d'une infinité d'Isles qui ont des directions semblables, par exemple du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest. Ainsi, dit notre Auteur, » Si l'on examine la po-
» sition des Isles Antilles à com-
» mencer par celle de la Trinité
» qui est la plus méridionale, on
» ne pourra guéres douter que les
» Isles de la Trinité, de Tabago,
» de la Grenade, les Isles des Gra-
» nadilles, celles de S. Vincent,
» de la Martinique, de Marie-
» Galante, de la Désirade, d'An-
» tigoa, de la Barbade, avec toutes
» les autres Isles qui les accompa-

» gnent, ne fassent une chaîne de
» Montagnes dont la direction est
» du Sud au Nord, comme est
» celle de l'Isle de Terre-Neuve
» & de la Terre des Eskimaux.
» Ensuite la direction de ces Isles
» Antilles est de l'Est à l'Ouest en
» commencant à l'Isle de la Bar-
» bade, passant par S. Barthele-
» mi, Porto-rico, Saint Domin-
» gue & l'Isle de Cube, à-peu-près
» comme les Terres du Cap-Bre-
» ton, de l'Acadie, de la nouvelle
» Angleterre; toutes ces Isles sont
» si voisines, qu'on peut les re-
» garder comme une bande de
» Terre non interrompue & com-
» me les parties les plus élevées
» d'un terrein submergé; la plû-
» part de ces Isles ne sont en effet
» que des pointes de montagne,
» & la Mer qui est au-delà est une
» vraie Mer méditerranée &c. «
Pour profiter de tout ce que dit ici l'Auteur, il faut avoir les yeux sur la Carte; & en général si l'on

ſuit ſon Ouvrage l'Atlas à la main ; on y reconnoîtra une ſcience Géographique extraordinaire ; un dépouillement immenſé de Voyages, de Relations, de Routiers &c.

Sur le flux & le reflux de la Mer il raſſemble d'abord les faits, & il les explique enſuite ſuivant l'hypothèſe de M. Newton, laquelle conſiſte, comme on ſçait, à dire que les eaux s'élevent quand la lune eſt au Méridien, parceque la ſurface de la Mer eſt alors plus près de cet Aſtre & gravite plus vers lui que toutes les autres parties du Globe. Mais comme le flux ſe fait auſſi en même tems dans l'hémiſphère oppoſé, on montre que les eaux de cet hémiſphère s'élevent parcequ'elles tendent à ſe ſéparer de la terre ou plûtôt parce que la Terre tend à ſe ſéparer d'elles, à cauſe de ſa plus grande proximité, & de ſa gravitation plus conſidérable par rapport à la Lune. Il faudroit développer tout

ceci pour ſatisfaire la curioſité de nos Lecteurs ; mais ce détail nous engageroit à tranſcrire tout l'Article XII de M. Buffon, auquel il ſeroit néceſſaire encore d'ajouter de tems en tems des explications, comme on fait toujours quand il eſt queſtion du texte des grands Maîtres.

Il y a des inégalités dans le fond de la mer & des montagnes très-conſidérables : ces inégalités & ces montagnes ſervent de direction au mouvement que produiſent le flux & reflux & quelquefois auſſi les vents. Ces mouvements & ces directions pris enſemble ne différent pas de ce que nous connoiſſons ſous le nom de *Courants*. En comparant les Courants de la mer avec les grands fleuves, on juge que, comme les bords des fleuves forment toujours des angles alternativement oppoſés, par exemple, angles ſaillants dans les Terres du côté gauche,

& Angles rentrants dans les eaux du côté droit ; ainſi les inégalités de la Mer, ſes Collines, ſes Montagnes, qui ſont comme les bords des courants, conſervent ces mêmes poſitions, c'eſt-à-dire qu'elles font auſſi des Angles ſaillants d'une part & rentrants de l'autre. Tout ce morceau doit perdre infiniment dans notre Extrait, qui ne peut en préſenter tous les jours. Il eſt ſuivi d'un détail hiſtorique des Courants les plus fameux; d'un article entier ſur les vents réglés; d'un autre ſur les vents irréguliers, les ouragans, les trombes &c. matières toutes remplies de circonſtances curieuſes, d'obſervations ſçavantes, d'explications très-réfléchies. Les Volcans & les tremblemens de terre, objets du XVI. Article, préſentent encore quelque choſe de plus frappant. » Un » Volcan, dit notre Auteur, eſt » un Canon d'un volume immen» ſe, dont l'ouverture a ſouvent

» plus d'une demie lieuë. Cette
» large bouche à feu vomit des
» torrens de fumée & de flammes,
» des fleuves de bitume, de ſoufre
» & de métal fondu, des nuées
» de cendres & de pierres, &
» quelquefois elle lance à pluſieurs
» lieuës de diſtance des maſſes de
» rochers énormes, & que toutes
» les forces humaines réunies, ne
» pourroient pas mettre en mou-
» vement; l'embraſement eſt ſi
» terrible, & la quantité des ma-
» tières ardentes, fonduës, calci-
» nées, vitrifiées que la Montagne
» rejette eſt ſi abondante qu'elles
» enterrent les Villes, les Forêts,
» couvrent les Campagnes de cent
» & de deux cents pieds d'épaiſ-
» ſeur, & forment quelquefois
» des Collines & des Montagnes
» qui ne ſont que des monceaux
» de ces matières entaſſées. L'ac-
» tion de ce feu eſt ſi grande, la
» force de l'exploſion eſt ſi vio-
» lente qu'elle produit, par ſa

» réaction ; des secousses assez for-
» tes pour ébranler & faire trem-
» bler la Terre, agiter la Mer,
» renverser les Montagnes, dé-
» truire les Villes & les Edifices
» les plus solides à des distances
» même très-considérables. »

Nous citons toujours avec complaisance les descriptions de M. de B. parcequ'elles sont claires, détaillées & bien écrites. Il traite dans l'article XVII. *des Isles nouvelles, des Cavernes*, &c. Il faut lire ici l'Histoire de la nouvelle Isle sortie de la mer en 1707. à deux ou trois milles de Santorin ; celle de l'Isle qu'on vit paroître en 1720 entre les Açores ; celle de la caverne d'Antiparos dont M. de Tournefort a donné une ample description &c. Dans le XVIII. article, l'Auteur indique les effets des pluyes, lesquels consistent à diminuer les montagnes, à combler les vallées, à former des couches nouvelles de terre, ou des

marécages. il ajoute des observations sur les bois qui se trouvent dans les entrailles de la terre, & qui ne peuvent être que la preuve subsistante des anciennes inondations. Ceci donne entrée dans le XIX. Article qui parle *des changements de terres en mers, & de mers en terres :* matière bien curieuse, & suivie d'une conclusion où M. de B. présente le résultat de tout ce qu'il a dit dans ce volume.

Il finit par cette réflexion générale, pleine de conséquences & de moralités, que *la vie humaine n'est qu'un point dans la durée, un seul fait dans l'Histoire des faits de Dieu.*

Nous rendrons compte dans la suite des deux autres volumes.

ARTICLE CXXXIV.

METHODE NOUVELLE DE Guérir les maladies du Corps & les déréglemens de l'Esprit qui en dépendent, traduite de l'Anglois de M. Cheyne par M. de la Chapelle in-12 p. 448. Tome second.

CE seroit une expérience à faire, que de rassembler cent ou deux cens familles dans un même lieu, où l'on garderoit exactement la diète végétale de M. Cheyne, c'est-à-dire où l'on ne vivroit que de légumes, peu assaisonnés, & où l'on ne se permettroit l'usage du vin, que comme d'un Cordial, en certaines occasions. On verroit, un ou deux siécles après l'érection de cette république végétale, le succès de l'entreprise. S'il étoit heureux, on prêcheroit plus hardiment l'absti-

nence du vin en Champagne & en Bourgogne, & il s'y feroit des conversions : mais si dans cette société l'on ne vivoit guères plus, & si l'on n'étoit guéres moins malade qu'ailleurs, il n'y auroit rien à espérer de la docilité des hommes.

Le second Tome de M. Cheyne est un Recueil des différens remédes dont il a usé pour la guérison de diverses maladies. Les Médecins les plus habiles liront volontiers la méthode qu'un confrére si éclairé & si expérimenté a tenuë en ces occasions, & il y aura sans doute aussi quelques particuliers qui voulant être leurs propres Médecins & en courir les risques, chercheront ce qui leur conviendra davantage, chacun selon ses besoins. Nous choisirons quelques exemples qui regardent les maladies qu'on craint le plus, & dont il est plus difficile de se délivrer. C'en sera assez pour met-

tre nos Lecteurs en état de juger de tout le livre.

M. Cheyne ne connoît aucune maladie, où les vomitifs ne ſoient *bienfaiſants, ſalutaires, efficaces,* au moins dans nos climats Septentrionaux, parceque la plûpart des maladies y ſont cauſées pour s'être nourri de trop d'aliments ſucculents, ou d'un goût trop relevé. Il faut ſeulement obſerver avec ſoin, ſi l'on peut donner ces ſortes de remédes en ſureté. Hipocrate ordonnoit par précaution aux malades qui avoient de l'embonpoint, de *vomir* deux fois le mois, & aux perſonnes maigres, de *vomir* ſeulement une fois. Ces vomiſſemens ſont dans les maladies, ce que ſont les bombes dans une forteresſe aſſiégée : on ne ſçauroit atteindre autrement aux parties internes de la machine animale.

Le Mercure eſt le vrai panacée, ou remède univerſel, qui nous a été déſigné par la main du Ciel

même : car, excepté l'air & l'eau, c'eſt le ſeul fluide ſimple qui nous ſoit connu dans la nature. La pratique de la Médecine s'eſt beaucoup perfectionnée, depuis qu'on y a introduit le Mercure avec différentes préparations. On eſt revenu du préjugé où l'on étoit, que ce Minéral ne convenoit qu'aux Maladies qui ſont le fruit de l'incontinence & du libertinage : on l'adminiſtre aujourd'hui avec ſuccès dans pluſieurs autres. Le vif-argent pur eſt certainement auſſi innocent & auſſi *ſalubre* que le lait d'âneſſe, pourvu qu'il ſoit ordonné judicieuſement & à propos.

L'Auteur n'a jamais obſervé que le Mercure ait nui conſidérablement, ſi ce n'eſt lorſqu'on en a pris des doſes trop fortes & qu'on ne l'a pas entremêlé de purgatifs. Quand il eſt combiné ſagement avec d'autres remédes, il eſt ſouverain dans l'Aſthme, les Ulcères ſcrophuleux, les tumeurs,

les obstructions des Visceres. Avant d'en faire usage, il faut le distiller, le bien laver avec du sel & de l'eau & le passer par une peau de chamois, afin de le purger de tout ce qu'on y aura mêlé d'hétérogène en le sophistiquant, ce qui le rend souvent inefficace & pernicieux.

Pour les passions Hypocondriaques, le sçavant Ecossois ne connoît, en qualité de reméde général & chronique, rien de préférable au *Mercure alkoholisé*, & aux autres Mercuriaux non aiguisés, *sine stimulo.* Il ajoute encore plusieurs drogues qu'on trouvera dans le Livre. Quand le mal est invétéré, ou que la constitution est usée, il n'y a aucun reméde qui puisse guérir bien promptement.

Une véritable Hydropisie est incurable quand elle est toute formée. Tout ce qu'on peut faire de mieux, c'est une cure palliative. On ne doit prendre que les remé-

des les plus doux, les moins actifs & dans la plus petite quantité que les circonſtances le permettront. Les remédes violens en procurant un leger ſoulagement, avancent la mort. Ils élargiſſent par les efforts qu'ils cauſent, les ruptures des vaiſſeaux lymphatiques. Pour ne pas augmenter ces ruptures, il eſt à propos de boire le moins qu'il eſt poſſible ; mais c'eſt une erreur vulgaire de s'imaginer qu'il eſt plus dangereux de boire de l'eau pure que quelque autre liqueur. Il n'y a point de liqueur plus innocente, plus bienfaiſante, plus légère, plus rafraîchiſſante que l'eau pure.

Quoique la Goutte ſoit cenſée incurable, les Médecins ſont très-louables de s'appliquer à la ſoulager, s'ils ne peuvent l'extirper totalement. *C'eſt une inflammation violente qui ſe fait ſentir d'abord aux articulations, & qui gagne enſuite toute l'habitude du corps.*

Les Mercuriaux qui n'agacent pas, ou quelqu'une de leurs préparations bénignes avec de la gomme Gayac & du Nitre, ou bien vivre de lait, ſont ce qu'il y a de meilleur en ces occaſions. Toutes les autres méthodes, tous les ſecrets prétendus, les ſpécifiques, les altérans ne ſont que de pures illuſions. M. Cheyne, pour conſoler les Gouteux, apporte des raiſons Phyſiques de l'agrément & de la fécondité de leur eſprit dans les intervalles du mal. Il ajoute que leur vie eſt ordinairement aſſez longue. La maladie du bel eſprit, plus incurable encore que la goutte, pourroit bien engager quelques-uns de ceux qui en ſont atteints, à déſirer de devenir Gouteux pour dire plus aiſément de jolies choſes.

Ce ſeroit un prodige tout nouveau dans la République des Lettres, qu'une méthode telle que celle *du plus leger & du moindre* pro-

posée par un homme de réputation, n'essuyât aucune critique. On n'a donc pas manqué de faire des objections à M. Cheyne : mais on juge bien qu'un Médecin aussi profond dans son Art & dans tout ce qui y a du rapport, n'a point été embarassé dans un pareil combat. C'a été pour lui une occasion de faire encore mieux connoître ses forces & ses talens. Nous n'entrerons pas plus avant dans cette dispute que les gens du métier liront avec avidité. Nous nous bornons à quelques remarques que nous détachons du corps de l'Ouvrage.

Les valétudinaires, d'un tempérament délicat, usé ou dépérissant, doivent tâcher de respirer *un air doux, agréable & benin.* On sçait aujourd'hui combien *l'air est nécessaire pour attenuer, purifier & animer le sang & les humeurs des animaux... Un air pur, net, tiéde, sec, saoulé à un dégré convenable, de nitre volatil & rempli*

d'exhalaiſons de plantes, odoriférantes & ſalubres, redonne du baume & de la vigueur aux humeurs des corps animés. On jouit de ces avantages en fixant ſon ſéjour dans des Campagnes bien découvertes, à l'abri des vents de Nord & d'Eſt, dans une élévation médiocre, les fenêtres expoſées au midi ou à l'Occident; la chambre à coucher bien aërée, & toute ouverte pendant le jour.

Les goutteux au-deſſous de cinquante ans ſe guériront parfaitement de la goutte, quoiqu'il y eût des nœuds & de la craye & que les articulations fuſſent ſans jeu, s'ils ſe nourriſſent uniquement de lait & de ſémences, avec quelques vomitifs doux après les accès, & en mâchant du Quinquina le matin & de la Rhubarbe le ſoir, avec quelque ſaignée vers les Equinoxes.

On guérira auſſi radicalement, au-deſſous de cinquante ans, toutes les attaques d'Epilepſie & d'A-

poplexie, en ne ſe nourriſſant que de lait de vache, environ deux pintes par jour, avec quelques alimens végétaux : mais ſi l'on ne continue pas le même régime, on s'expoſera à des rechutes plus fréquentes & plus facheuſes. L'Auteur a eu ſur cela toutes les expériences qu'on peut déſirer.

Parmi les objections qu'on a faites a M. Cheyne, on ne remarque pas celle-ci que nous tirons des livres ſaints. Après le déluge il fut permis aux hommes qui, ſelon pluſieurs SS. PP. avoient mené juſques là la vie végétale, d'uſer de la chair des animaux. Il ſeroit inutile de dire que les légumes, depuis la ſubmerſion générale du monde, n'avoient plus la même vertu. Ils valoient du moins les nôtres. Ainſi ſi cette eſpéce d'alimens eſt plus propre pour la conſervation des forces & de la ſanté, il n'y avoit qu'à laiſſer les hommes continuer de vivre comme

auparavant

auparavant: la permiſſion que le Seigneur leur a accordée ſera plûtôt un châtiment qu'une grace. Ne peut-on pas conclure de ce fait hiſtorique, que ce n'eſt pas l'uſage modéré de la chair des animaux, mais l'excès & les aſſaiſonnements qui ſont pernicieux à la vie ?

Hippocrate nous fournit auſſi des armes contre le ſyſtême de la vie végétale. M. Cheyne avoit lu exactement les Ouvrages du Prince des Médecins, & il en parle avec éloge. Cependant Hippocrate a ſouvent ordonné la chair des petits cochons & des petits chiens, & il n'a jamais dit que lorſqu'on ſe portoit bien, on ne devoit uſer du vin que comme des cordiaux. Il a ſouvent ordonné différentes eſpéces de vin & le vin d'Egypte n'a pas été oublié. Les Grecs ſe nourriſſoient plus de légumes & de poiſſon que d'autres alimens, mais ils aimoient exceſſivement à boire. Hippocrate, s'il leur avoit

prescrit une abstinence si sévere, ne se seroit pas loué de leur docilité.

ARTICLE CXXXV.

COURS DE MATHEMATIQUE. Premiere partie. Elémens d'Arithmétique par M. Camus de l'Académie Royale des Sciences, Examinateur des Ingénieurs, Professeur & Sécretaire perpétuel de l'Académie Royale d'Architecture. A Paris chez Ballard fils ruë S. Jean de Beauvais &c. 8°. pag. 472.

DEs Eléments d'Arithmétique, dressés par un habile Mathématicien, ont de grands avantages sur les méthodes triviales & méchaniques des praticiens ordinaires. Le livre que nous annonçons peut en fournir la preuve. Ce n'est pas que l'Auteur ait affecté d'y répandre beaucoup de doctrine Ma-

thématique. Il s'eſt renfermé dans ſon objet, évitant même de joindre au calcul numérique le calcul littéral, & ce qu'on appelle les éléments d'Algebre; mais pour la préciſion & la clarté, pour l'expoſition de certaines méthodes d'un grand uſage ou qui ſuppoſent des réflexions profondes, nous croyons qu'on diſtinguera facilement ici l'habile homme & l'Académicien, du calculateur ſans génie ou eſclave de la routine.

L'Ouvrage eſt partagé en IX Livres dont le premier peut paſſer pour le plus conſidérable, parcequ'il comprend tous les principes de la numération. M. Camus s'eſt appliqué principalement à faire ſentir l'importance des divers dégrés affectés aux chiffres; les rapports de la première place à la ſeconde, de la ſeconde à la troiſième &c. comment un chiffre devient décuple par le rang qu'il occupe en montant vers la gauche; com-

ment au contraire il devient ſous-décuple de l'unité même, quand il ſe trouve au-deſſous d'elle, en deſcendant vers la droite, & après une virgule deſtinée à différencier les dixièmes, centièmes, millièmes &c. d'avec les dixaines, centaines, mille &c. expreſſions qu'il ne faut jamais confondre. Toute cette doctrine des *parties décimales* préſente un morceau dont les principes influent dans tout l'Ouvrage. C'eſt pour cela qu'il faut ici lire & relire, méditer, travailler avec l'Auteur, profiter de ſes abondantes & lumineuſes réfléxions.

Le ſecond livre expoſe les méthodes de l'addition, de la ſouſtraction, de la multiplication, de la diviſion ſur les nombres incomplexes qui ſont les plus ſimples, ne comprenant que des quantités du même genre ſoit livres, ſoit toiſes, ſoit poids. Ce que nous trouvons de plus remarquable dans cette ſuite d'opérations, c'eſt l'at-

tention de l'Auteur à produire les preuves de toutes ses méthodes & à indiquer certaines observations fondées sur la nature même des choses. Par exemple, dans le chap. qui concerne la division, il avertit que le diviseur ou le quotient doit être un nombre abstrait, c'est-à-dire, représentant des unités vagues, & que l'un des deux doit avoir des unités de même espèce que le dividende. Ainsi, quand on divise 32 toises par 8 toises, on voit bien que le quotient 4 est un nombre abstrait, puisqu'il montre précisément combien de fois huit toises sont comprises dans trente-deux; & l'on voit aussi que le diviseur a des unités de même espèce que le dividende, c'est-à-dire, des toises &c.

Dans le troisième livre qui traite des fractions, on devient Géomètre sans presque s'en appercevoir. Car l'Auteur considére une Fraction comme le quotient de la divi-

ſion du numérateur par ſon dénominateur ; or ſous ce point de vuë une fraction n'eſt autre choſe qu'un rapport Géométrique ; d'où ſuivent toutes les concluſions que M. Camus expoſe : par exemple, qu'une fraction ne change point de valeur quand on multiplie ou qu'on diviſe par une même quantité le numérateur & le dénominateur de cette fraction ; qu'une fraction demeure auſſi la même quand on la réduit à ſes moindres termes &c. Toutes les regles d'opération ſur les fractions, dépendent de ces idées géométriques : on doit donner une attention particulière à ce qui concerne la multiplication & la diviſion, parce qu'il s'y trouve des cas de pluſieurs eſpèces & des analogies importantes pour l'évaluation de toute ſorte de grandeurs.

Le IV. Livre commence par une expoſition très-nette des différentes grandeurs ou *unités*, comme

parle toujours l'Auteur. Dans les calculs de monnoyes, trois ſortes d'unités, la livre, le ſol, le dénier &c. dans les calculs de l'étenduë, la toiſe, le pied, le pouce &c. dans les calculs des poids, la livre, le marc, l'once &c. ces divers genres d'unités forment les *nombres complexes*, matière de ce livre. On doit y diſtinguer la doctrine qui regarde le *toiſé*; elle eſt traitée d'une maniere inſtructive & pratique.

Les proportions & les principales regles qui en dépendent font l'objet du V. livre. La proportion Géométrique eſt formée par deux rapports égaux ; & par cette raiſon elle comprend quatre termes formellement ou équivalemment exprimés. Ceci rappelle les principes déja poſés dans le livre des fractions ; & ces principes ſervent à démontrer qu'on aura le quatriéme terme d'une proportion, en multipliant le troiſiéme terme

par le ſecond, & en diviſant le produit par le premier. Voici le procédé de l'Auteur. Il conſidére les deux premiers termes d'une proportion Géométrique, comme une fraction qui a le ſecond terme pour numerateur & le premier pour dénominateur: fraction qui peut toujours être appellée le quotient du ſecond terme diviſé par le premier. Et de ceci réſulte ceThéoréme vrai dans tous les cas: *on aura le quatriéme terme d'une proportion géométrique, en multipliant le troiſiéme terme par le quotient du ſecond diviſé par le premier.* Soient ces trois termes qui commencent une proportion Géométrique 8 4 : 64 & qu'il ſoit queſtion de trouver le quatrième terme ; je fais, des deux premiers termes, cette fraction $\frac{4}{8}$ qui eſt le quotient du ſecond terme diviſé par le premier ; enſuite je multiplie le troiſiéme terme 64 par ce quotient ce qui ſe fait en multipliant

64 par le numerateur de la fraction, c'est-à-dire par 4. Le produit est 256; je le divise par le dénominateur de la même fraction, c'est-à-dire, par 8. ce qui donne 32 quatriéme terme de la proportion. Or toute cette opération fait voir qu'on a le quatriéme terme, en multipliant le troisième par le second, & divisant le produit par le premier.

De-là suit cette vérité si connue, que dans une proportion Géométrique on pourra toujours mettre le troisième terme à la place du second, & le second à la place du troisième, sans qu'il en arrive aucun changement dans le quatrième, puisque le quatrième terme sera toujours égal au produit du troisième & du second divisé par le premier.

De-là encore cette fameuse proposition, que le produit du premier & du quatrième terme (qu'on appelle *les extrêmes*) est égal au

produit du ſecond & du troiſième terme (qu'on appelle *les moyens.*) Car puiſque le quatrième terme d'une proportion eſt égal au produit du ſecond & du troiſième terme diviſé par le premier, ſi l'on multiplie ce quatrième terme par le premier, c'eſt comme ſi l'on multiplioit par ce même premier terme le produit du ſecond & du troiſième terme diviſé par le premier, c'eſt-à-dire ſi l'on faiſoit diſparoître la diviſion; mais cette multiplication ayant été faite, ou, ſi l'on veut, cette diviſion ayant diſparu, on a le produit des moyens; & ce produit eſt la même choſe que le produit du quatrième terme par le premier, c'eſt-à-dire des extrêmes entr'eux, donc &c.

De la doctrine des proportions dépendent la *régle de trois* avec toutes ſes diverſes eſpéces, la régle de compagnie, les régles de fauſſes poſitions; détails qu'il faut voir dans l'Ouvrage même où l'on ne

laisse rien à désirer sur ces matières toutes de pratique.

Le VI. livre explique la régle d'Alliage, qui est *une opération, par laquelle on mêle ensemble plusieurs quantités de différentes valeurs, pour en composer d'autres d'une valeur moyenne.* On trouve ici un grand nombre de problêmes qui indiquent les principes, & d'exemples qui en montrent l'application.

Le VII. livre a pour objet la composition des quarrés & des cubes, & l'extraction de leurs racines. L'Auteur partage sa matière; le quarré l'occupe d'abord, il parle ensuite du cube. L'essentiel ici est de bien observer comment & de quelles parties est formé un quarré dont la racine est composée de deux parties. M. Camus commence cet examen par le développement d'un quarré en figure, lequel seroit formé d'une ligne composée de deux parties & multipliée

par elle-même. Il trouve que ce quarré en figure contiendroit le quarré de chacune des parties de la ligne, plus deux fois le produit de la première partie multipliée par la ſeconde. Or la même doctrine appliquée aux nombres fait voir qu'un quarré formé du produit d'une racine de deux chiffres, multipliée par elle-même, comprend le quarré de chacun des deux chiffres, plus deux fois le produit du premier chiffre par le ſecond. Cela ſe voit à l'œil dans le quarré du nombre 39. qui eſt 1521. car il s'y trouve 1°. le quarré du premier chiffre qui repréſente trois dixaines ou 30; & ce quarré eſt 900. 2°. le quarré de 9 qui eſt 81. 3°. deux fois le produit de 30 par 9 qui fait 540. ajoutez en effet ces trois produits 900. 540. 81. vous aurez 1521.

Quand on a bien conçu ces principes, l'extraction de toute racine quarrée n'eſt plus qu'une méchanique. Les exemples qu'on trou-

ve ici ſont extrêmement clairs & ils prévoyent tous les cas. Pour l'extraction de la racine cubique, M. Camus commence auſſi par déterminer la compoſition des cubes ſoit en figure ſoit en nombre : nous nous abſtiendrons de tranſcrire ſes obſervations qui doivent être luës dans l'Ouvrage même. Remarquons ſeulement que toujours conſéquent à lui-même, il fait un grand uſage de ce qu'il a établi dans le premier livre, touchant le rapport des places qu'occupent les chiffres dont le cube numérique eſt formé. Nous croyons que c'eſt ce qui diſtingue en cet endroit la méthode de l'Auteur.

Dans ſon VIII. livre il préſente les proportions & progreſſions arithmétiques ; les progreſſions Géométriques & les Logarithmes. Il eſt aiſé de voir par l'énoncé de tant d'objets que cette Arithmétique s'éleve bien au-deſſus des élémens ordinaires. L'article ſurtout des Logarithmes, dont on

explique tous les usages & la manière même d'en former les tables, est un ouvrage de Mathématicien, non de simple calculateur.

On appelle *Logarithme* la distance qu'il y a dans une progression Géométrique, d'un terme quelconque à l'unité; par exemple dans cette progression décuple 1. 10. 100. 1000 &c. le logarithme de ce dernier terme 1000 est sa distance à l'unité, & il peut être exprimé par le chiffre 4. en prenant les autres chiffres 1. 2. 3. pour indiquer la suite des raisons qui composent la progression.

Le grand art de la construction des tables a été de trouver des logarithmes correspondants aux nombres intermédiaires qui peuvent être placés dans la progression Géométrique décuple. C'est cet Art qu'explique M. Camus en y joignant des exemples suffisants. L'utilité des Logarithmes a été d'épargner de longs calculs;

de ſubſtituer l'addition à la multiplication, la diviſion à une ſimple ſouſtraction ; d'abréger les opérations de la Régle de trois, de l'extraction des racines quarrées ou cubiques &c. C'eſt encore une des attentions de notre Auteur de juſtifier tout ceci par des exemples.

Il eſt moins étendu dans ſon IX. & dernier Livre, où il donne cependant tous les principes de ce qu'on appelle *changements d'ordre* & *combinaiſons*. L'artifice de ces rapports & des ſituations qui en réſultent, étonne l'eſprit humain & lui apprend que l'Arithmétique a auſſi ſes profondeurs, ſes myſtéres, ſes vérités tranſcendantes.

Nous avertiſſons, d'après l'Auteur, que ce Livre eſt fait principalement pour l'inſtruction de ceux qui aſpirent à la profeſſion d'*Ingénieur*. M. Camus, chargé d'examiner les ſujets qui ſe préſentent pour y être admis, a reçu

ordre de M. le Comte d'Argenson Ministre de la guerre *de réunir dans un même Ouvrage traité synthétiquement toute la théorie dont un Ingénieur peut avoir besoin. C'est dans cet esprit qu'il a composé un Cours de Mathématiques élémentaire qui comprend l'Arithmétique, la Géométrie, la Méchanique Statique & l'Hydraulique.* Nous n'avons encore dans ce Volume que l'*Arithmétique*, premiere division de ce grand travail ; nous nous félicitons dans l'espérance de voir toutes les autres parties se succéder promptement, & nous en rendrons compte au Public avec autant de plaisir que de promptitude.

ARTICLE CXXXVI.

ELOGE HISTORIQUE ET Critique d'Homère traduit de l'Anglois de Pope. A Paris chez Delaguette, ruë S. Jaques. M. DCC. XLIX. in-12. pag. 221.

IL a paru peu de livres, depuis longtems, qui nous ayent fait plus de plaisir que celui-ci. C'est peut être notre inclination pour Homère qui contribue à nous faire trouver excellent l'ouvrage de M. Pope & celui de son Traducteur; mais nous aurons probablement des semblables; & en tout cas nous citerons quelques morceaux qui pourront éclairer le lecteur, indépendamment de ce que Perrault auroit appellé dans nous un effet de l'éducation ou des préjugés.

On trouve ici en notre langue

la Préface de l'Homère Anglois de M. Pope ; l'*Essai* du même Auteur *sur la Vie* de ce Prince des Poëtes ; l'*Essai* encore du même *sur les combats de l'Iliade.* » Ces » trois pièces, dit le Traducteur, » ont des beautés intéressantes » dont j'ai cru que la fidelle tra» duction plairoit aux Connois» seurs, & serviroit même à fixer » en quelque manière l'idée de ce » qu'on appelle communément le » goût. Il me semble que l'expé» rience d'un Ecrivain tel que M. » Pope est un guide sûr en cette » matière. « Le reste de la Préface montre les défauts d'une autre traduction mise au jour il y a environ douze ans. Ce sont comme les piéces justificatives de cette nouvelle entreprise. On verra bientôt que l'Auteur écrit avec grace, & qu'il entre bien dans le génie de son modèle M. Pope.

Celui-ci pensoit sur Homère comme Aristote, Horace & toute

l'antiquité ; mais ses sentiments prennent sous sa plume une force dont nous ne trouvons presque pas d'autre exemple. Au moins pouvons-nous assurer que nos François n'ont jamais si bien fait l'éloge du Prince des Poëtes, que cet ingénieux Anglois. Homère, dans sa Préface, est un génie singulier, une source inépuisable de beautés poëtiques, un Maître puissant qui subjugue tous les esprits, un Peintre inimitable qui met sous les yeux toute la nature. Il est admirable par la véhémence des sentimens, par la variété des Descriptions, par l'abondance des caractéres, par la science des Arts, par la grandeur des images, par la noblesse des expressions. Cent fois on a fait le parallèle d'Homère & de Virgile. M. Pope traite le même sujet ; mais avec quelle supériorité d'idées, quelle multitude de connoissances, quelle profondeur de

réfléxions ! » Homère, dit-il, n'a
» point d'égal en génie ; Virgile
» n'en a point en jugement. Je
» n'entens pas qu'Homère manque
» de jugement, parceque Virgile
» en a plus que lui ; ou que celui-
» ci n'ait point de génie parcequ'il
» en a moins qu'Homère. Chacun
» d'eux, l'autre à part, eſt le plus
» inventif & le plus ſage Auteur
» du monde. Mais s'agit-il de les
» comparer entr'eux ? Homère a
» plus d'eſprit & Virgile plus
» d'Art ; en l'un j'admire l'homme,
» en l'autre j'admire l'ouvrier. Ho-
» mère maîtriſe & m'enleve avec
» une force impérieuſe : Virgile
» me mene avec une majeſté pleine
» d'attraits. Homère livre ſes tré-
» ſors avec une généreuſe profu-
» ſion : Virgile donne les ſiens
» avec une ſoigneuſe magnificen-
» ce. Homère, comme le Nil, ré-
» pand d'immenſes richeſſes par
» de ſubites inondations : Virgile
» apporte les ſiennes comme un

» fleuve abondant & réglé dans
» ſon cours. Chacun de ces Poëtes
» reſſemble à ſon Héros. Homère
» eſt *irréſiſtible* comme Achille.
» Tout fuit devant lui, tout céde;
» plus le tumulte s'accroît, plus il
» brille, & rien ne l'arrête. Vir-
» gile, avec une tranquille audace,
» comme Enée, ſe poſſéde tou-
» jours, & dans l'action même il
» voit, il diſpoſe tout, il combat
» ſans trouble & triomphe ſans
» s'émouvoir. Dans les machines,
» Homère comme ſon Jupiter,
» lorſqu'il veut effrayer le monde,
» ébranle & ſecoue l'Olympe, em-
» braſe les Cieux, prodigue les
» éclairs & fait gronder ſon ton-
» nerre : Virgile, ſemblable à la
» même divinité bienfaiſante, dé-
» libére avec les Dieux, trace le
» plan des Empires, en poſe les
» fondements, & fait tout avec
» une ſouveraine ſageſſe. «

L'*Eſſai* de M. Pope *ſur la vie, les Ecrits & le Sçavoir d'Homère*

est un morceau critique, judicieux & sçavant. L'Auteur y traite ces trois choses l'une après l'autre. Sur la vie d'Homère, il rassemble tout ce qui s'est dit pour & contre; les traits d'admiration & de mépris qu'on a multipliés à ce sujet; les fables inventées pour le rendre estimable & pour le dégrader; les aventures frivoles dont on a mêlé, en bien & en mal, sa naissance, son éducation, ses occupations, sa mort. M. Pope propose ensuite ce que les témoignages de la meilleure antiquité & les ouvrages mêmes d'Homère peuvent faire conjecturer de plus vraisemblable sur le caractère & l'Histoire de ce grand Poëte. » La rapidité » de son style donne lieu de penser qu'il étoit prompt & d'une » action vive; & les graces qui ne » le quittent jamais insinuent que » le feu de son imagination étoit » modéré par la douceur & la bonté de son naturel. Un fond de re-

» ligion se fait sentir, pour ainsi
» dire, en chaque page de ses
» Ecrits. Partout il semble persua-
» dé que le culte des Dieux est le
» premier & le plus important de-
» voir de l'homme. Sa générosité
» paroît dans l'amour qu'il témoi-
» gne pour sa patrie..... Ses senti-
» ments sur l'hospitalité sont ceux
» d'un cœur humain, tendre &
» compâtissant.... On diroit, au
» goût qu'il marque pour les his-
» toires, comme à sa manière de
» les raconter, que nonobstant sa
» sagesse, il aimoit à parler. Il ne
» perd nulle occasion de vanter
» les banquets, l'excellent vin, les
» grandes coupes, en Buveur qui
» aime la compagnie & la joye.
» Horace qui ne la haïssoit point,
» lui donne à cette occasion une
» Epithète :

Laudibus arguitur vini, vinosus Homerus.

L'Article des *Ecrits d'Homère*

présente ici l'histoire de ses Ouvrages ; l'estime qu'on en a faite ; le soin qu'on a pris de les transcrire, de les corriger, de les traduire, de les imiter, de les copier. On trouve de suite l'examen critique du *sçavoir* d'Homère : *Examinons d'abord*, dit M. Pope, *le Poëte, ensuite le sçavant en tant qu'il est Poëte, c'est le moyen de le voir tout entier*. Et après une discussion qui a pour objet le génie Poëtique, la Mythologie, la Morale, la Science politique, la connoissance des faits, des Pays, des Coutumes, des Arts, de l'Eloquence qu'on remarque dans les Poëmes d'Homère, notre Auteur conclut ainsi dans la Langue du Traducteur. » Convenons qu'Homère » a produit l'érudition ; que l'Uni» vers n'étoit point trop vaste pour » la capacité de son intelligence ; » qu'après avoir brillé seul dans » un siècle de ténébres, il n'a point » eu d'égal en des siècles plus éloignés ;

» éclairés ; qu'il a même enrichi le » monde, en lui laissant un trésor » dans ses Ouvrages, puisqu'ils » contiennent les connoissances » de son tems, & les principes de » celles qui ont le plus approché » de la perfection ; que ses Ecrits » enfin se maintiendront toujours » au faîte du sublime, où ses lec- » teurs ne cesseront jamais de le » contempler avec une délicieuse » surprise, ni ses Concurrents, de » le voir avec le chagrin d'une » émulation sans espoir. «

L'*Essai sur les combats de l'Iliade* est d'un goût exquis. M. Pope fait d'abord observer la variété qui régne dans ces récits de Bataille ; elle nous captive, cette variété, elle nous enchante, mais comment & par quels moyens ? C'est, répond-il, en nous intéressant par le détail des circonstances. La mort des combattans se diversifie selon le caractére, l'âge, l'état, la nation, la famille des Héros ;

rien de touchant, n'eſt omis. De même le Poëte ſçait varier preſque à l'infini la manière dont les coups ſe portent, dont les bleſſures ſe font dans les combats. Il met en œuvre les comparaiſons priſes de la nature, les apparitions des Dieux, les harangues des Capitaines, la beauté des armures, la deſcription des chars, l'uſage d'enlever les dépouilles &c. Tout ceci que nous ne faiſons qu'indiquer, forme un tiſſu hiſtorique, critique, ſçavant, curieux ſurtout. Si quelqu'un s'ennuyoit d'entendre ici M. Pope ou ſon Traducteur, il mériteroit peut-être quelque partie de la réprimande qu'Ulyſſe fait à Therſite au ſecond livre de l'Iliade. Mais finiſſons par deux mots de la plus petite critique du monde.

1°. (*Page 197.*) on fait dire à M. Pope citant le V. livre de l'Iliade, que Medon bleſſé, tombé dans un terrein mouvant, & en-

foncé juſqu'aux épaules *faiſoit de vains efforts, agitoit ſes jambes en l'air :* ces deux dernieres circonſtances ne ſont pas dans Homère ; & la dernière ſeroit impoſſible puiſqu'un homme enfoncé juſqu'aux épaules dans un terrein mouvant, ne peut *agiter ſes jambes en l'air.* 2°. *pag. 212.* on dit en citant le VI. livre de l'Iliade *verſ. 320.* que la lance d'Hector étoit d'airain ; or Homère ne parle en cet endroit que de la *pointe de la lance.* C'en eſt aſſez : nous conſeillons à tout le monde la lecture de ce bon livre, dont l'Auteur auroit dû ſe nommer.

ARTICLE CXXXVII.

NOUVEAUX MEMOIRES d'Hiſtoire, de Critique & de Littérature. Par M. l'Abbé d'Artigny T. I. & II. in-12. A Paris chez Debure l'aîné, Quai des Auguſtins. M. DCC. XLIX.

C'Etoit avec une ſorte de peine que nous terminions derniérement l'Article qui concerne les Mémoires d'Hiſtoire, de Critique & de Littérature de M. l'Abbé d'Artigny. Il nous reſtoit du volume, que nous regardions comme devant être l'unique, une quantité de morceaux dont nous aurions voulu parler : les bornes du Journal nous forçoient au ſilence ; mais puiſqu'on nous donne aujourd'hui un ſecond tome, nous revenons avec plaiſir au premier, en commençant par l'art. XXV,

qui contient des réflexions sur M. Bayle & sur ses ouvrages.

L'Auteur (M. l'Abbé D.) parle de ce fameux Critique avec beaucoup de sang froid. Il convient de ses défauts & de ses belles qualités. Il condamne les obscenités de son dictionnaire, sans assûrer que ce langage quelquefois très-libertin *ait influé sur son cœur.* Il reconnoît qu'il a écrit en Pyrrhonien, sans décider toute-fois qu'il ait eu dessein de *sapper la religion par les fondemens.* Enfin il agite les deux questions déja connuës, sçavoir si Bayle fut l'Auteur de *l'avis aux Refugiez*, & s'il se prit d'inclination pour Madame Jurieu. Aujourd'hui on est assez persuadé que *l'avis aux Réfugiés* est véritablement de ce Critique, & que ses intrigues avec Madame Jurieu sont un Roman sans réalité. Notre Auteur balance pourtant à l'égard de ces deux points le pour & le contre ; mais on vient de pu-

blier en Hollande un nouveau Dictionnaire Critique-Hiſtorique où ces Anecdotes ſont tirées au clair, auſſi bien que celle des deſirs que Bayle témoigna pour rentrer en France & abjurer la Religion prétenduë réformée. Rien de plus certain que les avances qui furent faites à ce ſujet. M. l'Abbé D. cite en preuve les Mémoires Chronologiques du P. d'Avrigny, qui touchent au vrai but en ce point comme en pluſieurs autres. Quand le grand Dictionnaire de Hollande ſera bien connu, notre Auteur y trouvera de bonnes particularités très-propres à augmenter le récit qu'il nous fait ſur le compte de Bayle & de ſes Ouvrages.

Nous pouvons bien remarquer en paſſant que ce Dictionnaire dont nous avons vu juſqu'à la lettre G. eſt extrêmement curieux, & qu'avec quelques attentions (ſurtout celle de retrancher les déclamations pueriles contre les

Catholiques) on pourroit en faire un livre excellent.

A l'égard du ſentiment de M. l'Abbé d'Artigny ſur les Ouvrages de Bayle, il pourroit être plus développé, & il l'auroit été ſans doute ſi cette matière avoit beſoin aujourd'hui d'éclairciſſement. Tout le monde connoît ce fameux Ecrivain, vrai phénomène dans la Littérature, comme dans l'Hiſtoire des égarements de l'eſprit humain. *Le ſtyle du Dictionnaire*, dit notre Auteur, *eſt un peu négligé & quelquefois languiſſant : ce n'eſt pas qu'il n'écrivît bien quand il vouloit s'en donner la peine. Sa critique générale de l'Hiſtoire du Calviniſme de M. Maimbourg fait voir de quoi il étoit capable en ce genre. Le ſtyle mâle & ſerré de ſes nouvelles de la Rep. des Lettres vaut bien l'élégance, la politeſſe & les graces étudiées de l'Hiſtoire des Ouvrages des ſçavans de M. de Beauval.* Les Connoiſſeurs diront même que ce

ſtyle mâle & ſerré vaut mieux que tout le beau langage de M. de Beauval; & ceux qui ont lu la critique du Calviniſme penſeront qu'il eſt comme impoſſible d'écrire avec plus de force, de ſel, de *malignité profonde :* c'étoit le terme dont ſe ſervoit M. Boſſuet en parlant de Calvin, qui n'avoit pas la centième partie du cauſtique de Bayle.

M. l'Abbé D. nous donne un joli article de particularités ſur la Reine Chriſtine: nous ne citerons que celle-ci Dans tous les voyages qui ſuivirent l'abdication de cette Princeſſe, on la complimentoit; & les faiſeurs de harangues ne manquoient pas de l'appeller l'*illuſtre fille du grand Guſtave ; la dixième Muſe ; la Sapho de nos jours ; l'honneur & la gloire de ſon ſexe.* Tous ces compliments lui cauſoient un ennui mortel, & Bourdelot ſon Médecin lui en demandant la raiſon, elle lui répon-

dit: *Ces Messieurs se tuent de me dire que je suis femme, je ne le sçais que trop.* Tout le monde sçait en effet, comme le remarque notre Auteur, » qu'elle avoit une forte » Antipathie pour les femmes en » général ; qu'elle étoit presque » inconsolable de l'être, & que » tout ce qui lui en rappelloit l'i- » dée, la mettoit de mauvaise hu- » meur. « Or il arriva, comme pour la consoler de tous les insipides propos des Harangueurs, que le Doyen de la Cathédrale de Vienne en Dauphiné où elle étoit le 13. d'Août 1656. vint lui dire simplement qu'elle étoit comparable aux plus grands Héros par la supériorité de son génie, l'étendue de ses connoissances, & la protection qu'elle accordoit aux sçavans : tout ceci sans dénomination de Reine, de Princesse, de fille du grand Gustave ; l'Orateur auroit pu en dire autant à tout Prince ou Seigneur qui auroit eu

l'eſprit & les inclinations Littéraires de Chriſtine ; voila juſtement ce qui plut à la Princeſſe : elle gracieuſa le Doyen, lui donna une Médaille d'or, le preſſa d'accepter la charge de ſon premier Aumonier qu'il refuſa très-ſagement, parceque cette Reine, bel eſprit, étoit fort capricieuſe: caractère tout propre à renverſer les deſſeins de quiconque s'attend à faire fortune.

Il y a dans le reſte de ce volume des obſervations curieuſes ſur les Mémoires de M. l'Abbé de Marolles, ſur M. Huet Evêque d'Avranches, ſur le fameux Jurieu &c. Un ami de nôtre Auteur place de tems en tems des notes qui contrediſent ou modifient le texte : elles ſont communément véridiques : par exemple M. l'Abbé d'Artigny diſant que M. Huet étoit *Théologien profond*, l'Auteur des notes décide ouvertement qu'il ne l'étoit pas, & qu'il

ne se glorifioit pas de l'être. Si l'on entend par le terme de *glorifier* une sorte de jactance dont les gens de lettres sont quelquefois susceptibles, il est probable que M. Huet n'avoit pas ce défaut; mais il semble d'ailleurs que ce prélat croyoit sçavoir la Théologie, & qu'il se piquoit autant de cette espece de mérite que de tout autre. Sans cela eût-il entrepris sa grande *démonstration Evangélique ?*

Du reste on peut passer à l'Observateur que M. Huet n'étoit pas *Théologien profond* ou plûtôt Théologien bien judicieux, bien méthodique; la démonstration Evangélique peut servir de preuve. Nous ne pensons pas que l'immense érudition de cet ouvrage soit dans le goût de la vraie Théologie. Mais passons au second tome qui ne contient que XVI. articles. On en compte XXXIV. dans le premier

Nous trouvons d'abord trois en-

droits aſſez intéreſſants ; l'un concernant l'Abbé de la Rivière, favori de Gaſton de France; le ſecond relatif à quelques actions de la Pucelle d'Orléans ; le troiſiéme rappellant à une ſorte d'examen l'affaire de la Congrégation de l'Enfance, ou plutôt de l'Hiſtoire qui en a été publiée par M. Reboulet. Cette hiſtoire, toute diſpute à part, eſt ſi bien écrite & ſi amuſante qu'elle mériteroit d'être vraye, pourvû que perſonne n'en fût offenſé. Mais le Neveu de Madame de Mondonville en a combattu fortement les faits, les noms, les circonſtances, tout le fond en un mot; & la querelle déférée à une Cour ſupérieure ne paroît pas avoir fini d'une manière avantageuſe pour l'Hiſtorien. Celui-ci a répondu pour ſoutenir la bonté de ſes démarches, & ſa réponſe publiée en 1737. eſt encore très-bien écrite. M. l'Abbé d'Artigny préſente ici les principaux moyens des deux

adverſaires, inſinuant toutefois de fortes préſomptions contre l'Hiſtoire de l'Enfance. *Par quelle eſpece de prodige, dit-il, eſt il donc arrivé que les Acteurs qui figurent le plus dans l'Hiſtoire de l'Enfance, l'Abbé de S. Gilles, Trevegat, le Chanoine Pelier; les Demoiſelles de Verduron, de Varangeville, Pralin; La Solu, Porte, Nouveau, Borde &c. ne ſoient pas plus connus, que s'ils n'avoient jamais exiſté? Je ne donne point ceci comme des objections*, ajoute-t'il, *mais comme des doutes hiſtoriques auxquels M. Reboulet peut ſatisfaire &c.*

Un très-bon Article dans ce ſecond Tome eſt le XL. intitulé: *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Michel Servet.* Tout le monde ſçait que ce malheureux Medecin Eſpagnol fut brûlé à Genève par l'inſtigation de Calvin, mais on ignore bien des particularités qui le concernent. M. l'Abbé d'Arti-

gny indique presque toutes les circonstances de sa vie ; il donne surtout un morceau considérable, tiré des archives de l'Archevêché de Vienne en Dauphiné, & contenant la procédure faite contre cet impie en 1553 quelques mois avant sa Catastrophe de Genève. Il faut lire tout cet endroit des *nouveaux Mémoires*, avec l'Histoire de l'évasion de Servet, des prisons de Vienne, celle de ses combats dogmatiques en présence de Calvin, celle de son supplice, celle de ses livres si rares aujourd'hui parcequ'on fit brûler presque tous les exemplaires &c. Nous ajoutons ici deux ou trois Observations qui serviront peut-être encore à éclaircir la matière présente.

Norre Auteur dit que Servet naquit en 1511. Ce qu'il prouve par la déclaration que cet Hérésiarque fit de son âge, au mois d'Avril 1553. lorsque les juges de Vienne

lui firent prêter l'interrogatoire. Servet dit alors qu'il avoit environ 42. ans. Cependant on lit dans Socin qne quand Servet fut exécuté, (ce qui se rapporte à la même année 1553.) *Il étoit vieux & qu'il avoit beaucoup plus d'âge que Calvin* (né le 10 Juillet 1509.) » Certissimum est Servetum cùm » supplicio affectus est, senem » fuisse, & Calvino multò gran- » diorem natu. » On trouve aussi quelquepart dans les Oeuvres de Calvin que ce Réformateur se portoit pour être moins âgé que Servet. Il semble que Socin & Calvin ont pû être bien instruits de ce fait. On doit néanmoins convenir que si l'aveu de Servet n'est ni supposé ni frauduleux, il mérite d'être cru plus que personne sur le nombre de ses années. C'est au lecteur à se décider sur cette question, où Varillas a fait une faute très remarquable, puisqu'il ne donne que 37. ans à Servet au tems de son supplice.

On lit dans les Mémoires de M. l'Abbé d'Artigny (page 139.) que *le 28. d'Octobre Servet fut condamné à être brûlé tout vif* & (page 151.) que *le 27. Octobre la sentence renduë contre Servet lui fut prononcée.* Si l'on disoit que la sentence fut renduë le 27 & prononcée le 28. la chose pourroit paroître vraisemblable ; mais nous croyons que dans l'ordre qu'on garde ici, il y a faute, apparemment sur le compte de l'Imprimeur. Cependant pour déterminer la question, il faut dire que Servet fut en effet puni du dernier supplice le 27. d'Octobre. Ainsi le marque M. Spon dans son Histoire de Genève, Théodore de Bèze dans sa préface contenant la vie de Calvin, & celui-ci écrivant le 26. à Farel, lui disoit en parlant de Servet: *Cras ad supplicium ducetur.*

Notre Auteur (p. 152.) assure que *Farel, Ministre de Neufchâtel, se trouvoit à Genève, le jour de*

l'éxécution de Servet & qu'il l'accompagna au ſupplice. Calvin dit aſſez clairement la même choſe. Cependant voici une difficulté. Cette lettre de Calvin que nous venons de citer, étoit adreſſée à Farel, réſidant apparemment alors à Neufchâtel, & elle portoit pour date le 26. d'Octobre (c'étoit la veille du ſupplice de Servet). Comment donc Farel aura-t-il été à Genève le 27. vû la diſtance des deux villes, & le tems qu'il auroit fallu pour que la lettre de Calvin fût renduë à Farel, avant le départ de celui-ci pour Genève? Il eſt vrai que la lettre a pu être écrite & non envoyée, que Farel a pu faire une extrême diligence pour être à Genève au moment de l'exécution. En un mot on trouve tous les jours des lettres dont les dattes ne quadrent pas avec certains faits qui ont croiſé l'envoi ou la réception de ces dépêches. Cependant on avouera toujours que la com-

paraiſon de la lettre de Calvin datée du 26. avec la préſence de Farel à Genève le 27. a quelque choſe de remarquable, & qu'elle peut tenir ſa place dans un détail de critique.

Nous terminons ici notre Extrait pour avoir occaſion d'en faire un autre des IX. articles qui occupent le reſte de ce ſecond volume.

ARTICLE CXXXVIII.

HIEROBOTANICI SIVE DE Plantis S. Scripturæ pars poſterior. Botanique de l'Ecriture, ou Diſſertations ſur les Plantes des ſaints Livres. Par M. Olavus Celſius. A Upſal 1747. 8°. pag. 379.

QUoiqu'il ſoit parlé de 70. Plantes dans ce ſecond Vol. de M. Olavus Celſius, nous ſerons cependant très courts dans notre Extrait, parce que toute la doctrine du ſçavant Suédois ré-

duite au pur néceſſaire occuperoit trés-peu de place. Il eſt fort bien ſans doute de vouloir nous donner une notice de toutes les Plantes de l'Ecriture ; on s'attend même qu'un Ouvrage ſur cette matière ſera plus chargé d'érudition & moins élégant qu'une compoſition purement littéraire ; mais pourquoi multiplier des détails qui ne font rien à la choſe ?

Le Cantique des Cantiques décrivant les plantes d'un beau jardin , y fait entrer le *ſaffran :* ſur quoi il étoit utile de remarquer qu'il eſt ſouvent mention de cette plante dans le Talmud ; & qu'elle ſe trouve en grande abondance aux environs d'Alep : ce ſont des obſervations de notre Auteur. Mais à quoi bon citer des vers d'Homère, de Moſchus & de l'Anthologie pour nous apprendre que le ſaffran ſent bon & qu'il entre dans la compoſition des parfums ?

Les Prophétes Iſaïe & Zacha-

rie parlent du myrte : ce dernier dit qu'il *vit un Cavalier parmi des myrtes plantés dans un vallon.* Ce Cavalier, reprend notre Auteur, étoit le Fils de Dieu, & ces myrtes signifioient les fidèles au milieu desquels le Sauveur devoit vivre un jour. Ceci est bon & dans le goût des interprétations raisonnables; mais qu'est-il besoin de nous rappeller que, selon Virgile, le myrte est touffus; que, selon Ovide, il croît souvent au bord des rivières; que sa beauté, selon Theophraste, consiste principalement dans sa verdure continuelle?

Les Evangelistes disent que le grain de moutarde est la plus petite de toutes les semences, & qu'elle produit néanmoins un arbre sur lequel les Oiseaux du Ciel viennent se reposer. A quoi M. Celsius ajoute deux choses. 1°. Que le grain de moutarde n'est pas absolument la plus petite semence qu'on connoisse, mais que les Juifs

ayant coutume de comparer les plus petites choſes au grain de moutarde, l'Evangile a conſervé cette ſimilitude. 2°. Qu'il eſt dit ſimplement dans le Texte Sacré que les Oiſeaux du Ciel viennent ſe repoſer ſur l'arbre produit par le grain de moutarde, mais qu'il n'eſt point dit qu'ils viennent y faire leur nid, comme quelques interprétes l'ont aſſuré. Ces deux remarques ſont judicieuſes, il falloit s'en tenir là, & ne pas aller chercher dans les Livres Prophanes les propriétez de la moutarde. A quoi ſert par exemple de nous dire que le Cuiſinier du *Pſeudolus* de Plaute peſte beaucoup contre ceux de ſes Confrères qui déchirent les entrailles des convives à force de moutarde pilée avec l'ail, le fenouil, l'oſeille & le benjoin; *teritur ſinapis ſcelerata cum illis?*

Les *Concombres* ſont nommés dans le livre des Nombres; & le

Prophéte Iſaïe compare la fille de Sion déſolée & abandonnée, à une chaumière placée dans un jardin de *Concombres :* d'où notre Auteur conclut ſagement que les jardins deſtinés aux *Concombres* faiſoient comme des potagers à part. Il obſerve auſſi avec aſſez de juſteſſe que les Concombres ont une bonté particulière dans le Levant & qu'ils y ſont très-eſtimés ; mais pourquoi nous raconter, d'après Tavernier, que Mahomet II. fit ouvrir le ventre à ſept jeunes Officiers du Serail, qui étoient accuſés d'avoir mangé les Concombres du jardin de ce Prince ?

L'Olivier eſt un arbre fort célébre dans l'Ecriture Sainte. M. Celſius rend aſſez raiſon des propriétés que ces Saints Livres lui attribuent. Il a pu regarder comme quelque choſe de frivole la queſtion qui a été faite par certains interprétes, ſçavoir en quel lieu la Colombe avoit trouvé la branche

d'Olivier qu'elle apporta dans l'Arche sur la fin du déluge, mais quelle nécessité de redire ici que l'Olivier étoit consacré à Minerve; qu'il ne laissoit pas d'être aussi sous la protection de Jupiter, d'Apollon & d'Hercule; que, selon Pline, les Romains rendoient un grand honneur à l'Olivier; que pour satisfaire au Conseil de Varron, il ne faut point abattre les Olives à coups de bâton comme les Noix, mais les prendre à la main ou les secouer doucement?

Le Figuier est encore fameux dans les Ecritures, parce qu'il représente l'abondance & les richesses de la Campagne. Nous approuvons fort la critique de l'Auteur contre ceux qui ont cru que cet arbre ne fleurissoit jamais. On lit dans le Prophète Habacuc, *ficus non florebit*. Ce qui étant mis au nombre des effets de la vengeance Divine, montre que le Figuier, dans son état ordinaire, produit

des fleurs ; à quoi il faut ajouter le témoignage des Botanistes modernes & l'expérience journaliere. Mais du reste, combien de choses inutiles sous la plume de M. Celsius ! Par exemple, que les figues étoient servies au dessert chez les Romains, comme l'assure Horace ; qu'elles sont d'un grand usage dans la Pharmacie, comme l'enseignent Dioscoride, Celse & Galien ; que dans les jardins d'Alcinoüs, elles ne cessoient point de charger les arbres, comme le rapporte Homère, &c.

Notre Auteur se propose une question qui regarde ce passage de l'Evangile selon S. Marc, où il est dit que J. C. ayant apperçu un Figuier couvert de feuilles, s'en approcha pour voir s'il n'y trouveroit point de fruit, & que n'y en ayant point trouvé, (*parce que ce n'étoit pas le tems des figues*,) il le condamna à une perpétuelle stérilité. La question consiste à sçavoir,

voir, pourquoi le Sauveur du monde condamna cet arbre par ce qu'il n'avoit point de fruit, vu l'impossibilité d'en avoir pour-lors, puisque ce n'étoit pas la saison des figues. A quoi M. Celsius répond, d'après quelques Auteurs, qu'il falloit que ce Figuier fût d'une certaine espèce dont les figues ne mûrissent que tous les trois ans : espèce bien connuë par le témoignage du Talmud & des Rabbins. Il sera donc arrivé, continue-t-il, que J. C. aura voulu voir si ce figuier avoit des fruits, & que n'en ayant point trouvé (du moins qui fussent mûrs & bons à manger, parce que ce n'étoit pas encore la troisième année) il le maudit & le condamna à ne porter jamais de figues.

Mais nous ne voyons assurément pas l'utilité de cette solution. S'il est difficile de concevoir pourquoi J. C. maudit un arbre qui n'a point de fruits, lorsqu'il n'en doit pas avoir, parce que ce n'est ni l'été

ni l'automne, (tems de la maturité des figues ordinaires, c'est-à-dire, de celles qu'on cueille tous les ans ;) il n'est pas plus aisé de comprendre, pourquoi le même Sauveur condamne un arbre, parce qu'il n'a point de fruits dans une certaine année, lorsque ce n'est point l'année où il doit en avoir ; du moins qui soient mûrs & bons à manger. Ainsi nous aimons mieux croire, avec le torrent des Interprétes, que la malédiction lancée sur ce Figuier, être insensible par lui-même, ne renferme aucune sorte d'injustice ; qu'il n'y a par conséquent aucune obligation de justifier la conduite de J. C. à cet égard ; & que ce Sauveur du monde a bien pû saisir, ou même faire naître cette occasion d'instruire ses Apôtres par un miracle.

Les articles de la Vigne & du Palmier sont fort étendus, surtout celui du Palmier, qui occupe plus de 130 pages, la plûpart chargées

d'une Doctrine à la *Mathanasius.* Il faut que la Suède n'ait point encore produit d'élégants Critiques, capables par leurs conseils ou leurs railleries, de faire tomber le pesant appareil des citations superfluës. Ce seroit pourtant un bien extrêmement nécessaire pour les Auteurs, & pour ceux qui lisent leurs Ouvrages.

ARTICLE CXXXIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE ROME.

LES Ouvrages du R. P. Caste Innocent Castaldi de l'Ordre des FF. Prêcheurs, ont picqué pendant plusieurs années, la curio-

sité des Sçavans d'Italie, en voici la liste dressée à Rome.

De Causis inopiæ veterum Monumentorum pro copiâ Martyrum dignoscendâ, adversus Dodwellum. Mediol. 1740 8°. *Des causes de la disette de Monumens pour distinguer la multitude des Martyrs, &c.*

De Diis multarum gentium Romam evocatis; sive de obtinente olim apud Romanos Deorum præsidum in oppugnationibus Urbium evocatione. Brixiæ, 1743. 8°. *De la coûtume qu'avoient les Romains d'adopter les Dieux des autres Nations, &c.*

De Martyribus sine sanguine; adversus Dodwellum. Mediolani, 1744. 8°. *Des Martyrs qui ont été reconnus tels sans avoir versé leur sang, &c.*

De Forensi Judæorum Buccinâ Commentarius. Brixiæ, 1744. 4°. *De la trompette dont usoient les Juifs dans les Tribunaux de la Justice, &c.*

Herodiani Infanticidii Vindiciæ. Accedit Dissertatio de loco Joannis. 1. 13. aliter atque habet vulgata à nonnullis PP. lecto. Brixiæ. 1746. 4°. *Défense de la vérité du massacre des enfans ordonné par Hérode. Avec une Dissertation sur le V. 13. du 1. Chap. de S. Jean. &c.*

De authenticis Sacrarum Scripturarum apud SS. Patres Lectionibus. Typis seminarii Veronensis. 1747. 4°. *Des Leçons authentiques de l'Ecriture, qui se trouvent dans les Saints Peres, &c.*

De Futuro Sæculo ab Hebræis antè captivitatem cognito, adversus Joan. Clerici cogitata. Mediol. 1748. 8°. *De la connoissance que les Hébreux eurent d'une autre vie, avant que d'être emmenés en captivité, &c.*

Josephi Ægypti olim Proregis Religio à criminationibus Basnagii vindicata. Neapoli. 1737. Venetiis. 1742. Brixiæ. 1747. *La Re-*

ligion du Patriarche Joſeph défenduë contre les accuſations de Baſnage, &c.

De traditione principiorum Legis Naturalis. Mediol. 1742. *De la tradition des principes de la Loi Naturelle, &c.*

Epiſtola ad Eminent. Card. Quirinum, de Dyptico Quiriniano. Venet. 1748. *Lettre à M. le Cardinal Querini, ſur ſon Dyptique, &c.*

DE FLORENCE.

Eduardi Corſini Cleric. Reg. Scholarum Piarum in Academiâ Piſanâ Philoſophiæ Profeſſoris Diſſertationes IV. agoniſticæ, quibus Olympiorum, Pythiorum, Nemeorum atque Iſthmiorum tempus inquiritur ac demonſtratur: accedit Hieronicarum Catalogus Editis longè uberior & accuratior 1747. *Quatre Diſſertations pour démontrer le tems des Jeux Olympiques, Pythiens, Neméens, & Iſthmiens.*

&c. Par le P. Edouard Corſini de la Congrégation des Ecoles-Pies &c.

Notæ Græcorum, ſive vocum & numérorum compendia, quæ in Æreis, atque Marmoreis Græcorum tabulis obſervantur. Collegit, recenſuit, explicavit, eaſdemque tabulas opportuné illuſtravit Eduardus Corſinus, Cleric. Reg. Scholarum Piarum, &c. 1749. *Explication des abbréviations Grecques qui ſe trouvent ſur les monumens des Grecs, &c.* par le P. Edouard Corſini, &c.

DE NAPLES.

Specula Parthenopæa Uranophilis juvenibus excitata, duplici conſtructione, ordineque diſpoſita. Seu Aſtronomicæ pro motibus primi ac ſecundorum mobilium computandis obſervandiſq; Theoriæ, Praxes, ac tabulæ ad Meridianum Neapolitani Collegii Academici Societatis JESU primò con-

cinnatæ, duplici ordine comprehenſæ. Auctore P. Nicolao Gian-Priamo S. J. 1748. fol. *Theorie & Pratique de l'Aſtronomie, &c.* par le P. Nicolas Gian-Priami Jeſuite, &c.

Dominici Ludovici è Soc. JESU carmina & inſcriptiones, opus Poſthumum. Pars 1ª pag. 183. pars altera, pag. 99. 8°. 1746. *Oeuvres poëtiques & autres du P. Dominique Ludoviſi, Jeſuite, &c.* Celui dont on nous donne ici les Ouvrages, eſt mort le dernier jour de Novembre 1745. à l'âge de 69. ans. Le détail de ſa vie très-édifiante ſe voit à la tête du Volume, & il eſt ſuivi de beaucoup d'éloges, dont quelques-uns ſont en vers Grecs : pratique littéraire qu'on connoiſſoit auſſi en France, il y a cent ans; mais dont il ne reſte plus aujourd'hui de veſtiges, que dans les livres de ce tems-là. Ce Recueil du P. Ludoviſi contient tant de vers, qu'ils ne peuvent pas tous être

excellents ; mais il s'en trouve un grand nombre de bons. Si l'Auteur avoit donné lui-même ſon Ouvrage, il auroit fait des ſacrifices ; & le Volume eût été moins étendu.

ALLEMAGNE.

De Berlin.

Oder Deutliche an-weiſung, &c. Methodus ſecandi, *&c.* c'eſt-à-dire, *Inſtruction claire & nette ſur la théorie & la pratique de l'anatomie du corps humain.* Par feu M. Jean Frédéric Caſſebohm, Docteur en Médecine, & Profeſſeur public au Collége de Berlin, chez Jean-Jacques Schultz. 1746. in-12. p. 664. Cet Auteur, déjà célèbre par ſes quatre Traités Latins, *de aure humanâ*, avoit publié avant ſa mort, un très petit abrégé Latin ſur la ſuſdite Méthode. On travaille actuellement à Paris, à traduire en François le grand Traité Allemand, *Oder Deutliche, &c.* ſous la direction de M. Winſlow, de l'Aca-

démie Royale des Sciences, dont M. Casſebohm a été diſciple autrefois.

DE WIRTZBOURG,

EN FRANCONIE.

Victor Serpentis Stigii, Geneſis c. 3. v. 15. promiſſus, ſive Meſſias verus homo, & verus Deus è diabolicâ ſervitute ſua nos morte liberans, propoſitus à R. P. Franc. Xav. Widenhofer. S. J. S. Theol. Doctore, Sacrarum Scripturarum, & linguæ ſanctæ in almâ Wirceburgenſium Univerſitate Profeſſore publico & ordinario, &c. *Diſſertation ſur le V. 15. du C. 3. de la Genèſe, pour montrer que dans ce paſſage, ſont renfermés les caractères du Meſſie, vrai Dieu & vrai Homme, &c.* 4°. pag. 20. Il y a trois parties dans cette brochure. On fait voir que le Verſet *inimicitiasponam inter te & mulierem, &c.* prédit 1°. la naiſſance du *Meſſie* & la virginité de ſa mere.

2°. qu'il annonce que ce Messie *vrai Dieu* vaincra le serpent infernal. 3°. qu'il promet que ce Messie *Homme-Dieu* nous délivrera par sa mort de la servitude du Démon. Nous avons lu avec un plaisir sensible ce petit Ouvrage, qui montre que l'Allemagne se maintient dans la possession d'étudier la Langue sainte & d'en proposer des sujets dans ses Ecoles. Car ceci est la matière d'un Exercice de Théologie positive, qui a été soutenu le 15. de Sept. dernier à Wirtzbourg par M. Jean Nepomucène Endres disciple du P. Widenhofer, Auteur de la Dissertation.

DE LIEGE.

Chronologie Historique & Universelle qui contient tous les événemens mémorables qui sont arrivés depuis le commencement du monde jusqu'à présent, avec leurs époques & leurs principales circonstances. Par M. Gayot, Docteur

ès Arts, & Gradué nommé de l'Université de Paris, Historiographe de S. S. E. le Prince Théodore, Card. de Baviere, Evêque & Prince de Liége.

C'est un Ouvrage de 20 Tomes in 12. qu'on propose pour le prix de 36 liv. monnoye de France ou 30 liv. monnoye de Liège. On distribue le *Prospectus* qui est fort détaillé, en voici un morceau. »Cet » Ouvrage comprend ce qu'on » peut dire de plus fort & de plus » lumineux sur l'Existence de Dieu, » & ce qui concerne les Anges » bons & mauvais; sur la vérité » des Livres de Moyse & des au- » tres, tant de l'Ancien que du » Nouveau Testament; toutes les » preuves de la Religion Juive & » Chrétienne; tout ce qui a été dit » & allégué pour & contre ces » grands objets. Il ne présente pas » seulement le portrait des Ecri- » vains & des Poëtes, mais aussi » des morceaux de ce qu'il y a de

» plus beau dans leurs Ecrits ap-
» pliqués ſelon l'exigence des cas.
» Toutes les difficultés de l'Ecri-
» ture y ſont expliquées, confor-
» mément au texte Hébreu & Sa-
» maritain, aux Verſions & Para-
» phraſes Chaldaïques, Syriaques,
» Grecques, Arabes & Italiques.
» Toutes les loix de Moyſe y ſont
» expliquées & miſes en ordre avec
» les raiſons de leur inſtitution &
» de leur comparaiſon avec celles
» des Nations voiſines; toutes les
» Prophéties diſcutées, ſelon les
» différens ſentimens des Auteurs
» Juifs & Chrétiens. La Mytho-
» logie, la Fable & l'explication
» y tiennent leur place, auſſi bien
» que la Deſcription de tous les
» Etres créés, leurs vertus, leurs
» proprietés, les lieux où l'Auteur
» de la Nature les a placés, tout
» ce que l'Aſtronomie & la Phyſi-
» que ont de plus curieux y paroît
» développé & à la portée de tous
» les eſprits, &c. «.

Dans la ſuite du *Proſpectus*, on indique les matières qui doivent être contenues dans chaque tome; par exemple, tom. 3, 9, 13, 15, 17, *des échantillons de tout ce qui eſt le plus propre à former le cœur & l'eſprit, à nourrir la pieté, à inſpirer la Religion, à diſſiper les doutes, à faire connoître la miſere de l'homme & ſa grandeur, ſes maladies, leur ſource & leur remède, la baſſeſſe apparente de J. C. & ſa véritable Grandeur.* Après quoi l'on ajoute ces termes d'un ſtyle aſſuré: *On y trouvera un langage inconnu dans la Chaire, dans le Tribunal, dans les entretiens, dans les Livres de pieté & de morale.* Il falloit tempérer ce mot *inconnu* qui ne peut énoncer une vérité, en le prenant dans toute ſon étendue.

Nous ſommes très-curieux de voir ce beau Livre & d'en rendre compte dans nos Mémoires. On en trouvera des Exemplaires à Pa-

ris, chez Bordelet, rue S. Jacques; & à Reims, chez Desaint, Libraire.

PROVINCES-UNIES.

DE GRONINGUE.

Scrinium Antiquarium, seu Miscellanea Groningana. *Mélanges de Littérature T.* 2. chez Hajo Spandaw, *sans mention de format.*

Considérations désintéressées sur l'état présent des Provinces-unies. 2 parties 8°. en Holland. chez Jean Bolt.

DE LEYDE.

Caroli Linnæi Amœnitates Academicæ, seu dissertationes variæ Physicæ, Medicæ, Botanicæ, antehâc seorsim editæ, nunc collectæ & auctæ cum tabulis æneis. Accedit Hipothesis nova de Febrium intermittentium causâ. *Dissertations diverses de M. Linnæus*, grand 8°. Chez Corneille Haah.

Le Jardinier Hollandois, 8°. en Holland. chez Abraham Kallewier.

Oratio pro Poesi Theologis utili, habita 8. Febr. 1749. à Joan. Alberto, &c. *Discours de M. Jean Albert sur la Poësie qui peut être utile aux Théologiens*, in 4°. chez Samuel Luchtmans.

Le changement de Théâtre des Pays-Bas, chose étonnante arrivée en 1748. 2. tom. 8°. en Holl. chez H. Van Deyster, &c.

Les conditions & réglement d'un fond pour payer la pension des veuves des Maîtres d'Ecole, proposées par trois Maîtres d'Ecole. In 4°. Holl. chez Henry Heyligers, &c.

DE ROTERDAM.

Un petit Traité touchant le commerce, 2. vol. in 8°. en Holl. chez la veuve Pierre Van Gilst.

Le manque d'amitié puni, ou *Traité par lequel on prouve que le*

Livre de C. de Wite, Miniſtre à Bois-le-Duc, contre les mariages clandeſtins faits ſans le conſentement des parens en pays étranger, eſt ſcandaleux & injuſte, &c. 8°. en Holl. chez Adrien Obreen.

Tous ces Livres ont paru dans les Provinces-Unies depuis Janvier 1749. *Nous donnerons une autre liſte dans un autre volume de nos Mémoires.*

ESPAGNE.

De Madrid.

Relacion Hiſtorica del Viage à la America Meridional Hecho de orden de S. Mag. &c. por Don Jorge Juan y Don Antonio Ulloa, &c. Segunda parte, tomo tercero, tomo quarto, en Madrid, por Antonio Marin anno de M. DCC. XLVIII.

Ce ſont les deux derniers volumes de la grande Relation du Voyage, fait par MM. D. Jorge

Juan & D. Antonio Ulloa ; Officiers de Marine au service du Roy d'Espagne. *On a vû dans nos Mémoires les Extraits des premiers tomes, nous rendrons compte incessamment de ceux-ci.*

El Viage de la Tierra Santa hecho y escrito en prosa, por Don Fadrique Enriquez de Ribera Adelantado de la Andalucia, y primer marquès de Tarifa. A que se annade el mismo Viage en versos antiguos ; por Juan de la Encina prior de Leon, &c. en Madrid. M. DCC. XLVIII. Voyage à la Terre Sainte, fait & écrit par D. Enriquez de Ribera, premier Marquis de Tarifa, avec le même Voyage en vers anciens, par Jean de la Encina, Prieur de Leon, &c. fol. pag. 105 où 106. sans la préface. On avoit commencé à imprimer ce Livre en 1733. par les ordres de D. André de Barcia, du Conseil & de la Chambre de Castille ; mais ce Seigneur étant venu à mourir, l'Ouvrage étoit demeuré imparfait : on le donne entier aujourd'hui & c'est une seconde Edition ; car il avoit déja été imprimé à Lisbonne en 1608 : or il s'y trouve deux morceaux, ou deux Relations du même Voyage. La premiere Relation est de D. Enriquez de Ribera, premier Marquis de Tarifa, qui partit en 1518. pour la Terre Sainte & fut accompagné dans son Voyage par Jean

de la Encina, Auteur de la ſeconde Relation écrite en vers. Ces deux Ouvrages ſont eſtimés en Eſpagne, ſurtout le premier, où l'on remarque un grand air de vérité, avec de l'attention & une ſcience de détail qui fait plaiſir dans ces ſortes de Mémoires concernant les pays Etrangers.

LORRAINE.

De Nancy.

L'honneur de l'Egliſe Catholique & des Souverains Pontifes, défendu contre les calomnies, les impoſtures, les blaſphêmes du P. Courayer, répandus dans ſa traduction de l'Hiſtoire du Concile de Trente, par Fra-Paolo, &c. Par *D. Gervaiſe, Abbé de la Trape* 2. vol. in 12. 4. liv. 10. ſ. *relié.* Chez François Midon. M. D. CC. XLIX. & ſe trouve à Paris, chez David le jeune, Quai des Auguſtins, proche le Pont S. Michel.

Ceci eſt apparemment une ſeconde Edition; car nous avons ſous les yeux ce même Livre datté de 1742. & nos Mémoires en rendirent compte en 1744. Alors on ne nommoit pas l'Auteur, le fameux Dom Gervaiſe, 3e Abbé de la Trape, & ſecond ſucceſſeur de M. de Rancé, du vivant même de ce Réformateur. L'Ouvrage eſt écrit avec un feu ex-

traordinaire, & l'on y trouve une multitude d'observations dignes de la curiosité des Lecteurs. Pour un plus grand detail, nous renvoyons à nos Extraits de 1744. (Avril & Juin.)

Les Elemens du Barreau, ou Abrégé des Matieres principales & les plus ordinaires du Palais, selon les Loix Civiles, les Ordonnances & la Coûtume de Bar-le-Duc ; avec la forme de procéder au Civil en Justice dans le Barrois. Par *M. de Maillet, Maître des Comptes du Barrois, &c.* Chez François Midon, & se trouve à Paris, chez David le jeune, &c. 4°. pag. 320. 3. liv. 10. f. en blanc. Ce Livre imprimé dès l'an 1746. avoit échappé à nos Mémoires, & peut-être aussi à la Librairie de Paris. C'est une espèce d'Ouvrage Elémentaire pour les jeunes Praticiens : on y suit le bel ordre de Domat, Auteur des *Loix Civiles*, & en général la clarté & la brieveté font le mérite de cette composition.

FRANCE.

DE LYON.

Les FF. Duplain, très-zélés pour l'honneur de la Typographie de cette Ville, impriment en 4. vol. in-4°. sur des caractères neufs & sur de très-beau papier, l'*Histoire Navale d'Angleterre*

dans toutes ses branches, depuis la Conquête de ce Royaume par les Normands en 1066. jusqu'à la fin de 1734. traduite de l'Anglois de Thomas Ledïard, Sécrétaire d'Ambassade, avec une Préface Critique.

Les mèmes Imprimeurs publient une nouvelle Edition très-perfectionnée de l'*Essai sur l'Histoire des Belles Lettres, des Sciences & des Arts, par M. Juvenel de Carlencas*, 4. vol. in-12. ou petit in-8°. avec des vignettes & des frontispices gravés, Cet Ouvrage, où il y a de très-bonnes choses, & qui est fort bien imprimé, nous occupera bientôt dans un Article de nos Mémoires.

De Paris.

On imprime chez Montalant, Quai des Augustins, une Traduction Françoise des deux Traités de Charles du Moulin *sur les Fiefs & les Censives*: Ouvrage si important & si connu de tous les Jurisconsultes. L'Edition sera in-fol. avec des notes faites *par M. Guy du Rousseau de la Combe*, ancien Avocat au Parlement; & l'on y ajoute une table très-ample & très-exacte.

Art de faire éclore & d'élever en toute saison des Oiseaux domestiques de toutes espèces, soit par le moyen de la

chaleur du fumier, *ſoit par le moyen de celle du feu ordinaire*. Par M. de Reaumur de l'Académie Royale des Sciences &c. 2. vol. in-12. De l'Imprimerie Royale. Nous rendrons compte inceſſamment de cet Ouvrage rempli d'obſervations utiles, & de pratiques curieuſes.

Théorie des Sentiments agréables, où, après avoir indiqué les régles que la nature ſuit dans la diſtribution du plaiſir, on établit les principes de la Théologie Naturelle & ceux de la Philoſophie Morale. in-12. pages 224. ſans l'Epître dédicatoire au Roy, & la Préface qui eſt de M. Vernet, Auteur du *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne.*

En Mai 1748. nous donnions l'Extrait de ce Livre dont nous ne connoiſſions pas alors l'Auteur; il ſe nomme dans cette nouvelle Edition : c'eſt M. l'Evêque de Pouilly. Nous avons relu ſon Ouvrage avec un plaiſir dont nous ne voudrions pas que le témoignage public fût pris pour un compliment, encore moins pour un diſcours de flatterie : eſpèce de langage que nous déteſtons. Cette *Théorie des Sentimens agréables* eſt dans la Sphère *de la Beauté de l'Eſprit* : ſujet ſi bien manié par l'Auteur. Elle produit les ſentiments dont elle développe les principes & montre les routes. Si toutes les matières de Philoſophie étoient

traitées ſelon cette méthode, tout le monde deviendroit Philoſophe, parce que tout le monde voudroit éprouver les plaiſirs inſéparables de l'uſage de la raiſon. *On trouve ce Livre chez David le jeune, rue de Hurepoix, au S. Eſprit.*

Le reſte de nos nouvelles Littéraires de Paris pour le Vol. de Décembre.

TABLE DES ARTICLES du mois de Novembre 1749.

ART. CXXVII. *Eſſais ſur divers Sujets de Littérature & de Morale &c.* 2273

ART. CXXVIII. *Nouvel Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France &c.* 2290

ART. CXXIX. *Obſervations ſur les Grecs &c.* 2310

ART. CXXX. *La Figure de la Terre &c.* 2321

ART. CXXXI. *Recueil des Jeux Floraux &c.* 2335

ART. CXXXII. *Connoiſſance des*

Bautés & des défauts de la Poësie &c. 2346

ART. CXXXIII. *Histoire Naturelle avec la Description du Cabinet du Roi &c.* 2362

ART. CXXXIV. *Méthode nouvelle de guérir &c.* T. II. 2379

ART. CXXXV. *Cours de Mathématique &c.* 2390

ART. CXXXVI. *Eloge Historique & Critique d'Homère &c.* 2405

ART. CXXXVII. *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique, &c.* 2416

ART. CXXXVIII. Hierobotanici &c. *Dissertations sur les Plantes des Saints Livres &c.* 2430

ART. CXXXIX. *Nouvelles Littéraires,* 2439

Errata pour Novembre.

P. 2290. l. dern. *Epit.* lisez *Epist.*
P. 2318. l. 7. selier, *lis.* se lier.
P. 2357. l, 16. an te, *lis.* antè.

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

Décembre 1749.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Décembre 1749.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années					
1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	14.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	13.	v.
1720.	8.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	14.	v.
1725.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Décembre 1749.

ARTICLE CXL.

NOUVEAUX MEMOIRES d'Histoire, de Critique & de Littérature. Par M. l'Abbé d'Artigny. T. II. in-12. A Paris, chez Debure l'aîné, Quai des Augustins. M. DCC. XLIX. Suite de l'Article CXXXVI. au mois de Novembre.

NOus dirons, en commençant cet Extrait, l'idée que nous

fait naître la lecture de ces Mémoires. L'Auteur qui ne nous eſt connu que par ſon Livre, paroît extrêmement curieux d'Anecdotes Littéraires : curioſité de la belle eſpèce, ſi nous pouvons parler ainſi. Car il y a des Littérateurs qui ne ſe piquent que de Bibliographie ancienne ; d'autres de Diplomatique barbare ; d'autres de découvertes grammaticales ; d'autres de Chronologie inſipide; d'autres de faits minucieux &c. Tous ces gens-là penſent peu & écrivent d'ordinaire aſſez mal. Notre Auteur étend la ſphère de ſes recherches ; il choiſit ſa matière & il l'embellit : ce qui toutefois eſt encore ſuſceptible d'un degré de perfection, de vivacité, d'agrément.

Au XLI. Article, on trouve ce que M. l'Abbé d'Artigny appelle la *Chronique ſcandaleuſe des Sçavans :* Morceau qui comprend encore deux autres Articles & plus de 120. pages. C'eſt comme

l'Hiſtoire de la mauvaiſe humeur des Ecrivains, de leur facilité à répandre les injures, à ſe quereller, s'emporter, ſe déchirer, quand quelque Adverſaire les a choqués. » Par le rétabliſſement » des Sciences & des Arts en Eu» rope, *dit M. l'Abbé D...* on a » vu diſparoître la barbarie, l'igno» rance, le mauvais goût; mais » ce que les Modernes, rivaux » des Anciens, ont acquis du côté » de l'eſprit, ils l'ont perdu par » les mauvaiſes qualités du cœur. » On diroit que la médiſance, la » calomnie, l'emportement & la » fureur ſont inſéparables de la » profeſſion d'Ecrivain. Ce vice » ſcandaleux eſt devenu ſi com» mun qu'à la honte des Belles» Lettres, pour exprimer des ma» nières impolies, groſſières, bru» tales, on dit que ce ſont des » injures de Sçavant. Si quelques » Auteurs ont pu ſe préſerver de » la contagion générale, le nom-

» bre en eſt preſque réduit à rien.
» L'eſprit de parti, l'amour-pro-
» pre, le mauvais exemple ont
» entraîné tous les autres. C'eſt
» principalement à ces trois mo-
» tifs queje penſe pouvoir attri-
» buer les excès dont je vais don-
» ner un détail bien humiliant
» pour l'humanité; mais qui prou-
» vera avec évidence que, ſi les
» Modernes ſont inférieurs aux
» Anciens à certains égards, ils
» les ont infiniment ſurpaſſés dans
» l'art de dire des injures. «

Que les Anciens ayent bien ſçu dire auſſi des injures quand ils étoient picqués au jeu, c'eſt un point que les ouvrages de Ciceron, d'Horace, de Juvenal, de Martial, &c. mettent en évidence. Mais il faut convenir que les recueils Satyriques ou Cyniques de nos ſçavans Modernes, ſont plus abondants que ceux des Grecs & des Romains; ce qui véritablement eſt la honte des Lettres & de l'hu-

manité. Toute la Chronique ſcandaleuſe, qu'expoſe notre Auteur, reſſemble à la querelle de ces deux champions dont parle Horace dans la ſeptiéme Satyre de ſon 1er livre. Les injures de Rupilius & de Perſius ne ſont pas plus groſſières, plus baſſes, plus indignes de la patience des honnêtes gens que le Dictionnaire Cauſtique de nos gens de Lettres, quand ils ſont en colere : On peut dire de chacun d'eux :

Adeò ſermonis amari
Siſennas, Barros, ut equis præcurreret albis.

Ou bien encore pour nous ſervir de la même Satyre :

Durus
Vindemiator & invictus, cui ſæpe viator
Ceſſiſſet &c.

Ceci toutefois eſt-il plus ſurprenant qu'un fait que nous avons ſans ceſſe ſous les yeux, & dont les Anciens ne nous ont point laiſſé d'exemple ? Deux Gentils-

hommes se piquent dans une Compagnie : c'est une bagatelle, un atôme, un rien ; cependant, selon les loix du beau monde, il faut qu'ils aillent se couper la gorge pour réparer l'injure prétenduë. Comparez cette conduite bizarre, Gothique, & de plus contraire à tous les principes de la raison & de la Religion, avec les jolis termes dont les Sçavans régalent leurs adversaires ; ne conviendrez-vous pas que ceux-ci sont encore moins hétéroclites, quoique toujours très-ridicules & très-dignes de censure ? Mais il faut reconnoître, d'après notre Auteur, que l'un & l'autre de ces excès vient ou *de l'esprit de parti, ou de l'amour-propre, ou du mauvais exemple*, & nous trouverions bien aussi dans ces trois sources tous les autres travers du genre humain.

Il y a une observation à faire pour les choses qui concernent

la Religion. Nous voyons que les Livres Saints, les Peres de l'Eglise, les Conciles, les Pontifes usent de termes forts, quand il est question de réprimer les Impies, les Hérétiques, les Hypocrites, les Rebelles &c. Ce sont des *engeanees de viperes, des fils de perdition, des vases de colere, des enfans de Bélial &c.* Il convient assurément de respecter ces maniéres de parler ; & il peut arriver que le zèle en inspire de semblables à des Controversistes, d'ailleurs bien modérés ; mais il est fort ordinaire d'abuser de ces exemples ; & M. l'Abbé d'Artigny le fait voir par des traits sensibles. Quelques bonnes règles à cet égard, pourroient trouver place dans un livre de Morale : il faudroit y distinguer la qualité & le caractère des personnes, le concours des circonstances, l'inconvénient des méthodes contraires. Laissons ce soin à notre Auteur

pour la ſeconde Edition de ſon Livre ; & concluons en général, qu'on ne doit que du mépris aux *entremangeries* littéraires : c'étoit le terme dont ſe ſervoit Bayle, bon connoiſſeur dans une matiére, où il a ſi bien tenu ſon coin.

L'article XLIV. de ces nouveaux Mémoires, contient l'arrêt donné en 1574. contre Geoffroi Vallée, fameux Impie, avec quelques remarques ſur cette piéce. M. l'Abbé d'Artigny obſerve que Vallée étoit ſoupçonné de n'être pas tout-à-fait dans ſon bon ſens ; quand il ſubit l'interrogatoire au Parlement ; que ſon Livre intitulé les *Béatitudes des Chrétiens*, eſt d'une telle rareté, qu'on n'en connoît qu'un exemplaire imprimé, qui ſe trouve dans la riche Bibliothéque de M. de Boze ; que les PP. Riccioli & Maldonat, parlant de Vallée, ont fait quelques fautes, ſoit de Chronologie, ſoit d'exactitude dans le titre du Livre de ce perſonnage.

On remarque auſſi que le célèbre Des Barreaux étoit petit neveu de Geoffroi Vallée : ce qui eſt exactement vrai ; mais ce qu'on ajoute du Sonnet ſi connu, (*Grand Dieu, tes Jugemens, &c.*) nous donnera lieu de faire une obſervation en paſſant. On attribuë cette Pièce à Des Barreaux ; & il n'y a eu pendant longtems qu'une voix ſur cela ; cependant M. de la Monnoye doutoit beaucoup qu'il en fût l'Auteur. On trouve cette Anecdote dans les nouvelles & ſçavantes remarques de M. l'Abbé Joly ſur le Dictionnaire de Bayle.

L'Article XLV. ſur les prétenduës prédictions, avec la Critique d'un Commentaire ſur les Centuries de Noſtradamus, eſt judicieux & inſtructif.

Le XLVII. Article contient l'Hiſtoire du meurtre commis en la perſonne de Sebaſtien la Ruelle, Bourguemeſtre de Liège. C'eſt une hiſtoire tragique digne

de figurer dans les Recueils d'avantures lamentables. Sebaſtien la Ruelle, étoit ſous le regne de Louis XIII. premier Bourguemeſtre de Liège, très-honnête-homme & fort-affectionné à la France; par conſéquent ennemi des Eſpagnols, & ſuſpect aux Impériaux. Il y avoit alors dans la même Ville un Gentilhomme Flamand, nommé le Comte de Warfuzée, qui s'étoit exilé lui-même des terres de la domination Eſpagnole, parcequ'il avoit été condamné à mort pour avoir diſſipé les finances de l'Etat. C'étoit un traître & un eſprit mal-aviſé. Pour rentrer dans les bonnes graces du Roi d'Eſpagne ſon Souverain, il entreprit de faire périr le Bourguemeſtre. Pour cet effet, il l'invita le 15. d'Avril 1537. à dîner avec une groſſe Compagnie, & au milieu du repas la maiſon ſe trouva remplie de gens de Guerres Eſpagnols apoſtés pour conſommer la trahi-

ſon. La Ruelle fut poignardé cruellement, les autres conviés couroient le même riſque, lorſque le peuple accouru en armes, força la maiſon, tua preſque tous les Eſpagnols, mit en pièces Warfuzée, & délivra ceux qu'il avoit engagés dans ce repas funeſte. Toute cette Relation eſt tranſcrite d'après le XXII. Vol. du *Mercure François*, (dont Théophraſte Renaudot eſt l'Auteur) livre peu commun, & preſque oublié de ceux même qui le poſſédent. Cette hiſtoire extrêmement circonſtanciée attache le lecteur, & pourroit fournir la matière d'une Tragédie, *étant propre*, dit M. l'Abbé D. *à exciter la terreur & la pitié*.

Dans le XLVIII. Article on donne des remarques ſur la conduite du Seigneur de Pibrac que quelques Auteurs accuſent d'avoir eu de l'inclination, de la paſſion, pour la Reine Marguerite, première épouſe de Henri IV. C'eſt une im-

putation déjà eſtimée fauſſe par D. Vaiſſette écrivain de l'Hiſtoire de Languedoc & réfutée encore ici par notre Auteur. Les pièces qu'on trouve en cet endroit ſont quelques lettres de la Reine & de Pibrac, avec une longue Apologie de ce Seigneur en réponſe aux Griefs de la Reine. Les Curieux liront tout ceci par zèle pour les Anecdotes: car le fond des choſes eſt par lui-même aſſez peu intéreſſant.

L'article XLIX. apprécie toutes les Relations qui coururent dans le tems, ſur la mort du Cardinal Charles de Lorraine, arrivée en 1574. Ce prélat ſi puiſſant à la Cour, & ſi zélé contre les Calviniſtes, avoit, par ces deux raiſons, une infinité d'Ennemis; & c'eſt ce qui donna lieu à tant de faux bruits ſur les circonſtances de ſa mort. M. l'Abbé D. en homme ſage, découvre la vérité dans l'Hiſtoire de Pierre Matthieu, & dans une lettre

du P. Edmond Auger ; Il en résulte que le Cardinal mourut d'une manière naturelle, douce & tranquille : ceci est un des bons endroits de ces Mémoires, dont nous terminons les Extraits par de sincéres éloges. Nous aurions voulu pouvoir indiquer tous les points de Critique qui occupent l'Auteur ; on supléera à notre silence par une lecture suivie de l'ouvrage, qui ne doit pas se borner à ces deux volumes, si le goût du public & l'intérêt de nos Mémoires sont consultés.

ARTICLE CXLI.

LA FIGURE DE LA TERRE déterminée par les Observations de Messieurs Bouguer & de la Condamine, de l'Académie Royale des Sciences &c. Suite de l'Article CXXX. au mois de Novembre.

LA Nature fait tout ce qu'elle veut : parlons mieux, la Nature est tout ce que veut son libre, autant que sage Auteur. Les contraires les plus décidés sont réunis autour & au-dedans de Quito pour le tempérament de son climat. Non seulement la chaleur du Soleil, mais le feu le plus grossier, le plus actif, régne partout au milieu des neiges de la Cordelière.

La plupart de ses pointes les plus élevées sont des Volcans, souvent embrasés. La Montagne la plus voisine, au pied de laquelle

eſt la Ville de Quito, ſe nomme *Pichincha*. M. Bouguer & de la Condamine paſſerent trois ſemaines ſur ſon ſommet, infiniment incommodés de l'excès du froid, du vent, & des nuages ou brouillards dans leſquels ils étoient plongés, ſans pouvoir le plus ſouvent rien voir autour d'eux. On étoit pourtant là pour voir, pour obſerver, pour prendre des points de vue, pour établir des points fixes d'allignement. Un coup d'œil d'une minute ſe faiſoit attendre des heures, des ſemaines, ſe faiſoit racheter de bien des tourmens de corps & d'eſprit.

Ces Meſſieurs n'étoient pourtant jamais oiſifs, & ne pouvant obſerver le Ciel, ni la terre; ils obſervoient leurs Pendules, qu'ils avoient bien de la peine à régler, à faire aller dans ce froid. Ils obſervoient le Baromètre, le Thermomètre dont on imagine bien les variations analogues à

celles que nous connoissons ; ils observoient la hauteur de l'Atmosphere, & la condensation de l'air, condensation difficile à déterminer dans cette complication du froid & de la hauteur des colonnes ; ils s'observoient eux-mêmes & il le falloit bien.

A quoi leur propre corps, leur propre temperament n'étoit-il pas sujet dans un air si nouveau, si rigoureux ? Les uns y étoient exposés à des affections scorbutiques, les autres à des coliques, à des tranchées, à des difficultés de respirer, sans parler du ressentiment du froid & des météores les plus inouis.

Le poste n'étoit pas tenable, & d'ailleurs à cause des brouillards qui empêchoient de voir le Pays d'alentour qu'il étoit essentiel de voir, on reconnut *qu'à force de monter & de vouloir découvrir plus de terrain, on ne découvre presque rien.* On porta donc

les signaux plus bas sur les collines qui sont comme le pied de ces grandes montagnes, collines qui étant telles par rapport au terrain de Quito déjà fort élevé, sont des montagnes elles-mêmes élevées quelques-unes de 2434. toises, c'est-à-dire d'une lieue au-dessus de la mer.

Aussi ces collines étant comme le *terme* au-dessus duquel les neiges sont éternelles, on y étoit toujours exposé à des froids fort rigoureux & à toutes les incommodités qui en dérivent. Pour s'en vanger en quelque sorte, M. Bouguer chercha à définir ce *terme* & comme à prescrire des bornes à la neige & à la congélation. Il observa *que le bas de la neige forme comme une ligne de niveau dans toutes les montagnes du Pérou, de sorte qu'on peut juger de leur hauteur par un simple coup d'œil*, & qu'en un mot la pointe ou le sommet de Pichincha est ce terme, à 2434 toises au-dessus de la mer.

Il y a des exceptions à tout ce qui est Phénomène en Physique. Le voisinage des feux peut éloigner ce terme dans certaines montagnes. La nature même de leur terrain, leur roideur, leur épâtement, les vallées & bas-fonds qui s'y rencontrent, peuvent y contribuer : & M. Bouguer faisant attention que dans des climats plus au Nord ou plus au Midi, les termes peuvent varier, son observation à cet égard devient entre ses mains une sçavante spéculation de Physique.

Suivent d'autres observations sur la *nature du terrain* de Quito, sur les *tremblemens de terre*, sur les *volcans* &c. L'avare nature ou plutôt la sage Providence n'a pas mis tous les biens ensemble. Quito est assez riche par la fécondité de son terroir. L'or se trouve dans un terrain plus ingrat, plus dénué de fruits végétaux qui sont les vrais

biens après tout, étant les seuls nécessaires à la vie.

L'or même ne se trouve point dans des terrains trop élevés. Les mines sont naturellement profondes, quoique celles d'or se trouvent communément au-dessus de la mer, & a la source ou sur la pente des rivieres qui charient les paillettes sur le rivage. Toute la Cordelière, soit la chaine Orientale soit l'Occidentale, & même tout le Nord du Pérou vers Popayan, Bogota, &c. & puis le Sud vers Lima, paroît abondante en or, plus ou moins, selon les diverses veines.

M. Bouguer explique la manière d'épurer l'or, du sable & de la terre dont il est mêlé, soit avec de l'eau par simple lotion, soit par amalgame de l'or avec le mercure, soit par amalgamme des terres avec des sucs glaireux qui glissent sur l'or.

Tous nos fruits, Pommes, Poires, Oranges, réussissent à Quito. Ses

propres fruits naturels y ſont excellens. La culture, la greffe pourroient tout améliorer, & donner même du nouveau. M. Bouguer avance comme *un fait certain*, que tous *les arbres du Pérou ſont ſauvages*, l'agriculture y étant auſſi négligée que les autres arts. Les Eſpagnols ne ſont pas laborieux ; & les Indiens, à moitié anéantis par ces conquerans, en ont été tous abâtardis. Car les anciens, ſous les Incas, ont laiſſé des monumens & une tradition qui atteſtent des Arts & des travaux égaux à ceux des Romains ; nommément des chemins ſuperbes & dont on voit encore des reſtes ſur de hautes Montagnes.

Les cendres dont les Volcans couvrent quelquefois ces Pays-là fort au loin, contribuent à la fertilité des terres, en y dépoſant beaucoup de ſalpêtre, ou de ſel capable de devenir ſalpêtre avec le tems. *Tout le pays abonde en ſels*,

ſels, dit l'Auteur, *on voit preſque tous les matins le ſalpêtre comme une légère fleur, en divers endroits des ruës & des chemins.* M. Bouguer trop modeſte, paroît craindre que le Public ne goute point ces remarques. Nous oſons lui répondre que ce ſont celles-là que le Public goute de prédilection. N'eſt-ce pas de la Phyſique utile, & curieuſe par conſéquent ? Tout le monde apprendra de lui avec plaiſir que les melons d'eau réuſſiſſent au Pérou dans les terres ſalées, comme on avoit appris de M. Tournefort, qu'ils réuſſiſſoient bien dans les terres nitreuſes de l'Arménie.

De ces obſervations l'Auteur nous méne à celles des différentes couches ou lits de terre de ce Pays. L'obſervation s'en préſente d'elle-même à un ſpectateur attentif. Comme le voiſinage des Montagnes occaſionne des torrens, que les torrens font des ravines ou

des coupures dans les terres, on voit ſur les côtés de ces ravines la terre coupée ſouvent à pic, aſſez profondément.

Les tremblemens de terre peuvent auſſi en avoir formé pluſieurs, dit l'Auteur, qui n'a trouvé dans ces lits de terre aucun veſtige de coquille, ni de déluge par conſéquent de la façon de M. Wodward célèbre Anglois, mais bien des veſtiges de feu, comme pierres ponces, pierres brulées, ſcories, & ſurtout de ce ſable noir que l'aiman attire.

Le feu toujours ſubſiſtant, toujours agiſſant dans tout ce Pays, brulé par ce ſouterrain, bien plus que par le Soleil au dehors, ce feu a eu le tems d'y détruire les reſtes de l'eau ſoit diluvienne, ſoit autre, car les coquillages viennent toujours de l'eau. C'eſt ſurtout autour de Cotopaxi que M. Bouguer a fait les obſervations dont il s'agit.

Cette montagne elle-même eſt un grand ſujet d'obſervation. C'eſt un cône parfait, mais tronqué par l'effet d'une ou de pluſieurs éruptions qui l'ont écorné. On remarque le même écornement & la même forme conique dans le Véſuve & les autres volcans.

Ceux-ci ont toujours lancé des pierres, des rochers immenſes fort loin. M. Bouguer atteſte ici des maſſes de 8, 9. à 10. pieds lancées à plus de 3. lieuës de diſtance par Cotopaxi. Chaque Machine a ſes effets proportionnés.

Nos canons, nos mortiers, nos pierriers, nos anciennes catapultes ont & avoient leurs jets puiſſans & étendus. L'Ethna, le Cotopaxi ſont des canons, des mortiers naturels d'une profondeur immenſe, d'une groſſeur énorme, & leur feu n'eſt pas un ſimple ſalpêtre & un ſoufre fins & aëriens, mais un mêlange de ſels & de ſoufres groſſiers, terreſtres, bitumi-

neux, métalliques, capables d'un reſſort & d'une expanſion à ébranler 20. & 30. lieues de terrain & à lancer, par ces oſcillations mêmes, des quartiers de montagne. La bouche du canon de Cotopaxi eſt de 600. toiſes d'ouverture en diamètre. Si nous nous en ſouvenons bien, le Véſuve & l'Ethna ont auſſi des bouches, à proportion de leur hauteur.

La Nature toujours admirable quand on la connoît, eſt toujours terrible & indevinable quand on ne la connoît pas. Révoquer même en doute ſes merveilles, c'eſt rendre hommage à ſa profonde inſcrutabilité. Un des plus merveilleux effets de la plûpart des embraſemens de ces Volcans, eſt l'inondation ſubite des campagnes voiſines, inondation que M. Bouguer explique très-vraiſemblablement par la fonte comme momentanée des neiges qui couvrent le ſommet de ces Montagnes gla-

cées hors du tems de ces dégels imprévus.

M. Bouguer parle en témoin de l'éruption de Cotopaxi en 1742. L'eau tombant de 7. à 800. toises de haut emporta un nombre infini de bestiaux, rasa 5. ou 600. maisons, fit périr 8. à 900. personnes Elle monta à 60. pieds de hauteur & en quelques endroits à 120. En 3. heures l'inondation fut formée & consommée. Des feux qui peuvent à tous momens renouveller de tels déluges, peuvent en anéantissant les vestiges Physiques du déluge de Noé, en constater la possibilité & la vérité.

A Quito on est persuadé que ces eaux ne sont pas de simples fontes de neiges, & que les Volcans vomissent communément de l'eau & du feu en même tems, & comme pesle-mesle. On a bien la même persuasion en Sicile & en Islande. M. Bouguer observe même que le voisinage des Mers paroît néces-

ſaire aux Volcans pour leurs éruptions. *Il ſe peut faire*, dit-il, *que les amas de matieres inflammables cachées dans la terre, n'attendent que le mélange de l'eau pour prendre feu.* Sur quoi un Poëte Philoſophe a dit :

L'eau n'éteint que des feux ſans corps, ſans énergie ;
Des braſiers éternels elle eſt l'ame & la vie.

Cela ſe rapporte à l'eau que les forgerons jettent ſur leurs feux pour les rendre plus actifs. Après avoir dit ſur ces Volcans mille choſes terribles, Phyſiques & curieuſes, M. B. conte ſon retour de Quito vers la mer du Nord ou le golfe du Mexique par la rivière de la Magdelaine avec diverſes obſervations ſur l'aiman. Ce voyage eſt celui d'un habile Géographe. Ces mots-ci ſont remarquables pour diriger un voyageur ſur terre & ſur mer.

» Ces obſervations répétées (de » la latitude) me redreſſoient » dans l'eſtime que je faiſois de la » grandeur des diſtances. Les mau- » vais pas qu'on trouve dans la » Cordélière...., jettent conti- » nuellement dans l'erreur, quel- » que pratique que l'on ait. Les ob- » ſervations de la latitude venoient » à mon ſecours & en les continuant » avec les directions fournies par » la bouſſole, je parvenois à des » déterminations auſſi exactes » qu'on peut les exiger pour les » uſages ordinaires de la Géogra- » phie. »

Le long de la riviere de la Magdelaine, l'Auteur rencontra beaucoup de rochers qui avoient l'air d'avoir été lancés par les volcans, & dont le voiſinage agiſſoit fortement ſur l'aiguille aimantée, juſqu'à la faire décliner, de 30 dégrés de plus ou de moins, quoique ces rochers n'euſſent point trop d'apparence d'ailleurs de contenir du fer.

Comme quelques Auteurs ont prétendu avec aſſez de vraiſemblance, qu'un Pole magnétique a toujours plus de force d'attraction que l'autre, M. Bouguer imagina une ſuſpenſion de l'aiguille, qu'il crut propre à décider le vrai de la choſe. C'étoit une aiguille de cuivre, portant à une de ſes extrémités, un pivot chargé lui-même d'une aiguille aimantée.

L'eſprit de cette machine, ſelon l'Auteur, eſt que, ſi un Pole de la terre eſt plus fort que l'autre, M. Bouguer eſt perſuadé que non ſeulement l'aiguille aimantée doit ſe diriger ſur ſon pivot immédiat; mais par ſon moyen entraîner l'aiguille de cuivre, & la placer dans le plan de ſa direction, comme ſi elles n'étoient qu'une même aiguille.

Or il n'eſt jamais arrivé, de quelque façon que l'induſtrieux Sçavant s'y ſoit pris, que l'aiguille aimantée forçât l'autre à ſe

mettre dans sa direction; d'où M. Bouguer a conclu que ce pole magnétique n'avoit pas plus de force que l'autre. Nous en conclurions bien pis, c'est que les deux poles magnétiques ensemble n'ont pas, à eux deux, cette force. Mais nous ne croyons pas assez entendre la conclusion hypothétique de l'Auteur, pour nous flater d'entendre sa conclusion absoluë en faveur de l'égalité des deux poles. Ce sçavant Auteur dit bien d'autres choses curieuses sur la matière de l'aiman.

M. Bouguer parle ensuite d'une cataracte ou chute d'eau de la riviere de Bogota au-dessous de Santa-Fé, cataracte qu'il croit la plus haute qui soit au monde, & qu'il estime avoir 2 ou 300. toises. Les plus hautes dont on parle dans l'Amérique Septentrionale, ne passent pas pour avoir 2 ou 300 pieds.

Les Ponts que les Espagnols

ont jettés ſur toutes ces Rivieres ont quelque choſe de ſingulier, d'admirable même, étant du reſte ſimples, ſans façon, & preſque ſans art. Ils meritent d'être connus & qu'on en étudie l'eſprit très-approprié au terrain & au but. Il faut lire tout cela, &tout en général, dans l'Auteur.

Rien n'eſt plus curieux en fait d'Hiſtoire naturelle, que l'obſervation de l'affinité entre le marbre & l'ardoiſe. On ne l'auroit pas devinée. *Les Roches de marbre & d'ardoiſe ſe touchent ſouvent, & j'en ai vû qui étoient ardoiſe par une extrémité, & marbre parfait par l'autre.* Nous croyons après coup avoir vu, ſans obſervation, la même choſe dans les Pyrenées, nommément dans le Bearn ſur les bords & dans le lit même du Gave autour de la Ville de Pau.

Nous nous ſouvenons un peu mieux d'avoir lu quelque part la

génération des veines du marbre par un ſuc de divers métaux ou minéraux, qui s'introduit entre les feuilles ou gerſures d'une terre glaiſe, que ce ſuc pierreux durcit en conſiſtance de marbre : ce qui ſe rapporte à la belle obſervation de notre Auteur, & la confirme au mieux.

Voulant finir, nous ne pouvons paſſer ce que l'Auteur rapporte d'après les Indiens & le P. Gumilla Jeſuite, d'un ſerpent dangereux qu'on trouve vers le bas de la Magdelaine & même vers l'Orinoque, lequel ſerpent étant mort & deſſéché à l'air ou dans une cheminée, revit fort bien 10. ou 12. ans après, ſi on le laiſſe quelques jours dans une eau bourbeuſe expoſée au Soleil. M. Bouguer en conclut que, ſi le fait étoit vrai, on ne pourroit plus douter de l'automatiſme Cartéſien des bêtes. Nous ſera-t'il permis de croire le fait plus vrai, que l'au-

tomatiſme ſimplement imaginé par Deſcartes ou par un Auteur Eſpagnol ? Tout eſt croyable plûtôt qu'une choſe ſi incroyable.

Voilà le Pays, voilà le Théatre où nous verrons, dans un ou deux extraits ſuivans, nos ſçavans & laborieux Académiciens tracer une Méridienne, meſurer les dégrés des Méridiens & déterminer la figure de la Terre, avec la capacité que le Roi & l'Académie leur avoient ſuppoſée ou plutôt reconnuë en les chargeant d'une ſi importante & ſi honorable fonction.

ARTICLE CXLII.

LA VOIX LIBRE DU CITOYEN, ou Obſervations ſur le Gouvernement de Pologne 1749. in-12. ſans nom d'Auteur ni d'Imprimeur ; mais il ſe trouve à Paris chez Heriſſant rue S. Jacques.

CEt Ouvrage a été écrit en Polonois, & le Traducteur penſe qu'il ne peut avoir été conçu & éxécuté, que *par un des premiers Sénateurs de Pologne.* Il ne nous appartient pas de vouloir pénétrer des Myſtères qu'on ne veut pas dévoiler au Public : mais nous pouvons aſſurer, après une lecture réfléchie de cet Ouvrage, qu'il eſt digne de la plus haute naiſſance ; qu'il décéle une ame élevée, un eſprit pénétrant, un cœur grand, vertueux, véritablement Chrétien ; qu'on y développe les reſſorts du Gouvernement de Pologne ;

qu'on en expoſe les abus, qu'on en indique les remedes, avec une ſageſſe, une force, une intelligence, qui annoncent un de ces hommes rares nés pour honorer l'humanité, pour gouverner le monde pour l'éclairer & le rendre heureux.

Les obſervations ſur le gouvernement de Pologne ſont précedées d'une Préface dont il faut dire un mot, avant de rendre compte de l'ouvrage même; mais en rendant compte, & de la Préface & de l'Ouvrage, nous ne ſuivrons pas notre Méthode ordinaire, & au lieu de parler nous-mêmes, nous ferons le plus ſouvent parler l'illuſtre Auteur. Quel moyen plus ſûr pour faire connoître ſon eſprit & ſa maniére, & pour rendre cet extrait intéreſſant, que de citer beaucoup un Ouvrage dans lequel la vérité des Principes, la beauté des ſentimens, la force & la noble ſimplicité de l'expreſſion ſe trouvent réunies!

Dès le commencement de la Préface, l'Auteur prévoit les difficultés qu'il trouvera dans le dessein qu'il a de corriger les abus qui se rencontrent dans le Gouvernement de Pologne. » Je sçais, dit-il, » qu'un discours sur les abus qui » se sont glissés dans notre Etat, est » parmi nous une matière proscri- » te ... je sçais qu'il n'est pas aisé » de donner de la consistance aux » loix les plus utiles, lorsqu'il est » permis de les violer impunément, » ni d'introduire des maximes a- » vantageuses, quand on tient pour » maxime de se gouverner com- » me on a toûjours fait ; d'éta- » blir le bon ordre dans un Royau- » me qui ne croit se soutenir, que » par le trouble & la confusion, » ni de fournir enfin des moyens » de salut à un Etat qui fait consis- » ter sa liberté dans le pouvoir de » se perdre. » Il avoue, que la constitution du Gouvernement de Pologne est la source de plusieurs dé-

ſordres. » La Majeſté, dit-il, lutte » ſans ceſſe contre la liberté, pour » la détruire ; & la liberté veut ſe- » couer le joug de la Majeſté qui la » contraint. » Triſte incompatibilité qu'on ne peut preſque pas éviter dans un Gouvernement Monarchique & Démocratique tout enſemble, & dont les ſuccès ordinaires ſont les diviſions, les confédérations, & les Guerres inteſtines.

L'Auteur convient cependant que la Politique a moins à craindre de l'*orgueil impérieux du Trône*, que de *l'impétueuſe liberté* des Citoyens. La République a toujours des moyens ſûrs pour réprimer la trop grande puiſſance de ſes Rois, & les empêcher de lui nuire ; mais elle n'eſt pas aſſez en garde contre cette liberté, qui devroit faire ſa gloire, ſa force, ſa félicité ; & qui par l'abus qu'on en fait, deviendra le principe de ſa deſtruction. Les Polonois font conſiſter cette liberté, à violer im-

punément leurs Loix, à ne prendre aucunes sûretés contre l'ambition de leurs voisins, à n'avoir *ni troupes, ni artillerie, ni argent, ni provisions, non pas même le moindre rempart autour des Villes, ou dans les campagnes, qui puisse arrêter la marche du Vainqueur.* L'Auteur entre dans un plus grand détail des abus de cette liberté excessive, en découvre le principe, en fait sentir les dangers, avec des traits de lumiere, capables d'éclairer la Noblesse Polonoise sur ses véritables intérêts. Il paroît que cette Noblesse devroit être plus que satisfaite de la liberté que lui accordent les Loix. En est-il une pareille à la sienne? les droits d'un Gentilhomme Polonois sont infinis, & ne s'accordent guéres avec nos idées. » Si on le regarde, dit l'Au» teur, comme un simple particu» lier, il est souverain dans ses » terres. Il a le droit de glaive &

» de juſtice ſur tous ſes ſujets, il
» impoſe à ſon gré des tributs, &
» il regne ſur eux plus deſpotique-
» ment, que le Roi ne regne ſur
» tous ſes ſemblables. Comme
» membre de la République, il a
» droit de choiſir ſes Rois, il par-
» tage avec eux le Gouvernement
» du Royaume, il peut s'oppoſer
» à leurs déciſions, balancer lui
» ſeul les réſolutions de l'Etat; il
» n'eſt ſoumis aux impôts, qu'au-
» tant qu'il les approuve: il nom-
» me les Juges ſuprêmes du Par-
» lement, & pouvant par ſa naiſ-
» ſance être nommé aux plus
» grands Emplois, il peut auſſi
» parvenir au Trône. »

Cet Ouvrage a deux parties. Dans la première, on ſe propoſe de réformer les abus qui ſe ſont gliſſés dans le Gouvernement de la Pologne. Dans la ſeconde, on expoſe des vuës ſages, pour procurer une aiſance convenable au Peuple. Les diviſions de chaque partie

ne pouvoient être plus commodes & plus instructives. On traite séparément des différens corps de l'Etat, & on expose avec beaucoup de force & de clarté, les vuës qui peuvent produire le bien général de la Société, & procurer la gloire & la sûreté du Royaume.

Chapitre premier. *Le Clergé.* Le Clergé est le premier Corps de l'Etat; il est enrichi & décoré par l'Etat; ce sont bien des motifs pour l'engager à servir, à édifier, à soulager l'Etat. L'illustre Auteur, plein de respect pour les Ministres de J. C. & prêt de dire Anathéme à *quiconque prétendroit qu'une puissance séculiére pût mettre la main à l'encensoir*, est sensiblement touché d'en voir plusieurs qui ne se servent de leurs immenses richesses, que pour entretenir un luxe profane, & élever leurs familles. Il pense que *les biens des gens d'Eglise, étant une portion des biens de l'Etat, l'Etat*

a droit de remédier à l'abus qui s'en fait, & de les faire retourner à leur véritable usage. Le moyen qu'il propose, est de rétablir parmi les Ecclésiastiques, par des répartitions équitables, une sage égalité, qui les éloigne autant d'un coupable excès, que d'une indigence indécente. Il veut que du superflu de leurs revenus, on fasse un dépôt pour les besoins de l'Etat. Il prétend que dans ce systême, l'*Etat auroit suffisamment de quoi entretenir une partie de son armée, la Religion de quoi soutenir sa gloire, l'Eglise de quoi pourvoir à tous ses besoins*; mais il faut lire tout ce détail dans l'Ouvrage même, & on peut assurer, que ceux à qui les moyens proposés pour réformer l'abus qu'on fait des biens de l'Eglise, ne plairont pas, seront au moins touchés du respect avec lequel on parle de la Religion, & frappés de la manière vive, forte, touchante, avec

laquelle on peint l'uſage illégitime qu'on fait des Revenus Eccléſiaſtiques.

» Chap. 2. *Le Roi.* Trois différents Etats, dit l'Auteur, com» poſent notre République: le Roi » lui ſeul forme le premier. Cet» te prééminence exige nos reſ» pects ; elle nous montre dans » nos Rois les Oingts du Seigneur; » & quels hommages ne doit-on » pas à une qualité ſi éminente ?« Ces hommages doivent d'autant plus toucher les Rois en Pologne, qu'ils ſont l'effet d'un amour libre plutôt que d'une ſoumiſſion forcée. Ailleurs la naiſſance fait les Rois ; en Pologne c'eſt l'affection & le choix de la Nation. » Mais, » ajoute l'Auteur, à peine avons» nous élevé nos Rois ſur nos tê» tes, qu'ils tâchent de nous écra» ſer. Ils voudroient anéantir tout » ce qui a contribué à les mettre » ſur le Trône. Il ne part que des » orages, d'où nous n'attendions

» que des pluyes fécondes, & une » douce ſérénité. .... Leur gloire » s'irrite dans le ſein d'une Répu» blique, où tout s'oppoſe à leur » ambition. Plus ſoumis nous ſe» rions plus tranquilles ; moins li» bres on feroit moins d'efforts » pour nous aſſujettir ; mais nos » Rois contraints par nos privilé» ges ſe font un honneur frivole » de mépriſer nos deſirs : & com» me l'air à qui la compreſſion » donne plus de force, ils éclatent » contre nous avec d'autant plus » de violence, qu'ils ſont plus gê» nés dans l'exercice de leurs fon» ctions. «

Ces malheurs ont leur ſource, & dans l'ambition des Rois qui veulent toûjours étendre leur Puiſſance, & dans la liberté trop défiante des ſujets.

L'auteur, dont la ſageſſe ſçait concilier les intérêts les plus oppoſés, indique pluſieurs moyens, dont la pratique attacheroit les

Rois aux ſujets, & les ſujets aux Rois. C'eſt ce qu'il faut lire dans l'Ouvrage, & on ne le lira point ſans ſentir que quelqu'un qui penſe d'une manière ſi ſupérieure, & qui connoit ſi bien le génie de ſa Nation, étoit tout propre à donner à la Pologne le modéle d'un Roi chéri & parfait. Le divin Platon a dit que les Peuples ſeroient enfin heureux, lorſque les Philoſophes ſeroient Rois, ou que des Rois ſeroient Philoſophes. Le Philoſophe eſt l'homme qui réfléchit, & l'homme qui réfléchit voit bientôt qu'il n'y à rien de mieux à faire que d'être vertueux & de travailler au bonheur de la Société.

Chap. 3. *Les Miniſtres d'Etat.* La Pologne a 4. ſortes de Miniſtres d'Etat, le Grand-Général qui eſt le Chef de la Guerre, le Grand Chancelier qui préſide à la Juſtice, le Grand-Tréſorier qui a ſoin des Finances, & le Grand-Maréchal qui

a la direction de la Police. Ces 4. Ministres ont été établis, pour conserver l'équilibre » entre la Majesté & la liberté, afin que l'une ne » prevalût jamais sur l'autre; je » veux dire, afin qu'un Roi juste » & modéré n'eût jamais rien à » craindre de notre indépendance » & que notre indépendance n'eût » point à craindre d'être opprimée » par l'ambition de nos Rois. » Voilà quelles sont les fonctions de ces Ministres; mais il arrive souvent, que peu fidéles à leurs devoirs, ils se font par intérêt esclaves des volontés du Roi; ou qu'ils deviennent par ambition destructeurs de l'autorité & du Roi & de la République. C'est pour rémédier à ces désordres que l'Auteur voudroit qu'on établît des *Conseils Ministeriaux*, dont il expose la forme, les devoirs & la nécessité. Mais ce sont des détails qui ne sont pas susceptibles d'extrait.

Chap. 4. *Le Sénat.* Le Sénat est composé

composé de douze Palatins, & il a longtems gouverné seul la Pologne. A présent, il est le second corps de l'Etat, & au-dessus de l'ordre Equestre. Les Sénateurs n'ont d'autre distinction que celle d'avoir un Fauteuil dans les assemblées publiques & la première place à table chez les Particuliers. Il semble que ces distinctions ne devroient pas être un objet de jalousie: cependant l'Auteur assure que c'est un titre pour être haï & persécuté par l'Ordre Equestre; *que des Metellus illustres par leurs triomphes, des Cicerons distingués par leur zèle pour le bien public, ont souvent éprouvé parmi nous l'odieuse fureur d'un Peuple, qui s'emporte jusqu'à la férocité, dès qu'on lui résiste. Un autre abus, c'est que les Sénateurs n'ont aucuns revenus attachés à leur dignité*, & que c'est pour plusieurs une raison ou de ne pas remplir leurs devoirs, ou de les remplir mal. Ce qui est encore

peut-être plus fâcheux, c'eſt que ces places qui demandent une connoiſſance profonde des loix, ſont ſouvent remplies par de *jeunes gens ſans lumière & ſans expérience*. Ces abus paroiſſent toucher ſenſiblement l'Auteur; il y cherche des remèdes, & ſa ſageſſe lui en fait trouver qui prouvent & ſon amour pour la Patrie & la ſupériorité de ſes lumières.

Chap. 5. *L'Ordre Equeſtre*. L'Ordre Equeſtre eſt compoſé de la Nobleſſe, & c'eſt » le plus ferme » appui de notre Etat, la gloire de » notre nation, le rempart le plus » aſſuré de la Republique....Il n'en » eſt point où l'on voye plus de zè- » le pour la Réligion, plus de piété, » plus de candeur, un eſprit plus » mâle & plus généreux, plus d'a- » dreſſe & d'habiletépour toutes les » ſciences; rien ne le prouve mieux » que nos troubles & nos agita- » tions. Ce qui fait notre honte » peut ſervir de témoignage à nos

» vertus, & nos dangers même » dépôsent en faveur de notre mé- » rite. » Voilà les beaux endroits de la Noblesse Polonoise; mais l'Auteur y découvre des défauts qui peuvent nuire à la République. Elle ne cultive pas assez ses talens naturels, & elle croit *qu'il suffit d'être né Gentilhomme, pour ne rien ignorer, & parvenir aux premières dignités.* Dans les assemblées, l'esprit de Paix & de modération ne regne pas assez, » ce n'est souvent » que le sabre levé, qu'on dit son » sentiment, & elles ne finissent » souvent ces assemblées, que par » des combats où le nombre & la » force l'emportent sur la justice » & le bon sens. » Elle pousse trop loin les Prérogatives de sa liberté; & cet excès cause de grands désordres. L'Auteur pense encore » que rien n'est plus pernicieux » pour l'Etat, que l'obligation où » l'on met toute la Noblesse de » marcher à l'ennemi. C'est l'ex-

» poser à une ruine totale, & il ne
» faudroit qu'un événement mal-
» heureux pour la voir ensevelir
» dans un même champ de ba-
» taille.

Chap. 6. *La forme des Conseils.* L'Auteur peint les assemblées de sa nation, si respectables par le nombre & la qualité des personnes qui les composent; & cette peinture n'en donne pas une idée avantageuse. » Ces assemblées, dit-il,
» qui par un air de majesté, dé-
» vroient inspirer un air de respect
» à ceux même qui les composent,
» n'inspirent d'ordinaire que de
» l'horreur & de la confusion; cha-
» cun se croit en droit d'opiner le
» premier, ou de contredire du
» moins les premiers qui opinent.
» Un bruit confus de voix s'y éléve
» tout à coup, & ceux qui tâchent
» de l'étouffer, ne font que l'aug-
» menter par des clameurs nou-
» velles; c'est au milieu de ce dé-
» sordre qu'on délibére, & c'est à

» force de débats & de querelles » qu'à peine réunis, nous sommes » contraints de nous séparer sans » rien conclure. A peine rassemblés, ajoute-t-il, nos humeurs » fermentent, les esprits s'altèrent, » se troublent, se changent ; les » cœurs s'aigrissent, & se soulevent ; on s'agite, on s'emporte, » on menace ; c'est une Mer en » courroux, dont les flots se cho- » quent & se croisent les uns les » autres.

Avoir exposé de pareils abus, c'est avoir démontré la nécessité indispensable de les réformer ; mais quel moyen de parvenir à une réforme si désirable ? L'Auteur les indique : le premier seroit de ne pas admettre dans les assemblées la jeune Noblesse des Palatinats. Convient-il que ceux à qui les loix ne permettent pas de disposer de leurs biens, puissent décider des intérêts d'une République ? Le second seroit de ne pas

admettre les gens de Guerre dans ces Congrès. Il n'arrive que trop souvent qu'ils y viennent *éscortés d'une nombreuse suite de Gens de guerre, ou pour appuyer leurs desseins par la force, ou pour les y faire éxécuter sur le champ avec violence.* Le troisiéme seroit de rejetter de ces assemblées les Nobles que leur pauvreté oblige de servir d'autres Nobles. » Lorsque les » intérêts du Maître auquel ils se » sont dévoués, ne s'accordent » pas avec ceux du Public, peut- » on esperer que ces hommes qui » ont vendu leur liberté, & qui » jouissent cependant des préro- » gatives de l'Ordre Equestre, pré- » féreront leur Patrie, de qui ils » n'attendent aucun bien, aux avan- » tages du Maître qui les nourrit » & qui les paye?

Ces désordres causent encore moins de maux à la République, que l'observation mal entenduë

de la Loi *liberum veto.* * » A Dieu
» ne plaiſe, dit l'Auteur, qu'en
» touchant ici un article auſſi dé-
» licat que celui du *liberum veto*,
» je veuille donner atteinte à cet-
» te auguſte prérogative de notre
» liberté. Je prétends ſeulement
» faire enſorte, qu'elle ne ſoit pas
» préjudiciable à notre Républi-
» que, comme elle ne l'eſt que
» trop ſouvent. Car je penſe à ce
» ſujet, comme un des Grands Hom-
» mes, qui prononça un jour ces

» * C'eſt le droit qu'a chaque Non-
» ce dans les Diettes de s'oppoſer à ce
» dont on y eſt convenu. Un ſeul mot
» ſuffit à cela, & ce mot eſt le même
» *veto*, dont ſe ſervoient les Tribuns de
» Rome. Ce mot prononcé, la Diette
» perd ſon activité, & elle eſt contrainte
» de ſe ſéparer ſans rien conclure. Les
» Polonois tiennent ce droit auſſi cher,
» que la prunelle de leurs yeux; ce ſont
» leurs propres termes. Il croyent qu'une
» fois aboli, toute leur liberté ſeroit
» bientôt détruite. *Chriſt. Hartknoch de*
» *Repub. Pol. L.* 11. *C.* 6. »

» belles paroles dans le Sénat: *malo periculoſam libertatem, quam quietum ſervitium.* * Le deſſein de l'Auteur, n'eſt donc pas d'ôter à ſa République, un privilège qu'elle regarde comme ſon *Palladium;* mais d'en régler l'uſage, & de l'enfermer dans des bornes raiſonnables. Il eſt évident que l'uſage mal entendu de ce privilège, établi pour ménager & conſerver la liberté de la Nation, ſeroit la deſtruction de cette *liberté. En effet,* dit l'Auteur, *celui qui fait uſage de ſa liberté* pour rompre un congrès, *n'eſt-il pas préciſément le ſeul qui jouit d'un pouvoir qui doit nous être commun? Il arrête tout-d'un-coup l'activité*

» * *J'aime encore mieux une liberté* » *dangereuſe qu'un eſclavage tranquille.* » Ces paroles ſont de Raphaël Leczinski » Grand-Général de la Grande Pologne, Pere du Roi de Pologne (Staniſlas.) »

de l'Assemblée, suspend toutes les affaires de la République, interdit tous les suffrages : il enchaîne tout l'Etat. Que pourroit faire de plus un Souverain, qui la force à la main, voudroit montrer jusqu'où va son pouvoir sur des Peuples soumis à ses ordres?

L'Auteur fait bien d'autres réfléxions, qui prouvent que le pouvoir qu'a un particulier de dissoudre une assemblée contre la volonté de tous les autres membres, est un pouvoir injuste, préjudiciable à la République, & que le despotisme est préférable à une pareille liberté. Il entre ensuite dans le détail des moyens qu'il faudroit employer, pour empêcher d'en venir à une semblable extrémité; mais les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de le suivre dans ce détail.

En voilà assez sur cette premiére partie de l'ouvrage, & nous ne dirons rien des deux Chapitres sui-

vants qui parlent de la *grande Diette & de l'interstice entre les Diettes.* C'est partout le même goût, le même ordre, le même esprit, la même beauté. Pour faire voir que c'est partout la même force & la même sagesse, nous terminerons cet Extrait par la conclusion du Chapitre des Diettes.
» Concluons, dit l'Auteur, & » disons, qu'il est au moins juste, » que la République ait dans les » Diettes la même autorité, dont » on jouit dans ses Tribunaux. » Dans ceux-ci on agite les cau» ses des particuliers, & dans les » Diettes il est question des inté» rêts de la Patrie; & cependant » la puissance du Tribunal ne ces» se point, & celle des Diettes dé» pend de la protestation d'un ca» pricieux, d'un ignorant, ou d'un » imbécille. Un Conseiller du Tri» bunal ne peut pas infirmer les » Jugemens qu'on y prononce, & » un seul Nonce peut rompre une

» Diette. Là chacun peut dire ſon
» ſentiment avec liberté ; ici un
» ſeul peut impoſer ſilence à tous
» ſes Confréres. Là les décrets ſont
» ſans appel, & ils s'éxécutent ;
» ici on réclame contre les conſti-
» tutions & on les mépriſe &c. «

ARTICLE CXLIII.

ACTA SANCTORUM Septembris collecta, digeſta, Commentariiſque illuſtrata, &c. Actes des Saints &c. Tom. II. de Sept. fol. 1748.

C'Eſt le troiſiéme & ce ſera auſſi le dernier Extrait du deuxiéme Tome du mois de Septembre des Continuateurs de Bollandus. Nous ne parlerons pas de tous les Saints, dont on y a raſſemblé les Actes : ne fiſſions-nous qu'en rapporter les noms, ce ſeroit une longue Litanie, laquelle toute édifiante qu'elle devroit paroître, ne

laisseroit pas d'ennuyer bien des lecteurs. Nous choisirons: heureux si ce choix est goûté du public. Du reste, nous protestons qu'il n'y aura de notre part aucune acception de personne à l'égard de ces grands serviteurs de Dieu; la fonction des Journalistes ne s'étend pas *si loin*. Il ne leur est pas défendu de dire ce qu'ils pensent des Orateurs, des Poëtes, des Historiens, en général, de tous ces Ecrivains qui se sont soumis à la censure du Public & des Particuliers, en publiant leurs ouvrages: mais dès qu'il est question de la sainteté, c'est à l'Eglise, si elle le juge à propos, de regler la prééminence.

Le premier Saint dont nous ferons mention, c'est saint Marcel qui souffrit le martyre près de Châlons sur Saône, sous Marc-Aurele. Après la mort de Clotaire premier en 561. Gontran un de ses quatre fils, eut pour son partage les Royaumes d'Orléans & de

Bourgogne. Ce Prince érigea la Ville de Châlons en Capitale de ſes Etats, il y fixa ſon ſéjour, & ce fut dans un de ſes Fauxbourgs, qu'en l'honneur de ſaint Marcel il bâtit & dota une Egliſe avec un Monaſtère, où l'Office ſe continuoit ſans interruption. Le chœur n'y ceſſoit ni jour ni nuit, c'eſt ce qu'on a coutume d'appeller *laus perpetua*. Il n'eſt pas ſuffiſamment prouvé que ce ſaint Martyr ait été Evêque. On a deux ſortes d'Actes qui le concernent les uns plus longs les autres plus courts, c'eſt pour ceux-ci que l'Auteur ſe déclare. Il s'eſt déterminé en leur faveur parce-qu'on ne ſçauroit démontrer qu'ils ſoient poſterieurs au regne de Gontran, depuis 561. juſqu'à 593; qu'ils ont d'ailleurs une apparence de vérité & qu'on n'y remarque aucun défaut eſſentiel. Il eſtime que les Actes plus longs, que M. de Tillemont prétend avoir été dreſſés vers la fin du ſixiéme ſiécle, ſont plus

recens que les actes plus courts. Il y a auſſi eu un autre ſaint Marcel Evêque de Tongres & Martyr; l'Egliſe de Treves le revendique.

Sainte Roſalie, Vierge Anachorète, qui paſſa ſa vie dans une caverne près de la Ville de Palerme en Sicile, occupe une partie conſiderable du préſent Volume. Le ſexe a auſſi eu des héroïnes qui ont eu le courage d'habiter les déſerts. Nous ne parlerons ici ni du rocher où s'enferma ſainte Madeleine, fait ſingulier qui a exercé la mauvaiſe humeur des Critiques, ni de la retraite de Marie Egyptienne. Nous ne dirons même que peu de choſes de ſainte Roſalie; parce que cette dévotion d'habiter les déſerts, n'eſt plus d'uſage, & qu'il y a aſſez de Cloîtres où les Vierges Chrétiennes, qui ont un vrai goût pour la ſolitude, peuvent vivre dans une entière ſéparation du monde. Ainſi ces héroïnes de la vie Anachorétique ne ſont plus des modè-

les à propoſer. Il eſt arrivé quelquefois que de jeunes perſonnes & ſans expérience, liſant l'hiſtoire des hommes Apoſtoliques & des Solitaires, ont conçu le deſir de les imiter. Il leur prit envie de courir au Martyre ou au déſert. S. Therèſe, cette illuſtre Vierge, qui avoit le zèle des Apôtres, & toute la force d'eſprit néçeſſaire pour ne pas ſuccomber aux ennuis de la ſolitude, fut dans ſes premières années occupée de ces ſentimens: mais dans un âge plus avançé, elle comprit aiſément que ce n'étoit pas là les deſſeins de Dieu ſur elle; elle jugea que ç'en ſeroit aſſez à ſes filles, pour imiter, autant qu'il convenoit à leur ſexe, la ſolitude d'Elie, de ſe retirer de temps en temps en des Hermitages, renfermés dans la clôture du Monaſtere.

Sainte Roſalie, qui ſelon les apparences eût été Carmelite Théreſienne, s'il y en eût eu alors;

embraſſa la vie Anachorétique dans toute ſa rigueur. Elle choiſit pour ſa demeure, une caverne du mont *Pellegrino* près de Palerme, & ce fut là qu'elle vécut auſſi ſéparée du monde qu'elle eût pu faire dans les déſerts de la Thébaïde. Les Tableaux, les inſcriptions, la tradition populaire ſont les ſeuls monumens dont on ait pu ſe ſervir pour compoſer ſon hiſtoire. Les reliques de la Sainte, furent découvertes en 1624. Jannetin Doria, alors Archevêque de Palerme, ordonna tous les examens néceſſaires pour la vérification de ces reliques, avant que de les expoſer à la vénération des fidéles. Il étoit de la ſageſſe de l'Egliſe de procéder par toutes les informations, qui ſont d'uſage, à la canoniſation des Saints ; & il eſt auſſi de ſa ſageſſe de verifier les reliques des Saints même canoniſés, pour prévenir bien des abus, qu'il ſeroit difficile d'éviter, ſi l'on n'uſoit pas de

ces précautions. La Sicile qui étoit affligée de la peste ne douta pas qu'elle n'eût été délivrée par l'intercession de la nouvelle Sainte à qui l'on eut recours dans toute l'Isle pendant la contagion.

On voit ici les inscriptions, & les divers Tableaux qu'on a mis en œuvre. On a aussi gravé les plans des Grottes où la Sainte s'étoit retirée, avec tous les ornemens de Sculpture & d'Architecture dont la dévotion des Fideles les a embellis. Cette ardeur pour la gloire de son culte marque en quelle vénération elle est dans la Sicile. Mais les contestations qui se sont élevées en cette Isle entre les Moines de saint Benoît & de saint Basile, n'en sont pas une moindre preuve; les Religieux de ces deux Ordres ont prétendu, chacun pour le sien que sainte Rosalie avoit commencé d'abord par la vie Monastique, & qu'après s'y être établie solidement dans la

pratique des vertus propres de cet état, elle avoit pris la résolution de mener la vie Anachorétique pour parvenir à la plus haute perfection. On a écrit de part & d'autre, & l'on ne s'appuie que sur des conjectures & des vraisemblances. On n'attend pas de nous que nous rendions compte de ces ouvrages trop peu intéressans pour le public.

L'opinion commune est que sainte Rosalie a vécu dans le douzième siécle & qu'elle est morte environ l'an 1160. Cette époque est du nombre de celles qui ne sont pas fixées bien exactement. On trouva avec les Reliques de la Sainte, plusieurs grains percés pour être enfilés comme des Chapelets, ce qui a donné lieu de penser que cette manière de prier devenue si célébre depuis saint Dominique, ne fut pas inconnue à Rosalie : on lui met dans plusieurs Tableaux un Chapelet à la main, ce qui n'est

peut-être fondé que sur l'imagination du Peintre, selon l'Auteur. Il n'est pas certain que les grains dont on a parlé soient des grains de Chapelet : de plus on ne veut rien ajouter à ce qui a été dit sur ce sujet dans les actes de saint Dominique au mois d'Août Tom. I.

La riche & fameuse Abbaye de S. Bertin est une excellente preuve des vertus de ce Saint. Il falloit qu'il fût dans une grande vénération, pour avoir engagé les peuples à honorer sa mémoire par de si rares monumens. Les circonstances du tems & du Pays y entrérent, si l'on veut, pour quelque chose : mais il est toujours vrai que, sans le mérite extraordinaire du saint Abbé, cette fondation n'eût jamais été, ou ne fût jamais devenue telle qu'elle est. Comme ce n'est pas cette sainteté qui est l'objet direct des Journaux littéraires, nous nous bornerons aux réfléxions critiques du P. Stilting.

il prétend que le P. Mabillon s'est trompé en attribuant la vie de S. Bertin à l'Abbé Folquin. Cet Abbé déclare lui-même dans son Epitre Dédicatoire aux Moines de S. Bertin, qu'il n'a point écrit les vies de S. Omer, ni de S. Bertin, ni de S. Winok, mais seulement la vie de S. Folquin, Evêque de Térouanne & il se plaint de ce qu'on avoit négligé la mémoire de ce Saint Prélat, pendant qu'on avoit travaillé à conserver celle des trois autres Saints. Le P. Mabillon n'est pas le seul qui s'y soit mépris. Mais comme il n'est question que de quelques Ecrivains, qui ne tiennent pas un rang considérable dans la République des lettres, on traiteroit peut-être de minuties peu intéressantes tout ce que nous en dirions : ainsi nous nous abstiendrons d'un plus long détail.

Le P. Stilting n'approuve pas l'éloge trop magnifique que Dom

Martene a fait de la Chronique d'Ipérius, Abbé de Sithiu, & qu'il a imprimé dans le troisiéme Tome de son trésor des Anecdotes. Cette Chronique est estimable, mais l'Auteur Benédictin lui donne un dégré de perfection & par conséquent d'autorité qui ne convient pas. Dans le tems où Ipérius la dressa, on ne sçavoit pas assez ni la chronologie ni les régles de la vraye critique pour qu'il ne se soit pas glissé bien des fautes en cet Ouvrage. Les Bollandistes ont inséré cet avis, afin qu'on ne soit pas surpris de les voir dans la suite contredire Ipérius, quand l'occasion s'en présentera.

On ne connoît pas exactement ni le jour de la naissance, ni le jour de la mort de S. Bertin, qu'on dit avoir vécu cent douze ans. On n'est pas mieux instruit de sa Généalogie. Ipérius prétend qu'il est aussi bien que S. Omer issu de la même maison que les Pepins &

Charlemagne. C'eſt ce qui ſera diſcuté quand on ſera parvenu au neuviéme jour du mois de Septembre, mais on déclare ici qu'on n'eſt pas convaincu de la parenté entre S. Omer & S. Bertin. Il n'eſt pas facile auſſi de déterminer le tems où S. Bertin quitta le Monaſtère de Luxeu pour venir exercer ſon zèle en Flandre. Ce qu'il y a de plus certain en cette matière, c'eſt que S. Bertin & ſes compagnons n'arriverent en Flandre que depuis l'Election de Saint Omer au Siége Epiſcopal de la Ville de Térouanne & quelques années avant la fondation du Monaſtère de *Sithiu*, c'eſt comme le Berceau de l'Abbaye de Saint Bertin.

Cette fondation eſt de l'année 648. & l'Epiſcopat de S. Omer commença environ l'an 637: c'eſt entre ces deux termes qu'on doit placer l'arrivée de S. Bertin & de ſes Compagnons en Flandre,

à la sollicitation de S. Omer, selon toutes les apparences. L'Auteur estime que ce fut environ 638. ou 640. Si l'on veut l'avancer ou la reculer un peu, il ne sera pas contesté pour une différence si legére. Comme il n'est pas d'une entiere certitude que S. Omer n'ait commencé d'être Evêque qu'en 637, & qu'il l'a peut-être été plutôt, on sera en droit d'avancer l'arrivée de S. Bertin en Flandre, selon qu'on avancera l'Episcopat de S. Omer.

Le P. Stilting auroit bien voulu ne rien dire du grand procès qu'ont eu dans ces derniers tems les Chanoines de S. Omer contre les Religieux de S. Bertin, mais ayant considéré que ce seroit s'écarter du plan de l'Ouvrage entrepris par Bollandus, son silence sur un Article si important, lui a paru une espece de prévarication.

Dans le cours de cette longue contestation entre deux Corps si

reſpectables, on a révoqué en doute l'authenticité de l'acte, par lequel S. Omer donne à S. Bertin & à ſon Monaſtére, l'Egliſe bâtie à l'honneur de la Ste Vierge, par lui & par les Moines en commun, pour y être inhumé avec eux. *Baſilicam communi opere ad corpora eorum, vel noſtrum quieſcenda ædificavimus in honorem genitricis Domini noſtri Jeſu Chriſti.* L'Ecrivain anonyme du Chapitre, produit en preuve de la ſuppoſition de l'Acte, la défenſe que S. Omer y fait aux Evêques ſes ſucceſſeurs & aux Archidiacres, de faire aucun feſtin dans l'étenduë du terrain du Monaſtère, s'ils n'y étoient invités par les Religieux. Cette clauſe, ſelon l'Ecrivain anonyme, ne convient pas à la ſainteté des Eccléſiaſtiques de ce tems. Le défenſeur auſſi anonyme de l'Abbaye de S. Bertin, cite des clauſes toutes ſemblables dans des privilèges non conteſtés, & qui ſont

sont de la même ancienneté. Les mœurs n'étoient plus si pures, que ces précautions puissent être regardées comme inutiles.

Une seconde preuve de la supposition de l'Acte de Donation, c'est qu'on y lit, que cette Eglise a été bâtie en commun par S. Omer & par S. Bertin, ce qui ne sçauroit se concilier avec une vie de S. Omer, où l'on assure que ce Saint bâtit cette Eglise avant l'arrivée de S. Bertin; mais il n'est pas si impossible qu'on le dit, de concilier ces deux faits. S. Omer bâtit d'abord une Eglise, qui n'étoit pas un édifice bien considérable; mais depuis l'arrivée de S. Bertin, les deux Saints travaillerent de concert, soit à construire une nouvelle Eglise, soit à augmenter celle qui étoit déjà faite. Ils y ajouterent un cimetière, & tous les bâtimens nécessaires dans un Monastère.

L'Ecrivain anonyme tire une

troisième preuve de faux, de ce qu'il est dit dans l'Acte, que cette Eglise avoit été bâtie pour la sépulture de S. Omer & des Moines de *Sithiu*. Il s'est persuadé que dans le septiéme siécle on n'inhumoit dans les Eglises que les personnes singuliérement dignes de cet honneur, comme les Martyrs, les Evêques, les Saints. L'Apologiste de la donation a réfuté facilement cette prétention en produisant des exemples du même tems & qui y sont tout contraires.

On attaque mal à propos l'acte par la datte qui est de la sixiéme année du régne de Clotaire III. On ne doute plus aujourd'hui que ce Prince n'ait regné beaucoup plus longtems.

Le P. Stilting qui ne remarque rien dans la substance de l'Acte par où il soit suspect, avoue que les souscriptions ne sont pas à couvert de la critique. Mais il prouve que l'Eglise bâtie à l'honneur de la Vierge, & qu'on nom-

me à préſent l'égliſe de S. Omer a été poſſédée par les Moines de Sithiu. Frodogiſe, de la famille de Charlemagne, Chancelier du Palais Impérial, Chanoine ſéculier, Abbé de S. Martin de Tours, obtint de l'Empereur Louis, l'Abbaye de Sithiu, dont il fut le onziéme Abbé. Ce fut lui qui mit par voye de fait les Chanoines en poſſeſſion de l'Egliſe de la Vierge. Folquin Evêque de Térouanne, convaincu de cette injuſtice reſtitua par une tranſaction à l'Abbé Hugues & à ſes Religieux une partie des droits dont on les avoit dépouillés. On n'examine pas combien de tems cette tranſaction fut obſervée.

Les Princes Ruſſes, Boris & Gleb ou Hlib, qu'on nomme auſſi Romain & David, ont donné lieu à la docte diſſertation du P. Stilting, ſur l'origine du Chriſtianiſme dans la Ruſſie. Il y a recherché très-ſçavament ſi ces peuples ont puiſé leur créance dans une

ſource empoiſonnée ; s'ils ont été Hérétiques & Schiſmatiques dès les commencemens , ou s'ils n'ont été infectés du Schiſme & de l'Héréſie que dans la ſuite. Cette diſſertation eſt à la tête du préſent volume , & il en a été parlé dans le premier extrait. Il étoit juſte de ne pas oublier ces deux Princes dans le corps de l'ouvrage.

Le culte religieux qu'on rend à ces deux freres dans la Ruſſie eſt très-ancien. Dlugloſſ Ecrivain du quinzième ſiécle , dit à l'année 1005. qu'on les honore comme des Martirs, & qu'on leur attribuë pluſieurs miracles. La difficulté eſt de ſçavoir ſi ce culte a commencé par les Catholiques ou par les Schiſmatiques. S'il a commencé par l'autorité de George I. cinquiéme Métropolitain de Ruſſie & Ruſſien lui-même , comme le rapporte Ignace Kulczynski dans ſon livre *Specimen Eccleſiæ Ruthenicæ* , ce Métropolitain étoit Catholique

& par conſéquent on ne ſçauroit douter raiſonnablement de la Catholicité des deux Princes. Quant à leur Martyre, il eſt certain qu'ils finirent par une mort violente & par les mains des aſſaſſins que Suatopelk leur frere avoit engagés à commettre ce crime : mais il n'eſt pas auſſi certain que c'ait été en haine de la foi. Cependant puiſqu'on ne peut pas prouver auſſi que ce n'eſt pas en haine de la foi, il eſt de l'équité de les laiſſer en poſſeſſion du glorieux titre de Martyrs. On met leur mort à l'année 1015.

Les Bollandiſtes s'attachent volontiers à l'explication de quelques endroits de l'Ecriture, quand l'occaſion s'en préſente naturellement. Ils en ont eu une très-favorable au ſixième jour de Septembre, où l'on célebre la Mémoire du Prophéte Zacharie. Il eſt queſtion de ſçavoir, ſi c'eſt de ce Prophéte que J. C. dit dans

l'Evangile, qu'il fut tué entre le Temple & l'Autel, ou ſi c'eſt de quelqu'autre Zacharie : car il y en a pluſieurs dont il eſt fait mention dans l'Ecriture. Les Peres ſont partagés en trois ſentimens ſur ce point, & les Modernes y en ont encore ajouté deux autres. Le P. Stilting prétend qu'il eſt plus probable que J. C. a parlé de Zacharie l'onzième des petits Prophètes. Le Sauveur nous donne deux marques pour diſcerner des autres Zacharies, celui dont il reproche la mort aux Juifs. Il fut tué entre le Temple & l'Autel & il étoit fils de Barachie.

S. Jérome exclut Zacharie l'onzième des petits Prophètes, parceque nous n'apprenons pas dans les Livres Saints qu'il ait été tué entre le Temple & l'Autel ; & il ajoute que du temps de ce Prophète, à peine reſtoit-il quelques ruines du Temple. On répond au S. Docteur, qu'on commença de rebâtir le Temple, la ſeconde an-

née de Darius fils d'Hystaspe & que la sixième année du même régne l'ouvrage fut achevé. Le Prophète Zacharie vécut & prophétisa du moins jusqu'au neuvième mois de la quatrième année de ce Prince : l'Auteur l'a prouvé ; ainsi rien n'empêche que ce Zacharie, qui d'ailleurs est fils de Barachie, ne soit celui qui ait été tué entre le Temple & l'Autel. Il y a beaucoup plus d'apparence que ce meurtre fut fait pendant qu'on rebâtissoit le Temple, qu'après qu'il fut achevé : car alors, la Dédicace ayant été faite, il n'y avoit plus que les Prêtres à qui il fut permis de se tenir entre le Temple & l'Autel, tous les autres en étoient exclus. Il paroît certain que c'est de l'Autel, qui étoit devant le Temple proprement dit, que J. C. a parlé.

Le silence de l'Ecriture sur la mort du Prophète Zacharie n'est pas une objection considérable,

puiſqu'on n'y trouve pas auſſi la mort d'Iſaïe, de Jérémie, d'Amos, ni de pluſieurs autres dont on ne doute pas qu'ils n'ayent été les victimes de leur zèle. S. Etienne ne reproche-t-il pas aux Juifs que leurs peres ont perſécuté & ont fait mourir tous les Prophétes qui leur prédiſoient l'avénement du juſte. *Quem Prophetarum non ſunt perſecuti Patres veſtri? & occiderunt eos qui pronuntiabant de adventu Juſti.*

De plus J.C. parle d'un Prophéte nommé Zacharie, & parmi tous les autres de ce nom, il n'y en a aucun qui ait exercé dans le ſens propre ce miniſtére. L'Auteur réfute enſuite les autres ſentimens tant anciens que modernes, & plus particuliérement celui de Tillemont adopté par le P. Calmet: mais la loi de la briéveté nous arrête.

Le P. Stilting montre en pluſieurs endroits de ce volume cette ſagacité ſi rare & ſi neceſſaire aux vrais critiques.

ARTICLE CXLIV.

LA THEORIE ET LA PRATIQUE du jaugeage des Tonneaux, des Navires, & de leurs ſegmens par le P. Pezenas de la Compagnie de Jeſus, Profeſſeur Royal d'Hidrographie à Marſeille. 1749. Vol. in octavo pp. 329.

IL eſt heureux qu'un Auteur conſacre ſa capacité & ſon talent pour une ſorte d'ouvrage, qu'il eſt utile de perfectionner. Le jaugeage eſt une opération intéreſſante pour l'Etat & pour les Particuliers ; opération journaliere & univerſelle qui a lieu à touts les inſtans du jour & de l'année, à toutes les Portes de Ville, & dans tous les Ports de Mer ; Opération malgré cela, peu exacte, & ſur laquelle on n'a peut-être pas de régle bien ſûre juſqu'ici.

CepCependant comme la pratique va toujours, & qu'abſolument les inconvéniens qui y ſurviennent, ne ſont pas d'une nature différente de ceux qui ſurviennent dans toutes les affaires de la vie, peut-être encore vaudroit-il mieux laiſſer les uſages reçus en poſſeſſion d'un mélange de bien & de mal qui s'y rencontrent, ſans doute néceſſairement. Les affaires de Pratique doivent aller un peu aiſément, & jamais on ne pourra réuſſir à rendre d'habiles gens, les Jaugeurs de profeſſion.

Quand on ne feroit que les empêcher de ſe négliger dans leurs fonctions, encore ſeroit-ce un ſervice important rendu au Public. Les diſcuſſions des Sçavans en ce genre peuvent avoir ce bon effet. Il y a environ trente ans que cette matière fut agitée à l'Académie, & que Meſſieurs de Mairan & Varignon, la traiterent comme à fond du côté de la théorie & de la pra-

tique. Monſieur de Mairan nous paroît dans le Mémoire qu'il donna en 1721, s'être ſurtout fort rapproché de la pratique, & nommément de la ſimplicité & de la facilité que ſur toutes choſes elle doit avoir.

Demander pourquoi ſa méthode n'a pourtant pas eu lieu peut-être dans tous les Ports, dans tous les Bureaux, ce ſeroit demander pourquoi on peut penſer bien & faire mal, ſurtout lorſque celui qui penſe bien & celui qui fait mal ſont deux perſonnes fort diſtinctes ; ou pourquoi de vieux uſages tiennent ferme contre les meilleures raiſons ?

Enfin il eſt toujours bon que le P. Pézenas qui a été à portée de bien étudier la matière dans le Port de Marſeille, non content d'avoir donné en 1742. un bon ouvrage de pratique ſur le Jaugeage, en donne un nouveau un peu plus étendu en 1749. où en remontant à la theo-

rie la plus abſtraite de la choſe, il en tire de nouvelles perfections pour la pratique, dont les Praticiens profiteront toujours, quand ce ne ſeroit qu'en ſe rendant, comme nous avons dit, plus vigilans, plus ſoigneux & de plus en plus exacts dans leurs fonctions de routine & d'emploi.

La queſtion du Jaugeage eſt après tout difficile, & mérite l'intervention de toutes ſortes de Sçavans. La forme ronde & irréguliere des tonneaux, des vaiſſeaux même & puis le défaut de rempliſſage, en font la grande difficulté. Cela donne des figures circulaires ou courbes & bizarrement courbes à meſurer, à quarrer.

Car c'eſt la quadrature même du cercle, qu'il faut affronter comme de droit fil dans cette opération. Dans l'uſage on quarre le cercle aſſez à peu près. Mais cela même ne laiſſe pas de rendre le Jaugeage ſpécialement difficile dans la pratique. Dans la théorie & pour

un Geometre la difficulté devient d'un degré ſuperieur de difficulté, n'étant gueres honnête pour un Sçavant de profeſſion de ne s'en tirer, comme les gens Méchaniques de routine & d'expédition, que par des à-peu-prés.

Il n'y a pas de honte cependant à s'en tirer comme Archimede, & comme des milliers de Sçavans qui n'ont eu d'autre défaite juſqu'ici. Képler étoit un fort habile homme, un grand Aſtronome, un ſçavant Geometre; il a avoué ſans façon depuis 200 ans que ſa ſcience étoit en défaut à cet égard, *ſcientia deeſt.*

Képler avoit même monté ce Problême comme d'un dégré plus haut, en demandant aux Géométres la meſure, la quadrature, ou la cubature de toutes ſortes de ſegmens & portions des figures Phyſiques d'un citron, d'une olive, d'une prune &c. Car voilà ſon Problème: *Problema Geometris propoſitum: inda-*

gare proportionem segmentorum citrii, olivæ, pruni aut fusi, factorum plano axi parallelo.

C'est ce Problème ainsi élevé par Képler jusqu'au Physico-Geométrique que le P. Pezenas entreprit de résoudre dès son ouvrage de 1742, de le résoudre pratiquement sans doute, mais d'une pratique dont il donne la théorie & les principes Geométriques & démontrés dans le nouvel ouvrage dont nous parlons.

Cet Ouvrage est plein de Géométrie, & nommément de calcul infinitésimal, dont les résultats ne sont pourtant que des approximations pratiques par des séries infinies qu'on ne peut intégrer, ou par des intégrations hypothétiques, c'est-à-dire, qui supposent la quadrature du cercle, comme Archimede & Képler avoient été obligés de la supposer. C'est toujours une gloire de se maintenir comme dans le niveau de deux

auſſi grands Géomètres que ceux-là, & de tous ceux qui les ont ſuivis & nous ont précédés.

Toute cette première Partie théorique de notre ſçavant Auteur conſiſte en 13. Problêmes, dont le premier porte cet énoncé en titre. *Trouver la ſolidité du conoïde parabolique tronqué & de ſes ſegmens.* Comme ce Problème, dans ſa réſolution approchée ou hypothétique, contient tout le fonds, le détail même de la méthode générale de l'Auteur, nous l'allons indiquer.

Cet Auteur propoſe une portion de parabole ſans ſommet, & la fait tourner autour de ſon axe, ce qui lui donne un paraboloïde tronqué. Il coupe d'un ou même de deux plans parallèles à l'axe ce paraboloïde, ce qui forme deux ou trois ſegmens parallèles entre eux. Il prend enſuite l'élément différentiel du conoïde tronqué & non tronqué : & l'expreſſion de cet

élément revenant à la derniere formule de la quadrature des courbes de Newton, il en trouve par-là l'intégrale.

Otant ensuite du tout la partie, & de cette partie d'autres parties, il évalue les divers segmens qu'il convertit en séries autant qu'il le veut. Voilà la manière générale & particulière qu'il suffit d'indiquer aux Géomètres, & qu'il seroit inutile d'expliquer à ceux qui ne le sont pas.

Le Problème second trouve la solidité du Conoïde elliptique & de ses segmens par la même méthode & avec le même succès, d'une résolution hypothétique ou d'approximation. La Géométrie n'en permet pas davantage jusqu'ici. Qui doute qu'on ne puisse en Géométrie, surtout depuis les nouveaux calculs, & qu'on n'ait même pu du tems de Képler & même d'Archimede, trouver par hypothèse & par approximation

(pratique plutôt que théorique) la proportion de toutes sortes de segmens de figures Géométriques, Physico-Géométriques même.

Le P. Pézenas applique le calcul intégral au cone tronqué & à ses segments, au fuseau parabolique tronqué, au Paraboloïde & à l'Hiperboloïde quelconques, au Sphéroïde, aux Conoïdes même à base elliptique. Les trois derniers Problèmes s'appliquent nommément aux tonneaux. Le dernier même promet de *trouver la solidité de tous les tonneaux par la seule dimension de leurs longueurs & diametres, sans aucun calcul & sans ouvrir la bonde.*

Ce seroit bien là ce qu'on aimeroit surtout dans l'usage & la pratique. Mais l'Auteur qui est encore dans sa Partie théorique, nous flatte peut-être trop de nous dispenser du calcul. Le calcul lui est si familier qu'il ne peut s'empêcher au moins de le supposer,

& d'en glisser même par-ci par-là quelques traits.

Le P. Pézenas l'a bien senti, que cette premiere Partie étoit toute hors de la portée des Jaugeurs de Profession, de métier méchanique & de routine, & qu'il falloit enfin une bonne partie pratique pour le Jaugeage, & pour les Jaugeurs. En ce genre il ne trouve rien de mieux, dès l'introduction même de cette pratique, que la Jauge diagonale, qui paroît en effet prendre d'un seul coup les 2. ou 3. dimensions, longueur & largeur ou profondeur du tonneau, mais qui n'en prenant pourtant que deux, & étant du reste fort équivoque, à cause que la même diagonale peut faire face à une infinie diversité de côtés respectivement variés, n'est pas goûtée des Géomètres.

Cependant comme elle est fort simple, *les Géomètres*, dit l'Auteur, *ne devroient rien oublier pour*

la rectifier, & pour l'appliquer à tous les tonneaux de différente espèce, d'autant plus que les tonneaux d'un même Pays sont ordinairement à peu près semblables.

» C'est ce qu'a exécuté, conti-
» nue l'Auteur, le R. P. Grégoire
» Marchand, Religieux du Tiers-
» Ordre de S. François, & Mem-
» bre de l'Académie des Beaux
» Arts de Lyon. Il a trouvé le
» moyen d'appliquer la même
» Jauge diagonale à toutes sortes
» de tonneaux, en y joignant un
» petit arc de cercle avec un fil
» à plomb, ou en faisant passer
» la Jauge par le centre du même
» arc renversé sans l'embarras du
» fil à plomb. Ce fil ou cette jau-
» ge marquera au Jaugeur la quan-
» tité des pots ou des pintes, qu'il
» doit soustraire de la capacité in-
» diquée par la longueur de la
» jauge diagonale, lorsque le
» tonneau n'est pas semblable à ce-
» lui qui a servi de principe à la

» division de cette jauge. Si le fil » ou la jauge tombe sur zero, le » tonneau est semblable au ton- » neau primitif, & la jauge dia- » gonale en donne exactement la » capacité. Si le fil tombe sur 1. » 2. 3. 4. &c. il faut toujours re- » trancher de chacune des grandes » mesures indiquées par la jauge » 1. 2. 3. 4. &c. petites mesures » du pays. »

Le P. Pézenas explique cette jauge plus au long ; il en tire des régles d'usage, les applique à des exemples, explique aussi la jauge Lyonnoise, & fait connoître les défauts des deux. Il parle ensuite des Géomètres dont *plusieurs ont prétendu réduire le demi tonneau au cône tronqué*. Il fait voir l'inconvénient du trenchant des deux cones adossés par la base.

D'autres ont cru la courbure des douves elliptique. L'Auteur observe que les cerceaux dont le tonneau est relié, ne tiendroient

pas sur la courbure trop convexe de l'Ellipse, *à moins*, dit-il, *que cette Ellipse n'approchât beaucoup de la Parabole.* Car il tient à cette Parabole tronquée qui semble pourtant avoir l'inconvénient d'un trenchant anguleux comme les cônes adossés.

» M. Camus dans les Mémoires » de l'Académie Royale des Sciences de 1741, trouve que le Co- » noïde parabolique doit être re- » jetté, parce qu'il a le défaut » de représenter comme le ton- » neau, comme s'il étoit tran- » chant par le cercle du milieu, & » il pense qu'une douve qui auroit » la courbure d'une tête de Para- » bole dans sa partie moyenne qui » répond à la moitié du tonneau, » & qui seroit droite dans les deux » parties restantes du côté des » fonds, seroit plus approchante » que toute autre de la vraye fi- » gure du tonneau.

Parmi cette diversité de figures

Géométriques, à chacune desquelles l'Auteur trouve des inconvéniens, à celle-ci même qui nous paroît bien plus près du vrai que le Paraboloïde tronqué & double, nous sera-t'il permis d'indiquer que si c'est la figure Géométrique la plus approchante du vrai qu'on aime à se représenter ici, rien ne nous paroît plus ressemblant à ce vrai ; & à la figure la plus ordinaire de toutes sortes de tonneaux, que la Conchoïde, soit celle de Nicoméde, soit quelqu'une des Newtoniennes, qui sont plus maniables, étant d'un dégré moins élevé.

Le degré même n'y fait rien, au moins pour des Géomètres : c'est à eux de voir si la courbe la plus vraye, n'est pas la meilleure aussi, c'est-à-dire celle dont on peut tirer les meilleures régles de pratique & d'approximation usuelle. Le bon de la Conchoïde est que renflée naturelle-

ment au milieu comme les tonneaux, elle a par ſa double infléxion naturelle, à peu de diſtance du renflement une concavité extérieure très-faite exprès, ce ſemble, pour retenir les cerceaux fortement engagés aux extrémités du tonneau. Il ſeroit heureux, pour la ſatisfaction au moins de l'eſprit, de concilier tout avec une courbure ſimple; ſimple diſons-nous avec tous les Géomètres, parce qu'elle eſt continuë & unie.

L'introduction du P. Pézenas ne parlant que des tonneaux, eſt ſuivie d'une remarque tout auſſi étenduë *ſur le jaugeage des Navires.* Il y diſtingue deux ſortes de jaugeages. L'un modéré, établi pour la perception des droits du Roi; l'autre rigoureux, mais néceſſaire pour aſſurer les droits des Particuliers, Propriétaires ou autres. Le premier eſt parfait, & il n'y a pas à rafiner ſur ſon plus ou moins d'exactitude Géométri-

que ni autre. Dès que le Roi veut modérer ses droits, il n'y a qu'à remercier Dieu de ce qu'il a toujours donné à la France de bons Rois, des Rois très-chrétiens, très-humains, très-populaires.

Réellement la jauge du Roi supposant en apparence les deux tiers du vaisseau remplis, ce qui seroit peut-être trop fort, rabat tout d'un coup presque trop de cette force, en donnant au tonneau de mesure 42. pieds cubes de latitude pour 2000 livres pesant; tandis que de fait il n'en occupe que 28. Comme dans tout ceci on a beau faire, qu'on n'évitera jamais les inconvéniens d'une construction arbitraire, ou faite à demi au hazard, & qu'on ne parviendra par conséquent jamais à une régle bien précise de jaugeage, peut-être feroit-on mieux dans l'usage d'adopter la Régle du Roi, le modéré étant en toutes choses humaines la vraye régle; & le

summum

summum jus, quoiqu'en paroisse penser notre Auteur, n'étant bon qu'entre Géometres, & ne pouvant ailleurs que multiplier les procès & les rendre interminables.

Le Pere Pézenas convient que, *dans ce cas de contestation, il faut donc recourir à la méthode de M. de Mairan*, qui est en effet géométrique & rigoureuse, mais d'une géométrie & d'une rigueur simple, à la portée de tout Géomètre qu'on peut prendre à titre d'Expert pour terminer tout procès fait ou à faire sur cette matière.

Nous ne voyons pas même en quoi *il faut perfectionner cette méthode*, ainsi que notre Auteur le dit, ni même en quoi il l'a perfectionnée *dans les Problèmes.* Le parfait de la Méthode de M. de Mairan est d'être d'une Géométrie simple. Il n'est pas parfait, ni même raisonnablement bon, d'ou-

vrir une grande bouche pour souffler, dit-on, dans un petit chalumeau, ni pour jouer d'une flute douce ou autre. Et puisque nous devons être impartiaux & modérés nous-mêmes, le calcul intégral, loin de perfectionner, rendroit les procès du jaugeage interminables dès le premier pas, n'étant pas possible ni raisonnable d'exiger que ni Experts ni Juges en matière de jaugeage, sçachent le calcul intégral, qui du reste n'est qu'une approximation idéale d'une mesure que le moindre Géomètre (on en trouve dans tous les Ports) peut prendre d'aussi près qu'il veut par la méthode de M. de Mairan qui se prête à toutes les approximations.

Le seul défaut que le P. Pézenas y trouve est qu'il *ne pense pas qu'elle soit assez expéditive pour l'usage commun, ni qu'elle soit pratiquable par ceux &c.* Nous sommes au contraire fort persuadés que dès

qu'on voudra de l'exactitude, c'est la plus expéditive de toutes; que c'est même dans l'usage, celle à laquelle on a recours en dernier ressort, de mesurer pièce à pièce, par grands & par petits morceaux.

Enfin, notre Extrait étant déjà assez long sur un livre qui absolument ne l'est pas lui-même pour l'étenduë, mais dont nous estimons le poids & la valeur, la partie pratique du P. Pézenas roule encore sur des problèmes dont nous nous contenterons de donner l'énoncé.

» Probl. 1. Jauger les navires » pour l'usage commun, & relati» vement à la perception des » Droits des Souverains, par une » méthode très-courte, très-facile » & suffisamment exacte. «

» Prob. 2. Construire & diviser » une jauge, propre à mesurer la » charge des Navires, beaucoup » plus exactement qu'on ne le fait » par la méthode générale du Prob. » premier.

» Prob. 3. Jauger les Navires ; » dont la figure approche fort » de l'Ellipſoïde tronqué. «

» Prob. 4. Jauger les Navires ; » dont les coupes horizontales & » verticales approchent fort de » l'Ellipſe. »

Les Problèmes ſuivans jaugent les Navires dont les coupes approchent ou n'approchent pas, plus ou moins, de l'Ellipſe ou de la Parabole.

» Probl. 9. Trouver promptement & auſſi exactement qu'il » eſt néceſſaire pour le commerce » ordinaire, la capacité d'un ton- » neau, par la nouvelle jauge dia- » gonale ſans aucun calcul, »

Les Problèmes qui ſuivent perfectionnent l'uſage de cette jauge diagonale & de la jauge Lionnoiſe.

Le Probl. 17. trouve par la jauge ordinaire la capacité des cuves & chaudieres dont le fond eſt ſphérique ou concave. Le 18. la capa-

cité des cones. Le 19. trouve par une table des ſegmens, la quantité de liqueur qui manque dans un tonneau. Enfin le 20. trouve la capacité totale des tonneaux en ne ſe ſervant que d'une régle diviſée en parties égales.

En général on trouve dans ce Livre tout le néceſſaire abſolu, & tout le ſuperflu, honnête s'entend & ſçavant, d'un bon ouvrage ſur le ſujet propoſé. Mais pour les navires nous croyons que la méthode de M. de Mairan eſt la plus ſimple, la plus géométrique, la plus expéditive (à tout prendre) dans l'uſage général, & que ſi elle n'eſt pas adoptée dans la Pratique, c'eſt parce qu'elle a droit de l'être préférablement à toute autre. Eſt ce là un paradoxe ? Nous le croyons littéralement une pure vérité. Pour les tonneaux mêmes, nous la croyons la ſeule méthode propre à terminer tous les différends, & la ſeule à laquelle dans l'uſage

on a recours par voye de fait dans toutes sortes de jaugeages.

ARTICLE CXLV.

NOUVEAU THEATRE François. François II. Roi de France en cinq Actes 1747. 8°. pag. 150. sans la préface.

CEt ouvrage qui nous avoit échapé en 1747. mériteroit d'être rappellé dansnos Mémoires, quand il seroit d'une datte plus ancienne. M. le Président Hénault qui en est l'Auteur, fonde ici une sorte de nouveau genre dans notre Littérature. En lisant les piéces de Shakespear, le premier des Tragiques Anglois, il a conçu que cet Auteur, ennemi de toutes les régles, ne présentoit sur la sçène que des morceaux d'Histoire, auxquels il donnoit le feu & la vie de l'action Dramatique.

Cette manière, capable après

tout, de plaire & d'instruire, se trouve souvent dégradée par les episodes, les licences, les incongruités qu'entasse Shakespear. Mise en œuvre par un homme de goût, tel qu'est M. le P. H. elle ne peut que paroître avec tous ses avantages. Ce n'est ni une Pièce Dramatique ni une Histoire; c'est le regne d'un de nos Rois, présenté par Scènes; ce sont les personnages de ce tems-là qu'on fait raisonner, s'intriguer, négocier, agir en un mot l'un après l'autre. Imaginez le célèbre le Brun, qui partage en Tableaux les exploits d'Alexandre & qui peint ici la Bataille d'Arbelles, là le passage du Granique, d'un autre côté la défaite de Porus, ailleurs le triomphe du Monarque conquérant: Ou bien figurez-vous Rubens qui distribue dans une Galerie de Peintures, toute la vie de Marie de Médicis; c'est peut-être une image assez fidèle du François II. que nous annonçons, excepté

pourtant qu'il se trouve ici plus d'ame & d'expression, que le pinceau n'a pu en répandre sur la toile de nos Artistes.

Ce regne de François II. a été choisi comme un des plus courts qui soyent contenus dans l'Histoire, & comme un des plus féconds en grands hommes, en manœuvres politiques, en événements considérables. l'Auteur prévient le public sur la nouveauté des personnages, & il enhardit, par des exemples, tous ceux qui voudront suivre la carrière où il s'engage. » Est-» ce, *dit-il*, que le Cardinal de Lor-» raine & le Duc de Guise médi-» tant la perte du Prince de Condé, » ne sont pas aussi intéressants que » les confidents de Ptolomée déli-» bérant sur la mort de Pompée ; » est-ce que Catherine de Médicis » ne vaut pas bien la Cléopatre » de Rodogune & l'Agrippine de Néron ? &c.

Au reste rien d'étranger, rien

d'imaginé à plaisir dans les Scènes qu'on expose aux yeux du Public. Tous les Acteurs * y parlent dans leur caractère & suivant ses intérêts que nous leur connoissons. Des Pro-

* Les voici tous de suite.
Catherine de Médicis.
Le Roi de Navarre.
Le Prince de Condé.
Le Duchesse de Montpensier.
Le Cardinal de Lorraine.
Le Duc de Guise.
La Duchesse de Guise.
Le Duc de Nemours.
Le Connêtable de Montmorenci.
Le Chancelier Olivier.
Le Maréchal de S. André.
Le Maréchal de Brissac.
L'Amiral de Coligni.
Dandelot.
Luc Gauric.
La Trousse, Prévôt de l'Hôtel.
La Roche-du-Maine.
Brichanteau de Beauvais.
Marillac } Avocats au Parlement.
Avenel
Un Huissier du Cabinet de la Reine.
La Mare, Valet-de Chambre du feu Roi.
Un Ecuyer de la Duchesse de Guise.

testans s'y expriment avec témérité, mais; reprend M. le Pres. H. *On ne doit pas en être surpris, c'est leur langage, que le Lecteur réfuteroit bien de lui-même; & j'ai grand soin de le détruire par les choses que je fais dire aux personnages orthodoxes & autorisés; tels que le Chancelier Olivier & autres.* Cette observation tout-à-fait sage ne doit point échaper au Lecteur, & il est à propos qu'il la rappelle en plusieurs endroits de cet ouvrage.

Parmi les 23. Acteurs qui paroissent ici, il n'en est qu'un qu'on puisse regarder comme episodique. C'est Luc Gauric fameux Astrologue, ou *soi disant* tel. Il vivoit au XVI. siécle, mais il n'est jamais venu en France : on le fait néanmoins converser, au second Acte de cette Pièce, avec Catherine de Médicis, Princesse assez prévenuë de superstition, pour n'être pas déplacée dans une Scène vis-à-vis

d'un Aſtrologue Italien. *

Quoique l'ouvrage de M. le P. H. ne ſoit pas une tragédie dans les formes, & qu'elle n'obſerve ni les unités d'action, de tems, de lieu; ni tout l'appareil des autres régles que preſcrit Ariſtote, elle a pourtant un objet, un but général qui eſt la *jalouſie des Princes du Sang contre Meſſieurs de Guiſe, qui s'étoient emparé du Gouvernement de l'Etat ſous le regne de François I I.* C'eſt à peu près comme dans les Tableaux dont nous parlions il n'y a qu'un moment; toutes ſé-

* Sur ce Luc Gauric nous aurions deux obſervations à faire. 1°. M. de Thou dit expreſſément qu'il mourut le 6. de Mars 1559. par conſéquent plus de quatre mois avant le Roi Henri I I. 2°. le même Hiſtorien aſſure que cet Aſtrologue avoit prédit la mort funeſte de ce Monarque. C'eſt tout le contraire; il avoit prédit que Henri I I. vivroit 70. ans moins deux mois. *Voy. Gaſſendi qui rapporte ſes paroles.*

parées, toutes parfaites chacune en leur genre que paroissent ces piéces de Peinture, elles ne laissent pas de se rapporter à un dessein total qui est d'une part les Conquêtes d'Alexandre, & de l'autre la vie ou l'Histoire de Marie de Médicis. Mais entrons dans ce nouveau Théâtre vrayement digne d'augmenter l'Empire de Melpomène, sans diminuer celui de Clio.

Le premier Acte présente la Cour de François II. immédiatement après la mort du Roi Henri son pere. C'étoit le tems des mouvemens politiques, des intrigues, des projets capables de faire connoître la diversité des esprits. Chacun se montre ici comme sous sa livrée particuliére. Le Connétable de Montmorenci parle en vieux Courtisan, jaloux de retenir la considération que lui avoient acquis son âge, ses services, ses dignités. Le Maréchal de S. André est un Militaire que le présent

détermine, & sur qui le plaisir a bien autant d'empire que le devoir. Le Prince de Condé est une ame fiére, incapable de plier sous la volonté des Guises. Ceux-ci, c'est-à-dire le Duc & le Cardinal, ne paroissent pas encore, non plus que le Roi de Navarre Antoine de Bourbon ; mais on crayonne les premiers traits de leur caractère. Le Duc de Guise est d'une adresse qui sert plus à son ambition que la vivacité du Cardinal son Frère. Le Roi de Navarre est d'un *courage inutile qui ne passe point du cœur à l'esprit*; d'un courage, qui *ne fait point agir*, ou qui *fait agir trop mollement*.

Mais le personnage qui se développe le mieux est celui de la Reine Catherine de Médicis mére de François I I. & des deux autres Valois qui regnèrent après lui. Le Connétable de Montmorenci la peint d'abord de ces couleurs : » » C'est un esprit vaste & profond,

» une ame ferme & indomptable, » & qui malgré ſa roideur, ſçait ſe » plier & prendre toutes les for- » mes qui lui ſont utiles; elle a » les qualités de toutes les ſitua- » tions où elle ſe trouve, & l'ambi- » tion de tous les états. » Frivole & enjouée ſous François I. ſouple & complaiſante à l'égard de Henri II. aujourd'hui *vous l'allez voir appliquée, ſérieuſe, abſolue, ja- louſe de l'autorité, haute, ou affa- ble ſelon ſes beſoins, renfermée dans elle ſeule, ayant l'air de ſe livrer, & échappant tout à coup. Seigneur, je la connois, elle ne m'a jamais trompé &c.*

Cette Reine paroît enſuite & acheve elle-même ſon Portrait. C'eſt ſurtout dans la Scène VI, que ſont les grandes touches. On y place Catherine avec la Ducheſ- ſe de Montpenſier, & celle-ci inſiſ- tant beaucoup ſur la grande puiſ- ſance de Meſſieurs de Guiſe, la Reine dit: » Eh bien, Ducheſſe,

» nous verrons. Si Messieurs de Guise
» me causent trop d'embarras, il
» faudra se rejetter du côté du Prin-
» ce de Condé; & au pis aller, en
» balançant les uns par les autres,
» & en leur donnant de la jalou-
» sie tour à tour, je les affoiblirai
» mutuellement, & mon autorité
» s'accroîtra de leur division. Qu'ils
» se gardent tous d'irriter Médicis,
» il leur en couteroit cher pour me
» connoître. A armes égales, je
» ne serai que Politique; mais si
» l'on osoit me résister en face,
» Duchesse, l'Italie qui m'apprit
» l'Art de feindre, m'apprit aussi
» celui de me venger. »

Dans le second Acte trois Scènes très-remarquables : celle où les deux Guise, les Duc & le Cardinal, dévoient tout leur caractère; celle où la Reine tient Conseil sur les affaires de la Religion; celle où la même Princesse consulte Luc Gauric sur les destinées de la famille Royale. Il y a dans tout ceci

des traits vraiment Dramatiques. Gauric surtout faisant le Prophète dit des choses qui auroient un grand effet dans la bouche d'un Acteur. D'abord il annonce les regnes malheureux des quatre * Fils de la Reine Catherine ; & interrogé ensuite sur les aventures de la Princesse Marguerite qui fut depuis l'Epouse de Henri I V. il dit : » Marguerite ! .... Oh étran-» ge spectacle ! ..... Arrête Prin-» cesse infortunée ! Quel est le lit » nuptial où tu vas monter ! Les » furies éclairent cette fête avec » des Serpens enflammés! Des ruis-» seaux de sang environnent la » couche Royale ! Nuit horrible » où la mort veille au lieu de » l'Hymen! (*tout ceci fait allusion*

* François I I. Charles I X. Henri I I I. furent tous trois Rois de France ; le dernier, nommé Duc d'Alençon, fut couronné Duc de Brabant & Comte de Flandres.

au massacre de la S. Barthelemi qui suivit ce Mariage) » Margue-
» rite ! reveille-toi, sauve du moins
» ton généreux époux. Hélas il
» cessera bientôt de l'être, sans
» cesser de vivre, & je te vois sur
» la tête une couronne que tu par-
» tages avec une autre ! Cepen-
» dant, Madame, rassurez-vous
» pour elle; par un effet singulier
» de la bizarrerie de ces tems mal-
» heureux, je vois cette même
» Marguerite, au milieu de tant
» d'horreurs, accompagnée de plai-
» sirs : chose incroyable ! Aucun
» de ces évenements ne semble la
» regarder ; l'ambition trop occu-
» pée ailleurs ne songe point à el-
» le, & laisse son cœur en repos.
» Tandis que tout gémit, la seule
» Marguerite est tranquille, & cou-
» le sa vie dans les fêtes & dans les
» jeux. »

Le troisiéme Acte commence par une Sçène où la Roche-du-Maine discourant avec la Reine, appré-

cie au juste le mérite de Gauric. »
» C'est, *dit il*, un fort honnête
» homme . . . & le plus grand fou
» que je connoisse, qui n'a jamais
» menti, & qui n'a jamais dit un
» mot de verité . . . Comment cela
» se peut-il, repond la Reine?
» Parcequ'il est fou, reprend la
» Roche-du-Maine; qu'il voit tout
» ce qu'il veut & ce qu'il ne veut
» pas, & que son imagination se
» promène toujours hors de ce
» monde-ci. Cela est bientôt dit,
» ajoute la Reine; mais les prédic-
» tions qu'il a faites .. Il faut bien,
» replique la Roche-du-Maine,
» que sur la quantité il en réussisse
» quelque-une, & moi si je voulois
» m'en mêler je serois sorcier com-
» me un autre. »

Ceci est suivi d'un petit détail où ce Courtisan, toujours sur le ton de la plaisanterie, rabaisse un peu les exploits principaux du Duc de Guise; comme la défense de Metz & la prise de Calais. Sur-

quoi la Duchesse de Montpensier, un des personnages de la Scène, dit à la Reine : *Madame si on le laissoit faire, il diroit qu'Alexandre étoit un poltron & que César n'avoit point d'esprit.* Et la Roche-du-Maine repond : » Non, avec » votre permission, je ne dirois pas » cela ; mais je dirois que, si Ale- »xandre n'étoit pas mort d'une pleu- » résie, il seroit mort de mort vio- » lente ; & que César n'eut que ce » qu'il méritoit d'avoir voulu asser- » vir sa patrie, & s'emparer de la » suprême autorité ; parceque c'est » assez là comme finissent les hom- » mes avantageux qui veulent do- » miner les autres. »

La suite de cet Acte roule sur la conjuration d'Amboise dont on découvre l'intrigue & les circonstances. Il y a une Scène du Prince de Condé, & de l'Amiral de Coligni, où ce dernier, le plus honnête homme de sa secte, détourne le Prince d'entrer dans la

révolte. *Seigneur*, lui dit-il, *je n'entends que la voix du devoir, & cette voix m'apprend que tout sujet qui s'arme sans l'ordre de son Roi est un Rebelle.* Ce sentiment & une multitude d'autres également sages, font regretter le malheur d'un si grand homme, qui se perdit enfin par son attachement au Calvinisme.

Au IV. Acte on trouve trois nouveaux personnages, 1°. la Duchesse de Guise fille du Duc de Ferrare & de Renée de France, par conséquent petite-fille du Roi Louis XII. Cette Princesse étoit Catholique, mais elle n'approuvoit pas toutes les démarches de son mari & de son beau-frere le Cardinal contre les Sectaires. Il y a dans ce caractère quelque chose de fort intéressant, que nous ne pouvons faire sentir, autant qu'il seroit nécessaire 2°. Le Maréchal de Brissac : c'est un militaire décidé pour la Catho-

licité, ferme dans ses sentimens, bon serviteur du Roi, & attaché à Messieurs de Guise parcequ'il ne leur suppose que des intentions droites. 3°. Le Duc de Nemours Prince de la Maison de Savoye : on lui donne des inclinations pour la Duchesse de Guise, qu'il épousa en effet, quand elle fut veuve. Ces sentimens sont exprimés ici sans galanterie théâtrale.

Le recit des nouvelles révoltes du parti Calviniste occupe le reste de cet Acte.

Dans le V. La Scène est à Orléans, lieu destiné par le Conseil de François I I. à la tenue des Etats Généraux. On y voit le Prince de Condé détenu prisonnier, parce qu'il étoit entré dans la révolte des Religionaires ; l'empressement du Duc de Guise pour le faire condamner & exécuter à mort ; les incertitudes de la Reine sur le parti qu'elle doit prendre entre les

Princes du Sang & les Guiſes ; les agitations que cauſe la maladie du Roi, & les changemens que produit ſa mort dans la fortune du Prince de Condé & de ſon frère le Roi de Navarre. Il ne faut rien perdre de toute cette ſuite d'événements qui ſe préparent, s'amenent, ſe lient & ſe développent les uns les autres. Nous finiſſons par ce beau monologue où la Reine ſe repréſente la ſituation de la famille Royale & des affaires. » Le » Roi n'a que peu de jours à vivre, » tout ce que Gauric m'a dit ne » me ſort point de l'eſprit. Il ſemble qu'un mauvais genie développe à chaque inſtant ſes prédictions ; des Spectres ſans nombre m'obſédent toutes les nuits ; » je ne vois que des tombeaux & » des fleuves de ſang autour de » moi. Chere ombre de mon mari, » c'eſt vous ! . . . . Non, ce malheureux enfant ne pouvoit pas » vivre ; & ſi nos ſecrets ſont con-

» nus chez les morts, pourquoi
» m'accuſez vous ? . . . . Mais que
» dis-je, & quelle eſt ma foibleſſe ?
» Réveille-toi Médicis ; l'Etat eſt
» ta famille, & ſi François II.
» meurt, le Ciel l'aura permis pour
» ſauver la France des diviſions qui
» ſont prêtes à la déchirer : la ca-
» lomnie m'attaque en vain ; ja-
» mais, ſi on en croit le peuple,
» un Prince n'eſt mort de ſa mort
» naturelle ; mais ce peuple quand
» il aura ſenti ſes véritables inté-
» rêts, reconnoîtra qu'une mino-
» rité véritable vaut mieux qu'une
» majorité imaginaire. Cependant
» quel parti dois-je prendre ? »

ARTICLE CXLVI.

REMERCIMENT DES HABITANS de la Ville de Paris à Sa Majesté au sujet de l'achevement du Louvre 8°. pag. 15. M. DCC. XLIX.

LE Public a si bien reçu *l'Ombre du grand Colbert*, qu'il en résulte une vérité très glorieuse à notre siècle. Cette vérité, qui mériteroit d'être publiée dans toutes les Langues, c'est qu'on estime encore le zèle des bons Citoyens; c'est que le langage qu'inspire ce zèle trouve encore des protecteurs. En évoquant l'ombre du Ministre de Louis XIV. M. de la Font de S. Yenne s'est expliqué sur l'état présent de nos Arts, & de Paris qui en est le centre, avec une franchise pleine de noblesse. On a senti dans les touches de son pinceau une force d'expression dirigée par l'abondance

l'abondance des lumiéres & commandée par l'amour du bien public. Si les interlocuteurs du Dialogue, Paris, le Louvre, l'Ombre ont fait quelques plaintes, répandu, quelques larmes, commencé quelques critiques, tout a paru légitime à cause du grand intérêt qui les faisoit parler; & quel intérêt encore, celui d'honorer la patrie, de la rendre vénérable aux étrangers, d'immortaliser le siécle du Monarque qui fait notre bonheur.

Lorsque M. de la F. composoit son ouvrage, le Roi n'avoit pas donné ses ordres pour *l'achevement du Louvre*: objet si cher à toute la Nation. Il n'étoit encore question que de la place où la Statue de S. M doit être érigée. Mais comme on devine quelquefois les choses qu'on souhaite avec ardeur, la ville de Paris, un des Interlocuteurs, dans le Dialogue, avoit déja un pressentiment de ce qui est arrivé depuis: » je ne sçaurois croire, di-

» soit-elle en adressant la parole au
» Louvre, que S. M. se borne à
» cette seule idée de décoration
» pour sa Capitale, & qu'elle ne
» jette pas quelques regards d'at-
» tention & d'amour propre sur
» vos beautés, dont la perfection
» feroit infiniment plus d'honneur
» à sa mémoire & à celle de son
» regne, que sa construction com-
» mencée n'en a fait à celui de
» Louis XIV. »

Les volontés du Roi se sont en effet déclarées; cet heureux mot qui doit combler les destinées du Louvre, s'est fait entendre, & a rempli de joye tous les amateurs des Arts, tous les bons François. C'est dans le transport de cette joye que les habitans de la Ville de Paris viennent de présenter à Sa Maj. leurs respectueuses actions de graces. Ce sentiment de reconnoissance est dans la petite brochure que nous annonçons, & l'on y reconnoît aisément l'Auteur de l'Om-

bre du Grand Colbert. Citons d'abord ce morceau.

» C'étoit depuis longtems un » ſujet de douleur bien ſenſible » aux vrais François & aux Citoyens » zélés pour leur patrie, d'avoir » dans le ſein de leur Capitale un » Palais d'une auſſi rare beauté, & » de le voir non ſeulement imparfait & livré par ſon abandon à » une ruine prochaine, mais en» core enſeveli dans le déshonneur » & fermé aux regards mêmes de » votre peuple & à l'admiration » des Etrangers. »

On voit ici comme en abregé tous les regrets du Louvre, de l'Ombre de Colbert & de la Ville de Paris, ſur l'état de ſolitude où ſe trouve actuellement cet auguſte Palais. On y reconnoît, ſous des mots couverts, toutes les réfléxions que ces trois Interlocuteurs faiſoient contre les embarras indécents dont la Cour du Louvre eſt remplie, dont la belle Colon-

nade eſt maſquée : embarras (nous oſons le dire) qui ne ceſſeront d'affliger les Citoyens & les Etrangers que quand la voix redoutable de Sa Majeſté ou plûtôt la crainte ſeule de ce tonnerre, les aura fait diſparoître. Nous ne ſommes ici que l'écho d'un million de bouches. Nous François, nous ſerviteurs & ſujets fidéles du meilleur des Rois, nous voulons voir ſa demeure, ſon ſanctuaire : nous voulons contempler ces ſuperbes colonnes qui nous repréſentent ſi bien la grandeur de notre Maître. Et quel particulier pourroit bien nous diſputer un plaiſir, auquel notre amour & la volonté de Louis XIV. nous donnent des droits impreſcriptibles ?

A cette occaſion les habitans de Paris, ou, ſi l'on veut, l'Auteur de leur remerciment, forment un parallèle merveilleux. S'il n'y avoit eu qu'un exemplaire des chef-d'œuvres de notre Théâtre François, des belles pièces, par exem-

ple, de Corneille & de Racine, & qu'un ordre ſuprême *l'eût renfermé dans un cabinet inacceſſible*, quelle perte n'eût point fait notre Littérature ; *& comment aurions nous pu, ſans la publicité de ces glorieux Titres, convaincre tous les peuples de l'Europe de notre primauté littéraire?* L'application ſe fait de ſoi-même à la belle Colonnade du Louvre. » Il en eſt de même, » Sire, de l'ouvrage admirable de » Perrault, & de la ſublime ordon» nance de ces majeſtueux Portiques, » rivaux de ceux d'Athènes & de Ro» me par leurs ſçavantes proporti» ons & leur magnifique étenduë, « qui forment la ſuperbe façade de » votre Palais. Elevés au milieu » de nous, & interdits à nos re» gards, on eût été réduit à les » admirer dans des deſcriptions, » dans des gravures : Mais quelle » froide admiration ! quel parallè» le, en Architecture, de la vuë des » deſſeins avec celle du corps de

» l'édifice ! n'eſt-ce pas celui de » l'ombre avec la réalité ? L'aſpect » ſeul de la grandeur de toutes ſes » parties, de la juſteſſe de leurs » proportions & de l'harmonie qui » en réſulte, porte à l'ame cette im- » preſſion de majeſté, qui la ravit » & que rien ne ſçauroit égaler ni » ſuppléer. »

La Colonnade à été célébrée par tous les hommes de goût : mais M. de la F. en eſt ſingulièrement & par excellence le Panégyriſte. C'eſt qu'il joint le talent de penſer & d'écrire aux connoiſſances des regles de l'Art : c'eſt que la nobleſſe de ſes idées meſure en quelque ſorte toute la grandeur de l'édifice. Pour rélever le mérite de Perrault qui en eſt l'Auteur, il rappelle les rivalités de ſes concurrents. » Quel projet chimerique » (dirent-ils à la premiere propo- » ſition de ſon deſſein) de vouloir » élever une Architecture ſolide » ſur de telles proportions ? A-t-on

» l'exemple de quelque édifice, où les
» Architraves, les Plat-fonds ayent
» une portée de cette étendue dans
» les entre-colonnes? A peine l'en-
» tablement & l'attique seront
» construits, que l'on verra par
» leur charge affaisser ces platte-
» bandes hardies, & la ruine de
» l'édifice est certaine. Genies vul-
» gaires! Censeurs aveugles! qui
» ignoroient les ressources de ce
» grand Architecte dans la Science
» de la Géometrie & de la Mécha-
» nique, surtout dans celle du trait
» & de la coupe des pierres: Scien-
» ce qui tient du prodige, & dont
» l'œil admire d'autant plus les
» merveilles, qu'il les voit avec ef-
» froi: ce fut par elles que Perrault
» triompha &c.

Dans ce combat de sentimens entre les Maîtres de l'Art, Colbert n'est pas oublié. » Sûr de
» la science de Perrault il méprise
» les menaces de ses envieux, quoi-
» qu'importantes en apparence, &

» avec une hardiesse tranquille,
» on travaille à l'éxécution; l'ou-
» vrage s'élève & leurs cris conti-
» nuent. Qu'est-il arrivé? Le tems
» a démontré leur ignorance, &
» éternisé l'habileté de l'Architec-
» te. Depuis 79. ans ce miracle
» de l'Art, cette Colonnade sub-
» siste &c. »

A la suite de ce morceau, les Habitans de Paris témoignent le désir qu'ils avoient conçu de voir la Statue du Roi placée à l'entrée du Louvre. Si cet avantage ne leur est pas accordé, ils se félicitent du moins des ordres donnés pour la perfection de cette Royale demeure. Ils attendent surtout avec impatience la chûte de ces bâtiments *ennemis de la gloire* du Roi & *de la nôtre*. » Leur chûte,
» ajoutent les Parisiens, nous dé-
» couvrira le plus magnifique spec-
» tacle en ce genre, dont les yeux
» puissent être frappés. Quel beau
» jour pour cette Capitale! C'est

» alors que toutes les voix de vos
» sujets déja réunies pour bénir le
» Monarque qui a donné si géné-
» reusement à toute l'Europe une
» Paix si désirée & si longtems
» attendue, formeront de nou-
» veaux concèrts d'acclamations
» pour rendre graces à V. M. d'en
» avoir employé les avantages &
» les heureux loisirs à relever le
» goût des Arts &c.. »

Sur la fin de cette Brochure, on adresse la parole aux Ministres de S. M. Ils sont tous caractérisés, par leurs emplois & leurs talents. Ils sont invités à signaler leur zéle pour la perfection de ce Palais dont la magnificence intéresse si fort toute la Nation. Ce morceau est éloquent & touchant, & en général toute cette brochure fait honneur aux sentimens de l'Auteur. Nous le prions, autant qu'il est en nous, de veiller sur nos Arts, de les encourager, de répeter souvent aux jeunes Artistes

ces mots que Juvenal adressoit aux Poëtes de son tems :

Hoc agite ô Juvenes : circumspicit & stimulat vos,
Materiamque sibi Ducis indulgentia quærit.

Ce que la flatterie seule disoit sous Domitien, la vérité est infiniment plus en droit de le dire sous Louis XV.

ARTICLE CXLVII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Lyon.

LE *Triomphe de la foi Catholique, sur les erreurs des Protestans, contenuës dans les œuvres Polémiques de feu Mr. Benedict Pictet, Ministre & Professeur en*

Théologie à Genêve. en 4. vol. in-12. A Lyon, chez Regnault Libraire ruë Merciere. A Paris, chez Jean-Thomas Herissant Libraire ruë S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire. A Avignon, Chez François Girard Libraire, Place S. Didier.

Cet Ouvrage est un abregé des controverses les plus célèbres qui ont paru sur les matières contestées entre les Catholiques & les Protestans. L'Auteur y a réuni avec autant d'érudition & de solidité, que de netteté & de précision, tout ce qui a été dit de part & d'autre de plus essentiel & de plus intéressant. On trouvera donc ici, sous un seul point de vuë, un précis des erreurs des Protestans & des Dogmes Catholiques. On y prouve les vérités que l'Eglise enseigne, & que les Calvinistes combattent. On répond aux objections que proposent ceux-ci, & on n'obmet rien de ce qui peut découvrir

leurs illuſions. L'Auteur doit les connoître, puiſqu'elles l'avoient ſéduit lui-même. Eclairé par les lumières de la grace ; déſabuſé par des perſonnes habiles ; & détrompé par une étude ſérieuſe & conſtante des matières qui concernent la Réligion, il a renoncé par une abjuration ſolemnelle à la prétendue réforme. C'eſt pour engager ſes anciens frères à imiter ſon exemple qu'il a compoſé cet ouvrage où il a recueilli tout ce qu'il y a de plus propre à les remettre dans la bonne voye. M. Vernet, leur donne les moyens d'y rentrer. C'eſt un guide qui montre le chemin où il s'eſt égaré : il en fait connoître les dangers, il ne peut les ignorer, puiſqu'il a ſuivi longtems ce chemin, avec autant de ſécurité & d'obſtination que peuvent faire ceux que l'erreur a le plus aveuglés. Il découvre l'unique voye de leur ſalut ; il prouve par des raiſons ſans replique, qu'il eſt d'une né-

cessité indispensable de la suivre. Tout ce qu'il dit, pour en convaincre les Protestans, est très capable de les ramener dans cette voye ; il est pour eux de la derniere conséquence d'examiner, au moins, s'ils doivent la suivre. On espère que l'exemple & l'Ouvrage de l'Auteur pourront faire sur eux quelques impréssions.

Nous plaçons ici cette nouvelle Litteraire telle que nous l'avons reçuë de Lyon; elle n'est ni assez précise ni assez bien écrite ; mais elle indique un fait qui nous touche extrémement; sçavoir la conversion & l'abjuration de Mr. Vernet, sans doute celui qui étoit ci-devant Professeur d'Histoire & de Belles Lettres à Genève. Nous attendons avec impatience qu'on nous communique son livre qui ne peut manquer d'être excellent. Nous en jugeons par ses autres ouvrages dont nos Mémoires ont si souvent parlé avec éloge. Le tems nous apprendra aussi

l'histoire & les suites de son heureux retour au sein de l'Eglise : évenément qui est véritablement le triomphe de la Grace & de la foi Catholique.

De Bordeaux.

L'ACADEMIE des Belles-Lettres, Sciences & Arts, établie en cette ville, distribue chaque année un Prix de Physique, fondé par feu M. le Duc de la Force. C'est une Médaille d'Or de la valeur de trois cens livres.

Elle avoit donné pour sujet du prix de la présente année, *la cause de la muë de la Voix*, elle n'a pas été satisfaite des Dissertations qui lui ont été envoyées, & n'a point adjugé de prix.

Elle propose aujourd'hui deux sujets pour deux Prix, qui seront distribués le 25. Août 1751.

Le premier sujet, *est l'explication de la nature & de la formation*

de la Grêle. Le ſecond eſt de ſçavoir, *s'il y a des Médicamens, qui affectent certaines parties plutôt que d'autres du Corps humain, & quelle ſeroit la cauſe de cet effet.*

Les Diſſertations ſur ces deux ſujets ne ſeront reçûës que juſqu'au premier May de l'année 1751. Elles peuvent être en François, ou en Latin. On demande qu'elles ſoient écrites en caractères bien liſibles.

Au bas des Diſſertations, il y aura une Sentence ; & l'Auteur mettra dans un billet ſéparé & cacheté, la même Sentence, avec ſon nom, ſon adreſſe & ſes qualités.

Les Paquets ſeront affranchis de Port, & adreſſés à M. le Préſident BARBOT, *Secretaire de l'Academie, ſur les Foſſés du Chapeau Rouge ; ou au* Sr. BRUN, *Imprimeur aggregé de ladite Académie, ruë Saint Jâmes.*

De Paris.

Dictionnaire Etymologique de la Langue Françoise, par M. Ménage avec les origines Françoises de M. de Caseneuve, les additions du R. P. Jacob, & de M. Simon de Valhebert, le discours du R. P. Besnier, sur la Science des Etymologies & le vocabulaire hagiologique de M. l'Abbé Chastelain.

Nouvelle édition dans laquelle outre les origines & les additions ci dessus, qu'on a insérées à leur place, on trouvera encore les Etymologies de Messieurs Huet, le Duchat, de Vergy & plusieurs autres.

Le tout mis en ordre, corrigé & augmenté par M. A. F. Jault Professeur au Collège Royal. Deux Volumes. in fol. proposé par souscription. Chez Briasson ruë S. Jacques à la Science. 1750.

Le titre de ce Livre montre tout ce qu'il doit contenir. Un avis au public, joint à la même feuille & très bien écrit, très bien circonstancié, fait voir en général l'ancienneté & l'utilité des Livres Etymologiques.

On entre delà dans le détail des pièces qui composeront le présent Dictionnaire. Ce sera, pour le fond, l'ouvrage de M. l'Abbé Ménage, mais si augmenté, si enrichi, si avantageusement rangé & proposé, qu'on peut se flatter d'acquerir un livre qui manquoit à la Litterature, un livre classique en son genre. On joint ici des exemples choisis sans affectation, & l'on avertit que le premier Tome de ce Dictionnaire est entierement imprimé; que le second sera achevé au mois de Juin 1750. que la souscription demeurera ouverte jusqu'à la fin de May de la même année, & qu'on payera 32. livres pour l'avoir en feuilles; sçavoir

18 en ſoucrivant & 14 en retirant le livre ſix mois au plutard, après qu'il aura été publié. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit à tems payeront les deux Vol. en feuilles 42. liv.

Avis au Public ſur la collection des Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts connus ſous le nom de Mémoires de Trévoux depuis 1701 qu'ils ont commencé juſques & compris l'année 1750 en 206 Vol. in-12. Chez Briaſſon ruë St. Jacques à la Science & Chaubert Quai des Auguſtins à la Renommée.

Ces deux Libraires ont raſſemblé toutes les parties des Mémoires de Trévoux. Ils ont réimprimé, réparé, vérifié tout ce qui en avoit béſoin. Ils ſe ſont mis en état de fournir le Recueil entier, qui contiendra cinquante années, à 300 liv. l'exemplaire complet en feuilles. Tel ſera l'ordre du payement

ou de la souscription : En assurant l'exemplaire d'ici au premier d'Avril. 1750 60 liv.

En recevant les années 1701 à 1705 en 20 Tomes, en Mai 1750	30
En recevant les années 1706 à 1710 en 20 Tomes, en Juillet 1750	30
En recevant les années 1711 à 1715 en 20 Tomes, en Septembre 1750	30
En recevant les années 1716 à 1720 en 18 Tomes, en Novembre 1750	30
En recevant les années 1721 à 1725 en 20 Tomes, en Janvier 1751	20
En recevant les années 1726 à 1730 en 20 Tomes, en Mars 1751	20
En recevant les années 1731 à 1735 en 21 Tomes, en Mai 1751	20
En recevant les années 1736 à 1740 en 23 Tomes, en Août 1751	20
En recevant les années 1741 à 1745 en 20 Tomes, en Octobre 1751	20
En recevant les années 1746 à 1750 en 24 Tomes, en Décembre 1751	20
Total 206 Tomes	300 liv.

Ceux qui auront besoin de mois séparés pour completter leurs sui-

tes, pourront, durant la souscription seulement, s'en fournir chez les mêmes Libraires à raison de douze sols le mois.

Ceux qui désireront profiter des avantages de la souscription, sont priés de faire assurer promptement les exemplaires qu'ils souhaiteront, parcequ'il n'y a que peu d'exemplaires qu'on puisse completter, & s'il en reste aux Libraires ils se réservent de les vendre après le premier de May 1750 463 liv. 10 s. à raison de 15 s. le mois qui est le prix ordinaire.

Ceux qui auront assuré les exemplaires, seront tenus de les retirer dans toute l'année 1752 au plus tard, sans quoi les avances qu'ils auront faites seront perdues pour eux.

On travaille à une table des Matières des 206 Volumes qui sera imprimée par les mêmes Libraires. On l'annoncera au Public quand elle sera achevée.

Tel eſt, à peu-près, tout cet Avis, hors quelques éloges que les Libraires ci-deſſus nommés donnent à ce grand Recueil. Nous ne parlerons point le même langage, parceque le public eſt en poſſeſſion du Livre, & que c'eſt à lui ſeul de prononcer ſur ſa valeur & ſur le degré d'eſtime qu'il mérite. Nous obſervons ſeulement que cette publicité de l'ouvrage diſtingue fort la préſente ſouſcription. Par là on ne trompe perſonne, on n'expoſe point les Lecteurs à trouver mauvais ou médiocre, un livre annoncé comme excellent avant qu'il ſorte du Porte-feuille de l'Auteur. On préſente les Mémoires de Trévoux tels qu'ils ſont depuis 50 ans ; on promet d'y joindre une Table des matières pour en faciliter l'uſage ; on propoſe pour l'acquiſition un prix qui paroît modique, vu le nombre des Volumes & la difficulté de les raſſembler. Voilà tout ce que nous

avons à dire d'une collection dont la ſuite ſeroit excellente, ſi nos talens répondoient au deſir que nous avons de ſatisfaire le public.

Nouveau ſupplément au Dictionnaire Hiſtorique - Généalogique - Géographique de M. Louis Moreri, pour ſervir à la derniere Edition de 1732 & aux précedentes. 2. Vol. in fol. chez Vincent, Coignard & Boudet, le Mercier, de Saint, Saillant & Jean Thomas Hériſſant. M. DCC. XLIX.

Cet ouvrage, dont la lecture nous occupe agréablement depuis quelques ſemaines, fournira pluſieurs extraits à nos Mémoires. Nous parlerons auſſi dans des Articles ſéparés des Livres ſuivants.

L'Ecole du Jardin potager, qui comprend la deſcription exacte de toutes les Plantes potagères, les qualitez des terres, les ſituations & les climats qui leur ſont propres, la

culture qu'ils demandent, leurs propriétés pour la vie, leurs vertus pour la santé, les différens moyens de les multiplier, le tems de recueillir les graines, leur durée &c. la manière de dresser & conduire les couches, d'élever des Champignons en toutes saisons &c. Par l'Auteur du Traité de la Culture des Pêchers: 2. vol. in-12. chez Boudet & le Prieur ruë S. Jacques M. DCC. XLIX.

Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions Etrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de J E S U S, *XXVII Recueil* in-12. Chez les FF. Guerin ruë S. Jacques M. DCC. XLIX.

La Religion Chrétienne prouvée par les faits. Par M. l'Abbé Houteville de l'Academie Françoise. Nouvelle édition 4 Tomes in-12 chez P. G. le Mercier ruë S. Jacques M. DCC. XLIX.

Traité d'Optique Méchanique, dans lequel on donne les regles & les proportions qu'il faut observer pour faire toutes sortes de Lunettes d'approche, microscopes simples & composés, & autres ouvrages qui dependent de l'Art, avec une Instruction sur l'usage des Lunettes ou conserves pour toutes sortes de vuës. *Par M. Thomin Ingenieur en Optique, de la societé des Arts*, chez Coignard & Boudet ruë S. Jacques 8°.

La Rhétorique du Prédicateur Traduite du Latin d'Augustin Valerio, Evêque de verone & Cardinal, composée par l'ordre de S. Charles Borromée &c. Par M. l'Abbé Dinouart. Chez Nyon fils & Guillyn, Quai des Augustins in-12 M. DCC. L.

Les études convenables aux Demoiselles, contenant la Grammaire. la Poësie, la Rhétorique, le commerce

Commerce des Lettres, la Chronologie, la Géographie, l'Histoire, la Fable Heroïque, la Fable Morale, les regles de la bienséance, & un court Traité d'Arithmetique: Ouvrage destiné aux jeunes pensionnaires des Communautés & Maisons Religieuses. A Lille chez Panckoucke & se vend à Paris chez Tillard Quai des Augustins. 2 vol. in-12. M. DCC. XLIX.

Exposition abrégée des preuves historiques de la Religion Chrétienne, pour lui servir d'Apologie contre les Sophismes de l'Irréligion: Ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse. Par M. Beauzée. Chez Delaguette ruë S. Jacques in-12. M. DCC. XLIX.

Considérations sur l'origine & le progrès des Belles Lettres chez les Romains & les causes de leur décadence, par M. l'Abbé le Moine d'Orgival, chez Delaguette ruë S.

Jacques in-12. M. DCC. XLIX.

Histoire Abrégée des plus fameux Peintres, Sculpteurs & Architectes Espagnols, avec une description exacte de leurs Œuvres, & de celles des étrangers qui se voyent dans le même Royaume. Traduit de l'Espagnol de Don Antonio Palamino Velasco, Peintre de la Chambre de Philippe V. chez Delaguette &c. in 12. M. DCC. XLIX.

Le Sieur *Baradelle*, Ingenieur du Roy pour les Instrumens de Mathématiques, donne avis à Messieurs les Chirurgiens, qu'il fait & débite le *Déluxatoire*, c'est à-dire, la machine pour la luxation des Os, de l'invention de M. Petit de l'Academie Royale des Sciences & de la Societé Royale de Londres, Censeur & Demonstrateur Royal &c.

Ce Déluxatoire n'est point embarrassant à porter, n'ayant que

quatre pieds huit póuces de longueur lorſqu'il eſt monté, ſur trois pouces trois lignes de large & un pouce ſix lignes d'épaiſſeur. Il ſe démonte en deux parties pour plus de facilité à le porter. Il ſe vend tout garni de ſes deux mouffles, & de la machine à rochet qui eſt attachée deſſus, avec la manivelle, des cordons de ſoye & des lacs auſſi de ſoye & de chamois avec l'Arc-boutant de chamois: enfin tout aſſorti, de ſorte qu'il n'y a plus qu'à en faire uſage. Le tout eſt tiré du Livre de l'Auteur.

Le ſieur Baradelle demeure toujours à Paris Quay de l'Horloge du Palais à l'Enſeigne de l'Obſervatoire.

Lettre de M. le Cat, Docteur en Médecine & Chirurgien en Chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, au P. B. J. *

M. R. P.

Je viens de lire dans le Journal des Sçavans de Novembre p. 744. une Lettre de M. le Dran, célèbre Chirurgien de Paris, au sujet de la cure qu'il a faite à M. de Poinsabre Gouverneur de la Martinique. Il est dit dans cette Lettre que M. de Poinsabre *a consulté de tous les côtés les habiles Médecins & Chirurgiens, & qu'on ne lui a donné d'autre consolation dans son malheur, que le conseil de se faire tailler, dès que le plomb l'incommode-*

---

* Nous venons de recevoir cette Lettre, & nous la plaçons ici, parce qu'en rendant un témoignage honorable à la capacité & à la probité de M. le Dran, elle maintient aussi la grande & juste réputation dont jouit M. le Cat.

toit beaucoup. Si M. le Dran, M. R. P. s'étoit contenté de dire, *la plûpart de ceux que M. de Poinſabre a conſultés ne lui ont donné d'autre conſolation &c.* je n'aurois rien à dire ; mais comme il fait cette propoſition abſolument générale, je ſuis obligé, pour ma propre réputation, d'avertir le Public qu'il y a ici une petite inadvertance ou erreur de la part de M. le Dran, qui a fort bien pu être trompé là-deſſus par le récit de ceux qui s'intéreſſent au malade ; car je connois la candeur & le déſintéreſſement de ce grand & reſpectable Chirurgien, & j'en ſuis ſi convaincu, auſſi bien que de ſon équité, que je ſuis perſuadé qu'il ne prendra pas en mauvaiſe part l'anecdote ſuivante... Voici ce que M. le Dran me fit l'honneur de m'écrire ſur cette belle cure, dans une lettre datée du 23. Août 1749.

» Je ne ſçai ſi vous avez été
» conſulté pour M. de Poinſabre.

» Gouverneur de la Martinique
» qui eſt venu à Paris pour un
» morceau de ſonde de plomb du
» poids de ſix gros qui lui étoit
» reſté dans la veſſie, parce que
» la ſonde s'étoit caſſée à la cour-
» bure de l'uréthre. Je le lui ai
» fondu dans la veſſie, & rendu
» coulant comme le vif argent.
» Ainſi il l'a rendu avec les urines
» & avec l'injection ; ce qui a été
» fait en 8. jours, n'y employant
» que 7. à 8. heures par jour. Je
» l'ai remis en lingot, il l'a dans
» ſa poche, où il ne l'incommode
» plus. Avant de l'entreprendre,
» j'avois fait la preuve de la poſſi-
» bilité ſur un Crocheteur, à qui,
» par deux fois, j'ai introduit dans
» la veſſie un lingot de plomb du
» poids d'un gros, & à qui je l'ai
» fondu de même en deux jours.
» Vous ne ſerez peut-être pas fâ-
» ché de cette nouvelle décou-
» verte. Le cas d'une ſonde de
» plomb caſſée dans la veſſie, eſt

» rare ; mais ce ſécret pourroit
» quelquefois être utile dans cer-
» taines playes d'armes à feu, où
» la ſtructure de la partie ne per-
» met pas toujours de faire des
» inciſions convenables pour aller
» chercher la bale &c. »

Voici ma réponſe à cet article de la Lettre de M. le Dran, dans celle que j'eus l'honneur de lui adreſſer le 29 Août.

» Oui, Monſieur, j'ai été con-
» ſulté pour M. le Gouverneur de
» la Martinique. Je lui ai conſeil-
» lé de ne point ſe preſſer de faire
» faire l'opération, mais d'eſſayer
» auparavant ou de fondre les reſ-
» tes de ſa canule de plomb, ou
» d'en tirer les fragments. J'avois
» conçu qu'on pouvoit lui fondre
» ce métal dans la veſſie par le
» moyen même qui avoit cauſé
» ſon accident, c'eſt à-dire, en lui
» injectant du Mercure crud dans
» la veſſie. (Je ſçavois, avec tous
» les Praticiens, que pluſieurs ſon-

» des de plomb se sont ainsi rompuës, pour avoir été frottées de » Mercure.) Au moins je me per- » suadois, que si ce dissolvant ne » rendoit point ces fragmens tout- » à fait liquides, il pourroit les » rendre si mous, qu'on les tireroit » ensuite avec une sonde à pince, » faite sur le mécanisme d'une » sonde, qui fait le sujet de la » Planche 3. de mon Recueil & » que j'ai l'honneur de vous adres- » ser. Ce Monsieur doit avoir ma » consultation. De quelque façon » que vous ayez réüssi, Monsieur, » la cure est très-heureuse, & je » vous en félicite de tout mon » cœur. »

J'ignore parfaitement, Mon Révérend Pere, si l'injection employée par M. le Dran, est celle de Mercure crud que j'avois projetté de faire à M. de Poinsabre, quand il me fit consulter avant son arrivée en France; mais ce qui est bien sûr, c'est que je ne suis pas de ceux

qui *ne lui ont donné d'autre consolation, que le conseil de se faire tailler. &c.* C'est tout ce que j'avois à prouver, après quoi j'ai l'honneur d'être, &c.

M. R. P.

Votre, &c.
Le CAT.

A Rouen, le 14.
Novembre 1749.

Avis au Public, & Mémoire sur quelques singularités du Terroir de Gabian, & principalement sur la Fontaine d'huile de Petrole qui y coule. Par M. Riviere de la Société Royale des Sciences, & Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. Broch. in 4°. de 28 pp. chez Pech. à Montpellier.

L'Avis n'est qu'une feuille volante qu'on vient d'imprimer par ordre de Monseigneur l'Evêque de Besiers à qui Gabian appartient, & qui a le zèle d'en rendre le bené-

fice utile au Public. Cet avis eſt relatif au Mémoire de M. Riviere, qui eſt d'une date antérieure*, mais bon à renouveller ſelon les intentions du charitable Prélat, qui nous fait prier d'en dire deux mots, ajuſtés à la nature de nos Mémoires, conſacrés à l'Hiſtoire & au progrès des Sciences & des Arts.

La merveilleuſe Fontaine en queſtion entre dans l'Hiſtoire ſcientifique & naturelle du Languedoc, de la France, de l'Univers : & l'utilité bienfaiſante de ſon huile entre dans l'Art de la Médecine curative & topique. Gabian eſt un village du Diocèſe de Béſiers. A une demie lieuë de ce Village, eſt une colline appellée la *Montagne des Diamans*, à cauſe des cryſtaux à facettes qu'on y trouve, & dont M. Riviere atteſte en avoir vu qui coupoient le verre.

On découvre ces diamans en labourant la terre, ſurtout ſi la pluye

* Il a été imprimé en 1717.

vient les laver de cette terre. Alors on voit des milliers d'Etoiles rendre les sillons tout brillans. Cela est curieux, & mériteroit bien d'être suivi par les Académies de Béfiers & de Montpellier. Tout ce terroir seroit digne de leur attention. Il a des mines de charbon & de vitriol. Que de Physiciens François qui croyent qu'il faut aller en Angleterre ou en Hongrie pour voir des mines de ces fossiles! Nous ne connoissons que ce qui est fameux, rien n'est fameux que de loin! *Minuit præsentia famam.* Scaliger étant allé sur les lieux pour voir le *Boramets* ou l'*Agneau plante*, dit après l'avoir vu, *Miracula fugiunt.* Les merveilles de la nature même ne sont admirées qu'à une juste distance. On avoit oublié Gabian à Béfiers, avant le digne Prélat qui en occupe le siége aujourd'hui.

On y trouve des *Belemnites* que quelqu'un croyoit qu'on ne trou-

voit que dans les Alpes Helvétiques. Ceux de Gabian sont-ils plus perfaits ? Nous n'avons garde de le décider. Brûlés, ils exhalent une odeur de vernis minéral. Les Belemnites ordinaires sentent la corne ou l'os brûlé.

Sur la cime d'une autre colline de Gabian, on trouve quantité de pierres ponces. Il y en a même une carrière presque entière. Béziers est un climat chaud, tempéré cependant & délicieux. C'est de lui qu'on a dit : *Si Deus in terris, vellet regnare Biterris.* Ces pierres ponces annoncent le voisinage d'un feu souterrain, qui peut avoir été ou n'être plus, ou être assez profond & sous les Mers même de cette Côte.

Les huiles, les soufres & les bitumes dont ce terrain abonde, annoncent bien aussi des feux peu éloignés. Que sçait-on si par des veines secrettes, quelque branche des volcans, l'Ethna, le Vésuve, les

Strongyles , ne s'étend pas ſous toute cette Côte de la Méditerranée, depuis l'Italie juſqu'au détroit de Gibraltar. Les Oliviers qu'elle porte, excluſivement à toutes les autres parties non maritimes de la Provence, du Languedoc, de l'Italie même, ſemblent dire quelque choſe à cet égard.

Quoiqu'il en ſoit , le territoire de Gabian eſt plein de concrétions bitumineuſes, & ſurtout d'un ſavon foſſile & naturel, vrai ſavon, ſervant fort bien , quand on le veut, pour le blanchiſſage du linge, & pouvant peut être ſervir encore mieux pour le blanchiment des toiles, qu'on envoye à deux cent lieuës de-là ; de Béſiers , de Montpellier juſqu'à Senlis ; où même, en double & triple ſurcroît de dépenſe , on fait venir pour cette opération des crayes ſavoneuſes de Hollande.

Au pied de la colline précédente il y a une ſource d'eau minérale

intariſſable, bonne pour diverſes maladies. Mais c'eſt la Fontaine de Pétrole qui eſt ici le grand bienfait de la nature ou plutôt de ſon Auteur. M. Riviere croit que c'eſt l'unique de ſon eſpece en France. Elle ſort d'un rocher. L'huile y ſurnage toujours l'eau qui l'entraîne. Le ſingulier eſt que cette huile, minérale & terreſtre dans ſon origine, ſurnage pourtant auſſi nos huiles végétales d'olive, de noix &c. étant plus légere qu'elles & que l'eſprit de vin. La nature ne s'aſtreint à aucune loi : c'eſt que ſon Auteur eſt le Légiſlateur en perſonne, auſſi libre & indépendant qu'il eſt ſage & puiſſant.

Cette huile fut découverte, à ce qu'on croit, en 1608. On en ramaſſa pendant plus de 30 ans plus de 36 quintaux par an. Elle a paru diminuer enſuite de plus des deux tiers. Aujourd'hui le Fermier en recueille environ 400 livres par an. Dieu veut qu'on recueille les

fruits quand il les donne, puiſqu'il les retire lorſqu'on les néglige.

M. Riviere analyſe cette huile; il la diſtille, la rectifie, l'amalgame, la coagule &c. & y fait toutes les façons chymiques, en la comparant avec l'huile de ſuccin qui eſt tout ce qu'il a trouvé de plus analogue. Il conclut même que c'eſt *une eſpèce de ſuccin, qui a reſté liquide, pour n'avoir pas rencontré quelque eau ſalée ou quelque ſuc propre à le coaguler.* Cet Auteur analyſe auſſi l'eau minérale de cette fontaine, ſon écume, ſes bouës &c.

C'eſt l'avis joint à ce Mémoire, qui détaille les vertus de l'huile de Gabian. Elle appaiſe les douleurs de la goute, de la ſciatique, de la colique, des dents. Elle guérit la ſurdité provenant d'humeurs froides, les fiévres quartes & quotidiennes, les vers, la brûlure, la diſſenterie, les indigeſtions, les contuſions, foulures, diſlocations.

Elle eſt ſouveraine pour les encloueures des chevaux &c.

Nous compoſons à grands frais, & ſans aucune certitude, du reſte fort groſſiérement, des thériaques, des confections, des médecines, des remédes ſans fin, ſans pouvoir atteindre à la propriété des ingrédiens, à la juſteſſe des doſes, à la fineſſe, à l'union intime des atomes, des molécules, des parties intégrantes, de ceux que la bonne nature a préparés, & qu'elle fait libéralement couler ou renaître partout & en tout tems, peut-être pour tous nos maux.

ARTICLE CXLVIII.

CATALOGUE

DES OUVRAGES DONT il est fait mention dans les XIV. Volumes de ces Mémoires, pour l'Année M. DCC XLIX.

*On désigne par cette marque * les Livres qui ne sont annoncés que dans les Nouvelles Littéraires.*

§. I.

RELIGION, ECRITURE-SAINTE, THEOLOGIE, CONTROVERSE.

Défense des principaux Articles de la foi Catholique &c. par M. Tilly, Prémontré. Janvier pag. 85.

Dissertation sur l'honoraire des Messes. Janvier 97. Fevrier 225

Défense du Dogme Catholique sur l'éternité des peines. Par D. Sinsart Abbé de l'Ordre de S. Benoît. Avril 667. Mai II. vol. 1021.

Lettre au P. B. J. sur un Arti-

cle de ces Mémoires. May II. vol. 1043.

Conférences Ecclésiastiques d'Angers sur la Grace. Septembre 1727.

* Déclaration sur une manière de parler touchant le Systême de Spinosa. Janv. 183.

* *Causa Immaculatæ Conceptionis B. M. V. agitata & conclusa &c.* Défense de l'Immaculée Conception de la S. Vierge par le P. Benoît Plazza Jesuite. Fev. 362.

* Description de la sagesse de Dieu dans les œuvres de la création. Fev. 367.

* Dissertations sur les prodiges les plus remarquables de la primitive Eglise &c. Fev. 368.

* Reflexions sur la Divinité de la Religion & contre le Déïsme. Mars, 571.

* Réponse au Journal Helvetique sur un Traité de controverse &c. Avril 760.

* *Venerabilis viri Jos. Mar. Tho-*

masii S. R. E. Card. Opera omnia. Œuvres du Card. Thomasio &c. Mai II. vol. 1115.

Proverbia Salomonis &c. Traduction sur l'Hebreu, des Proverbes de Salomon. Juillet, 1469.

* Réflexions sur l'impiété &c. Août 1678.

* *De forensi Judaeorum Buccinâ.* De la Trompette dont usoient les Juifs dans les Tribunaux de la Justice. Novembre 2440.

* *Herodiani Infanticidii vindiciæ &c.* Défense de la vérité du massacre des enfans &c. Novembre 2441.

* *De authenticis sacrarum script. apud S S. Patres lectionibus.* Des leçons authentiques de l'écriture qui se trouvent dans les S S. P P. Nov. 2441.

* *De futuro sæculo ab Hebræis ante captivitatem cognito &c.* De la connoissance que les Hebreux eurent d'une autre vie, avant que d'être emmenés en

captivité. Novembre, 2441.

* *Josephi olim Ægypti Proregis Religio vindicata &c.* Défense de la Religion du Patriarche Joseph. Nov. 2442.

* *Victor Serpentis Stygii promissus Gen. c. 3. v. 15. &c.* Promesse du Messie par le v. 15. du Ch. 3. de la Genèse. Nov. 2446.

* L'honneur de l'Eglise Catholique & des Souverains Pontifes défendu &c. Nov. 2455.

* Le Triomphe de la Foi Catholique &c. Décembre. 2590.

* La Religion Chrétienne prouvée par les faits, par M. l'Abbé Houteville. Nouvelle édition Décembre. 2603.

* Exposition Abregée des preuves de la Religion &c. Décembre. 2605.

§. II.

CONCILES, SAINTS PERES, AUTEURS ECCLESIASTIQUES.

Lucii Cæcilii Lactantii opera &c. Nouvelle édition de Lactance

&c. Mai. I vol. 773.

Benedicti XIV. Pont. Opt. Max. de Synodo Diœcesanâ libri VIII. &c. Traité de N. S. P. le Pape sur la manière de tenir les Synodes Diocésains. May II. vol. 1115.

§. III.

HISTOIRE UNIVERSELLE, CHRONOLOGIE, GEOGRAPHIE.

Dissertation sur l'année de l'exil d'Ovide. May II. Vol. 981.

Dissertation sur la Chronologie des Rois Merovingiens. Juin, 1291.

Nouvel abregé Chronologique de l'Histoire de France. Novembre, 2290.

* Petit Atlas de poche de la Province d'Utrecht. Mars 563.

* Géographie Moderne abrégée Mai I. vol. 942.

* Théâtre Historique, Géographique & Chronologique du Regne de Louis XV. Juin 1333.

* Obſervations ſur la Carte du Golphe du Mexique &c. Sept. 1879.

* Plan de la ville de Berlin. Sept. 1881.

* Eléments de Coſmographie, pour ſervir d'introduction à la Géographie & à l'Hiſtoire. Octobre I. vol. 2072.

Diſſertations pour montrer le tems des Jeux Olympiques, Pythiens &c. Nov. 2442.

* Chronologie Hiſtorique & univerſelle &c. Nov. 2447.

§. IV.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Jean de Pins, Evêque de Rieux, Mars 529.

Actes des SS. de Septembre T. I. Avril 647. Mai I. vol. 899. Mai. II. vol. 1008. T. II. Septembre 1705. Oct. I. vol. 1922. Décembre. 2519.

Hiſtoire Eccléſiaſtique du R. P. Orſi. Juillet 1347. Août 1569.

Octobre I. vol. 1889. Oct. II. vol. 2124.

Discours sur la Consécration du Panthéon. Août 1637.

* Annonce d'une grande Collection d'Annales Ecclésiastiques. Janv. 184.

* *Vicennalia Brixiensia Emin. Card. Quirini &c.* La vingtième année de l'Episcopat de M. le Card. Querini à Brescia &c. Octobre I. Vol. 2021.

* *La España Sagrada* l'Espagne Sacrée &c. Octobre I. vol. 2035.

* Annonce d'un abregé de l'Histoire Ecclésiastique. Octobre I. vol. 2044.

* Lettre aux Auteurs de la nouvelle Gaule Chrétienne &c. Octobre II. vol. 2245.

* Des causes de la disette de monuments pour distinguer la multitude des Martyrs. Novembre 2440.

* Des Martyrs qui ont été reconnus tels sans avoir versé

leur Sang. Novembre 2440.

§. V.

HISTOIRE PROFANE, RELATIONS, VOYAGES.

Relation Hiſtorique du Voyage fait dans l'Amerique Méridionale; Janvier 54. Février 282. Mars 453.

Hiſtoire Générale d'Allemagne Janv. 162. Février 324. Mars 514. Mai I. vol. 913. Mai. II. vol. 1054. Août 1553.

Nouvelle Traduction de Saluſte Mai II. Vol. 961.

Hiſtoire Générale des voyages, T. VI. Juin 1194.

La vie de Mahomet. Juin 1213.

Voyage Pittoreſque de Paris. Juillet 1406.

Les vies de Solon & de Publicola. Juillet 1473.

Hiſtoire abregée de l'Etat préſent de la Suède. Août 1540.

Voyage à la Baye d'Hudſon. Septembre 1751.

Hiſtoire de Mouley Mahamet. Octobre

Octobre I. Vol. 1959.
Histoire de Pyrrhus. Octob. II. Vol. 2152.
* Histoire du Royaume de Suède. Fevrier 364.
* Description de la Laponie Suedoise. Fevr. 365.
* Histoire Générale d'Angleterre &c. Fevr. 366.
* Rélation des Voyages d'un Prince d'Asie. &c. Mars 561.
* Annonce d'une Histoire des Provinces-Unies. Mars 564.
* VII. Tome de l'Etat présent des Provinces-Unies. Mars 564.
* Notice de l'Etat ancien & moderne de la Province d'Artois. Avril 744.
* Rélation des Conquêtes faites dans les Indes par D. P. M. d'Almeïda. &c. Juin 1330.
* Rélation de tout ce qui s'est passé dans la Province de Groningue, pendant les troubles. &c. Juillet 1468.
* Description & Histoire des Villa-

ges de Nordwych. Juillet 1470.
* Voyage autour du monde de l'Amiral Anſon. Juillet 1470.
* L'Almanach Orange, contenant l'Hiſtoire des Princes d'Orange & de Naſſaw, &c. Juillet 1471.
* Hiſtoire du Stadhouderat *en Holl.* Juillet 1471.
* Le ſecond Tome des Annales des Provinces-Unies. Juillet 1471.
* Hiſtoire d'Ariſtomène. Juillet 1472.
* Abregé de l'hiſtoire des Empereurs d'Orient. Octobre I. vol. 2028.
* Annonce de la ſuite de l'Hiſtoire Générale d'Eſpagne par Ferréras. Oct. I. vol. 2053.
* Rélation Hiſtorique du Voyage fait à l'Amerique Meridionale, &c. Novembre 2453.
* Voyage à la Terre Sainte &c. Novembre 2454.
* Hiſtoire Navale d'Angleterre &c. Nov. 2457.

des Sciences & des beaux Arts. 2631
* Lettres curieuses & édifiantes Décembre 2603.

§. VI.

ANTIQUITEZ, MEDAILLES, INSCRIPTIONS, ESTAMPES, &c.

Histoire des Rois de Syrie par les Médailles. Mai I. vol. 819.
Explication d'une Statue d'or trouvée en Bretagne. Juillet 1413.
Traité de Plutarque sur Isis & Osiris. Août 1505.
Dissertation du P. Panel sur une Médaille de Tarragone. Août 1607.
* Notice de la découverte de l'Ancienne Ville d'Herculea. Fevrier 359.
* Antiquités Hebraïques. Fevrier 361.
* Lettre au P. B. J. sur les Médailles des Rois de Thrace & du Bosphore. Février 373.
* Catalogues raisonnés de M. Gersaint sur des Collections de Ta-

bleaux, d'Eſtampes &c. Avril 763.
* Temple de la paix avec des inſcriptions. Mai I. vol. 938.
* Eſtampe du Buffet d'Orgue de S. Sulpice. Mai II. vol. 1132.
* Eſtampe du Roi de Pologne Electeur de Saxe. Mai II. Vol. 1132.
* Lettre aux Auteurs de ces Mémoires ſur des Antiquités concernant la famille de Charlemagne. Juillet 1487.
* Réponſe à une difficulté ſur les anciennes fleurs de Lys employées dans les Armoiries de la Couronne. Septemb. 1877.
* De l'ancienne coutume qu'avoient les Romains d'adopter les Dieux des autres Nations. Nov. 2440.
* Lettre à M. le Cardinal Querini ſur ſon Diptyque. Nov. 2442.
* Explication des abbreviations Grecques qui ſe trouvent ſur les monuments. Nov. 2443.

§. VII.

Morale, Sermons, Discours de Pieté, Livres de Dévotion.

Conférences Eccléſiaſtiques d'Angers ſur les Cas réſervés. Juin 1178.

Conſidérations ſur le Génie & les mœurs de ce ſiécle. Octobre I. vol. 1902.

Eſſai ſur divers ſujets de Morale &c. Nov. 2273.

* Penſées ſur divers ſujets de Morale & de piété. Janvier 182.

* Ouvrage de piété, diviſé en quatre parties. Janv. 183.

* Nouvelle édition de la Théologie Morale du P. Antoine. Fevrier 357.

* Sermon pour prouver que la Maiſon d'Orange eſt la vigne des Provinces-Unies. Mars 562.

* Trois Sermons ſur les affaires

de Hollande. Mars 562.
* Avis pour la conduite d'un jeune homme. Mai I. vol. 936.
* Maximes pour ſe conduire chrétiennement dans le monde. Juin 1317.
* Sermons & Homélies ſur le Carême. Sept. 1873.
* Sermons & Panégyriques de M. l'Abbé de la Tour. Octobre I. vol. 2049.
* Lettre à une jeune Dame &c. Oct. II. vol. 2261.
* Theorie des ſentimens agréables &c. Nov. 2458.

§. VIII.

DROIT, LITURGIE, POLITIQUE.

Lettre au P. B. J. ſur le Livre intitulé *l'Eſprit des Loix*. Avril 718.
Obſervations ſur les Grecs. Novembre 2310.
La voix libre du Citoyen, ou Obſervations ſur le Gouvernement de Pologne I. partie. Décembre 2497.

Traité pour prouver que le Comté de Hollande a été un Fief de l'Empire jusqu'à Philippe II. Mars 561.

* Les beaux jours de la Rep. de Holl. par l'élévation du Prince d'Orange au Stadhouderat &c. Mars 562.

* Jours de joye tant desirés à l'occasion de l'élévation du Prince au Stadhouderat &c. Mars. 563.

* Introduction aux droits Seigneuriaux &c. Mars 567.

* Ordre nouveau dans lequel a été réduit le texte des Instituts de Justinien. Août 1688.

* Des principes de la Loi naturelle. Novembre 2442.

* Considérations désintéressées sur l'état présent des Provinces-Unies. Nov. 2451.

* Le changement du Théatre des Pays-Bas, chose étonnante arrivée en 1748. Novembre 2452.

* Les conditions & réglement d'un fond pour payer la pension des Veuves des Maîtres d'Ecole en Hollande. Nov. 2452.
* Petit Traité touchant le Commerce. Nov. 2452.
* Traité sur les Mariages clandestins. &c. Nov. 2453.
* Les Elements du Barreau &c. Nov. 2456.
* Traduction des Traités de Charles du Moulin sur les Fiefs &c. Nov. 2457.

§. IX.

PHILOSOPHIE, MATHEMATIQUE, ARTS, HISTOIRE NATURELLE, MEDECINE.

Traité de la Cephalatomie. Janvier 45.
Leçons de Physique expérimentale par M. l'Abbé Nollet. Janv. 115. Fevr. 241.
Essai sur l'Electricité. Février 344.
Dissertation sur l'utilité de la soye

des Araignées. Mars 389.
Entretiens ſur la cauſe de l'inclinaiſon des orbites des Planettes. Mars 407.
Conſultations de pluſieurs Médecins &c. Mars 499.
Mémoires ſur différens ſujets de Mathématique. Avril 602.
Telliamed, ou Entretiens d'un Philoſophe Indien. Avril 631.
Obſervations Aſtronomiques *en Eſpagnol.* Avril 694.
Eſſai ſur la Caſtramétation. May I. vol. 849.
Diſſertation ſur le mal de Gorge Gangreneux. May I. Vol. 869.
Grammaire des Sciences Philoſophiques. Mai I. Vol. 889.
Extrait d'un Traité démonſtratif de la Quadrature du cercle, &c. Mai II. Vol. 996.
Diſſertation ſur la maladie des Beſtiaux, &c. Mai II. Vol. 1037.
Mémoire & Dialogue ſur la goutte. Mai II. Vol. 1089.
Expériences ſur l'Electricité. Juin 1273.

Queſtion de Medecine ſur l'uſage du cuivre. Juin 1255.

Recueil de traités ſur l'Electricité. Juillet 1360.

Diſſertation ſur l'incertitude des ſignes de la mort. Juillet 1422.

Syſtème moderne de Coſmographie. Août 1586.

Origine de l'Univers. Août 1623.

Elemens d'Aſtronomie phyſique. Sept. 1737.

Plantes de l'Iſle de Ceylan examinées par M. Linnæus. Sept. 1787.

Le Jardin des Plantes d'Upſal. Septembre 1796.

De la nourriture de Pythagore à l'uſage de la Medecine. Sept. 1803.

Des Maladies des yeux par M. Boerhaave. Septembre 1814.

Diſſertations de M. Olaüs Celſius ſur les plantes de l'Ecriture Sainte. Septembre 1826. Nov. 2430.

Traité des Syſtêmes. Septembre 1836.

Hiſtoire Naturelle, avec la deſcription du Cabinet du Roi. Septembre 1853. Oct. II. vol. 2226. Nov. 2362.
La Science du Maître d'Hotel-Cuiſinier. Oct I. vol. 1987.
Méthode naturelle de guérir. Oct. II. vol. 2101. Nov. 2379.
Lettre de M. le Chevalier de la Pleigniere, ſur le Manège. Oct. II. vol. 2204.
La Figure de la Terre. Nov. 2321. Décembre 2478.
Cours de Mathématique. Nov. 2390.
La Théorie & la pratique du Jaugeage des Tonneaux. Déc. 2541.
* Horloge perpétuelle pour toute la Terre. Janv. 185.
* *Selectæ Theſes ex Logicâ & Phyſicâ, &c.* Thèſes de Logique & de Phyſique, avec une ſupputation des vapeurs que la Mer Méditerranée fournit. Février 359.
* Le Cabinet Mathématique, &c.

Février 367.
* Nouvelle Théorie de la Figure applatie de la Terre, &c. Fév. 367.
* Traité de Chirurgie, &c. Mars 560.
* Principes de la Géométrie-Pratique, &c. 561.
* Traité des Eaux Minérales de Clèves. Mars 563.
* Représentation géométrique de l'Eclipse du 25. Juillet 1748. Mars 564.
* Grammaire des Sciences Philosophiques, &c. Mars 573.
* Almanach sur la connoissance des Diamans. Mars 574.
* Traité de la petite Vérole, &c. Mai II. vol. 1117.
* Lettres sur le projet d'une Place destinée à la statuë du Roi. Mai II. vol. 1120.
* Examen du Sophisme prétendu de Zenon. Mai II. vol. 1134.
* Géométrie Elémentaire d'Euclide par M. Gallimard. Juin 1321.

* Livres Anglois de Mathématiques, &c. Juin 1325.
* Mémoire pour l'achévement du Louvre. Juin 1326.
* Obſervations ſur la Fontaine de Marſac en Périgord. Juin 1344.
* *Tabulæ Sceleti & Muſculorum, &c.* Planches du Squelette humain, &c. Juillet 1470.
* Le Magaſin augmenté de Chirurgie. Juillet 1470.
* *Elementa Phyſiologiæ, &c.* Elémens de Phyſiologie, par M. Lieutaud. Juillet 1472.
* Le Règne minéral, diviſé en claſſes, &c. Août 1671.
* Le Règne aquatique, diviſé en claſſes, &c. Août 1672.
* Dictionnaire univerſel de Mathématique, &c. Sept. 1878.
* *Scientia rerum naturalium, &c.* Phyſique du Pere Zanchi, J. Oct. I. vol. 2026.
* Recueil de pluſieurs anciens Ouvrages de Médecine. Oct. I. vol. 2030.
* Lettre ſur une rouë tournant

ſous l'eau, &c. Oct. I. vol. 2032.
* Deſcription d'un Globe Terreſtre, placé à Gironne. Oct. I. vol. 2037.
* Diſſertation ſur la nature & la cauſe de la rage. Oct. I. vol. 2045.
* Cours de Chimie de Montpellier. Oct. I. vol. 2047.
* Recueil de différents Traités de Phyſique, &c. Oct. I. vol. 2053.
* Lettres concernant l'opération de la taille, &c. Oct. I. vol. 2054.
* Deſcription du mal de gorge, accompagné d'ulcères. Oct. I. vol. 2066.
* Théorie du mouvement des Apſides, &c. Oct. I. vol. 2069.
* Théorie & pratique de l'Aſtronomie. Nov. 2443.
* Inſtruction claire ſur la théorie & la pratique de l'Anatomie. Nov. 2445.
* Diſſertations diverſes de M. Linnæus. Nov. 2451.
* Le Jardinier Hollandois. Nov. 2452.

* Art de faire éclore & d'élever des Oiseaux domeſtiques, &c. Nov. 2457.

* L'Ecole du Jardin Potager. Déc. 2602.

* Traité d'Optique-Méchanique, &c. Décembre 2604.

* Annonce d'un Inſtrument pour la luxation des os. Décembre 2606.

* Lettre de M. le Cat au P. B. J. Décembre 2608.

* Mémoire ſur quelques ſingularités du terroir de Gabian &c. Décembre 2614.

§ X.

ELOQUENCE, RHETORIQUE, POESIE, GRAMMAIRE.

Poëmes du P. Noceti, ſur l'Iris & l'Aurore Boréale. Février 304. Juin 1155.

Cours de Belles-Lettres. Fév. 516.

Anti-Lucrèce, traduit par M. de Bougainville. Avril 581. Mai II. vol. 1072. Août 1518.

Poëme de Pierre d'Ebulo, &c. Avril 683.

Recüeil des Poësies d'Adrien Reland. Juin 1225.

Piéces Dramatiques du P. Porée J. Juin 1260.

Oraisons choisies de Démosthène. Juillet 1452.

Malthe ou L'Isle-Adam, Poëme. Septembre 1697.

Choix de différens morceaux de Poësie traduits de l'Anglois. Octob. I. vol. 1911.

Le Théâtre Anglois, T. VII. Oct. I. Vol. 1944. T. VIII. Oct. II. Vol. 2081.

Poëtique Françoise à l'usage des Dames. Oct. I. Vol. 1973.

Recueil de Poëmes didactiques. Oct. I. Vol. 1996.

Idée de la Poësie Angloise. Oct. II. Vol. 2194.

* Nouvelles étrennes contenant un Recueil de chansons morales. Janv. 184.

* Recueil de Sonnets Italiens. Fevr. 361.

* Nouvelle Edition de Démosthène. Fevr. 367.

* Nouvelle Edition des Oraiſons d'Iſocrate. Fevr. 368.
* Nouveaux Eléments de la Langue Grecque. Mars 560.
* Poëſies compoſées ſur la mort de Samuel Coënrand de Bruyne. Mars 563.
* Diſſertations ſur la Grammaire ſacrée. Mars 564.
* Antenor ou la Rep. de Veniſe ; Poëme, &c. Mars 570.
* Œuvres de M. Autreau, Mars 573.
* Poëſies ſur le retour de la paix. Avril 747. & *ſuiv.*
* Parallèle de Louis XV. avec Louis XIV. Avril 754.
* Harangue ſur la paix, par M. le Beau. Avril 755.
* Harangue ſur la paix, par le P. Geoffroi J. Mai I. Vol. 947.
* Diſcours en vers & autres Poëſies. Mai II. vol. 1103.
* Panégyrique de Louis XV. Vainqueur pacifique. Mai II. vol. 1107.
* Diſcours qui a remporté le Prix

d'Eloquence par le Jugement de l'Académie Françoiſe en 1748. May II. Vol. 1108.

* Piéces de Poëſies à la ſuite de ce Diſcours. May II. vol. 1111.

* Belles Editions d'Auteurs Grecs, Homère, Sophocle, Æſchyle, Pindare, Eſope, Lucien &c. May II. vol. 1112.

* Nouvelle Edition du Poëme de M. l'Abbé Stay ſur la Philoſophie de Deſcartes. May II. vol. 1116.

* Diſcours prononcé à l'Académie d'Angers. Juin 1313.

* Abrégé de la Grammaire Françoiſe, Juin 1315.

* Harangue ſur la paix par M. Petit. Juin 1322.

* Propoſition pour augmenter & perfectioner le dictionnaire de Trévoux. Juin 1329.

* Grammaire Arabe. Juillet 1469.

* Grand Dictionnaire Anglois & Hollandois. Juillet 1470.

* La grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature, Poëme.

Juillet 1476.
* Lettre au P. B. J. sur quelques endroits de l'Anti-Lucréce Latin. Juillet 1480.
* Harangue sur le Commerce. Août 1674.
* Discours prononcés dans l'Académie Françoise. Août 1681.
* Concordance de Virgile &c. Septembre 1876.
* Compliment en vers Latins au Prince Charles de Lorraine. Oct. I. vol. 2040.
* La danse aux Aveugles & autres Poësies du XV. siècle. Oct. I. vol. 2042.
* Petit Poëme intitulé l'*Epopée*. Oct. I. vol. 2046.
* L'amour des François pour leurs Rois, consacré par les Monumens publics, Ode. Oct. I. vol. 2065.
* Autre Ode sur le même sujet. Oct. II. vol. 2251.
* Discours sur la distribution des prix de l'Université. Oct. II. vol. 2254.

* Œuvres poëtiques du P. Ludovisi J. Nov. 2444.
* Discours sur la Poësie utile aux Théologiens. Nov. 2452.
* Dictionnaire étymologique de la langue Françoise par M. Menage, Decembre 2596.
* La Rhétorique du Prédicateur &c. Decembre 2604.

§. XI.

CRITIQUE, MESLANGES, HISTOIRE LITTERAIRE, ELOGES.

Histoire du Théâtre François T. XII. Janv. p. 5. T. XIII. May I. vol. 791.
Bibliothèque des Ecrivains de Milan. Janv. 34 Juillet 1390.
Bibliothéque Françoise. Janv. 155. Fevr. 197.
Catalogue des Livres de M. l'Abbé de Rothelin. Fevr. 253. Mars 453. Avril 621.
Le Comédien. Fevr. 265.
Recueil de l'Académie des Jeux Floraux. Mars 433.
Specimen Litteraturæ Florentinæ.

Essai sur la Littérature de Florence. Avril 594.
Réfléxions sur le Comique Larmoyant. Juin 1279.
L'Ombre du grand Colbert. Juin. 1301. Juillet 1460.
Oraisons choisies de Demosthène. Juillet 1452.
Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique, &c. Oct. II. vol. 2137. Novembre 2416. Décembre 2466.
Assemblée publique de la Societé Royale de Lyon. Oct. II. vol. 2162.
Recueil des Jeux floraux. Nov. 2335.
Connoissance des bautés & des défauts de la Poësie, &c. Novembre 2346.
Eloge Historique & Critique d'Homère. Nov. 2405.
* Mémoires concernant l'institut de Boulogne Fev. 360.
* Essai d'une Bibliothèque Universelle. Fev. 372.
* Catalogues de différentes Bi-

bliothèques d'Angleterre. Mars 557.

* Eloges ſur la naiſſance du Prince Guillaume fils du Stadhouder, Mars 560.

* Decrets pour la direction des études dans l'ordre des Carmes. Mars 565.

* Les amuſemens du cœur & de l'Eſprit, Avril 741. Septemb. 1873.

* Sujets d'Eloquence & de Poëſie propoſés par l'Academie de Pau. Avril 765.

* Lettre aux Auteurs de ces Mémoires ſur l'annonce d'une Bibliothéque Univerſelle. Mai I. vol. 952.

* Catalogue des Livres de feu M. l'Archevêque Docteur en Médecine. May. I I. vol. 1117.

* *Miſcellanea Groningana*, Mêlanges de Groningue. Juillet 1468. Novembre 2451.

* Idée du Catalogue de la Bibliothèque de Mr. le Comte de Bunaw. Oct. I. vol. 2017.

* Catalogue des Actes Litteraires de l'Academie de Médecine de Madrid. Oct. I. vol. 2053.
* Sujets proposés par l'Academie des Jeux floraux. Oct. I. vol. 2046.
* Recueil des Jeux floraux. Oct. I. vol. 2057.
* Essai sur l'Histoire de Belles-Lettres. Nov. 2457.
* Programme de l'Academie de Bordeaux pour l'année 1751. Décembre. 2614.
* Avis sur une souscription pour les Mémoires de Trévoux. Décembre. 2598.
* Nouveau Supplément au Dictionnaire de Moréri. Déc. 2602.
* Les Etudes convenables aux Demoiselles. Décembre. 2604.
* Considerations sur l'origine & le progrès des Belles-Lettres chez les Romains. Décembre. 2605.
* Histoire des plus fameux Peintres Espagnols. Décembre. 2606.

TABLE DES ARTICLES du mois de Décembre 1749.

ART. CXL. *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de critique & de Littérature, par M. l'Abbé d'Artigny* suite de l'Art. CXXXVI. au mois de Nov. 2466
ART. CXLI. *Histoire de la Perse* &c. suite de l'Art. CXXX. au mois de Nov. 2478
ART. CXLII. *La voix libre du Citoyen, ou observations sur le Gouvernement de Pologne &c.* 2497
ART. CXLIII. Acta Sanctorum Septembris &c. *Actes des Saints du Septembre dernier* Extrait. 2519
ART. CXLIV. *La Théorie & la pratique du jaugeage des tonneaux &c.* par le P. Pézenas J. 2541
ART. CXLV. *Nouveau Théatre François. François II. &c.* 2562
ART. CXLVI. *Remerciment des Habitants de la Ville de Paris &c.* 2580
ART. CXLVII. *Nouvelles Littéraires.*
ART. CXLVIII. *Catalogue des Livres dont on a parlé cette année 1749.*

Errata pour le mois de Décembre 1749.

P. 2566 mais, *ôtez le point.*

P. 2571. l. 20 les deux Guise, les Duc & le Cardinal dévoient &c *lis.* les deux Guises, le Duc & le Cardinal dévoilent &c.

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

AVIS.

Nous apprenons de Lyon que l'Auteur du *Triomphe de la Foi Catholique*, nommé M. François Vernet, eſt mort en 1746. & qu'il étoit frere de M. Vernet, Profeſſeur de Belles-Lettres & d'Hiſtoire à Genève. Ainſi ce n'eſt point ce célèbre Profeſſeur qui a fait l'Abjuration dont il eſt parlé dans la première de nos Nouvelles Littéraires.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4775